


FONDO PIZZOFALCONE



RECUEIL

DE

PIÈCES OFFICIELLES.

TOME III.

On trouve cet ouvrage

A BRUXELLES, chez Lecharlier, Libraire.
A STRASBOURG, chez J. F. Levrault.
A LILLE, chez Vanackère.
A NISMES, chez Gaude jeune.
A ROUEN, chez Frère aîné.

RECUEIL

DE

PIÈCES OFFICIELLES

DESTINÉES

A DÉTROMPER LES FRANÇOIS

SUR LES ÉVÉNEMENS QUI SE SONT PASSÉS DEPUIS QUELQUES ANNÉES.

PAR FRÉDÉRIC SCHOELL.

Laqueus contritus est, et nos liberati sumus.
Ps. CXXIII.

TOME TROISIÈME.

A PARIS,
A LA LIBRAIRIE GRECQUE-LATINE-ALLEMANDE,
rue des Fossés-Montmartre, n°. 14.
1814.

DE L'IMPRIMERIE DE MAME.


Biblioteca Nazionale V. E. III
NAPOLI



Gérardin del.

VICTOR MOREAU

A Paris, Chez F. Schœll, rue des fossés Montmartre N.° 14.

RECUEIL

DE

PIÈCES OFFICIELLES

DESTINÉES

A DÉTROMPER LES FRANÇOIS

SUR LES ÉVÉNEMENS QUI SE SONT PASSÉS DEPUIS QUELQUES ANNÉES.

CAMPAGNE DE 1813.

N° I.

Proclamation de l'Empereur de Russie, datée du quartier-général de Varsovie, le 10 février 1813 (1).

Au moment où tous les temples de notre vaste empire retentissent des actions de grâces pour nos victoires, au moment où nos braves soldats, pro-

(1) Nous donnons cette pièce, quoiqu'elle ait déjà paru dans le journal des Débats du 14 avril de cette année-ci, parce qu'on s'y est permis de la tronquer, et que d'ailleurs il s'y trouve des fautes qui en altèrent le

fitant des succès qu'ils ne doivent qu'à leur courage, s'élancent à la poursuite des féroces brigands qui naguère comptoient se partager les champs des valeureux Slaves, nous avons jugé convenable d'instruire l'Europe de nos projets.

La divine Providence, en servant la plus juste des causes, a sonné elle-même le tocsin qui appelle toutes les nations à la défense de l'honneur et de la patrie. C'est aux peuples comme aux Rois que nous rappelons leur devoir et leurs intérêts.

Depuis long-temps nous nous étions facilement aperçu que l'asservissement de tout le continent étoit le but où tendoient toutes les intrigues et tous les forfaits de la puissance françoise. Nous reposant sur la bravoure de nos soldats, nous étions sans inquiétude sur l'intégrité de notre empire; renfermant en nous-même notre indignation, nous voyions avec douleur et sans crainte l'asservissement de tant de peuples qui ne répondoient que par des larmes à la tyrannie sous laquelle ils gémissoient. La guerre de 1806,

sens. Cette proclamation contient, à la vérité, quelques expressions dirigées contre la nation françoise ou nos armées, mais nous ne croyons pas que l'on puisse, d'après les circonstances, changer le texte d'une pièce officielle.

où nous fûmes abandonnés et trahis par nos alliés, nous interdisoit toute espèce de rapport avec les Princes esclaves qui livroient leurs malheureux pays à l'insatiable ambition d'un homme que le Tout-Puissant avoit sans doute déchaîné pour châtier monarques et vassaux. Uniquement occupé de nos fidèles peuples, nous ne voulions pas troubler leur tranquillité pour des causes qui leur étoient étrangères. Trompé par notre apparente inactivité, notre ennemi a cru pouvoir nous dicter des lois. Il a rassemblé des troupes innombrables, les a dirigées sur nos frontières: Le Russe a volé aux armes; tout homme vouloit être soldat pour défendre sa religion et ses foyers. Nous avons arrêté cet élan généreux, et, sans s'étonner de l'immense supériorité numérique de l'ennemi, nos braves, par des manœuvres habiles, l'ont attiré au centre de l'empire qu'il vouloit anéantir. Sa marche a été signalée par des actes de la plus atroce férocité: il s'est vengé, en brûlant nos villes, de ce que leurs habitans avoient livré aux flammes les magasins qui auroient pu lui être de quelque utilité. Nos troupes se sont réunies, et ont montré aux yeux de l'univers étonné qu'il existoit encore des soldats de la Trébia et d'Eylau.

Profitant de nos victoires, nous tendons une

main secourable aux peuples opprimés. Le moment est venu : jamais occasion plus belle ne se présenta à la malheureuse Allemagne ; l'ennemi fuit sans courage et sans espoir. Il étonne par son effroi les nations accoutumées à n'être étonnées que de son orgueil et de sa barbarie. C'est avec la franchise qui convient à la force que nous parlons aujourd'hui. La Russie et son intrépide alliée, l'Angleterre, qui depuis vingt ans ébranle le colosse des crimes qui menace l'univers, ne pensent point à s'agrandir. Ce sont nos bienfaits et non les limites de notre empire que nous voulons étendre jusqu'aux nations les plus reculées. Les destinées du Vésuve et de la Guadiana ont été fixées sur les bords du Borysthène : c'est de là que l'Espagne recouvrera la liberté qu'elle défend avec tant d'héroïsme et d'énergie dans un siècle de foiblesse et de lâcheté.

Autrichiens ! qu'espérez-vous de l'alliance des François ? Vous payez de vos plus belles provinces la perspective d'aller quelque jour perdre la vie sous le fer des Espagnols pour la défense d'une cause injuste et sacrilége. Votre commerce détruit, votre honneur souillé, vos drapeaux, jadis décorés par la victoire, s'abaissant devant l'aigle françoise ! voilà les trophées de cette alliance à jamais honteuse ! L'adulation et l'intrigue sont les

armes de la foiblesse; aussi dédaignons-nous de les employer. C'est en rappelant aux souverains leurs fautes, aux sujets leur pusillanimité, que nous voulons ramener les uns et les autres à un système qui rendra à l'Europe sa gloire et sa tranquillité.

Rappellerons-nous à la Prusse les horribles infortunes qui l'ont accablée? ce souvenir pourroit accroître sa fureur, mais non son courage. De toutes parts on vole aux armes : les villes et les campagnes de la monarchie de Frédéric semblent ranimées par son génie, et promettent des succès dignes de leur dévouement.

Hessois! vous vous rappelez encore le Prince qui fut votre père. La campagne de 1809, où l'entreprise du Duc de Brunswick suffit pour vous arracher à vos familles et vous entraîner à la suite de cet Arminius nouveau, a prouvé avec quelle impatience vous portiez vos fers.

Saxons! Hollandois! Belges! Bavarois! nous vous adressons les mêmes paroles. Réfléchissez, et bientôt vos phalanges vont s'accroître de tous ceux qui, au milieu de la corruption qui vous dégrade, ont conservé quelque ombre d'honneur et de vertu. La crainte peut encore enchaîner vos souverains; qu'une funeste obéissance ne vous retienne pas; aussi malheureux que vous, ils

abhorrent la puissance qu'ils redoutent, et ils applaudiront ensuite aux généreux efforts qui doivent couronner votre bonheur et leur liberté. Nos troupes victorieuses vont poursuivre leur marche jusque sur les frontières de l'ennemi. Là, si vous vous montrez dignes de marcher à côté des héros de la Russie; si les malheurs de votre patrie vous touchent; si le Nord imite l'exemple sublime que donnent les fiers Castillans, le deuil du monde est fini : nos généreux bataillons entreront dans cet empire, dont une seule victoire a écrasé la puissance et l'orgueil.

Si même cette nation dégénérée puisoit dans des événemens aussi extraordinaires quelques sentimens généreux, jetoit des yeux baignés de larmes sur le bonheur dont elle jouissoit sous ses Rois, nous lui tendrions une main secourable, et cette Europe, sur le point de devenir la proie d'un monstre, recouvreroit à la fois son indépendance et sa tranquillité, et de ce colosse sanglant qui menaçoit le continent de sa criminelle éternité, il ne resteroit qu'un éternel souvenir d'horreur et de pitié.

Signé ALEXANDRE.

« Nous adressons au peuple, par ce manifeste, ce que nous avons chargé nos envoyés de dire

aux Rois, et si ceux-ci, par un reste de pusillanimité, persistent encore dans leur funeste système de soumission, il faut que la voix de leurs sujets se fasse entendre, et que les Princes qui plongeroient leurs peuples dans l'opprobre et le malheur soient traînés par eux à la vengeance et à la gloire, et que la Germanie rappelle son antique courage : et son tyran n'existe plus. »

N° II.

Acte du Roi de Prusse, portant fondation de la Croix de fer, du 10 *mars* 1813 (1).

Nous, Frédéric-Guillaume, par la grâce de Dieu, Roi de Prusse, etc.

L'énergie qui, dans la grande crise actuelle, d'où dépend le salut de la patrie, distingue la nation, mérite d'être honorée par des monumens qui lui soient exclusivement consacrés et qui en transmettent le souvenir à la postérité. Le sublime courage qui anime tous les cœurs, et qui,

(1) Le mot d'*ordre* ne se trouvant pas dans cet acte, nous avons, en le traduisant, également évité de l'employer. Le jour de la fondation étoit l'anniversaire de la naissance de la feue Reine de Prusse.

s'appuyant sur la religion et sur l'amour du Roi et de la patrie, pouvoit seul lui donner la persévérance nécessaire pour supporter les maux inévitables d'un *temps de fer*, fut garant que la patience avec laquelle mon peuple a souffert n'avoit pas son principe dans le découragement.

A ces motifs, nous avons résolu d'honorer par une décoration particulière, qui ne sera plus accordée par la suite, le mérite de ceux qui, pendant la guerre qui est sur le point d'éclater, se distingueront, soit en combattant l'ennemi, soit de toute autre manière, en campagne ou par leurs travaux relatifs à la grande lutte qui a pour but la liberté et l'indépendance de la patrie.

En conséquence, nous ordonnons ce qui suit:

1° La décoration destinée à ceux de nos sujets qui, dans cette guerre seulement, se distingueront par leur mérite, est la croix de fer, dont il y aura deux classes et une grande croix.

2° Les deux classes porteront la même croix noire de fer de fonte, garnie d'argent; le devant sans inscriptions; le revers portera en haut notre chiffre F. W. (1), surmonté d'une couronne, au milieu trois feuilles de chêne, et au bas le millésime 1813. L'une et l'autre classe la

(1) Friedrich Wilhelm.

porteront attachée à la boutonnière par un ruban noir liseré de blanc, si on s'est distingué sur le champ de bataille, ou par un ruban blanc liseré de noir, si on s'est distingué d'une autre manière. A côté de cette décoration, la première classe portera aussi, sur le côté gauche de la poitrine, une croix de soie noire liserée de blanc. La grande croix, du double de la grandeur de celle des deux classes, sera portée en sautoir, attachée à un ruban noir liseré de blanc.

3° Pendant la durée de cette guerre, les autres décorations militaires des deux premières classes ne seront pas accordées; la distribution de l'ordre de l'aigle rouge des deuxième et troisième classes, ainsi que de l'ordre pour le mérite, est aussi suspendue dans la règle, à la réserve de quelques cas particuliers. La croix de fer remplace ces ordres et ces décorations, et sera généralement portée de la même manière par tous les membres des deux classes. Lorsque, dans des cas extraordinaires, l'ordre pour le mérite sera accordé, on en portera la croix attachée à un anneau orné de trois feuilles de chêne.

4° La seconde classe de la croix de fer sera premièrement accordée : on ne pourra obtenir la première qu'après avoir eu la seconde.

5° Il s'ensuit que les personnes possédant déjà

des ordres et des décorations, qui se distingueront dans cette guerre, ne pourront obtenir d'abord que la croix de fer de la seconde classe.

6° La grande croix ne pourra être obtenue que par celui qui aura commandé dans une bataille décisive, dont le gain aura forcé l'ennemi à quitter sa position; par celui qui aura pris une forteresse importante, ou défendu pendant un certain temps une place sans que l'ennemi ait pu s'en rendre maître (1).

7° On portera, avec la croix de fer, les ordres et décorations qu'on a eus antérieurement.

8° Tous les avantages attachés jusqu'à présent à la possession de la médaille d'or ou d'argent passent à celle de la croix de fer. Le soldat qui a déjà la médaille d'argent ne pourra, s'il se distingue de nouveau, obtenir d'abord que la croix

(1) La grande croix n'a été accordée qu'aux personnes suivantes : 1° au feld-maréchal Blücher, après la bataille du Katzbach; 2° au général Bülow, après la bataille de Dennewitz; 3° au général Tauenzien, après la prise de Wittenberg et de Torgau; 4° au général d'York, après la bataille de Laon. On peut y ajouter le Prince Royal de Suède, auquel, par une distinction particulière, le Roi a envoyé, après la bataille de Dennewitz, la grande croix, qui n'est donnée qu'à des sujets prussiens.

de fer de la seconde classe ; cependant avec cette décoration il jouira en même temps de l'augmentation de solde attachée à la médaille d'or, de manière toutefois que cette solde ne pourra plus être augmentée par la suite.

9° Quant à la manière de perdre le droit de porter cette décoration, les règles qui s'observent à l'égard de nos autres ordres et décorations auront aussi leur application à la croix de fer.

En foi de quoi nous avons signé les présentes de notre propre main et fait apposer le sceau de nos armes.

Donné à Breslau, le 10 mars 1813.

Signé FRÉDÉRIC-GUILLAUME.

N° III.

Convention conclue entre S. M. Britannique et S. M. l'Empereur de toutes les Russies, signée à Reichenbach le 15 *juin* 1813.

Au nom de la très-sainte et indivisible Trinité.

S. M. le Roi du royaume uni de la Grande-Bretagne et de l'Irlande, et S. M. l'Empereur de toutes les Russies n'ont épargné aucun sacrifice, négligé aucun effort pour mettre des bornes aux projets désastreux de l'ennemi de l'Europe. A une

époque où la Providence a si manifestement béni leurs armes, LL. MM., animées du désir de rendre aux peuples l'indépendance, la paix et le bonheur, et dans l'intention d'employer tous les moyens qui sont en leur pouvoir pour atteindre à ce but salutaire, sont convenues de régler, par une convention expresse, la nature des subsides en argent et des secours que les deux couronnes se fourniront mutuellement dans la guerre présente. Elles ont nommé pour leurs plénipotentiaires respectifs, savoir : S. M. le Roi du royaume uni de la Grande-Bretagne et de l'Irlande, Guillaume Shaw, Vicomte Cathcart, Baron Cathcart et Greenock, un des Pairs du Parlement, son conseiller privé, vice-amiral d'Écosse et général d'armée, colonel du deuxième régiment des gardes du corps, et chevalier du très-ancien et très-noble ordre du Chardon, etc., son envoyé extraordinaire et plénipotentiaire près S. M. l'Empereur de toutes les Russies ; et S. M. l'Empereur de toutes les Russies, le Comte Charles de Nesselrode, son conseiller privé, secrétaire d'état, chambellan actuel, Chevalier de l'ordre de Saint-Wladimir de la troisième classe, et Jean d'Anstett, son conseiller privé, Grand-Croix de l'ordre de Saint-Wladimir de la deuxième, et de celui de Sainte-Anne de la première classe, et Chevalier

de l'ordre de Saint-Jean de Jérusalem, lesquels, après avoir vérifié et échangé leurs pleins pouvoirs, venus des articles suivans :

I. S. M. l'Empereur de toutes les Russies, fermement résolue à poursuivre la guerre actuelle avec la plus grande énergie, s'oblige à entretenir constamment sur pied, indépendamment des garnisons des places fortes, cent soixante mille hommes de troupes de toutes armes.

II. Pour concourir de son côté au même but de la manière la plus efficace et la plus prompte, S. M. le Roi de la Grande-Bretagne s'oblige à tenir à la disposition de S. M. l'Empereur de toutes les Russies les sommes suivantes pour les besoins de l'année 1813.

1° Un million cent trente-trois mille trois cent trente-quatre livres sterling payables à Londres;

2° L'Angleterre se charge de l'entretien de la flotte russe qui se trouve actuellement dans les ports de la Grande-Bretagne, ainsi que des équipages qui la montent; dépense estimée à cinq cent mille livres sterling.

III. La somme d'un million cent trente-trois mille trois cent trente-quatre livres sterling sera payée mois par mois, de manière à ce que le tout soit acquitté le premier janvier 1814.

IV. Pour remédier au manque d'argent comp-

tant qui devient chaque jour plus sensible dans la circulation du continent, et pour réunir dans cette lutte importante tous les moyens qui peuvent en assurer le succès, les hautes parties contractantes sont, de concert avec S. M. le Roi de Prusse, convenues d'émettre, sous le nom d'*argent fédératif*, des billets de banque payables au porteur.

a. La quantité de ce papier-monnoie ne s'élèvera pas au-delà de cinq millions sterling, dont les trois puissances contractantes se rendent garantes. Les deux tiers de cette somme seront mis à la disposition de la Russie, et un tiers à celle de la Prusse.

b. Le remboursement de cette somme de cinq millions sterling se fera par les trois puissances et de manière que l'Angleterre sera chargée des trois sixièmes, la Russie de deux, et la Prusse d'un sixième seulement.

c. Ce remboursement ne sera pas effectué avant le premier juillet 1815, ou six mois après la conclusion d'une paix définitive.

d. Les cinq millions sterling d'argent fédératif, ainsi émis au nom des trois puissances, ne seront appliqués qu'aux dépenses de la guerre et pour entretenir les armées en activité.

e. Une commission nommée par les trois puissances règlera tout ce qui est relatif à la répartition

de cette somme. Les paiemens se feront successivement mois par mois. Quant à ce qui concerne la forme, la garantie, l'émission, le transfer, la circulation et le remboursement de ce papier-monnoie, ce sera reglé par une commission spéciale, et les stipulations à ce relatives auront la même force et la même validité que si elles étoient mot pour mot insérées dans le présent traité.

V. Le gouvernement anglois s'étant, d'après le second article, chargé pour la somme de cinq cent mille livres sterling de l'entretien de la flotte russe, S. M. l'Empereur de toutes les Russies consent, de son côté, que S. M. Britannique emploie ladite flotte dans les mers d'Europe, comme elle le jugera le plus convenable pour les opérations contre l'ennemi commun.

VI. Quoiqu'il soit stipulé par la présente convention que les subsides de la Grande-Bretagne ne seront payés que durant l'année 1813, néanmoins les hautes parties contractantes, parce que leurs obligations mutuelles seront en vigueur aussi long-temps que durera la guerre actuelle, promettent de s'entendre relativement à un nouveau secours, si, ce qu'à Dieu ne plaise, la guerre duroit au-delà du temps mentionné plus haut; puisqu'un nouveau traité auroit pour fin principale de donner encore plus d'extension à leurs efforts.

VII. Les hautes parties contractantes agiront avec le plus grand accord relativement aux opérations militaires, et se communiqueront franchement ce qui concerne leur politique respective. Les puissances susnommées s'obligent mutuellement à ne pas négocier séparément avec l'ennemi commun, et à ne conclure ni paix, ni armistice, ni telle convention que ce soit, que d'un consentement mutuel.

VIII. Il sera loisible d'avoir auprès des commandans en chef des différentes armées qui se trouvent en activité de service, des officiers accrédités qui auront la faculté de correspondre avec leurs cours, et de les tenir constamment au courant des événemens militaires, ainsi que de tout ce qui a rapport aux opérations de ces armées.

IX. La présente convention sera ratifiée aussitôt que possible.

En foi de quoi les plénipotentiaires respectifs ont signé de leur main la présente convention et y ont apposé leur sceau.

Fait à Reichenbach, le $\frac{3}{15}$ juin 1813.

Signé CATHCART. *Signé* CHARLES, Comte de Nesselrode.

Jean D'ANSTETT.

N° IV.

Rapport du Marquis de Wellington, daté de Lezaca le 19 *juillet* 1813.

Nous avions dirigé une batterie de quatre pièces de dix-huit contre un couvent éloigné d'environ trois cents toises des fortifications de Saint-Sébastien, et que l'ennemi avoit occupé et fortifié ; elle commença à jouer le 14 juillet au matin, et maltraita tellement le couvent, que le lieutenant-général sir Thomas Graham, ordonna le 17 de prendre d'assaut le bâtiment et la redoute qui en couvroit le flanc droit. Je n'ai pas encore reçu son rapport sur les détails de cette affaire, je sais seulement qu'elle a réussi, et que nos troupes ont pris poste non-seulement dans le couvent, mais aussi dans le village situé immédiatement au-dessus, et auquel l'ennemi a mis le feu.

J'ai reçu un rapport du général Mina du 12, qui m'annonce que le général Ducan s'est joint à lui dans le voisinage de Sarragosse, et qu'il a attaqué, le 8, le général Paris qui, depuis quelque temps, commandoit une division en Aragon. Ce général s'étoit retiré dans la nuit du 7, laissant garnison dans une redoute placée près de Sarragosse. Le général Mina donna ordre au géné-

ral Ducan de l'attaquer, pendant qu'à la tête de sa cavalerie il poursuivroit l'ennemi. Il a fait un nombre considérable de prisonniers, et le 11 il enleva au général Paris une grande quantité de bagage avec son escorte. On ne sauroit assez louer l'activité, l'intelligence et la bravoure avec laquelle les opérations furent exécutées.

J'ai appris depuis que le général Paris est arrivé le 14 à Jaca, et qu'après avoir attiré à lui les garnisons d'Ayerbe, Huesca, etc., il étoit sur le point de rentrer en France.

Le 5, le maréchal Suchet a abandonné Valence, où le général Elio est entré le 7 à la tête de la seconde armée. J'ai reçu une lettre de lord Bentink, datée de San-Felipe du 7; il annonce qu'il compte être à Valence le 10. Je n'ai pas appris que le maréchal Suchet ait passé Castellon; mais il a fait venir la garnison de Segorbe; on m'annonce aussi que le général Severoli, après avoir fait sauter le fort d'Alcamz, s'est retiré par Caspe à Mequinenza.

Cette lettre étoit finie lorsque je reçus celle du lieutenant-général sir Thomas Graham, dont copie est ci-jointe.

Lettre de sir Thomas Graham, adressée au Marquis Wellington, en date d'Ernani, du 18 *juillet* 1813.

Hier nous avons pris d'assaut le couvent de Saint-Barthélemi près Saint-Sebastien, et les fortifications qui le couvroient à l'extrémité de la colline, située du côté de la rivière. La force de cette position augmentée par l'art, et occupée par des troupes considérables, et l'impossibilité d'en approcher autrement que de front, nous forcèrent à détruire, autant que possible, les fortifications. En conséquence on avoit commencé, dans la soirée du 16, à établir une nouvelle batterie sur la gauche; mais comme elle n'étoit pas prête hier matin, je donnai l'ordre d'aller à l'assaut. Je formai à la droite une colonne composée des postes avancés du quatrième régiment de chasseurs, sous les ordres du lieutenant Antonio de Quairo, avec cent cinquante hommes du régiment portugais sous les ordres du capitaine Almayda, et soutenus de trois compagnies de troupes écossoises du Roi, commandées par le capitaine d'Angumibeau; cette colonne fut confiée au major-général Wan, avec ordre d'attaquer la redoute. Le major-général Bradley commanda la colonne gauche, composée de deux

cents hommes du treizième régiment portugais, sous les ordres du major Sadgrass, de ce régiment, et d'un pareil nombre de troupes du cinquième régiment de chasseurs, sous les ordres du lieutenant-colonel Mackeagh, soutenus par le neuvième régiment, commandé par le lieutenant-colonel Oswald. Vers dix heures du matin la colonne gauche commença l'attaque sur le couvent, pendant que la colonne droite passoit le défilé de la rivière. Ces deux attaques furent exécutées avec tant d'impétuosité et de résolution, que, mettant à part la perte à laquelle nous devions nous attendre, tous les obstacles furent vaincus. L'ennemi fut culbuté contre le pied de la colline; en traversant, dans sa fuite, le village brûlé de Saint-Martin, il entraîna avec lui un renfort considérable qui lui arrivoit de Saint-Sébastien. Les officiers qui avoient eu ordre du major-général Oswald de ne pas passer par Saint-Martin, ne purent retenir l'ardeur des soldats à poursuivre l'ennemi; il fut parconséquent impossible d'éviter la perte qu'éprouvèrent ceux qui poussoient la poursuite jusqu'au glacis. Je n'ai pas besoin d'ajouter que le major-général Oswald a parfaitement dirigé l'opération; je dois les mêmes remercîmens aux majors-généraux Hay et Bradford,

qui ont exécuté les parties de l'attaque qui leur avoient été confiées.

N° V.

Proclamation du maréchal Soult, adressée à l'armée d'Espagne le 23 juillet 1813 (1).

Soldats,

Les derniers événemens de la guerre ont déterminé S. M. l'Empereur à me conférer, par un décret impérial du 17 de ce mois, le commandement des armées d'Espagne, et à me donner le titre honorable de son lieutenant. Une telle distinction doit remplir mon âme de satisfaction et de reconnoissance ; mais à ces sentimens se joint le chagrin causé par les événemens qui ont convaincu S. M. de la nécessité d'une mesure de ce genre.

Vous savez, soldats, que la guerre avec la

(1) Cette proclamation, qui ne se trouve pas dans le Moniteur, a été tirée des feuilles angloises, ce qui fait que l'on ne peut garantir son authenticité. Il faut observer de plus qu'on a été obligé de la traduire de l'anglois, et qu'ainsi, quand même elle seroit authentique, on ne retrouvera peut-être pas à la lecture les expressions identiques de l'original françois



Russie, suscitée par les éternels ennemis du continent, a exigé depuis le printemps l'envoi d'une armée considérable en Allemagne; c'est pour cela que plusieurs de vos camarades ont été séparés de vous. L'Empereur lui-même s'est chargé du commandement, et les armes françoises guidées par son génie supérieur ont remporté les victoires les plus brillantes. Les projets orgueilleux d'agrandissement dont se flattoit l'ennemi ont été déjoués. On fit alors des ouvertures de paix, et l'Empereur, toujours porté à favoriser le bonheur de ses sujets par des résolutions modérées, prêta l'oreille à ces ouvertures.

Pendant que l'Allemagne étoit le théâtre de grands événemens, cet ennemi, qui sous prétexte de porter des secours aux habitans de la Péninsule ne travaille qu'à leur perte, ne resta pas oisif: il réunit toutes ses forces disponibles en Anglois, Espagnols et Portugais. Commandé par des officiers expérimentés, et, rassuré par sa supériorité, il marcha avec trois divisions contre les armées françoises sur le Duero. Un général habile et sûr de la confiance de ses troupes, ayant devant et derrière lui des places fortes bien pourvues, auroit bientôt puni cette entreprise téméraire; mais par malheur on suivit alors des conseils foibles et pusillanimes. Les places fortes

furent abandonnées et détruites : des marches précipitées et faites sans ordre donnèrent du courage à l'ennemi; et une armée de vétérans, peu forte en nombre, mais grande par tout ce qui constitue le caractère militaire; une armée qui, dans chaque province de l'Espagne, avoit combattu, versé son sang et vaincu, vit avec une indignation profonde ses lauriers se flétrir et tous ses trophées disparoître. Lorsqu'enfin la voix courroucée de ces troupes mit un terme à cette fuite ignominieuse, et que son chef, pénétré de honte, se résolut à livrer bataille à Vittoria, le noble enthousiasme, le vif sentiment de l'honneur qui animoient l'armée permettoient-ils de douter du résultat qui auroit été obtenu si le général avoit été digne de ses troupes?

Ne refusons cependant pas à l'ennemi la gloire qui lui est due. Les dispositions du général ennemi étoient habiles, énergiques et conséquentes. La bravoure et la constance de ses troupes méritent des éloges. N'oubliez pourtant pas que c'est à votre exemple que l'ennemi doit son caractère militaire actuel, et que toutes les fois que les généraux françois et les troupes françoises ont fait leur devoir, leurs ennemis n'ont guère eu d'autre sort que de chercher leur salut dans la fuite.

Soldats, je partage votre chagrin et votre désespoir. Je sais que ce n'est pas par votre faute que l'armée se trouve dans l'état où elle est, et que le mérite d'améliorer votre sort vous est réservé. J'ai rendu témoignage à l'Empereur de votre zèle et de votre bravoure. Sa volonté est que l'ennemi soit chassé de ces hauteurs majestueuses d'où il regarde avec orgueil nos vallées fertiles, et qu'il soit rejeté au-delà de l'Èbre. C'est sur le sol de l'Espagne que vos tentes doivent être dressées de nouveau ; c'est de là que vous devez tirer vos subsistances. Aucun obstacle ne peut être invincible pour votre courage. Empressons-nous donc de concert à faire tout ce qui peut rendre heureux le cœur paternel de l'Empereur, à exalter la gloire de l'armée et de la patrie.

On a concerté de grandes mesures pour porter des secours aux places fortes ; elles seront terminées dans peu de jours. Que les rapports de nos victoires soient datés de Vittoria ! Que l'anniversaire de la naissance de S. M. l'Empereur soit célébré à Vittoria ! C'est ainsi que nous signalerons un jour si mémorable pour tous les François.

Le 23 juillet 1813.

Signé Soult, Duc de Dalmatie, lieutenant de l'Empereur.

N° VI.

Rapport du Marquis de Wellington, du 1er août 1813, adressé au ministre de la guerre.

MYLORD,

DEUX brèches ayant été faites à Saint-Sébastien le 24 juillet, l'ordre fut donné, le 25 au matin, de faire une attaque : je suis fâché d'être obligé de vous annoncer que cette tentative d'emporter la forteresse échoua, et que notre perte a été très-considérable.

Le maréchal Soult, nommé, par décret impérial du premier juillet, lieutenant de l'Empereur et général en chef des armées françoises en Espagne et dans le midi de la France, prit, le 13, le commandement de l'armée, qui, à la même époque, reçut le corps du général Clauzel et d'autres renforts. Cette armée prit le nom *d'armée d'Espagne*, et fut partagée en neuf divisions d'infanterie formant l'aile droite, le centre et la gauche, avec une réserve commandée par le général Villatte, deux divisions de dragons commandées par les généraux Treilhard et Tilly, et une division de cavalerie légère sous les ordres du général Pierre Soult. On destinoit à cette ar-

mee une quantité considérable d'artillerie, dont une partie est déjà arrivée.

L'armée des alliés étoit placée dans les défilés des montagnes ; la brigade d'infanterie angloise du major-général Byng et la division d'infanterie espagnole formoient l'aile droite dans le défilé de Roncevaux. Pour soutenir ces troupes, le lieutenant-général sir Lowry Cole étoit à Viscaret, et le lieutenant sir Thomas Picton, avec la troisième division, à Olaque, l'un et l'autre comme réserves.

Le lieutenant-général sir Rowland Hill occupoit, avec le reste de la seconde division et avec la division portugaise sous le Comte d'Amaranda, la vallée de Bastan ; il détacha la brigade portugaise du général Campbell à los Alduides, qui est situé en France. La division légère et la septième tenoient les hauteurs de Santa-Barbara et la ville de Vera, ainsi que le défilé d'Echalar ; elles entretenoient la communication avec la vallée de Bastan : la sixième division étoit en réserve à San-Estevan. La communication entre les troupes de Vera et celles que commandoit sir Thomas Graham avec le maréchal des camps Giron, placé sur la grande route, étoit entretenue par la division du général Longa. Le Comte del Abisbal bloquoit Pampelune.

Le 24 juillet, le maréchal Soult réunit à Saint-Jean-Pied-de-Port deux ailes de son armée avec une division du centre et deux divisions de cavalerie, et attaqua, le 25, avec trente ou quarante mille hommes, le poste du général Byng à Roncevaux. Le lieutenant-général sir Lowry Cole marcha au secours de celui-ci avec la quatrième division, et les deux généraux se maintinrent dans leur poste pendant la journée. Mais il fut tourné dans l'après-midi; sir Lowry Cole ayant jugé nécessaire de se retirer pendant la nuit, il se rendit dans les environs de Zubiri. Le vingtième régiment se distingua dans ces combats.

Le même jour, après midi, deux divisions du centre de l'armée ennemie attaquèrent la position de sir Rowland Hill sur le Puerto de Maya, à l'entrée de la vallée de Bastan. Les brigades des majors-généraux Pringle et Walker, de la deuxième division, commandées par le lieutenant-général William Stewart, essuyèrent la plus forte attaque. Ces troupes furent d'abord forcées à céder le terrain, mais ayant reçu le secours de la brigade du major-général Barnes, de la septième division, elles reprirent la partie de la position qui en est la clef, et s'y seroient maintenues, si les circonstances l'avoient permis. Mais sir Rowland Hill ayant été averti que sir Lowry

Cole avoit été forcé à se retirer, il jugea prudent de faire aussi rétrograder ses troupes jusqu'à Irunita. Le lendemain l'ennemi ne dépassa pas le Puerto de Maya. Quoiqu'il eût été très-supérieur en forces à nos braves troupes, cependant il n'obtint sur elles que de foibles avantages pendant une affaire de sept heures. Tous les régimens attaquèrent à la baïonnette. La conduite du quatre-vingt-deuxième régiment, qui avoit suivi la brigade du major-général Barnes, mérite une mention particulière. Le lieutenant-général William Stewart fut légèrement blessé.

Je n'eus la nouvelle de ces événemens que fort tard dans la nuit du 25 au 26; je fis sur-le-champ mes dispositions, de concentrer l'armée sur la droite, en ne négligeant pas toutefois le siége de Saint-Sébastien et le blocus de Pampelune. Mon intention auroit été remplie le 27 au matin, si les lieutenans-généraux sir Lowry Cole et sir Thomas Picton n'avoient pas cru qu'ils ne pourroient se maintenir dans leur poste de Zubiri aussi long-temps qu'il auroit été nécessaire. Ils s'en retirèrent le 27 au matin, et prirent une position qui couvroit le blocus de Pampelune; leur aile droite, composée de la troisième division, s'étendit devant Huarte, jusqu'au-delà des collines d'Olaz; leur gauche, formée de la brigade por-

tugaise du brigadier Campbell, étoit placée sur les hauteurs devant Villaba; elle étoit appuyée sur une chapelle, derrière Sourasen, sur la route d'Ostiz à Pampelune; la hauteur, occupée par l'aile droite, défend la route de Zubiri et de Roncevaux. La division d'infanterie espagnole du général Murillo, et la partie du corps du Comte d'Abisbal, qui n'étoit pas employée au blocus de Pampelune, étoient placées en réserve. On en avoit détaché les régimens Pravia et du Prince, pour occuper une hauteur située sur la droite de la quatrième division, et dominant la route de Zubiri.

La cavalerie angloise de sir Stapleton Cotton fut placée sur l'aile droite près d'Huarte, seul point dont le terrain permît l'usage de cette arme.

La rivière de Lanz, longeant la route d'Ostiz, traverse la vallée située à la gauche des alliés et à la droite de l'armée françoise. Un peu plus loin il y a une chaîne de montagnes qui communique avec Ligasso et Marcalain, deux endroits par le moyen desquels il fallut établir notre communication avec le reste de l'armée.

J'arrivai le 27 auprès des troisième et quatrième divisions, à l'instant même où elles venoient d'occuper leur poste; bientôt après l'en-

nemi forma son armée sur une montagne, dont le front s'étend depuis la route d'Ostiz jusqu'à celle de Zubiri; je plaçai ma division à la gauche de cette route sur une hauteur, et dans divers villages situés vis-à-vis la troisième division. L'ennemi y avoit un corps nombreux de cavalerie.

Bientôt après, l'ennemi attaqua la colline située à la droite de la quatrième division, qui dès-lors fut occupée par un bataillon du quatrième régiment portugais, et par le régiment espagnol de Pravia. Ces troupes repoussèrent l'ennemi à la baïonnette. Sentant l'importance de cette aile pour notre position, je renforçai ce poste par le quarantième régiment; celui-ci, avec les régimens espagnols du Prince et Pravia, se maintenoit sur la colline, malgré les efforts réitérés de l'ennemi pour les en déloger.

Presque au même instant où l'ennemi attaqua cette colline, il occupa le village de Sorausen sur la route d'Ostiz, ce qui établit la communication sur cette route, et le mit en état d'entretenir le feu de file jusqu'à la nuit.

Le 28 au matin, la sixième division s'étant réunie à nous, je donnai ordre d'occuper la colline qui est à la gauche de la vallée de Lanz; la sixième division fut chargée de se former par

le travers de la vallée, derrière le flanc gauche de la quatrième division, de manière que son aile droite seroit à Oricain, et que sa gauche seroit sur lesdites hauteurs. A peine cette division eut-elle pris sa position, qu'elle fut attaquée par des forces considérables qui s'étoient réunies dans le village de Sarausen. Mais son front étoit si bien défendu par le feu de ses troupes légères venant des collines à gauche, et par celui de la quatrième division, et de la brigade portugaise du brigadier Campbell, que l'ennemi fut repoussé, avec une perte énorme, dans les deux flancs et sur les derrières.

Pour dégager ses troupes de l'embarras où elles se trouvoient dans la vallée de Lanz, l'ennemi attaqua les hauteurs où étoit placée la quatrième division, et qui étoient occupées par le septième régiment de chasseurs; il s'en empara pour un moment. Mais ce régiment, soutenu par le major-général Ross et sa brigade, de la quatrième division, l'attaqua de nouveau, et le chassa avec une grande perte.

La bataille devint alors générale le long de tout le front des hauteurs occupées par la quatrième division; elle fut partout à notre avantage, excepté à l'endroit où étoit posté un bataillon du dixième régiment portugais de la brigade

du major-général Campbell. Ce bataillon ayant été forcé, l'ennemi se plaça devant notre ligne, et le major-général Ross fut obligé de quitter son poste.

Je n'en donnai pas moins ordre aux vingt-septième et quarante-huitième d'attaquer d'abord le corps ennemi qui avoit pris poste sur les hauteurs, et ensuite celui de la gauche. Les deux attaques réussirent, et l'ennemi fut repoussé avec une perte énorme; et comme dans le même moment la sixième division arrivoit vers une position dans la vallée, l'attaque cessa tout-à-fait de ce côté, et ne fut continuée que foiblement sur d'autres points de notre ligne. Dans ce combat, la brave quatrième division, qui s'est si bien distinguée, se surpassa. Chaque régiment attaqua à la baïonnette; les quatrième, septième, vingtième et vingt-troisième revinrent quatre fois à la charge. Leurs officiers leur donnèrent l'exemple, et le major-général Ross eut deux chevaux tués sous lui. Les troupes portugaises se conduisirent admirablement, et j'eus lieu d'être fort content des régimens espagnols du Prince et de Pravia.

Aussitôt que j'appris que les lieutenans-généraux sir Thomas Picton et sir Lowry Cole étoient partis de Zubiri, je donnai ordre au lieutenant-général sir Rowland Hill d'aller de Lanz à

Lizasso; le lieutenant-général Dalhousie eut ordre de s'y rendre de San-Estevan; les deux généraux y arrivèrent le 28, et la septième division arriva à Marcalain.

Les forces ennemies opposées à sir Rowland Hill suivirent cette marche, et entrèrent le 29 à Ositz. L'ennemi ainsi renforcé, et maître d'une position dans les montagnes qui paroissoit n'être pas exposée à une attaque, voyant qu'il ne pouvoit faire de l'impression sur notre front, se décida à essayer de tourner notre aile gauche par une attaque contre sir Rowland Hill.

L'ennemi renforça d'une division les troupes qui etoient vis-à-vis de ce général, se maintenant toujours sur les mêmes points de la montagne où étoit son armée principale; il retira partout sur son aile gauche les troupes qui étoient opposées à la troisième division. Dans la nuit du 29 au 30 il se fortifia sur le plateau à notre gauche, et vis-à-vis nos sixième et septième divisions; il établit ainsi la communication entre son aile droite et les divisions destinées à attaquer sir Rowland Hill.

Je n'en résolus pas moins d'attaquer la position de l'ennemi; en conséquence, j'ordonnai au lieutenant-général Comte Dalhousie de se mettre en possession du sommet de la montagne situé de-

vant le front de l'ennemi ; par ce mouvement l'aile droite de l'ennemi fut tournée. En même temps j'ordonnai au lieutenant-général sir Thomas Picton de marcher obliquement par les hauteurs sur lesquelles l'aile gauche de l'ennemi s'étoit trouvée auparavant, et de cerner cette aile par la route de Roncevaux. Toutes les dispositions étoient faites pour attaquer le front de la position de l'ennemi, aussitôt que l'effet de ce mouvement se manifesteroit sur son flanc. Le major-général Édouard Pakenham, que j'avois envoyé prendre le commandement de la sixième division parce que le major-général Park avoit été blessé, tourna le village de Sorausen, aussitôt que le Comte de Dalhousie eut chassé l'ennemi de la montagne qui défendoit ce flanc. La sixième division et la brigade du major-général Byng, qui avoient relevé la quatrième division sur l'aile gauche de notre position, attaquèrent sur-le-champ et prirent le village.

Sir Lowry Cole attaqua pareillement le front de la principale position de l'ennemi avec le septième régiment de chasseurs, soutenu du onzième régiment portugais, du quarantième régiment et du bataillon du colonel Bingham, composé du cinquante-troisième régiment et de celui de la Reine. Toutes ces opérations forcèrent

l'ennemi d'abandonner une des positions les plus fortes et les plus inexpugnables que j'aie jamais vues. Dans sa retraite l'ennemi perdit beaucoup de prisonniers.

Je ne puis assez louer la conduite de tous les généraux, officiers et soldats. L'attaque faite par le lieutenant-général Comte de Dalhousie fut admirablement bien dirigée par Sa Seigneurie, et tout aussi bien exécutée par le major-général Inglis et les troupes de sa brigade; celle qui fut faite par le major-général Édouard Pakenham, le major-général Byng et le lieutenant-général sir Lowry Cole, ainsi que le mouvement de sir Thomas Picton, méritent les plus grands éloges. Le dernier prit part à l'attaque de la montagne, en détachant des troupes vers sa gauche. A cette occasion le lieutenant-colonel Strench fut blessé, mais légèrement, à ce que j'espère.

Pendant que ces opérations s'exécutoient, et à mesure que j'en apercevois l'heureux résultat, je détachai des troupes pour soutenir le lieutenant-général sir Rowland Hill. L'ennemi ne se montra que tard dans la matinée sur le front de ce général: il commença sur-le-champ une manœuvre étendue dirigée sur son flanc gauche, qui le força à se retirer de la hauteur qu'il occupoit derrière le Lizasso jusqu'aux montagnes, où il se maintint

cependant. Je poursuivis sans relâche l'ennemi depuis sa retraite de la montagne jusqu'à Olaque, où j'arrivai au coucher du soleil, immédiatement après que le lieutenant-général sir Rowland Hill eut été attaqué. Les ennemis s'éloignèrent de son front pendant la nuit; deux de leurs divisions ont pris hier une forte position pour protéger leur arrière-garde dans le défilé de Donna Maria.

Le lieutenant-général sir Rowland Hill et le Comte Dalhousie attaquèrent et s'emparèrent du défilé, malgré la résistance de l'ennemi et la force de sa position. Je regrette qu'à cette occasion le lieutenant-général William Stewart ait été blessé.

Dans le même temps je fis, avec la brigade du major-général Byng et la quatrième division commandée par le lieutenant-général sir Lowry Cole, un mouvement sur Invitia par le défilé de Velate, dans le dessein de tourner la position de l'ennemi à Donna Maria. Le major-général Byng prit à Elizondo un convoi considérable qui suivoit l'ennemi, et fit beaucoup de prisonniers.

Nous continuâmes ce jour-là à poursuivre l'ennemi dans la vallée de la Bidassoa; beaucoup de prisonniers et de bagages tombèrent entre nos mains. Le major-général Byng se rendit maître de la vallée de Bastan et des positions de Puerto

de Maya; l'armée occupera cette nuit la même position à peu près qu'elle avoit le 25 juillet. Je crois que S. A. R. le Prince Régent sera content des troupes de S. M. et de ses alliés.

Comme l'ennemi, depuis sa dernière défaite, avoit reçu des renforts considérables et avoit été équipé à neuf, il fit, avec toute ses forces, excepté seulement la réserve du général Villatte, qui resta vis-à-vis de nos troupes sur la route d'Irun, une terrible tentative pour faire lever le blocus de Pampelune. Elle échoua par les opérations d'une partie seulement des armées alliées, et l'ennemi a éprouvé une défaite qui lui coûte beaucoup d'officiers et de soldats. Outre la perspective de délivrer Pampelune, l'ennemi nourrissoit certainement des espérances de succès; il avoit amené en Espagne un gros corps de cavalerie et une grande quantité de canons; mais ni lui ni nous, nous ne pouvions faire beaucoup d'usage de la cavalerie et de l'artillerie dans le combat qui eut lieu. Dans la soirée du 28 il fit descendre ses canons vers Saint-Jean-Pied-de-Port; ils arrivèrent sans accident en France.

Les rapports partiels sur ces opérations feront voir à V. S. jusqu'à quel point j'ai lieu d'être satisfait de la conduite de tous les généraux, officiers et soldats. La bravoure exaltée de la qua-

trième division surpasse tout éloge, et j'ai beaucoup d'obligations au lieutenant-général sir Lowry Cole pour la manière dont il a conduit les opérations; je n'en ai pas moins aux majors-généraux Anson, Ross et Byng, et au brigadier Campbell de l'armée portugaise. Tous les officiers commandans et ceux des régimens se sont distingués par leur courage; mais je remarquai surtout, lors de l'attaque de l'ennemi faite le 28 par notre gauche, le lieutenant-colonel O'Taole, et, lors de l'attaque de la montagne le 30, le capitaine Joacquin Telles Jurdao, du onzième régiment portugais. Je prie aussi V. S. de fixer son attention sur l'utile secours que je reçus, pendant les opérations des 30 et 31 juillet, par le lieutenant-général sir Rowland Hill, le Comte de Dalhousie et sir Thomas Picton. Je dois aussi des remercîmens au Comte de l'Abisbal pour l'aide qu'il sut me donner, mais surtout pour l'attention à surveiller le blocus. J'ai déjà fait mention de la manière dont les régimens Pravia et du Prince se sont conduits dans une position difficile; mais tout le corps paroissoit pénétré du même zèle et du même esprit qui animent toutes les troupes de cette position.

Pendant ces opérations, le maréchal sir William Beresford fut à mes côtés et me rendit tous

les services auxquels ses talens le rendent si propre. La bonne conduite des officiers et des soldats portugais pendant toute la campagne, et l'ardeur qu'ils montrent dans toutes les occasions, ne font pas moins d'honneur à cette nation qu'au caractère militaire de l'officier dont les mesures sages et judicieuses ont rétabli la discipline dans l'armée et lui ont donné un excellent esprit.

Je dois encore une fois fixer l'attention de V. S. sur l'assistance que j'ai reçue, pendant les opérations, de la part du quartier-maître-général, major-général Murray, de l'adjudant-général Pakenham, et des officiers qui lui sont attachés, ainsi que de celle des lieutenans colonels lord Fitzroy Sommerset et Campbell, et des officiers de mon état-major-général.

Quoique nous ayons beaucoup de blessés, je suis cependant assez heureux pour pouvoir dire qu'en général leurs blessures sont légères; l'inspecteur des hôpitaux, le docteur Gregor et ses aides leur donnent les plus grands soins.

J'ai lieu d'être extrêmement satisfait, vu la nature et l'étendue de nos opérations et les difficultés qui ont quelquefois empêché les communications, du zèle et des efforts du commissaire-général sir Robert Kennedy et de ses employés; pendant cette campagne ils ont mieux

réussi qu'on ne pouvoit l'espérer, à fournir des vivres aux troupes.

J'envoie à V. S. cette dépêche par S. A. S. le Prince héréditaire d'Orange qui connoît parfaitement tout ce qui s'est passé, ainsi que la situation de l'armée; il pourra donner à V. S. beaucoup de détails que je ne pourrois placer dans ma dépêche. Dans l'affaire de Sorausen, le 28 juillet, S. A. a eu un cheval tué sous elle.

N° VII.

Bulletin du Prince Royal de Suède, en date du quartier-général d'Oranienbourg, le 13 août 1813 (1).

Le Prince Royal est arrivé ici hier au soir, et a établi en cette ville son quartier-général.

L'armée combinée du nord de l'Allemagne, dont S. A. R. a pris le commandement, occupe les positions suivantes.

Une partie du quatrième corps d'armée prussien, formant la réserve, sous les ordres du lieutenant-général Comte de Tauentzien, a son quartier-général à Müncheberg, et prolonge sa droite vers Berlin.

Le troisième corps d'armée prussien, sous les ordres du lieutenant-général de Bülow, a son

(1) Ce bulletin et les suivans ont paru en françois.

quartier-général à Berlin, et forme, avec le corps du Comte de Tauentzien, la gauche de l'armée combinée.

L'armée suédoise, sous les ordres du feld-maréchal Comte de Stedingk, se concentre dans les environs d'Oranienbourg, avec la tête à Spandau. Le quartier-général est établi ici. La première division est sous les ordres du lieutenant-général Skjœldebrand; la seconde sous ceux du général-major Baron de Posse. Cette division, ainsi qu'une brigade détachée de la troisième division, forment un corps, placé sous le commandement du lieutenant-général Baron de Sandels. Toutes les troupes suédoises sont au centre de l'armée combinée.

Sa droite est formée de troupes russes, sous les ordres du lieutenant-général Baron de Winzingerode. Son quartier-général est à Brandenbourg. Le corps du lieutenant-général Comte de Woronzoff appartient à cette aile de l'armée. Le quartier-général est à Plaue.

Un corps prussien, commandé par le général major de Hirschfeld, observe Magdebourg.

Il se lie par sa gauche avec l'armée russe, et par la droite avec le corps d'observation, sur le Bas-Elbe, placé sous les ordres du lieutenant-général Comte de Wallmoden, dont le quartier-

général est à Schwerin. Ses avant-postes s'étendent de Lenzen jusqu'à Dassow, vis-à-vis de Lübeck. Le lieutenant-général Baron de Vegesack fait partie de ce corps d'armée; il a sous ses ordres trois mille Suédois, trois mille Prussiens et trois mille Mecklenbourgeois.

Des corps détachés appartenant à l'armée du Comte de Tauentzien forment le blocus de Stettin et de Custrin.

Le général-major Gibbs est arrivé à Stralsund avec un corps de trois mille hommes de troupes angloises.

Le général Baron d'Adlercreutz est chef de l'état-major général de l'armée combinée du nord de l'Allemagne, et a sous lui, comme aides-de-camp généraux, les généraux-majors Baron de Tawast et Comte Gustave de Lœwenhjelm.

L'armée est concentrée de manière que dans une marche et demie quatre-vingt mille combattans peuvent entrer en ligne.

Le Prince Royal ayant été passer en revue, le 11 au matin, les troupes qui bloquent Stettin, les fit manœuvrer, et s'étant approché des ouvrages de la place, on lui tira un obus, qui tomba à trente pas derrière lui, et qui éclata. S. A. R. ayant aperçu des soldats françois qui coupoient des grains devant la place, et sur les-

quels les Cosaques alloient charger, fit venir le chef qui se rendit auprès de S. A. R., accompagné d'un commissaire de guerre. Le Prince Royal lui reprocha avec bonté que le commandant du fort de Prusse avoit enfreint l'armistice en faisant feu sur l'escorte de S. A. R. Elle ajouta : « Je serois le maître de vous faire tous prisonniers en vous faisant charger par la cavalerie ; il n'est pas en votre pouvoir de vous défendre, puisque vous êtes sans armes. » L'officier fit des excuses, et manifesta toute la peine qu'il éprouvoit de ce qui venoit d'arriver. Après que le Prince eut parlé quelques instans avec lui, il se retira. Tous les soldats françois firent éclater leur désir de voir bientôt la paix se rétablir et leurs fatigues cesser.

Les préparatifs que les alliés font devant Stettin indiquent qu'on montera à l'assaut immédiatement après l'expiration de l'armistice.

Les subsistances de l'armée ont été assurées jusqu'ici, grâce au zèle et à l'activité de ceux qui en dirigent l'administration. Il y a très-peu de malades.

N° VIII.

Bulletin du Prince Royal de Suède, en date du quartier-général de Potsdam, le 16 août 1813.

Le Prince Royal a transféré hier au soir son quartier-général en cette ville.

L'armée se concentre.

A la suite du résultat infructueux des négociations entamées à Prague, l'armistice a été dénoncé, le 10, par les alliés, de sorte que les hostilités pourront recommencer demain. Le 11, à une heure du matin, le Comte Metternich remit au Comte de Narbonne, à Prague, la déclaration de guerre de l'Autriche contre la France.

S. A. R. vient d'adresser à l'armée combinée sous ses ordres la proclamation ci-jointe.

Le Prince Royal, Généralissime, à l'armée.

Soldats!

Appelé par la confiance de mon Roi et par celle des souverains ses alliés à vous guider dans la carrière qui va se rouvrir, je me repose, pour le succès de nos armes, dans la protection divine, dans la justice de notre cause, dans votre valeur et votre persévérance.

Sans un concours d'événemens extraordinaires qui ont rendu si cruellement célèbres les douze années qui viennent de s'écouler, vous ne seriez pas réunis sur le sol germanique; mais vos souverains ont senti que l'Europe est une grande famille, et qu'aucun des états qui la composent, ne peut rester indifférent aux malheurs que fait peser sur l'un d'eux une puissance conquérante. Ils ont aussi reconnu que lorsqu'une telle puissance menace de tout envahir et de tout soumettre, il ne doit exister qu'une seule volonté chez les peuples qui ont résolu d'échapper à la honte et à l'esclavage.

Dès cet instant vous avez été appelés des bords du Wolga, des rives du Don, des côtes britanniques et des montagnes du Nord, pour vous unir aux soldats allemands qui défendent la cause de l'Europe.

C'est maintenant que les rivalités, les préjugés et les haines nationales doivent disparoître devant le grand but de l'indépendance des nations.

L'Empereur Napoléon ne peut vivre en paix avec l'Europe qu'autant que l'Europe lui est asservie. Son audace a conduit quatre cent mille braves à sept cents lieues de leur patrie; des malheurs, contre lesquels il n'a pas daigné les prémunir, sont tombés sur leurs têtes, et trois cent

milleFrançois ont péri sur le territoire d'un grand empire, dont le souverain avoit tout essayé pour rester en paix avec la France.

On devoit espérer que ce grand désastre, effet de la colère céleste, rameneroit l'Empereur de France vers un système moins dépopulateur, et qu'enfin, éclairé par l'exemple du Nord et de l'Espagne, il renonceroit à l'idée de subjuguer le continent, et consentiroit à laisser la paix au monde; mais cette espérance a été déçue, et cette paix, que tous les gouvernemens désirent, que tous les gouvernemens ont proposée, a été rejetée par l'Empereur Napoléon.

Soldats! c'est donc aux armes qu'il faut avoir recours pour conquérir le repos et l'indépendance. Le même sentiment qui guida les François de 1792, et qui les porta à s'unir et à combattre les armées qui étoient sur leur territoire, doit diriger aujourd'hui votre valeur contre celui qui, après avoir envahi le sol qui vous a vus naître, enchaîne encore vos frères, vos femmes et vos enfans.

Soldats! quel bel avenir se présente à vous! la liberté de l'Europe, le rétablissement de son équilibre, le terme de cet état convulsif qui dure depuis vingt ans, la paix du monde enfin seront le résultat de vos efforts. Rendez-vous dignes,

par votre union, votre discipline et votre courage, des belles destinées qui vous attendent.

A mon quartier-général d'Oranienbourg, le 15 août 1813.

CHARLES-JEAN.

N° IX.

Bulletin du Prince Royal de Suède, en date du quartier-général de Charlottenbourg, le 18 *août* 1813.

LE Prince Royal quitta Potsdam hier matin à trois heures et transféra ici son quartier-général.

On avoit reçu des nouvelles réitérées que les troupes ennemies se rassembloient en force à Baruth et dans la direction de Trebbin, pour faire une pointe sur Berlin. S. A. R. concentra l'armée combinée entre cette capitale et Spandau. Près de quatre-vingt-dix mille combattans se trouvent dans cette position depuis hier au soir. Il y a des corps qui ont fait jusqu'à dix milles dans trente-six heures.

Le lieutenant-général Baron de Winzingerode a fait une reconnoissance, sur la droite, avec huit à neuf mille chevaux. Il a poussé jusque près de Wittenberg et de Jüterbock, sur le flanc gauche de l'ennemi, et a fait quelques prisonniers, dont deux capitaines. Le général-major de Borstell a

de même fait une reconnoissance jusque près de Baruth. Le colonel bavarois Comte de Seyssel a été pris avec quelques cavaliers. Le lieutenant de Vins, du régiment de hussards de Poméranie, a attaqué l'ennemi à Zesch et a pris cinquante-deux hommes et vingt-un chevaux de remonte d'un régiment de chevau-légers de Hesse-Darmstadt.

On ne connoît point encore que l'ennemi ait dépassé la frontière, si ce n'est avec des partis de reconnoissance.

Le général de division françois de Jomini, chef d'état-major du corps d'armée commandé par le Prince de la Moskwa, est passé, le 15 de ce mois, du côté des alliés, et s'est rendu, en passant par l'armée du général Blücher, au quartier-général russe. Il a confirmé le projet qu'a eu l'Empereur Napoléon d'attaquer l'armée qui couvre Berlin.

Le général Blücher a occupé Breslau le 14.

N° X.

Bulletin du Prince Royal de Suède, en date du quartier-général de Potsdam, le 21 *août* 1813.

Le quartier-général du Prince Royal a été transféré ici ce matin.

Les renseignemens obtenus, par des reconnoissances poussées jusqu'au voisinage de Baruth,

n'avoient point confirmé les avis précédemment arrivés de toutes parts, que l'armée ennemie s'y concentroit en force. D'après divers rapports, et au dire de tous les prisonniers, l'intention de l'ennemi avoit cependant toujours été de marcher sur Berlin.

Des difficultés auxquelles on ne devoit nullement s'attendre se sont élevées pour l'approvisionnement de la grande armée, concentrée dans les environs de Berlin. Des mesures vigoureuses les ont fait disparoître.

L'armée a étendu sa position. Le gros de la cavalerie du lieutenant-général Baron de Winzingerode se trouve entre Saarmund, Belitz et Jüterbock, son infanterie en arrière de Belitz, la cavalerie légère en avant de la ligne jusqu'à Jüterbock. Deux divisions de l'infanterie du lieutenant-général de Bülow campent à Saarmund; les divisions de Borstell et de Thümen sont à Mittenwalde et Trebbin. L'infanterie suédoise est à Potsdam, la cavalerie entre Dahlen et Zehlendorf. L'infanterie du lieutenant-général Comte de Tauentzien est en avant de Berlin.

L'ennemi, qui avoit avancé avec quatre bataillons d'infanterie et un régiment de cavalerie jusqu'à Tepchin, s'est retiré à Baruth, après avoir pillé le village et enlevé quelque bétail.

D'après les rapports du général-major Comte Orourk et du général-major Thümen, l'ennemi est entré à Luckenwalde avec un corps de vingt mille hommes, commandé par le Duc de Reggio.

Dans une rencontre avec le même régiment de chevau-légers bavarois, dont le colonel fut pris le 17, le détachement du major Rasen a tué onze hommes, fait prisonniers l'officier, trente-quatre cavaliers et un trompette.

Le capitaine Comte de Wedel a trouvé à Lübben un hôpital militaire que les François y avoient laissé en évacuant la place. Il a enlevé trois officiers et cinquante soldats transportables.

Le major de Lœwenstern, qui se trouve sur les derrières des corps avancés de l'ennemi avec un régiment de Cosaques, ayant rencontré le 18, entre Grafendorf et Niebendorf, un détachement d'environ trois cents hommes, destiné à renforcer la garnison de Wittenberg, a fait soixante prisonniers, tous François, détruit le reste du corps et pris cent cinquante fusils.

Le lieutenant-colonel Baron de Marwitz, du corps du général-major Tchernitcheff, a passé l'Elbe, fait plusieurs prisonniers, enlevé des provisions et pris à Osterburg une caisse militaire de cinq cents rixthalers.

Le général-major Wobeser a passé l'Oder à Schiedlow et poussé jusqu'à Guben et Pfœrten.

D'après le rapport du lieutenant-général Comte de Wallmoden, les deux bataillons de Lützow, se trouvant dans la position près de Lauenbourg, avoient été attaqués, le 17 et le 18, par une force de six bataillons. L'ennemi avoit été repoussé et avoit perdu beaucoup de monde. Il a tenté de déboucher avec de la cavalerie près de Buchen, mais le général Tettenborn l'a repoussé.

Le général de Blücher mande de Jauer, en date du 18, qu'il étoit à la poursuite de l'armée ennemie, qui se retiroit de la Silésie sur Dresde, et qui avoit déjà passé Liegnitz et Goldberg.

L'on vient de recevoir la nouvelle que la garnison de Stettin a hautement témoigné son indignation de ce que, malgré l'armistice, on avoit tiré de la forteresse sur le Prince Royal, lors de la reconnoissance que fit S. A. R. dans le voisinage de la place. Le lendemain, cinquante hommes de la garnison, tous François, ont déserté.

N° XI.

Bulletin du Prince Royal de Suède, daté de Teltow, du 25 août 1813 (1).

L'ARMÉE françoise est en pleine retraite; elle coupe tous les ponts derrière elle et paroît marcher sur l'Elbe : cependant il est possible qu'elle veuille se rallier et prendre position à Luckow. Pendant l'armistice, Luckow a été fortifié; c'est aujourd'hui une place tenable. Des troupes légères sont occupées à poursuivre l'ennemi et le harcèlent sans relâche sur ses derrières et sur ses flancs. De gros détachemens de Cosaques, conduits par les colonels Brendel et Benkendorf, ont poussé jusqu'à Hertzberg et Dahme; Luckenwalde a aussi été occupé par des troupes russes. Les généraux Orourk et Tchernitcheff sont encore plus en avant. Des forêts, des marais et un terrain extrêmement coupé ont évité à l'ennemi une plus grande perte.

L'Empereur Napoléon pensoit étonner l'Europe en s'emparant de Berlin dès le moment de

(1) Ce bulletin forme la suite de celui qui se trouve page 71 du t. Ier de ce Recueil, et qui fait mention de la bataille de Gross-Beeren.

la reprise des hostilités. Dans cette idée, il avoit réuni des forces très-considérables, consistant, d'après les derniers avis, dans les quatre corps des Ducs de Reggio et de Bellune, et des généraux Reynier et Bertrand, formant ensemble quatre-vingt mille hommes, et dans dix mille hommes de cavalerie, commandés par le Duc de Padoue. En se concentrant et en prenant une bonne position, l'armée alliée a fait échouer le plan de l'ennemi, qui n'a pas voulu livrer une grande bataille. Il paroît que sa retraite a été accélérée par les mouvemens de l'armée combinée en Bohême.

La garnison de Magdebourg a passé l'Elbe sous la conduite du général Girard, et s'est hasardée jusqu'aux environs de Gentin et de Ziesar. Le général prussien de Puttlitz, avec son corps composé de sept bataillons, a arrêté pendant quatre jours la marche de l'ennemi. Cette résistance lui fait le plus grand honneur. Le général Hirschfeld, qui avoit été rappelé pour renforcer l'armée combinée, est revenu depuis hier au soir à Brandebourg. Il réunira à lui le corps du général Puttlitz et quelques régimens de Cosaques, et fera rentrer la garnison de Magdebourg dans cette place.

Le général Walmoden a été attaqué le 21 par des forces supérieures, commandées par le Prince

d'Eckmühl. Après une résistance infiniment honorable, il s'est concentré à Hagenow.

La division du lieutenant-général Baron de Vegesack étoit encore devant Lübeck.

Dans l'affaire de Gross-Beeren et de Blankenfeld, les généraux ennemis Monot et Veaux ont, à ce qu'on nous annonce, été tués.

D'après les rapports que l'on vient de recevoir du lieutenant-général Bülow, la retraite de l'ennemi ressemble entièrement à une fuite. Les soldats jettent leurs armes par troupes, et les chariots que nous avons pris se montent déjà à soixante.

N° XII.

Rapport de lord Wellington, en date de Lezaca, du 25 août 1813.

Quartier-général de Lezaca, 25 août 1813.

Depuis mon dernier rapport nous sommes, l'ennemi et nous, restés dans les mêmes positions. J'ai reçu du lieutenant-général lord William Bentink des nouvelles jusqu'au 19 de ce mois; elles m'apprennent que le maréchal Suchet, après avoir réuni à lui le corps du général Decaen et tout ce qu'il avoit pu rassembler de troupes disponibles, avoit marché contre Tarragone avec une armée de vingt-cinq à trente mille hommes.

Lord Bentink n'ayant pu réunir le nombre d'hommes qu'il jugeoit nécessaire pour lui assurer la victoire, ne fit débarquer ni l'artillerie, ni les munitions destinées au siége de Tarragone, et se retira la nuit, sans perte, à Cambrils. Alors le maréchal Suchet marcha sur Tarragone, qui lui restoit ouverte, fit sauter les fortifications dans la nuit du 18 au 19, et retourna ensuite à Barcelone.

J'approuve entièrement la résolution de lord Bentink, parce qu'il n'avoit pas assez de troupes pour prendre position sur la Gaya sans courir le risque d'être tourné, ou pour risquer une affaire en rase campagne. Dans la retraite de lord Bentink, les hussards brunswickois, commandés par le lieutenant-colonel Schrader et les capitaines Wulfen et Frahsen, se sont particulièrement distingués.

On continue le siége de Pampelune et de Saint-Sébastien. Cette dernière place étoit, le 26 août, presque entièrement changée en un monceau de ruines. Les troupes angloises avoient débarqué le 27, dans la matinée, sur l'île de Sainte-Claire, s'y étoient établies, et y avoient élevé des batteries qui prenoient en flanc une partie des fortifications de la ville.

Le général sir Thomas Graham a échappé à

un grand danger. Tandis qu'il visitoit la tranchée devant Saint-Sebastien, une bombe a éclaté auprès de lui. Il n'a eu que le temps de se jeter à terre, ainsi que quelques personnes de sa suite.

N° XIII.

Rapport du feld-maréchal Prince de Schwarzenberg sur les combats de Dresde des 26 et 27 août, et daté d'Altenberg le 29 août 1813.

Les nouvelles positives qui annonçoient que l'Empereur des François avoit concentré dans la Lusace et en Silésie la plus grande partie de ses forces, et qu'il ne menaçoit pas seulement le corps commandé par le général Blücher, mais faisoit aussi mine de vouloir pénétrer par Gabel en Bohême, prouvoient la nécessité indispensable de faire, sur les derrières de l'armée françoise, un prompt mouvement sur l'Elbe.

En conséquence les troupes autrichiennes, russes et prussiennes, réunies en Bohême, quittèrent, le 24 août, leurs cantonnemens, en quatre colonnes, en traversant la province saxonne de l'Erzgebirge. Malgré le temps extraordinairement mauvais, et les chemins abîmés, ce mouvement s'exécuta avec ordre et promptitude.

Dès le 25, la plus grande partie de l'armée alliée commença à se réunir devant Dresde. Le général Comte de Wittgenstein avoit rencontré l'ennemi près de Giesshübel, et, en lui faisant éprouver une grande perte, il l'avoit chassé de sa position retranchée, et ensuite d'une autre qu'il avoit prise sous le Güllenberg, près d'Ober-Sedlitz, où se trouvoient les divisions Durutte, de Claparède, et une partie de la division Bonnet, commandée par le maréchal Gouvion Saint-Cyr; le général Wittgenstein avoit forcé l'ennemi de se retirer en hâte à Dresde.

La journée du 26 fut employée à tâter la contenance et la force de l'ennemi, au moyen d'une forte reconnoissance qu'on poussa vers Dresde et les fortifications construites aux entrées de la ville. Dans la matinée le général Kleist avoit réussi à chasser l'ennemi du terrain connu sous le nom du *Grand Jardin*, et situé hors la ville. On avança, en conséquence, par divers points vers la ville. A la barrière de Freiberg il y avoit une flèche garnie de quatre canons; l'artillerie autrichienne la démonta sur-le-champ et fit taire son feu. Le feld-maréchal-lieutenant Comte de Colloredo prit avec sa bravoure accoutumée, et malgré une opiniâtre résistance, un ouvrage du même genre, placé près la barrière de Dippols-

walde. On encloua les canons qui s'y trouvoient, ainsi que six autres dont on s'étoit emparé. Cet exploit coûta trois chevaux au général Colloredo. Le lieutenant-colonel Schneider, qui, à la tête du deuxième bataillon des chasseurs, avançoit avec la plus grande intrépidité, malgré la fusillade, reçut deux blessures. Dans le même temps l'ennemi avoit tenté une sortie contre notre aile gauche; les divisions Weissenfels et Mosko firent la plus vive résistance, forcèrent Lœbde, et s'y maintinrent malgré les efforts que fit l'ennemi pour les en déloger. Cette circonstance fut cause que l'affaire devint plus chaude, que la canonnade redoubla, et que quelques maisons des faubourgs de Dresde furent incendiées.

Pendant le combat on sut que l'Empereur Napoléon étoit arrivé, avec sa garde, au secours de la ville. On aperçut aussi sur les routes qui conduisent de la Lusace à Dresde des masses de troupes considérables, défilant vers la ville : on en conclut que l'armée françoise avoit quitté la Silésie, et que par conséquent un des principaux buts qu'on s'étoit proposés étoit atteint; mais, dans ces circonstances, la tentative de prendre de force une ville entourée de remparts et de fossés, et défendue par une armée entière, auroit été une entreprise trop téméraire, et l'incendie de cette

capitale malheureuse auroit été une barbarie gratuite. On retira donc, dans la position choisie sur les hauteurs qui sont devant la ville, les troupes qui s'étoient avancées.

Le 27, l'ennemi déploya des forces considérables contre notre aile gauche qui, malgré la courageuse résistance des divisions Bianchi et Crenneville, commençoit à perdre du terrain, lorsque l'arrivée de la division Aloyse-Lichtenstein rétablit l'affaire à notre avantage; les deux régimens de l'Archiduc Regnier et de Lusignan souffrirent beaucoup. Leur impétuosité les avoit trop poussés en avant; ils furent écrasés par trois régimens de cavalerie ennemie; et, les fusils ne pouvant faire feu à cause de la pluie, ils ne purent se défendre qu'à la baïonnette. L'ennemi essaya ensuite de forcer le centre et le flanc droit de notre position avec des masses appuyées d'une artillerie formidable; mais le courage de nos troupes rendit vains tous ses efforts. Le général Comte de Wittgenstein dirigea avec nous plusieurs attaques contre la cavalerie, et la culbuta chaque fois.

Vers le soir on reçut l'avis que l'ennemi poussoit de fortes colonnes contre Pirna; déjà auparavant le général Ostermann, chargé du blocus de Kœnigstein, avoit rapporté que beaucoup de

troupes passoient de ce côté là, sur le pont de l'Elbe. Ce mouvement, dirigé vers notre flanc droit, gênoit notre communication avec la Bohême, et la difficulté qui en résulta de subsister plus longtemps dans l'Erzgebirge, qui étoit dépouillé de toutes les ressources, nous força à faire un mouvement vers la Bohême pour nous rapprocher de nos magasins. Le but de notre démonstration offensive étoit atteint ; les armées du Prince Royal de Suède et du général Blücher pouvoient désormais se porter en avant, et opérer avec énergie sur le flanc et les derrières de l'ennemi. On commença la marche vers la Bohême dans la nuit du 27 ; les troupes avoient à vaincre des difficultés sans nombre sur les routes devenues impraticables par la grande quantité d'eau qui étoit tombée.

Dans les affaires qui eurent lieu les 26 et 27 nous avons à regretter la perte du brave général Andrassy et du général russe Malessino. Le feldzeugmeister, Comte Giulay, les généraux d'artillerie Mariassy et Frierenberger ont été blessés ; les généraux Mesko et Zeceny manquent.

N° XIV.

Détails sur les derniers momens du général Moreau (1).

Lorsque le général Moreau fut blessé, il se trouvoit derrière une batterie prussienne, contre laquelle étoient dirigées deux batteries françoises, l'une sur le front, l'autre dans le flanc. Lord Cathcart et sir Robert Wilson se trouvoient à quelques pas de lui, tandis qu'il parloit à l'Empereur Alexandre. Il n'étoit séparé d'eux que par la demi-longueur d'un cheval lorsqu'il fut atteint du boulet. Il poussa d'abord un long soupir; mais dès qu'il fut revenu à lui et qu'on l'eut soulevé, il parla avec le plus grand sang froid, et se fit donner une cigare. On le porta, sur des piques de Cosaques mises en travers, dans une chaumière voisine; mais il y étoit tellement exposé au feu ennemi, qu'après avoir été légèrement pansé il fallut le transporter plus loin au quartier-général de l'Empereur, où on lui fit l'amputation d'une jambe pendant qu'il continuoit tranquillement de fumer. Lorsque le chirurgien commença à parler

(1) Quoiqu'une partie seulement de ces détails soit officielle, la mémoire de l'excellent citoyen qu'ils concernent mérite cependant que nous les insérions ici.

de la nécessité de faire aussi l'amputation de l'autre jambe, Moreau répondit avec beaucoup de sang froid que, s'il avoit su cela, il auroit préféré la mort. La première litière qu'on avoit construite avec des piques n'étoit couverte que de paille mouillée et d'une couverture pénétrée par la pluie qui n'avoit cessé de tomber par torrens toute la journée. On lui prépara un meilleur abri, et il fut porté dans une litière à Dippoldswalde.

Il y arriva mouillé jusqu'aux os. De Dippoldswalde on le transporta d'une manière plus commode à Laun, où il se trouva assez bien, jusqu'à ce qu'une longue conférence avec trois ou quatre généraux alliés l'épuisa totalement. Dès-lors il devint d'heure en heure plus foible; mais sa tête et sa présence d'esprit ne l'abandonnèrent pas.

Voici la lettre de Moreau à son épouse, telle que les feuilles étrangères l'ont rapportée : obligés de la traduire de l'allemand, nous ne pouvons garantir l'identité parfaite des expressions.

« Ma bonne amie, dans la bataille de Dresde qui a eu lieu il y a trois jours, j'ai eu les deux jambes emportées. L'amputation réussit aussi bien que possible. Quoique l'armée ait fait un mouvement

rétrograde, ce n'est pourtant pas la suite d'un revers; cela ne se fait que pour se rapprocher du corps de Blücher. Excuse mon griffonnage. Je t'aime et t'embrasse de tout mon cœur. Rapatel terminera. »

Signé V. M. (Victor Moreau.)

Suite, de la main de Rapatel.

« Madame, le général me permet de continuer sur la même feuille sur laquelle il a écrit quelques lignes. Faites-vous une idée de ma douleur et de mon chagrin, d'après ce qu'il vous a annoncé. Depuis le premier moment de sa blessure je ne l'ai pas quitté un instant, et je ne le quitterai pas jusqu'à parfaite guérison. Nous avons les meilleures espérances; moi qui le connois si bien, j'ose assurer que nous le sauverons. Il a soutenu l'amputation avec un courage héroïque et sans perdre connoissance. Le premier appareil a été levé et l'on a trouvé les blessures en bon état. Il n'a eu qu'une fièvre légère lors de l'ulcération; celle-ci a considérablement diminué. Pardonnez-moi le récit de ces détails; ils sont aussi douloureux pour moi qu'ils le seront pour vous. J'ai eu besoin de courage depuis quatre jours; j'en aurai encore besoin : comptez sur mes soins, sur mon

amitié, sur tous les sentimens que vous m'avez inspirés tous les deux, et avec lesquels je le servirai. Ne soyez pas inquiète; je n'ai pas besoin de vous dire : Ayez du courage; je connois votre cœur. Je ne négligerai aucune occasion pour vous donner des nouvelles. Dans ce moment le médecin m'assure que si tout continue à bien aller, le général pourra supporter la voiture dans cinq semaines. Adieu, respectable amie, je suis très-malheureux. J'embrasse la pauvre Isabelle (fille de Moreau, âgée de huit ans.) Le plus dévoué de vos serviteurs. »

Signé RAPATEL.

« A Laun, le 30 août 1813. »

« Le 1er sept. Tout va bien; il est tranquille. »

Note fournie à l'éditeur par une des personnes attachées au cabinet du Roi de Prusse.

LE 30 août 1813 le cabinet de S. M. le Roi de Prusse se trouva à Laun, ville de la Bohême, à 10 lieues de Tœplitz, pour y attendre le résultat de l'affaire importante de Culm. Le soir on transporta le général Moreau dans la maison où nous demeurions. On me dit qu'il demandoit du papier pour écrire à son épouse qui étoit à Londres. Je lui en apportai dans mon porte-

feuille ; M. de Suinin, qui étoit attaché à la personne de Moreau et étoit venu avec lui d'Amérique, le présenta en disant : Mon général, voici un portefeuille qu'on vous apporte pour écrire une lettre. Le général répondit : Je ne veux pas écrire ; mais au moment où M. de Suinin alloit reprendre le portefeuille, il ajouta : Cependant vous me donnez une bonne idée ; donnez-moi le portefeuille. Il le plaça devant lui, et écrivit d'une main ferme et avec silence. Il étoit couché sur la chaise longue sur laquelle des détachemens des trois armées l'avoient porté depuis Dresde. Il ressembloit à un homme qui prend du repos, et jouoit avec les doigts sur la couverture. On n'entendoit aucun gémissement de douleur ; aucun trait de son visage ne trahissoit qu'il cachoit ses souffrances ; mais il étoit pâle, et ses joues enfoncées, son nez pointu et un trait presqu'imperceptible de la bouche indiquoient un combat non décidé des forces vitales et une grande douleur antérieure. Sa voix étoit ferme et claire ; son cœur s'intéressoit vivement à la cause des nations, et son âme étoit pleine de sérénité.

M. de Suinin me dit que le Duc de Cumberland ayant témoigné à Moreau la part qu'il prenoit à son accident, celui-ci lui répliqua qu'il ne renonçoit pas à l'espoir de reparoître sur le

champ de bataille, tant que sa tête lui resteroit. La nouvelle de la triple victoire qui fut, ce jour même, apportée à Laun, lui fit le plus sensible plaisir.

Le 2 septembre nous vîmes M. de Suinin à Tœplitz; il nous apporta la triste nouvelle que Moreau étoit mort à sept heures du matin. Peu d'instans avant de rendre le dernier soupir, il avoit dicté la lettre suivante adressée à l'Empereur de Russie: « Sire, je descends au tombeau avec le « même respect et les mêmes sentimens que vous « m'avez inspirés dès le premier moment que je « vous ai vu. » Il mourut après avoir prononcé ces mots, son corps fut embaumé et transporté à Saint-Pétersbourg.

C'est ainsi que finit cet homme mémorable, qui, après avoir, en 31 jours, passé d'Amérique en Europe pour donner des conseils dans l'affaire de l'Allemagne, avoit fixé les yeux de toute l'Europe. A peine arrivé devant Dresde avec l'Empereur Alexandre, un boulet lui enleva la jambe gauche au-dessus du genou; il traversa le corps du cheval et emporta jusqu'aux os les chairs de la jambe droite, de manière qu'il fallut amputer les deux cuisses.

Je conserve comme un monument précieux la

plume qui écrivit les derniers adieux adressés à une épouse chérie.

Lettre de l'Empereur de Russie, adressée à la veuve du général Moreau.

Madame, lorsque le malheur affreux qui atteignit le général Moreau à mes côtés me priva des lumières et de l'expérience de ce grand homme, je concevois l'espoir qu'on réussiroit par un traitement soigneux à le conserver à sa famille et à mon amitié. La Providence en a autrement ordonné. Il mourut comme il a vécu, avec l'énergie d'une âme forte et constante.

Il n'existe pour les grandes souffrances de la vie qu'un seul remède, c'est d'y voir prendre part par les autres. En Russie vous trouverez, Madame, partout ces sentimens, et s'il vous convenoit de vous y fixer, je chercherois tous les moyens d'embellir la vie d'une personne à laquelle je me fais un devoir sacré d'offrir des consolations et un soutien. Je vous prie, Madame, d'y compter irrévocablement, de me faire connoître toutes les circonstances où je pourrai vous être utile, et de m'écrire toujours directement; ce sera pour moi un bonheur de prévenir vos vœux. L'amitié que j'ai assurée à votre époux

s'étend au-delà du tombeau, et je n'ai d'autres moyens de m'acquitter, au moins en partie, de ma dette envers lui, qu'en faisant quelque bien à sa famille.

Recevez, Madame, dans ces circonstances tristes et cruelles, ces témoignages d'amitié et l'assurance de mon vif intérêt.

Signé ALEXANDRE.

Nota. Le portrait que nous joignons à ces détails a été gravé d'après une esquisse que nous devons à la complaisance de M. Terniten, jeune peintre mecklembourgeois attaché à S. M. le Roi de Prusse, et qui a fait les campagnes de 1813 et 1814 comme volontaire dans le corps des Cosaques de la Garde de ce Prince. Cet artiste, ayant rencontré le convoi du général Moreau entre Laun et Prague, en traça une esquisse. Les personnes qui ont connu le général Moreau conviendront avec nous qu'il n'existe peut-être pas un portrait gravé de ce général aussi ressemblant que celui-ci. Pour ceux qui ne l'ont pas connu, nous observons que ce général n'avoit qu'une légère trace de sourcils.

N° XV.

Bulletin du Prince Royal de Suède, en date de Saarmund le 28 août 1813.

Le 26 août le Prince Royal transporta son quartier-général à Saarmund.

Le 24, le corps du général Hirschfeld se trouvoit entre Rekahn et Golzow, où il s'étoit rendu dans l'espérance d'attaquer l'arrière-garde du général Girard, qui marchoit de Ziesar à Bruck; mais l'ennemi se dépêchoit au point qu'on ne put le joindre alors.

Le 25 on amena à Potsdam deux officiers et cent quatre soldats de différentes nations, qui, d'après leur propre aveu, s'étoient laissé prendre par vingt hommes de *landwehr* à cheval, après avoir jeté leurs armes. Ils prétendent que cette disposition est générale dans l'armée françoise. On suivit l'ennemi de si près, que le 25 le général Orurk arriva à Gotten, où les généraux ennemis, Ducs de Reggio et de Padoue, et le général Regnier avoient passé la nuit précédente, accompagnés d'une grande partie de leur armée.

L'ennemi avoit forcé le colonel Adrianoff à se retirer à Jüterbock, après y avoir pris poste avec deux bataillons d'infanterie et six cents hou-

lans polonois, probablement dans l'intention de faciliter sa retraite en maintenant ses communications avec l'Elbe. Il en fut chassé le 26 par une partie des troupes commandées par le général Orurk, et par deux escadrons prussiens sous le major de Hellwig. Le colonel Krasowski attaqua et prit la ville; le général Benkendorff poursuivit l'ennemi avec quatre escadrons russes, les deux escadrons prussiens et deux canons. Il l'atteignit dans les villages de Rohebeck et de Bochow, et l'en chassa. Dans cette affaire, l'ennemi a eu plus de trois cents morts et beaucoup de blessés.

Il arrive tous les jours beaucoup d'officiers qui quittent l'armée ennemie et passent dans nos rangs.

Le 25 au soir, le général Tchernitcheff fit occuper Belzig par les Cosaques. Le général Girard, qui étoit resté à Lübnitz pour y passer la nuit, devint inquiet de sa position et fit faire une forte reconnoissance vers Belzig, qui cependant n'osa pas approcher de la ville, où, après une vive escarmouche, les nôtres se maintinrent. Le 26, le colonel Krus revint à Dahme avec un régiment de cavalerie, après une expédition brillante. Entouré de tous côtés de l'ennemi, il ne put rester que peu de temps dans sa position. Néanmoins il prit, sur la route de Dahme à Herzberg,

et devant les yeux d'une forte colonne ennemie, soixante-dix chariots de vivres; du convoi qui les escortoit il fit prisonniers six officiers et cent vingt soldats; le reste fut tué ou dispersé. Le Prince Royal a chargé le général Winzingerode de témoigner à ce brave officier sa parfaite satisfaction pour l'intelligence qu'il a manifestée dans cette occasion difficile et dangereuse.

Le 26, le général Bülow eut son quartier-général à Trebbin, le 27 à Eisholz. Le général Borstel étoit dans les environs de Luckenwalde. Le général Tauenzien, qui avoit marché par Zossen, eut le 27 son quartier-général à Baruth; son corps étoit placé entre cette ville, Golzen et Luckau. Il a employé beaucoup d'habileté pour réunir promptement sa réserve, et beaucoup de célérité pour chasser les troupes ennemies des forêts. Après avoir inquiété l'ennemi sur son flanc droit et sur son derrière, le général Wobeser réunit ses troupes à Golzen et marcha à Baruth, d'où il chassa l'ennemi, qui s'y trouvoit encore au nombre de deux mille cinq cents hommes. Tous ces corps harcèlent l'ennemi dans sa retraite. Les chemins sont couverts d'armes et de chevaux; les arrière - gardes françoises ont brûlé leurs équipages.

Le 21 de ce mois après-midi, le général Wall-

moden fut attaqué entre Ullahn et Kamin par un corps de vingt mille hommes, commandé par le maréchal Prince d'Eckmühl. Le combat dura jusque bien avant dans la nuit, et les positions furent maintenues des deux côtés. Notre perte se monte à cent hommes en tués et blessés. D'après le dire des prisonniers, celle de l'ennemi est de cinq cents hommes mis hors de combat. Le 23 l'ennemi se concentra à Wittenberg. Après plusieurs démonstrations, il envoya subitement à Schwerin dix mille hommes, que tout le corps ennemi suivit successivement. Il y a pris une forte position entre le grand et les petits lacs. Il est observé de tous côtés par le général Tettenborn, ayant sous ses ordres quatre régimens de Cosaques, soutenus par les corps de Lützow et de Reich, qui coupent à l'ennemi toutes ses communications. Le général Tettenborn a déjà intercepté plusieurs courriers expédiés par le gouvernement et pris plusieurs chariots de poudre. D'un autre côté, le général Vegesack observe les mouvemens de l'ennemi pour y conformer les siens.

Le général Wallmoden, ne croyant pas devoir se laisser dépasser par cette manœuvre hardie de l'ennemi, se rendit à Grabow; mais le 26 il marcha de nouveau dans la direction de Schwerin,

d'où l'ennemi n'avoit pas essayé de s'éloigner. Les Cosaques ont fait environ deux cents prisonniers françois et danois.

Le Comte de Kilmansegge, des chasseurs hanovriens, passa l'Elbe avec son détachement, le 25 au matin, près de Domitz : il attaqua le poste ennemi et prit, dans les retranchemens, trois officiers et cent hommes, après en avoir tué ou blessé une cinquantaine.

La journée d'hier 27 a été illustrée par la défaite du corps du général Girard, entre Liébnitz et Belzig. Elle fut effectuée par les efforts réunis des généraux Tchernitcheff et Hirschfeld. L'ennemi marcha contre le premier; mais l'autre le suivit par derrière sans qu'il s'en aperçût. Cependant le général Tchernitcheff avoit attaqué l'ennemi du côté de Belzig, et sa cavalerie exécuta plusieurs charges brillantes. Un régiment de Cosaques attaqua une colonne d'infanterie de mille hommes, qu'elle détruisit ou prit. On ne peut encore nommer tous les officiers qui se sont distingués dans cette journée. Le général Tchernitcheff a pris soixante officiers et quinze cents soldats, avec un canon; le général Hirschfeld soixante-dix à quatre-vingts officiers, et plus de deux mille soldats; il s'est encore emparé de sept canons, de plusieurs chariots de munitions et de

presque tout le bagage. Après des marches si pénibles, l'infanterie prussienne avoit besoin d'un peu de repos; mais les Cosaques du général Tchernitcheff poursuivirent vivement l'ennemi. Le 27, le général Benkendorff étoit déjà à Gœrzke bien au-delà de l'ennemi. Il est probable qu'il ne se sauvera à Magdebourg et à Wittenberg que de foibles restes du corps de Girard.

Ce qui fait principalement honneur au corps du général Hirschfeld, sont les marches forcées qui ont précédé immédiatement cette action. De jeunes troupes nouvellement levées, consistant la plupart en landwehr de la Nouvelle-Marche, ont remporté la victoire sur un ennemi bien supérieur en nombre et en artillerie. Cet exemple prouve ce que peut le patriotisme sous un général actif et intelligent. Saxons! Bavarois! Wurtembergeois! vous avez montré de la bravoure dans une cause qui est contraire aux vœux de votre patrie et pour le soutien d'une domination étrangère; que ne feriez-vous pas, si des motifs plus purs et plus nobles vous guidoient! Quelle est la puissance à laquelle les Allemands réunis, combattant pour l'indépendance et l'inviolabilité de leur patrie, ne seroient en état de résister!

Dans les combats qui précédèrent la bataille de Gross-Beeren, le général Thümen a montré

une grande intrépidité. Quoique blessé, il ne cessa pourtant pas de commander lui-même. Le général Orurk a montré beaucoup de sang froid et de talent partout où il a rencontré l'ennemi.

Depuis le commencement des hostilités, l'armée ennemie opposée dans le nord de l'Allemagne à l'armée alliée, a perdu plus de douze mille hommes. D'après les rapports des généraux, sept mille hommes sont en notre pouvoir; dans leur nombre il y a deux cent cinquante officiers, dont plusieurs colonels et lieutenans-colonels.

N° XVI.

Bullétin du Prince Royal de Suède, en date de Belitz le 30 août 1813.

Hier son A. R. le Prince Royal de Suède a transporté son quartier-général à Belitz.

D'après le dire des prisonniers du corps du général Girard, ce général a été tué dans l'affaire du 27. Le général prussien Puttlitz, qui dans la même affaire a montré beaucoup de courage et d'intelligence, a eu une forte contusion à l'épaule. On continue à poursuivre l'ennemi et à lui faire des prisonniers.

Le général Borstel a occupé Zuna et Jüterbock, et fait preuve, en toute occasion, de beaucoup

de connoissances militaires et d'un grand zèle.

Hier il paroissoit que l'ennemi vouloit se concentrer à Eckmansdorf et Kattenborn, entre Wittenberg et Treuenbritzen; mais, d'après les rapports arrivés aujourd'hui de la part des généraux Winzingerode et Woronzoff, il ne reste presque pas de doute que l'ennemi ne se retire vers l'Elbe. Le général Winzingerode le suit avec huit mille hommes de cavalerie.

Le Comte Woronzoff, ayant pris en personne le commandement de l'avant-garde russe, attaqua hier soir, avec trois ou quatre mille hommes, le poste de Jüterbock : l'ennemi avoit dans cette ville et ses environs jusqu'à vingt mille hommes. Le feu de l'artillerie russe ébranla tout le corps ennemi. Cette attaque fait le plus grand honneur aux talens du général Woronzoff, car il ne pouvoit pas savoir qu'une forte colonne étoit en route pour le soutenir en cas de malheur. L'armée entière marche en avant.

Le 22, l'armée alliée russe, autrichienne et prussienne, sous les ordres du feld-maréchal Prince de Schwarzenberg, est sortie de la Bohême pour entrer en Saxe, et a pris position sur la rive gauche de l'Elbe. Les troupes ennemies qui occupoient les postes ont été culbutées. Le 26 le quartier-général des armées alliées étoit déjà devant

Dresde, le bombardement avoit commencé, et le feu avoit pris à la ville. Le 24, l'Empereur Napoléon s'y étoit rendu avec sa garde. L'armée qu'il commande en personne se retire de la Silésie et de la Lusace vers l'Elbe. Le 25 au matin le général Blücher est parti de Jauer et poursuit l'ennemi avec tout son corps.

Ces nouvelles viennent d'être apportées aujourd'hui 30, à huit heures du soir, par le général Prince Kudachoff; détaché, le 26 au soir, du corps du Prince de Schwarzenberg avec deux cents Cosaques, il avoit passé au milieu de l'armée ennemie, avoit traversé, avec son escorte, l'Elbe à la nage, entre Riessa et Meissen, et s'étoit frayé un chemin, le sabre à la main, à travers divers postes. C'est ainsi qu'il arriva à Lübenwerda, et de là à Dahme, où il rencontra les premières troupes prussiennes. En chemin il a pris six officiers polonois qu'il a amenés avec lui. Il est arrivé au quartier-général du Prince Royal sans avoir perdu un seul homme; deux de ses Cosaques ont reçu des coups de sabre.

Nº XVII.

Bulletin de l'armée de Silésie, du 31 *août* 1813.

La bataille de Katzbach et ses suites sont de la plus haute importance. Deux aigles, un drapeau,

cent canons, plus de deux cents chariots de munitions, l'ambulance, les transports, la pharmacie, les forges, beaucoup de voitures de toute espèce, un général de division, deux généraux de brigade, un grand nombre de colonels et d'officiers supérieurs, avec quinze mille prisonniers sont en notre pouvoir.

Le 27 août, l'avant-garde du général Comte de Langeron attaqua le corps de Lauriston qui se retira aux environs de Goldberg. Le général Kapazewitz fit attaquer, par les généraux Partchoulidseff et Denieieff, une masse d'infanterie composée de trois bataillons, ayant quatre canons. Il n'en échappa pas un seul homme, et avec cette masse *disparut aussi la bonne contenance* du corps de Lauriston (1). Les prisonniers faits sur l'arrière-garde sont, pour ainsi dire, des échantillons de toute l'armée ennemie.

La relation suivante du général Baron de Sacken montre la part importante que son corps a eue à la victoire de Katzbach, par l'occupation prompte des hauteurs d'Eichholz et par le combat de cavalerie qui eut lieu sur l'aile droite.

Cette bataille a, dans ses préparatifs, dans sa durée et ses conséquences, les plus grands rap-

(1) L'original se sert ici du mot françois de *contenance*.

ports avec la bataille de Rossbach. Dans cette bataille, le grand Roi marcha vers la gauche et masqua sa marche par des mamelons peu élevés; la même chose est arrivée dans la journée de Katzbach; comme à Rossbach, une batterie de pièces de douze a contribué à la décision de l'affaire; comme à Rossbach il y a eu un combat important de cavalerie; comme à Rossbach, la retraite de l'ennemi fut bientôt changée en une déroute.

Le 28, l'armée passa le Katzbach près de Liegnitz et de Goldberg, pendant que les avant-gardes poursuivoient l'ennemi à Lœwenberg et Bunzlau, faisant partout des prisonniers. Le Bober ne pouvoit plus être passé qu'à Bunzlau; par conséquent tous les corps ennemis furent obligés de se diriger vers ce point.

Le 26, le général françois Puthaud avoit été détaché avec sa division pour avancer par Schœnau et Jauer, et tomber sur les derrières de l'armée combinée. Instruit de la perte de la bataille, et ayant en vain tâché de passer le Bober à Hirschberg, il suivit la droite de cette rivière jusqu'à Lœwenberg. Ici il fut cerné par le corps du général Langeron et pris, après une forte résistance, ainsi que le fait connoître le rapport ci-joint.

L'armée est avancée jusqu'au Quais, et la Silésie

est délivrée. L'armée de Silésie a traversé à gué, et ayant de l'eau jusqu'à la ceinture, les torrens enflés par les pluies; elle a bivouaqué toutes les nuits dans la boue et a été exposée à des torrens de pluie; elle a lutté contre toutes les privations, les provisions ne pouvant suivre à cause des mauvais chemins. Elle a supporté ces maux avec le courage et la résignation qui caractérisent le vrai soldat.

Rapport du général Baron de Sacken sur la bataille de Katzbach, du $\frac{14}{26}$ août 1813.

Les colonnes de mon corps se mirent en marche à une heure. Lorsqu'on aperçut l'ennemi, nos avant-gardes étoient occupées à chercher une retraite régulière.

Une hauteur située à la gauche du village d'Eichholz, qui étoit la clef de toute la position, fut sur-le-champ occupée par la compagnie d'artillerie du colonel Brams. L'avant-garde sous le lieutenant général Wassiltchikoff, et sa réserve sous le major-général Uschakoff, prirent poste entre cette colline et le village d'Eichholz. Le lieutenant-général Nevarofsky forma la première ligne derrière cette colline, et le général Comte Lieven la seconda; le huitième et le trente-neuvième régiment de chasseurs occupèrent le vil-

lage d'Eichholz; ils furent soutenus par les régimens d'Ochotsk et de Kamzatsk.

Dans l'intervalle, une batterie prussienne fut aussi placée sur cette hauteur, et soutint la mienne avec vigueur. Cette colline étoit à droite de la cavalerie prussienne et devant elle.

L'aile gauche de l'ennemi pouvant être tournée, le major-général Lanskoi avec sa cavalerie, le major-général Karpoff avec les Cosaques, et le major-général Wasiltchikoff avec le régiment de hussards d'Achkir, eurent ordre de pénétrer dans le flanc gauche de l'ennemi, en laissant à gauche le village d'Eichholz. Le lieutenant-général Nevarofsky soutint cette attaque avec toute son infanterie; il fut remplacé dans la première ligne par le major-général Comte de Lieven. Ce fut dans cette position qu'on commença l'attaque; le major-général Lanskoi sur le flanc, et le général Wasiltchikoff, soutenu par la cavalerie prussienne, sur le front; l'ennemi fut jeté dans le ruisseau du Katzbach.

Dans la nuit, et lorsque le combat étoit déjà fini, l'ennemi envoya de Liegnitz une réserve d'infanterie avec seize canons pour inquiéter mon aile droite et sauver ses fuyards; mais les généraux Nevarofsky et Lieven le repoussèrent

avec perte, et ainsi nous commençâmes à jouir du repos.

Les suites de cette grande victoire sont, quant à mon corps, près de trente canons, un général, dix officiers et quinze cents prisonniers. Je me réserve d'envoyer à V. E. les listes des officiers qui se sont distingués, etc.

A Haynau, le $\frac{17}{29}$ août 1813.

Rapport du général Comte Langeron sur l'affaire de Plagwitz, le $\frac{17}{29}$ août 1813, entre 4 et 5 heures du soir.

La division du général de division Puthaud avoit passé la nuit à Zobten; après avoir inutilement attendu pour mettre en état le pont sur le Bober débordé près Lœwenberg, elle chercha à s'ouvrir la route à Bunzlau. Le général Rudzewicz, commandant l'avant-garde, lui coupa sur-le-champ ce chemin, et fit avertir le général Korff qui avec la cavalerie suivoit pour soutenir l'avant-garde, ainsi que le Prince Zerbatoff qui survint également avec son corps, que l'ennemi vouloit retourner à Zobten.

Le général Korff s'y rendit de suite avec toute sa cavalerie pour lui couper ce chemin, et fit dire

au Prince Zerbatoff de l'y suivre. Voyant ce mouvement, l'ennemi s'arrêta sur la montagne de Plagitz devant Lœwenberg. En conséquence le Prince Zerbatoff y fit marcher directement son corps, pendant que le général Korff fit suivre sa cavalerie le long de la rivière. Dès que le Prince Zerbatoff arriva sur les hauteurs en face, il plaça le lieutenant-colonel Nastaroffski avec la trente-quatrième batterie d'artillerie légère, et envoya les brigades des chasseurs des onzième, vingt-huitième, trente-deuxième et trente-sixième régimens, pour prendre l'ennemi par sa droite. Celui-ci fit une forte résistance, et ses batteries entretinrent un feu suivi.

Dans le même moment, le général Rudzowicz attaqua vivement le flanc gauche de l'ennemi; dès que le Prince Zerbatoff le vit, il fit attaquer à la baïonnette, et l'ennemi fut chassé des collines vers la rivière, où tout fut fait prisonnier, à l'exception de quelques hommes qui, s'étant jetés dans la rivière, se noyèrent. Je dois surtout louer la contenance avec laquelle le général Rudzewicz tâcha d'amuser et d'arrêter l'ennemi, jusqu'à ce que les autres troupes fussent parvenues aux lieux de leur destination, ainsi que la bravoure avec laquelle le général et le Prince Zerbatoff attaquèrent.

Le résultat de ces affaires, et ce qui tomba entre nos mains, consiste dans ce qui suit : le général de division Puthaud, plus de mille officiers supérieurs, trois mille prisonniers, seize canons, deux aigles des cent-quarante-sixième et cent quarante-huitième régimens de ligne, pris par le Prince Zerbatoff; enfin tout le parc d'artillerie avec les chariots de munitions et les équipages.

Le général de brigade Siblet, un colonel, et beaucoup d'officiers et de soldats se noyèrent. Notre perte ne se monte pas à cent hommes, l'attaque ayant été faite avec vivacité.

A Lauterseiffen, le $\frac{18}{30}$ août 1813.

N° XVIII.

Bulletin russe relatif aux affaires du 26 *au* 31 *août* 1813, *daté de Tœplitz le* 31 *août* 1813.

Le principal but du mouvement entrepris par les armées alliées de la Bohême en Saxe étoit d'attirer la plus grande force de l'ennemi de la Silésie vers la Saxe, en se plaçant sur ses lignes de communications par les routes de Chemnitz et de Leipzig, et d'aider ainsi l'armée du Prince Royal de Suède, qui étoit près de Brandebourg,

et celle du général Blücher qu'on avoit laissée en Silésie, à battre les corps ennemis qui leur étoient opposés.

Après que la grande armée fut arrivée devant Dresde, on poussa une grande reconnoissance vers cette ville, dans le dessein de s'assûrer de la force de l'ennemi, et de montrer que notre dessein étoit de l'attaquer sur les derrières; elle fut exécutée avec succès le 26, et à cette occasion le corps du général Comte de Wittgenstein prit quatre pièces de canon. Le soir, l'ennemi sortit de la ville au nombre de quatre-vingt mille hommes, et prit une position dans la place. Les batteries de la ville le couvroient. Les prisonniers rapportèrent que Napoléon étoit arrivé le jour même, amenant avec lui toute la garde et la réserve des cuirassiers de Latour-Maubourg.

Le lendemain 27, l'ennemi attaqua notre position sur divers points; mais il fut partout repoussé. Le soir, sa garde attaqua notre flanc droit; mais là aussi le régiment de hussards de Grodno et un régiment de hussards prussiens le repoussèrent, et lui firent cinq cents prisonniers. Vers le soir il se retira près des murs de la ville.

Le général-feld-mar. Prince de Schwarzenberg, averti que les corps de Vandamme et de Victor avoient passé l'Elbe à Kœnigtein, et que leur

opération menaçoit la route de Tœplitz, jugea nécessaire de faire, avec toute l'armée, un mouvement de flanc à droite, pour prendre position derrière les défilés qui séparent la Saxe de la Bohême, et y attendre l'ennemi qui devoit y passer.

Les suites justifièrent complètement ce calcul. Le 29, le corps de Vandamme, avec une partie de celui de Victor, attaqua, sur la route de Tœplitz (1), notre arrière-garde, commandée par le lieutenant-général Comte d'Ostermann, au secours duquel fut envoyée la première division des gardes. Ce jour, la garde qui battit l'ennemi infiniment supérieur en forces, s'est couverte d'une gloire éternelle. Le combat dura jusqu'à la nuit, et l'ennemi fut obligé de se retirer. Le même soir arriva le général d'infanterie Barclay de Tolly avec le corps des grenadiers et deux divisions de cuirassiers.

Pour anéantir tout-à-fait le corps ennemi, on envoya au général prussien Kleist l'ordre (2) de tâcher de tomber vers le matin sur les derrières de l'ennemi, en traversant la montagne.

---

(1) On appelle cette affaire la bataille de Culm,

(2) Quoique le rapport dise que le général Kleist reçut l'ordre de faire le mouvement en question, en tra-

Le 30, à sept heures du matin, nos troupes commandées par le général d'infanterie Barclay de Tolly, dans le dessein d'attirer l'attention de l'ennemi sur son flanc gauche, attaquèrent par la droite avec de la cavalerie soutenue par l'infanterie autrichienne. La nature du terrain permettoit d'apercevoir les mouvemens du corps du général Kleist, qui venoit par les montagnes sur les derrières de l'ennemi; dès qu'on le découvrit, l'attaque fut dirigée sur tous les points de l'ennemi, qui, se voyant entouré, se mit en déroute et essaya de se sauver: il perdit toute son artillerie composée de soixante-six bouches à feu, une quantité de chariots de munitions et le train. On fit prisonnier le général Vandamme qui commandoit le corps, le général de division Haxo, les généraux de brigade Guiot et Heimbrodt, le chef de l'état-major-général, Sprunglen, des officiers de tout grade et sept mille soldats. Le champ de bataille est couvert d'une grande quantité de

versant un chemin impraticable, on nous a assurés de très-bonne part que le général Kleist fit cette marche sans en avoir reçu l'ordre, et après s'y être fait autoriser par une espèce de conseil formé par les principaux officiers de son corps. Sa marche hardie et pénible décida l'affaire.

morts. De notre côté le nombre des tués n'est pas considérable.

Pendant la durée de l'affaire on reçut, de la part du général Blücher, la nouvelle que le 26 il avoit complètement battu l'ennemi à Goldberg, et avoit pris le général Sontin et près de cinq mille hommes. Le combat étoit terminé, lorsqu'on apprit que le Prince Royal de Suède avoit, de son côté, battu l'ennemi à Trebbin, et pris vingt-cinq pièces de canon avec quelques milliers d'hommes.

N° XIX.

Lettre écrite par l'Empereur de Russie au général de Blücher, en lui envoyant, après la bataille de Katzbach, la décoration de l'ordre de Saint-André, portée par Sa Majesté.

Général,

Parmi les beaux momens de la campagne, je compte ceux où je puis vous donner des preuves du plaisir singulier que j'éprouve à rendre justice à votre bravoure éclatante, à l'activité de vos opérations, à la vigueur de vos manœuvres. Dans le moment où de notre côté nous remportions une belle victoire, je vous ai envoyé la décoration de l'ordre de Saint-André que j'ai portée moi-même.

Je ne crois pas que cette particularité ajoute quelque chose aux marques de ma satisfaction, mais elle vous prouvera que je n'ai pas perdu un instant pour vous assurer, vous et les braves qui sont sous vos ordres, du contentement que j'ai eu à apprendre vos succès.

La gloire du général rejaillit sur les soldats, et celle des soldats sur le général. Dites-leur quel haut prix j'attache à leurs faits d'armes, et recevez l'assurance de toute mon affection.

Tœplitz, 30 août 1813.

Signé ALEXANDRE.

N° XX.

Proclamation adressée par S. M. l'Empereur Alexandre à sa garde, pour l'affaire du 29 août.

BRAVES SOLDATS AUX GARDES,

DANS la glorieuse journée du $\frac{17}{29}$ août vous vous êtes couverts de nouveaux lauriers immarcessibles, et vous avez rendu un service important à votre patrie. Malgré votre petit nombre, vous avez arrêté à Tœplitz la fureur de l'ennemi, qui, avec des forces très-supérieures, faisoit tous ses efforts pour entrer en Bohême, et vous vous êtes battus avec un courage admirable. Vous lui

avez opposé vos poitrines, vous lui avez fait éprouver un échec terrible, et vous avez par-là ouvert la voie à la victoire complète du lendemain. Un corps ennemi considérable a été totalement, et sans qu'il en restât rien, tué, anéanti, dispersé. Le commandant de ce corps a été pris avec tous les autres généraux, les officiers et douze mille soldats; quatre-vingt-un canons, avec une grande quantité de voitures de munitions et de bagages sont tombés dans nos mains. Soldats, gardes-du-corps, défenseurs de l'empire, vous avez prouvé que vous étiez dignes de ce nom honorable, et que vous le portez avec raison. Je vous témoigne toute la reconnoissance de la patrie et la mienne. Vous l'avez achetée, en même temps qu'une gloire immortelle, et par votre sang et par vos exploits. En signe de ma juste gratitude, je vous accorde, aux régimens Preobraschenski et Semenow, et à l'équipage des gardes marines, le drapeau de Saint-George, et au régiment d'Ismaïlow et de chasseurs, les trompettes de Saint-George. Le bras du Tout-Puissant vous protége, vous qui combattez pour la religion et la bonne cause.

Signé ALEXANDRE.

N° XXI.

Bulletin wurtembergeois sur la bataille du 29 août 1813.

Le Roi de Wurtemberg vient de recevoir, *de la propre main de S. M. l'Empereur des François,* la nouvelle datée du 30 de Dresde, que par suite de la victoire remportée le 27, il en a été obtenu, le 28, une autre sur l'armée combinée austro-russe et prussienne, qui se retiroit et qui étoit commandée par l'Empereur Alexandre, ayant sous lui le feld-maréchal Prince de Schwarzenberg, les généraux Barclay de Tolly, Wittgenstein et Kleist; que trente mille prisonniers, quarante à cinquante canons, mille voitures de munitions et de bagages, trente drapeaux et étendards sont tombés entre les mains du vainqueur. D'après le rapport des autorités saxonnes, douze mille blessés avoient été laissés en arrière. L'armée battue se retire vers Zinnwald, où les mauvais chemins mettront de grands obstacles à sa marche. Le 29, le général Vandamme a défait, près de Hollendorf, le Prince Eugène de Wurtemberg, qui commandoit un corps de quinze mille hommes, et lui a fait deux mille prisonniers et pris six canons. Il le poursuit et cherche à gagner Tœplitz.

Le quartier-général de l'Empereur de Russie étoit, le 29, à Altenberg.

N° XXII.

Proclamation du général Blücher, adressée à son armée, et datée de son quartier-général de Lœwenberg le 1er septembre 1813.

LA Silésie est délivrée de l'ennemi. C'est à votre vaillance, braves soldats de l'armée russe et prussienne soumise à mon commandement, à vos efforts et à votre persévérance, à votre patience à supporter les fatigues et les besoins, que je dois le bonheur d'avoir arraché une belle province aux mains d'un ennemi avide.

Dans la bataille de Katzbach, l'ennemi se présenta fièrement devant vous. Avec la promptitude de l'éclair vous vous êtes avancés de derrière vos collines. Vous avez dédaigné de faire feu sur lui; rien n'a pu s'opposer à votre marche; vos baïonnettes l'ont culbuté dans les précipices de la Neisse furieuse et dans ceux du Katzbach.

Depuis, vous avez traversé à gué des fleuves et des torrens enflés par les pluies. Vous avez passé des nuits dans les marais. Vous avez quelquefois souffert de la disette des subsistances, dont le transport étoit retardé par les mauvais

chemins et par le manque de chevaux. Vous avez lutté contre le froid, l'humidité, les privations, quelquefois contre le défaut de vêtemens; cependant vous n'avez fait entendre aucune plainte, mais vous avez fait des efforts pour poursuivre l'ennemi battu. Je vous remercie d'une conduite si digne d'éloge. Celui-là seulement est un vrai soldat qui réunit en lui de telles qualités.

Cent trois canons, deux cent cinquante chariots de munitions, les ambulances de l'ennemi, ses forges, ses chariots de farine, un général de division, deux généraux, beaucoup de colonels et d'autres officiers, dix-huit mille prisonniers, deux aigles et d'autres trophées sont tombés entre vos mains. Les débris de l'armée que vous avez combattue sur le Katzbach ont été saisis d'une telle terreur, qu'ils ne soutiendront plus la vue de vos baïonnettes. Vous avez vu les routes et les champs situés entre le Katzbach et le Bober; ils portent les marques de la terreur et de la confusion qui se sont emparées de vos ennemis.

Chantons les louanges du Dieu des armées, par le secours duquel vous avez terrassé l'ennemi; allons, par une solennité lui adresser nos actions de grâce pour la victoire qu'il nous a accordée. Une triple décharge de nos armes à feu terminera l'heure que vous consacrerez à la dé-

votion. Immédiatement après nous marcherons à l'ennemi.

N.° XXIII.

Bulletin du lieutenant-général sir Thomas Graham, sur la prise de Saint-Sébastien, adressée à lord Wellington.

Oyazzun, 1er septembre 1813.

Mylord,

Pour exécuter les ordres que m'avoit donnés Votre Seigneurie avant-hier, et qui étoient d'attaquer et de nous loger sur la brèche de Saint-Sébastien qui s'étendoit vers la gauche, de sorte qu'elle embrassoit la tour la plus éloignée, l'extrémité et le front de la courtine par le bastion gauche, ainsi que les devants du bastion, l'attaque eut lieu hier à onze heures, et j'ai l'honneur d'annoncer à Votre Seigneurie que la persévérance héroïque des troupes que j'ai employées a été couronnée d'un plein succès.

La colonne d'attaque consistoit dans la deuxième brigade de la cinquième division, commandée par le major-général Robinson; elle étoit soutenue par les détachemens dont je vous donne plus bas la note, et avoit pour réserve le reste de

la cinquième division, qui consistoit dans la brigade portugaise du major-général Sprye, la première brigade aux ordres du major-général Hay, ainsi que dans le cinquième bataillon de chasseurs de la brigade du général Bradfort, commandé par le major Hill. Tous ces corps étoient conduits par le lieutenant-général sir James Leitts, qui commande la cinquième division.

Après avoir tout concerté avec sir J. Leitts, je passai l'Ummia pour aller à la batterie d'attaque de droite, d'où l'on pouvoit tout voir distinctement, et d'où l'on pouvoit, d'après les conjonctures, donner les ordres nécessaires pour le feu des batteries.

La colonne d'assaut fut, en débouchant de l'aile droite de la tranchée, exposée, comme auparavant, à un feu violent de bombes et de mitraille. L'ennemi fit sauter une mine dans l'aile gauche de la contrescarpe de l'ouvrage à corne; cette explosion causa de grands dommages, mais n'arrêta pas les troupes qui marchoient courageusement à l'assaut. Rien de plus trompeur que l'aspect extérieur de la brèche; on ne peut, sans une description, se faire une idée des difficultés presqu'insurmontables qu'elle offroit. Malgré sa grande étendue, on ne pouvoit y pénétrer que par un seul point, et encore homme à

homme seulement. Le côté extérieur du mur de la courtine de droite étoit élevé perpendiculairement de vingt pieds au moins au-dessus du niveau des rues, de sorte que le chemin étroit sur le parapet de la courtine, formé par la brèche de ses chemises intérieure et extérieure, étoit le seul point praticable. Tandis que les travaux du siége étoient interrompus par le manque de munition, l'ennemi avoit préparé tous les moyens de défense que l'art peut inventer, de sorte qu'un grand nombre d'hommes étoient couverts par des retranchemens en travers dans l'ouvrage à corne sur les murs de la courtine, et dans l'intérieur par la tour située vis-à-vis la brèche, ce qui le mettoit en état de faire un terrible feu de mousqueterie sur les deux flancs du point par lequel on pouvoit monter sur le parapet de la courtine.

Tout ce que peut entreprendre le courage le plus résolu fut tenté par les troupes qui débouchoient des retranchemens. Aucun soldat n'atteignit vivant le parapet, et quoique la pente de la brèche même fournît quelque abri contre le feu de mousqueterie de l'ennemi, néanmoins la nature des décombres de la muraille rendit inutiles, pour les troupes qui, conformément aux ordres de V. S., vouloient établir un loge-

ment sur la brèche, tous les efforts des ingénieurs et des ouvriers qui étoient exposés aux bombes et à la mitraille du château; et dans aucun cas on ne pouvoit gagner un logement sûr, à moins d'occuper une partie de la courtine.

Dans cette conjoncture critique, je hasardai, après m'être concerté avec le colonel Dickson, commandant de l'artillerie, de donner ordre de tourner les canons contre la courtine. On dirigea sur ce point un feu violent, qui ne dépassoit que de fort peu de chose la tête de nos soldats occupés sur la brèche, et qui fut soutenu avec une régularité et une vivacité remarquables. Dans l'intervalle j'acceptai l'offre d'une partie de la brigade portugaise du major-général Bradford, qui vouloit passer à gué la rivière près de son embouchure. Le premier bataillon du treizième régiment entra, sous les ordres du major Snodgrass, par la brèche ouverte, et traversa la rivière; il fut soutenu par un détachement du vingt-quatrième régiment, aux ordres du lieutenant-colonel Mac-Bean, qui marcha parfaitement en ordre au milieu d'un feu de mitraille très-vif. Le major Snodgrass attaqua, et finit par s'emparer de la brèche à côté de la grande brèche, et le détachement du lieutenant-colonel Mac-Bean occupa le côté droit de la grande brèche. Je ne dois pas

oublier de dire que le premier régiment portugais, de la brigade du général Wilson, commandé par le lieutenant-colonel Fearon, fit une offre semblable, et que dès le commencement les généraux Bradford et Wilson avoient vivement sollicité l'avantage d'employer leurs brigades respectives à l'attaque, y ayant des droits par leur coopération aux travaux et aux efforts qui l'avoient préparée.

Voyant l'effet merveilleux du feu des batteries contre la courtine, quoique l'ennemi fût si bien couvert, je donnai ordre d'enlever le parapet à quelque prix que ce fût, tandis que l'on feroit une tentative pour emporter d'assaut l'ouvrage à corne.

Ce furent la deuxième demi-brigade de la cinquième division, sous le commandement du colonel Charles Greville, et le troisième bataillon de Royal-Écossois, sous le lieutenant-colonel Barnes, qui sortirent de la tranchée pour effectuer cette entreprise. Ces corps furent soutenus par le trente-huitième régiment, sous le lieutenant-colonel Neiles, qui par bonheur s'avança pour monter à l'assaut de la brèche de la courtine, au moment où une explosion du mur de la courtine, produite par le feu de l'artillerie, jeta un peu de confusion parmi les ennemis.

Le passage étroit fut emporté, et conservé après un combat opiniâtre; et les troupes placées au côté droit de la brèche, qui venoient de réussir à forcer les barricades sur le petit mur, se frayèrent un passage dans les maisons attenantes. Ce fut ainsi qu'on gagna pied, après un assaut d'environ deux heures, accompagné des incidens les plus difficiles.

Il fut impossible d'arrêter l'impétuosité des troupes, et, une heure après, l'ennemi étoit chassé de tous ses retranchemens tortueux établis dans les rues; il éprouva une perte considérable en faisant sa retraite dans le château, et laissa toute la ville en notre pouvoir.

Quoiqu'il soit notoire à V. S. par ce qui précède, que toutes les troupes ont été animées de la valeur la plus ardente et la plus franche, et ont un droit égal à la mention la plus honorable, je suis cependant persuadé qu'elle désire connoître plus particulièrement les personnes qui ont trouvé l'occasion de se signaler. Comme mon éloignement ne me permet pas d'exercer cet acte de justice d'après ce que j'aurois vu par moi-même, je me suis donné toutes les peines possibles pour recueillir à cet égard les renseignemens des officiers supérieurs. Sir J. Leitts, par la manière dont il a conduit et exécuté l'attaque,

a complètement justifié la confiance mise dans son jugement exquis et sa bravoure distinguée, jusqu'au moment où l'on a été obligé de l'emporter malgré lui, parce qu'il avoit reçu une forte contusion à la poitrine, et eu le bras gauche cassé.

Le major-général Hay lui a succédé dans le commandement, et a très-habilement conduit l'attaque jusqu'à la fin. J'envoie à V. S. la note détaillée de toutes les personnes qui méritent de fixer son attention. Je profite de la permission qu'elle m'a accordée de nommer un officier pour porter les dépêches de V. S. en Angleterre. Je prends la liberté de lui recommander pour cette mission le major Hare, du douzième régiment d'infanterie, officier brave et heureux, qui, dans plusieurs occasions précédentes, a servi dans mon état-major, et y est aujourd'hui comme vice-aide-de-camp général.

J'ai l'honneur, etc.

Signé T. Graham.

N° XXIV.

Rapport du lord Wellington, du 2 septembre 1813.

Lezaca, 2 septembre 1813.

Mylord,

Le 26 août on commença le feu qui fut di-

rigé contre le fort Saint-Sébastien et contre les tours qui flanquoient à l'est le mur du milieu, contre le demi-bastion à l'angle sud-est et à l'extrémité du mur du milieu au sud.

Le lieutenant-général sir Thomas Graham avoit ordonné à un détachement de s'établir dans l'île Sainte-Claire, ce qui fut effectué dans la nuit du 26. Le détachement ennemi passé dans cette île fut fait prisonnier. Le capitaine Cameron, du neuvième régiment, commandoit le détachement qui a exécuté cette opération, et sir Graham applaudit extrêmement à la conduite de cet officier et à celle du capitaine Henderson, du corps des ingénieurs royaux.

La conduite du lieutenant Jacques Arbuthnot, de la marine royale, qui commandoit les chaloupes, ainsi que celle du lieutenant Bell, de la marine royale, ont été dignes des plus grands éloges.

Le 30 août, après avoir exécuté tout ce que l'on avoit jugé convenable pour s'approcher plus facilement de la brèche faite précédemment au mur de la ville, et après avoir pratiqué une autre brèche à l'extrémité du mur du milieu, la place a été emportée d'assaut le 31 à onze heures. Notre perte a été considérable. Le lieutenant-général sir James Leitts, arrivé à l'armée deux jours aupa-

ravant, et les majors-généraux Oswald et Robinson furent malheureusement blessés dans la brèche, et le colonel sir Richard Fletcher, du corps des ingénieurs royaux, fut tué d'un coup de canon. Cette perte et celle du lieutenant-colonel Crawford sont bien à regretter pour le service de Sa Majesté.

J'ai l'honneur de joindre à ma dépêche le rapport de sir Thomas Graham sur ces opérations. Votre Seigneurie y verra avec plaisir que les officiers et les troupes de S. M. ont donné de nouvelles preuves de leur bravoure et de leur persévérance dans les dangers les plus terribles.

Tous les rapports s'accordent à vanter la conduite du détachement de la dixième brigade portugaise, sous le commandement du major Snodgrass; elle traversa la rivière d'Urumea, et monta à l'assaut de la brèche au milieu du feu le plus violent dirigé contre elle par le château et par la ville.

La garnison se retira dans le château, laissant dans nos mains six cent soixante-dix prisonniers (1). J'espère avoir bientôt la satisfaction

(1) Le rapport ne porte que deux cent soixante-dix prisonniers, mais, dans une lettre subséquente du 4 septembre, lord Wellington a rectifié ce nombre.

d'annoncer à V. S. que nous avons ce poste dans notre possession.

Depuis que le feu a recommencé contre Saint-Sébastien, l'ennemi avoit retiré la plus grande partie de sa force dans le camp d'Urogna, et l'on avoit lieu de croire qu'il feroit une tentative pour dégager la place.

Trois divisions de la quatrième armée espagnole, sous le cammandement du général don Manuel Freyre, occupoient les hauteurs de Saint-Martial et de la ville d'Irun, ce qui couvroit et protégeoit l'arrivée à Saint-Sébastien par la grande route. Ces divisions étoient soutenues à leur gauche et derrière Irun par la première division de l'infanterie angloise, sous les majors-généraux Howard et lord Aylmer, et sur le derrière de leur aile droite par la division du général Longa, campée à la Sierra de Aya. Pour renforcer encore leur position, je fis marcher, le 30, vers le couvent de Saint-Antoine, deux brigades de la quatrième division. L'une d'elles, celle du général Ross, commandée par le lieutenant-général sir Lowry Cole, marcha le même jour sur la Sierra de Aya, et l'autre le 31, en laissant sur les hauteurs, entre le couvent de Vera et Lezaca, la neuvième brigade portugaise.

La brigade de la septième division du major-

général Ingliss avoit marché le 30 vers le pont de Lezaca, et je donnai ordre aux troupes de Puertos de Echalar, Zugarramurdi et Maya, d'attaquer les postes affoiblis de l'ennemi qui se trouvoient devant ces positions.

Le 31, avant le jour, l'ennemi, avec des forces très-considérables, passa les gués entre Andara et le pont détruit sur la grande route, et fit une attaque désespérée tout le long du front des troupes espagnoles sur les hauteurs de Saint-Martial. Il fut repoussé par les Espagnols, qui montrèrent une bravoure extrême. Quelques-uns de ses détachemens furent rejetés au-delà du fleuve. L'attaque se renouvela plusieurs fois, mais fut toujours reçue avec la même bravoure et la même résolution. Comme la rivière passe immédiatement au-dessous des hauteurs du côté de la France, où l'ennemi avoit placé une grande quantité de canons, il fut en état de jeter un pont environ à trois quarts de lieue au-dessus du grand chemin ; il y fit passer dans l'après-midi un corps considérable qui, réuni à celui dont le passage s'étoit effectué par les gués, tenta une seconde attaque désespérée contre les positions espagnoles. Elle fut aussi repoussée. L'ennemi, voyant enfin que tous ses efforts étoient inutiles de ce côté-là, profita de l'obscurité produite par un

temps très-orageux, pour retirer toutes ses troupes.

Quoique j'aie marqué plus haut à V. S. que j'avois placé une division angloise sur chaque flanc de la quatrième armée espagnole, je suis assez heureux pour pouvoir lui annoncer que cette dernière s'est conduite d'une manière si distinguée, et a si bien été en état de défendre sans aide ses postes contre l'attaque désespérée de l'ennemi, que, trouvant que le terrain ne permettoit pas d'employer la première et la quatrième division contre les flancs des corps d'attaque de l'ennemi, aucune des deux n'a pris part au combat.

A peu près dans le même temps que l'ennemi passoit la Bidassoa, vis-à-vis des hauteurs de Saint-Martin, il passa aussi les gués au-dessous de Salin avec trois divisions d'infanterie en deux colonnes, en face de la position occupée par la neuvième brigade portugaise. Je donnai ordre au major-général Inglis de soutenir cette brigade avec la septième division qu'il avoit sous ses ordres, et aussitôt que je fus instruit de la marche de l'armée ennemie, je fis prier le lieutenant-général Comte de Dalhousie de se mettre à l'instant en mouvement, avec la septième division, vers la Bidassoa, et j'ordonnai à la division légère de soutenir de toutes les manières pos-

sibles le major-général Inglis. Le général trouva impossible de conserver les hauteurs entre Lezaca et la Bidassoa, et se retira sur celles qui sont en avant du couvent de Saint-Antoine, où il se maintint.

En même temps le major-général Kempt envoya une brigade de la division légère à Lezaca, ce qui tint l'ennemi en échec, et couvrit le Comte de Dalhousie qui étoit en marche pour se joindre au major-général Inglis.

L'attaque de l'ennemi contre la position de l'armée espagnole sur les hauteurs de Saint-Martial ayant complètement échoué, et voyant que le major-général Inglis avoit pris une position dont il ne pourroit pas le déloger, et qui couvroit et protégeoit également l'aile droite de l'armée espagnole, et les passages pour aller à Saint-Sébastien par Oyarzum, en outre que sa propre position sur la rive gauche de la Bidassoa devenoit à chaque instant plus critique, il se retira pendant la nuit.

La pluie qui étoit tombée dans la soirée et pendant la nuit avoit tellement gonflé la Bidassoa, que l'arrière-garde de la colonne ennemie fut obligée de la passer sur le pont de Vera. Pour effectuer ce passage, elle attaqua vers trois heures du matin, de Puerto de Verra et de la rive gauche

de la Bidassoa, les postes de la brigade de la division légère du major-général Skeritt. Quoique la nature du terrain mît obstacle, vers le soir, à ce que l'on empêchât entièrement le passage du pont, il n'eut lieu que sous le feu d'une grande partie de la brigade du major-général Skeritt. La perte de l'ennemi dans cette occasion a dû être très-considérable.

Tandis que cela se passoit à l'aile gauche de l'armée, le général don Pedro Giron attaqua, le 30 et le 31, les postes ennemis devant le passage d'Echalar. Le Comte de Dalhousie fit attaquer, le 31, par le général Lecor, avec la sixième brigade portugaise le poste en avant de Zugarramurdi, et le major-général Colville, le même jour, par le colonel Douglas, avec la septième brigade portugaise, le poste en avant du passage de Maya. Toutes ces troupes se sont bien comportées.

L'attaque faite par le Comte de Dalhousie retarda sa marche jusque bien avant dans la soirée du 31, mais le soir ce général se trouva dans une position favorable pour marcher en avant, et arriva le premier au matin dans celle qui lui avoit été désignée.

Dans ces opérations où une seconde tentative de l'ennemi, pour empêcher les alliés de s'établir sur les frontières, fut repoussée seulement par

une partie de l'armée alliée, précisément à l'instant où l'on emportoit d'assaut la ville de Saint-Sébastien, j'ai remarqué avec grand plaisir le zèle et l'habileté des officiers, ainsi que la bravoure et la bonne discipline des soldats.

Les divers rapports de sir Th. Graham que j'ai envoyés à V. S. montrent avec quelle habileté et quelle constance il a exécuté l'entreprise difficile confiée à ses soins, et combien les officiers employés sous lui ont mis d'ardeur et d'efforts à le seconder.

Je me joins aux témoignages honorables qu'il rend au capitaine sir George Collier et aux officiers de marine, aux soldats de marine, et aux matelots sous ses ordres, pour avoir fait tout ce qui étoit en leur pouvoir afin d'assurer le succès de nos opérations. Les matelots ont servi l'artillerie dans les batteries, et ont dans chaque occasion fait preuve du courage qui caractérise la marine angloise.

Je ne puis donner assez d'éloges à la conduite du maréchal don Manuel Freyre, commandant en chef de la quatrième armée espagnole; tout en faisant les dispositions convenables pour les troupes sous ses ordres, il leur a donné l'exemple de la bravoure, qui a été suivi par les généraux, les chefs et les autres officiers des régimens, et

qui a assuré le succès de la journée. Il dit dans son rapport, et je suis entièrement de son avis, que, dans une occasion où tout le monde s'est si bien comporté, il est difficile de choisir des exemples isolés de bravoure. Il a néanmoins cité quelques personnes : je vous en envoie la note.

En un mot, toute mon armée s'est signalée de la manière la plus brillante, et je me plais à lui en rendre le témoignage.

J'envoie cette dépêche par le major Hare, vice-aide-de-camp-général en activité près de cette armée ; il a été placé par sir Th. Graham, et je demande à Votre Seigneurie la permission de le lui recommander.

Signé WELLINGTON.

N° XXV.

Bulletin du Prince Royal de Suède, en date de Rœdigke, du 4 septembre 1813.

LE Prince Royal transporta son quartier-général le 30 août à Buchholz, le 31 à Treuenbiezen, et le 3 septembre à Rœdigke.

Luckau est un des points sur la frontière de la Saxe que, pendant la durée de l'armistice, l'ennemi a fortifiés avec le plus grand soin. Il croyoit pouvoir s'y maintenir plus long-temps, car il ne

pensoit pas que nous nous y présenterions sitôt. Cette place s'est rendue par capitulation. Le Prince Royal a ordonné de fortifier la montagne qui est près de la ville; cinq cents hommes y travaillent; les faubourgs sont rasés, et ainsi la garnison de Luckau sera mise en état de tenir. A quelques lieues en avant de Wittenberg le terrain est très-coupé; ce qui favorisa la retraite de l'ennemi et empêcha la cavalerie de le poursuivre. L'ennemi n'en a pas moins été successivement chassé de toutes ses positions.

Le 30 août, le général Winzingerode avoit son quartier-général à Niemeck; le lendemain, celui du général Bülow étoit à Treuenbriezen, et le premier septembre à Frohnsdorf. Le 2, le corps de ce général se porta dans les positions de Schwabeck et de Feldheim; son avant-garde étoit à Marzahne; l'ennemi occupoit Kropstadt, cependant il le quitta dans la nuit, et au point du jour son avant-garde commença aussi sa retraite. Le général Borstell le suivit jusqu'auprès de Thiesen. L'ennemi fit un feu violent d'artillerie et de mousqueterie pour couvrir cette position; mais les avant-postes du général Borstell se maintinrent devant les défilés de Kœpping, à mille pas de Thiesen. La division du colonel Kraft se porta sur la hauteur de Kropstadt, pour soutenir le gé-

néral Borstell. En même temps le général Dobschütz s'empara des hauteurs de Zahne, et de cette ville même. Sa communication avec le général Borstell est entretenue par le poste de Volkersdorf, qui a été occupé par le major Beyer. Le reste du corps du général Bülow a pris poste à Marzahne.

La division prussienne, commandée par le colonel Kraft, a beaucoup contribué au succès du combat de Gross-Beeren, et son chef s'est distingué par son intrépidité. Le corps du Prince de Hesse-Hombourg a pareillement pris une part active aux combats qui ont eu lieu jusqu'à présent, et le Prince a, dans toutes les occasions, fait preuve de valeur et d'activité.

Incommodé dans son flanc gauche par les généraux Woronzoff, Orurk et Tchernitcheff, l'ennemi fit quelques tentatives du côté de Coswig, mais il fut toujours repoussé avec perte. Le lieutenant-colonel Izbacha fut détaché, le 3 septembre, par le général Woronzoff pour s'emparer d'un bois près de Schmiltendorf; il exécuta cet ordre avec succès; entouré d'une force quadruple, il lui fit face et se fraya un chemin à travers l'ennemi, en maintenant l'ordre dans son détachement, et avec une perte insignifiante. Depuis, Schmiltendorf

a été de nouveau occupé par le général Woronzoff.

Le corps d'armée françois qui s'étoit avancé sur Schwerin, y étoit encore le 2 septembre; pour couvrir ses derrières il a détaché vers Gadebusch la division danoise qui en fait partie. Le 2, le général Walmoden s'étoit mis en marche pour se réunir, dans les environs de Warin et de Neukloster, avec le général Vegesack. Le général Tettenborn continua de couper à l'ennemi ses communications, et inquiéta ses avant-postes. Près de Gadebusch il s'est emparé d'un convoi de quarante voitures chargées de munitions et de vivres, après en avoir sabré ou dispersé l'escorte.

Les suites de la victoire remportée sur le Katzbach, le 26 août, par le général Blücher, sont décisives. Le 30, les résultats de cette victoire se montoient à plus de quatorze mille prisonniers, quatre-vingts canons et trois cents chariots de munitions. Le 29 au soir toute la division françoise, commandée par le général Puthod, a mis bas les armes à Lœwenberg; trois à quatre cents hommes qui voulurent se sauver se noyèrent dans le Bober. Le général Blücher avoit, le 30 août, son quartier-général à Holstein, près Lœwenberg, et continuoit de faire poursuivre l'ennemi. Le 30, le

général Benningsen entra avec son armée à Breslau, d'où il s'est mis en marche pour Liegnitz, pour avancer sur une même ligne avec le général Blücher.

N° XXVI.

Bulletin du Prince Royal de Suède.

Quartier-général de Jüterbock, le 8 septembre 1813.

Le Prince Royal transféra son quartier-général à Rabenstein le 4 de ce mois.

Au moment où S. A. R. avoit commencé un mouvement pour se rendre avec l'armée russe et suédoise à Roslau, dans l'intention d'y passer l'Elbe et se diriger sur Leipzig, S. A. R. apprit que l'ennemi, après avoir fait mine de passer sur la rive gauche de ce fleuve, s'étoit tout à coup reporté dans ses retranchemens de Teuchel et Tragun en avant de Wittenberg. Ce retour subit fit présumer, ou qu'il avoit l'intention d'attaquer l'armée combinée lorsqu'elle seroit engagée dans le passage de l'Elbe, ou de se porter rapidement sur Berlin. Le Prince Royal ralentit le mouvement général, et annonça vouloir le décider pour

le lendemain. Deux bataillons, l'un suédois et l'autre prussien, furent envoyés à Roslau, sous le commandement du lieutenant-colonel Holst, aide-de-camp de S. A. R., pour réunir tous les matériaux propres à la construction d'un pont. Les rapports des avant-postes annonçoient à chaque instant que l'armée ennemie se portoit sur Zahne. Ce poste, occupé par le corps du général Dobschütz, appartenant au corps d'armée du général Comte de Tauentzien, fut attaqué par des forces extrêmement supérieures, le 4 septembre dans l'après-dînée, et maintenu avec une grande bravoure. L'ennemi, ayant été repoussé dans plusieurs attaques réitérées, rentra dans ses retranchemens devant Wittenberg.

Le lendemain 5 septembre, des attaques meurtrières se renouvelèrent contre Zahne, et, malgré le courage que déploya le général Dobschütz avec les troupes sous ses ordres, cette position fut emportée. Il en fut de même, après une résistance opiniâtre, du poste de Seyda, occupé par le corps du Comte de Tauentzien.

Les rapports des gens du pays, des avant-postes et des agens secrets annonçoient d'une manière positive que l'ennemi prenoit la route de Torgau; ces avis se succédoient à chaque heure; un seul

annonça que l'ennemi avoit l'intention de se porter sur Jüterbock.

Le Prince Royal partit le 6 septembre, à trois heures du matin, de Rabenstein, et réunit l'armée suédoise et russe sur les hauteurs de Lobessen. S. A. R. étoit à attendre des rapports du général Tauentzien, qu'elle supposoit être très-entamé, lorsqu'elle reçut un rapport du général Bülow, annonçant que toute l'armée ennemie se portoit en masse sur Jüterbock, et qu'il étoit totalement débordé. Le Prince Royal lui donna l'ordre d'attaquer de suite le flanc et les derrières de l'ennemi avant que le général Tauentzien, qui défendoit les approches de la ville, ne fût accablé par le nombre. L'armée suédoise, qui venoit de faire plus de deux milles, se mit en marche sur Jüterbock, éloigné encore de trois milles, et fut suivie de l'armée russe, à l'exception de l'avant-garde sous les ordres du général Comte de Woronzoff et du corps du général Tzernitcheff, qui restèrent devant Wittenberg. La canonnade et la fusillade ne tardèrent pas à s'engager entre les troupes prussiennes et l'armée ennemie. Les corps russe et suédois, après avoir forcé leur marche, furent obligés de s'arrêter un moment pour prendre leur ordre de bataille. L'armée prussienne, forte de tout au plus quarante mille hommes,

soutenoit, en attendant, avec un courage vraiment héroïque, les efforts réitérés de soixante-dix mille ennemis, appuyés par deux cents pièces de canon. La lutte étoit inégale et meurtrière. Il n'y avoit cependant pas un moment d'indécision parmi les troupes prussiennes; et si quelques bataillons ont été obligés de céder un moment le terrain qu'ils avoient gagné, c'étoit pour le réoccuper le moment après.

Dans cet état de choses, soixante-dix bataillons russes et suédois, dix mille hommes de cavalerie des deux nations et cent cinquante pièces d'artillerie s'avançoient en colonnes d'attaque, les intervalles libres pour se déployer. Déjà plus de quatre mille hommes de cavalerie russe et suédoise, et plusieurs batteries, s'étoient portés au galop pour appuyer quelques points où l'ennemi dirigeoit principalement ses attaques. Leur concours commença à les arrêter, et l'apparition des colonnes fit le reste. Le sort de la bataille se décida immédiatement. L'armée ennemie battit en retraite; la cavalerie la chargea avec une audace qui tenoit de la fureur, et mit le désordre dans ses colonnes, qui se portèrent en arrière, avec une grande précipitation, sur la route de Dahme.

Les forces ennemies étoient composées des

quatre corps d'armée du maréchal Duc de Reggio ; des généraux Bertrand, Régnier, et du Duc de Padoue, et d'environ trois à quatre mille Polonois, tant infanterie que cavalerie, le tout sous le commandement du maréchal Prince de la Moskwa.

Le résultat de cette bataille, livrée près du village de Dennewitz, dont elle portera le nom, étoit déjà, hier matin, près de cinq mille prisonniers, trois drapeaux, vingt-cinq à trente pièces de canon et plus de deux cents caissons de munitions. Le champ de bataille et les chemins par où l'ennemi a passé sont jonchés de morts et de blessés, et d'une grande quantité d'armes. L'on en a déjà rassemblé plus de six mille. Poursuivi avec vigueur, l'ennemi, qui paroît vouloir se diriger sur Torgau, n'atteindra l'Elbe qu'après avoir éprouvé des pertes encore plus considérables. Déjà hier au soir le général Wobeser, qui avoit eu l'ordre de se porter avec six mille hommes de Luckau sur Dahme, attaqua dans cette ville, où se trouvoient le Prince de la Moskwa, les Ducs de Reggio et de Padoue, une partie de l'armée ennemie qui vouloit aller à Dresde, et fit deux mille cinq cents prisonniers.

Le major de Hellwig, avec huit cents hommes de cavalerie, s'est porté sur Schweinitz et Herz-

berg, a attaqué une colonne ennemie dans la nuit et pris six cents prisonniers et huit pièces de canon. Le général Orourk, à la tête de sa cavalerie, a fait plus de mille prisonniers et pris plusieurs pièces de canon. On en amène à chaque moment.

La perte de l'ennemi en tués et blessés a dû être immense. Le Prince de la Moskwa a eu la moitié de son escorte tuée; le maréchal Duc de Reggio a chargé lui-même l'infanterie du Comte de Tauentzien, et le général Régnier est resté très-long-temps sous le feu de nos tirailleurs, dans l'attitude d'un homme qui désiroit la mort. On peut compter que l'ennemi a perdu jusqu'à présent, en tués, blessés et prisonniers, de seize à dix-huit mille hommes, plus de soixante pièces de canon et quatre cents caissons de munitions.

La perte des troupes prussiennes est forte, et monte à quatre à cinq mille hommes en tués et blessés. Les résultats de la journée doivent contribuer néanmoins à consoler tout bon patriote, qui verra le triomphe de la cause de sa patrie assuré par la mort de ces braves. Les troupes suédoises et russes ont peu perdu.

Toutes les troupes ont rivalisé de courage et de dévouement. L'exemple héroïque donné à cette occasion par l'armée prussienne est fait pour

vivre dans la mémoire de tout militaire, et pour électriser tous ceux qui combattent pour l'indépendance de l'Allemagne. Les troupes russes et suédoises qui ont pris part au combat ont vaillamment secondé les efforts de leurs frères d'armes.

Le général Bülow a déployé le calme et la bravoure d'un guerrier qui n'a d'autre but que la gloire de son Roi et la défense de sa patrie. Les officiers sous ses ordres ont imité son honorable exemple. Le Prince de Hesse Hombourg, les généraux Oppen, Borstel et Thümen, ainsi que le colonel Kraft, se sont fait remarquer d'une manière distinguée.

Le général de Tauentzien a continué de donner des preuves de talens et de sang-froid. Il a soutenu, pendant presque toute la journée, des attaques vives et réitérées de l'ennemi, et a été d'un grand secours pour le succès de la journée, tant par l'audace qu'il a montrée que par le bon choix de sa position.

Le général russe Comte de Manteuffel s'est distingué en chargeant à la tête de sa brigade. Les généraux Woronzoff, Tchernitcheff, Benkendorf et Hirschfeld, ayant été placés très en avant sur la droite de l'armée, n'ont pas pu prendre part à la bataille, mais ont contribué éminemment, par

les positions qu'ils occupoient, au succès de cette journée.

Le maréchal Comte de Stedingk et le général Baron de Winzingerode, ainsi que les généraux, officiers et troupes sous leurs ordres, ont déploré que la retraite précipitée de l'ennemi, à leur approche, ne leur ait pas permis d'achever sa destruction par une attaque simultanée. Le vent et les forts tourbillons de poussière, qui ont duré toute la journée, ont pendant long-temps empêché l'armée russe et suédoise de s'apercevoir, malgré qu'elles marchassent de concert et sur la même ligne.

Le Prince Royal a toujours été entouré de son état-major. Le général Baron d'Adlercreutz ne l'a quitté que d'après l'ordre qu'il reçut de se porter à la droite de l'armée prussienne avec plusieurs batteries, dirigées par le colonel Cardell. Ce général a parfaitement rempli les intentions de S. A. R., et il acquiert chaque jour de nouveaux droits à son estime et à son amitié. Elle est de même très-satisfaite du zèle des généraux Baron de Tawast et Comte de Lœwenhjelm.

Les généraux Barons de Suchtelen, de Vincent, de Krusemark et Pozzo di Borgo sont constamment restés auprès de la personne du Prince Royal.

On a chanté aujourd'hui un *Te Deum* solennel dans tous les corps d'armée, en action de grâces pour les avantages qui ont été remportés par l'armée combinée depuis le commencement des hostilités.

Parmi les prisonniers il y a une quantité de Saxons qui ont demandé à former une légion saxonne, destinée à combattre en faveur de l'indépendance des souverains et de la liberté de l'Allemagne. Le Prince Royal leur a accordé cette demande, persuadé que le dévouement de ces braves fera plaisir aux cours alliées.

N° XXVII.

Lettre du Baron de Vegesack, général suédois, au commandant françois à Lubeck, du 8 septembre 1813.

Monsieur le général,

D'après le rapport qui m'a été fait par l'officier commandant mes avant-postes, les troupes françoises et danoises réunies ont, en traversant, dans leur retraite le 4 de ce mois, la ville de Schœnberg, mis le feu à vingt maisons, incendie qui a fait le malheur de cinquante familles.

Les soldats françois ne se sont pas jusqu'à pré-

sent permis un pareil traitement envers les habitans des pays ennemis; on doit supposer par conséquent que cette action atroce a été commise par un militaire qui n'est pas encore entièrement au fait des usages de la guerre généralement introduits parmi les peuples civilisés.

Si les troupes du roi de Danemarck sont disposées à faire d'une manière barbare une guerre entreprise contre l'Empereur Napoléon, non pour dévaster, mais pour les plus grands intérêts du genre humain, la liberté et l'indépendance, et à livrer aux flammes les propriétés des citoyens innocens, il ne faudra qu'un ordre de S. A. R. le Prince Royal de Suède, généralissime des armées combinées du nord de l'Allemagne, pour user de représailles.

J'attends donc de vous, monsieur le général, que vous m'annonciez positivement par quel motif, par quel ordre et par quelle troupe a été occasioné dans la ville de Schœnberg, dans la principauté de Ratzebourg, cet incendie, qui ne pouvoit être nullement nécessité pour couvrir une retraite qui n'étoit pas coupée; votre réponse dictera les mesures que je dois prendre.

De mon quartier-général à Wismar, le 8 septembre 1813.

Signé Vegesack.

N° XXVIII.

Traité d'amitié et d'alliance défensive entre S. M. I. et R. l'Empereur d'Autriche, et S. M. I. l'Empereur de Russie, signé à Tœplitz le 9 septembre 1813.

Au nom de la très-sainte et indivisible Trinité.

S. M. l'Empereur d'Autriche, Roi de Hongrie et de Bohême, et S. M. l'Empereur de toutes les Russies, animées d'un même désir de mettre un terme aux souffrances de l'Europe et d'assurer son repos futur par le rétablissement d'un juste équilibre des puissances, ont résolu de continuer, avec toutes les forces que la Providence a mises en leur pouvoir, la guerre dans laquelle elles se sont engagées pour arriver à ce but salutaire. Voulant en même temps étendre les effets d'un concert aussi bienfaisant au-delà de l'époque où, après avoir atteint le but de la guerre actuelle, leur intérêt réciproque exigera le maintien de l'ordre de choses introduit par son heureuse issue, elles ont, pour régler les articles d'un traité d'amitié et d'alliance défensive, nommé pour leurs plénipotentiaires munis de leurs instructions, savoir :

S. M. l'Empereur d'Autriche, Roi de Hongrie

et de Bohême, le sieur Clément Wenceslas Lothaire, Comte de Metternich - Winnebourg-Ochsenhausen, Chevalier de l'ordre de la Toison-d'Or, grand'croix de l'ordre royal de Saint-Étienne de Hongrie, grand-aigle de la Légion d'honneur, grand'croix de l'ordre de Wurzbourg de Saint-Joseph, Chevalier de l'ordre de Saint-Jean, chancelier de l'ordre militaire de Marie-Thérèse, curateur de l'Académie impériale des arts-unis, chambellan actuel de S. M. I. R. A., son conseiller intime et ministre d'état et des conférences, et ministre des affaires étrangères; et S. M. l'Empereur de toutes les Russies, le sieur Charles Robert, Comte de Nesselrode, son conseiller privé, secrétaire d'état, chambellan actuel et Chevalier de Saint-Wladimir de la troisième classe; lesquels, après l'échange de leurs pleins pouvoirs respectifs, trouvés en bonne et due forme, sont convenus des articles suivans:

Art. Ier. Il y aura amitié, union sincère et constante entre S. M. l'Empereur d'Autriche, Roi de Hongrie et de Bohême, et S. M. l'Empereur de toutes les Russies, et leurs héritiers et successeurs. Les hautes parties contractantes apporteront en conséquence la plus grande attention à ce que l'amitié et la bonne intelligence soient maintenues entre elles, et à éviter tout ce qui pourroit trou-

bler l'union et le bon accord qui existent heureusement entre elles.

II. S. M. l'Empereur d'Autriche garantit à S. M. l'Empereur de toutes les Russies la possession de tous ses états, provinces et domaines.

S. M. l'Empereur de toutes les Russies garantit, de son côté, à S. M. l'Empereur d'Autriche, la possession de tous les états, provinces et domaines qui appartiennent à la couronne de S. M. I. R. Apostolique.

III. En conséquence de cette garantie mutuelle, les deux hautes parties contractantes travailleront constamment de concert aux mesures qui leur paroissent les plus propres au maintien de la paix en Europe, et, dans le cas où les états de l'une ou de l'autre des puissances seroient menacés d'une attaque, ils interviendront de la manière la plus efficace.

IV. Comme néanmoins cette intervention promise mutuellement pourroit ne pas avoir l'issue désirée, LL. MM. II. s'engagent dès ce moment, pour le cas où l'une d'elles seroit attaquée, à se soutenir mutuellement avec un corps de soixante mille hommes.

V. Cette armée consistera en cinquante mille hommes d'infanterie et dix mille hommes de cavalerie; elle sera pourvue d'un corps d'artillerie de

campagne, avec les munitions et tous les objets nécessaires, le tout dans la proportion du nombre de troupes stipulé plus haut. L'armée auxiliaire sera, deux mois au plus tard après la réquisition qui en aura été faite, sur les frontières de la puissance attaquée, ou menacée d'une invasion dans ses possessions.

VI. L'armée auxiliaire est sous le commandement immédiat du général en chef de la puissance requérante; elle sera conduite par son propre général, et employée à toutes les opérations militaires d'après les règles de la guerre. La solde de l'armée auxiliaire sera payée par la puissance requérante; les rations de vivres et de fourrages, ainsi que les logemens, seront, aussitôt que l'armée auxiliaire aura passé ses frontières, fournis par la puissance requérante sur le même pied qu'elle entretient ou entretiendra ses propres troupes en campagne ou dans les quartiers.

VII. L'ordre militaire et l'économie dans l'administration intérieure de ces troupes dépendent uniquement de leur propre chef. Elles ne peuvent pas être séparées. Les trophées et le butin enlevés à l'ennemi appartiennent aux troupes qui les ont conquis.

VIII. Dans le cas où le secours stipulé ne seroit pas suffisant pour celle des hautes parties con-

tractantes qui seroit attaquée, S. M. l'Empereur d'Autriche et S. M. l'Empereur de Russie se réservent, d'après l'exigence des conjonctures, de s'entendre respectivement sans délai sur une augmentation de secours.

IX. Les hautes parties contractantes se promettent réciproquement que, dans le cas où l'une des deux seroit obligée de prendre les armes, de ne conclure ni paix, ni armistice sans son alliée, afin que celle-ci ne puisse pas être attaquée en haine du secours qu'elle aura fourni.

X. Les envoyés et ambassadeurs des hautes parties contractantes auprès des cours étrangères recevront ordre de se soutenir par des interventions mutuelles, et d'agir parfaitement d'intelligence dans toutes les occasions qui concernent les intérêts de leurs souverains.

XI. Les hautes parties contractantes n'ayant, dans la conclusion de ce traité d'amitié et d'alliance purement défensif, d'autre but que de se garantir mutuellement leurs possessions, et d'assurer, autant qu'il dépend d'elles, la paix générale, non seulement elles ne veulent pas par-là porter la moindre atteinte aux obligations également défensives qu'elles ont contractées précédemment et en particulier avec leurs alliés respectifs, mais elles se réservent mutuellement la

liberté de conclure à l'avenir d'autres traités avec les puissances qui, loin par leurs alliances d'apporter le moindre préjudice ou des obstacles au présent traité, pourront lui donner encore plus de force et d'efficacité ; elles promettent cependant de n'entrer dans aucun engagement contraire au présent traité, et même de s'entendre en commun pour inviter à y prendre part les cours qui sont animées des mêmes sentimens.

XII. Le présent traité sera ratifié par S. M. l'Empereur d'Autriche et par S. M. l'Empereur de toutes les Russies, et les ratifications en seront échangées dans quatorze jours, à compter du jour de la signature, ou plus tôt, si faire se peut. En foi de quoi, nous plénipotentiaires soussignés, avons, en vertu de nos pleins pouvoirs, signé le présent traité d'amitié et d'alliance défensive, et y avons fait apposer le cachet de nos armes.

Fait à Tœplitz, le $\frac{9 \text{ septembre}}{28 \text{ août}}$ de l'an 1813.

Signé Clément-Wenceslas-Lothaire, Comte de Metternich-Winnebourg-Ochsenhausen.

Signé Charles-Robert, Comte de Nesselrode.

Nota. **Le même jour il fut conclu à Tœplitz deux autres traités, l'un entre l'Autriche et la Prusse, l'autre**

entre la Russie et la Prusse. La teneur de ces trois traités est absolument la même, sinon que, dans celui qui fut signé entre la Russie et la Prusse, le premier article qui, dans les autres, rétablit la paix entre les deux puissances, est omis comme inutile, et que, dans le préambule, ces deux puissances rappellent le traité d'alliance, signé précédemment entre elles à Kalisch le $\frac{16}{28}$ février 1813, que nous n'avons pas encore pu nous procurer. Les plénipotentiaires étoient, de la part de l'Autriche, M. le Comte, aujourd'hui Prince de Metternich; de la part de la Russie, M. le Comte de Nesselrode; enfin, de la part du Roi de Prusse, M. Charles-Auguste Baron de Hardenberg, son chancelier d'état, Chevalier des ordres prussiens de l'Aigle noir et de l'Aigle rouge, de la Croix de Fer, et de l'ordre de Saint-Jean, et des ordres russes de Saint-André, Saint-Alexandre-Newsky, et Sainte-Anne, et de plusieurs autres ordres.

N° XXIX.

LE PRINCE ROYAL DE SUÈDE AUX SAXONS.

Saxons,

L'armée combinée du nord de l'Allemagne a dépassé vos frontières. Cette armée ne fait point la guerre aux peuples de vos contrées, elle n'est dirigée que contre leur oppresseur.

Vous devez faire des vœux pour nos succès, puisqu'ils tendent à rétablir votre prospérité détruite, et à rendre à votre gouvernement son lustre

et son indépendance. Nous persistons à considérer comme amis tous les Saxons. Vos propriétés seront respectées ; l'armée observera la plus exacte discipline, et l'on pourvoira à ses besoins de la manière la moins onéreuse au pays. Ne quittez point vos foyers, et continuez à vous livrer à vos occupations habituelles.

Bientôt de grands événemens vous mettront à l'abri de toute politique ambitieuse. Soyez les dignes descendans des anciens Saxons, et si le sang allemand coule, que ce soit pour l'indépendance de la Germanie, et non pour la volonté d'un seul homme auquel aucun lien ni aucun intérêt ne vous attache. La France est un pays assez beau et assez étendu, et les anciens conquérans se seroient contentés d'un semblable partage. Les François eux-mêmes désirent rentrer dans les limites que la nature leur a prescrites. Ils haïssent la tyrannie tout en la servant. Osez leur dire que vous avez résolu d'être libres, et ces mêmes François, en vous admirant, vous engageront à persévérer dans votre noble et généreuse entreprise.

Quartier-général de Jüterbock, le 10 septembre 1813.

Signé Charles-Jean.

N° XXX.

Bulletin du Prince Royal de Suède.

Quartier-général de Jüterbock, le 10 septembre 1813.

Chaque jour la bataille de Dennewitz a des résultats plus considérables qu'on ne l'avoit d'abord cru. On compte déjà plus de dix mille prisonniers, quatre-vingts pièces de canon, plus de quatre cents caissons, trois drapeaux et un guidon de pris.

L'armée ennemie, après avoir été repoussée à Dahme par le général Wobeser, a précipité sa retraite sur Torgau. Nos troupes légères n'ont cessé de la poursuivre, de faire des prisonniers et de prendre des caissons et des bagages. L'ennemi a détruit les ponts sur l'Elster, dans les environs d'Annaburg et de Herzberg. La cavalerie peut bien passer au gué, mais les ponts doivent être rétablis pour l'artillerie. Sous la tête du pont de Torgau même on a fait huit cents prisonniers, et quelques bataillons de l'armée ennemie, n'ayant pas pu entrer à Torgau, se sont jetés sur Mühlberg et ont pris la direction de Dresde.

Dans la nuit du 2 au 3 septembre le maréchal

Prince d'Eckmühl a évacué Schwerin avec tout son corps d'armée. Comme il occupoit une position très-forte, ce mouvement sans doute a été motivé par les succès de l'armée combinée du côté de la Saxe. L'ennemi a eu la facilité de faire d'avance tous ses préparatifs de retraite; ainsi l'on n'a pas pu entamer son artillerie et ses bagages; d'ailleurs il avoit une grande avance sur les corps des généraux Wallmoden et Vegesack, dont le premier étoit posté à Crivitz, et le second près de Warin. Le corps d'armée du maréchal Prince d'Eckmühl a marché en deux colonnes par les routes de Gadebusch et de Rhena, d'un seul trait, jusqu'à une lieue de Ratzebourg; la division du général Loison s'est retirée en même temps de Wismar par Greyesmühlen jusqu'à Schœnberg. Dans cet endroit les Danois se sont séparés des troupes françoises : celles-ci se sont portées sur Ratzebourg, les Danois ont continué leur marche vers Lübeck; ils y ont laissé une garnison, et se sont campés plus en arrière à Oldesloh. Tout le corps d'armée françois s'est retiré derrière la Steckenitz, où il occupe des retranchemens, après avoir détruit tous les moyens de passage.

La perte de l'ennemi, dans cette retraite précipitée, se monte au-delà de mille hommes, dont

plus de cinq cents ont été faits prisonniers. Les Cosaques, les corps de Lützow et de Reiche, et la cavalerie hanséate ont livré différens combats à l'arrière-garde ennemie. Du côté du général Vegesack la poursuite fut continuée presque sous le canon de Lübeck. Le major Arnim, qui avoit commandé la cavalerie hanséate avec distinction, y fut tué par un boulet. Les chasseurs mecklembourgeois ont surpris un escadron danois près Dassow, et lui ont fait éprouver une perte considérable.

Le général Vegesack a repris sa position à Grevesmühlen. Le général Comte de Wallmoden étoit rentré à Schwerin ; il s'est ensuite porté à Dœmitz, où il fait construire un pont pour être à même de passer l'Elbe, au cas qu'une partie du corps d'armée ennemi fût détachée sur la rive gauche. Le général Tettenborn a ses avant-postes à Boitzenbourg.

Les Danois se sont permis beaucoup de vexations dans le Mecklenbourg. Ce qui est très-remarquable, c'est qu'ils sont commandés par un Prince de Hesse, dont la famille a été dépossédée par l'Empereur Napoléon, et qui malgré cela sert, sous le Prince d'Eckmühl, les intérêts de ce souverain.

Wittenberg est étroitement cerné par le général

Tchernitcheff. Différens détachemens observent Magdebourg sur la rive droite de l'Elbe. Les débris du corps du général Girard y sont rentrés par la rive gauche. Les excursions de la garnison se bornent maintenant à des coupes de bois dans la forêt de Biederitz, uniquement dans le but de ruiner cette forêt, appartenant au Roi de Prusse.

Les avant-postes du corps du général Tauentzien occupent Senftenberg, Elsterwerda et Ruhland, et poussent des partis jusque sur Hoyerswerda et près de Grossenhayn. Les troupes légères russes sont établies le long de l'Elbe jusqu'à Mühlberg et serrent Torgau de près. Des détachemens suédois, russes et prussiens sont partis pour les environs de Bautzen, afin de reconnoître les armées des généraux Bennigsen et Blücher.

Le corps d'armée sous le général Vandamme a été détruit le 30 août sur la route de Tœplitz à Peterswalde. Ce général a été fait prisonnier avec cinq autres généraux et plus de quinze mille hommes; on a pris quatre-vingts pièces de canon. Après ce succès éclatant, la grande armée combinée de Bohême a de nouveau débouché le 5 septembre en Saxe par Peterswalde et Altenberg, sur Pirna et Dippoldiswalde. De forts détachemens, soutenus par de grands corps qui se tien-

nent en réserve, ont été dirigés sur les derrières de l'ennemi, pour couper ses communications. Pendant cet intervalle, l'Empereur Napoléon s'étoit porté, avec ses gardes et d'autres troupes, une seconde fois vers la Silésie. Le Prince de la Moskwa devoit couvrir son flanc gauche, et, après avoir vaincu l'armée sous les ordres du Prince Royal, se diriger, avec une partie de ses forces, sur la Neisse. Les événemens du 6 ont dérangé ces projets. L'armée du Prince de la Moskwa a été dispersée, elle a perdu les deux tiers de son artillerie, toutes ses munitions, ses bagages et plus de vingt mille hommes. L'Empereur Napoléon se retire sur Dresde; l'armée du général Blücher le suit, et lui causera probablement un grand dommage. De cette manière l'armée du nord de l'Allemagne communique déjà, par sa gauche, avec celle de Silésie. L'armée du général Bennigsen suit les mouvemens de cette dernière.

Un convoi suédois, passant le 2 de ce mois par le Sund, a été attaqué par les chaloupes canonnières danoises. Celles-ci n'ont causé aucune perte, et ont été d'abord repoussées. On a réclamé, du côté danois, de ce que les bâtimens marchands suédois n'acquittent plus le péage du Sund. Ce droit appartenant en commun aux deux

puissances riveraines, il est juste que la Suède ne paye plus aucun droit; et si le Danemarck n'adopte pas un système plus analogue à ses intérêts et à la dignité de ses peuples, l'on doit s'attendre à voir le péage du Sund aboli pour toujours et pour toutes les puissances avant la fin de l'année.

A la bataille de Dennewitz, le général russe Baron de Pahlen, à la tête des régimens d'Izum hussards et de Riga et Finlande dragons, a fait une charge brillante, entre la gauche du général Borstell et la droite du général Bülow; et a pris huit pièces de canon à l'ennemi.

Tous les prisonniers assurent que l'artillerie russe et suédoise a produit, par la justesse de son tir et l'audace de son attaque, le plus grand effet et beaucoup de dommage à l'ennemi. L'armée prussienne donne à cette artillerie le même témoignage.

Le général Baron de Winzingerode se loue beaucoup du zèle et des talens de son chef d'état-major le général Renny. Le Prince Royal l'a remarqué avantageusement à plusieurs occasions, et notamment à la dernière bataille.

L'armée suédoise s'est rappelée, avec orgueil, qu'un de ses plus grands capitaines, le feld-maréchal de Torstenson, avoit déjà illustré les

champs de Jüterbock, par la victoire qu'il y remporta en 1644. Les troupes suédoises ont bivouaqué, le 6 au soir, presque sur les mêmes plaines.

N° XXXI.

Bulletin de l'armée de Silésie, relatif aux évenemens qui se sont passés entre le 1er et le 10 septembre 1813, daté de Herrnhuth le 10 septembre 1813.

Le 1er septembre, les avant-gardes de l'armée de Silésie passèrent la Queiss, le 2 la Neisse. Le 3, l'ennemi étoit sur le ruisseau de Lœbau, et le 4 il se retira sur Bautzen. Il avoit déjà abandonné Hochkirch, lorsque ses colonnes firent halte et que les avant-gardes attaquèrent de nouveau.

On découvrit des troupes qui se dirigeoient par Bautzen; les prisonniers dirent que l'Empereur des François étoit arrivé avec de grands renforts; il se présenta beaucoup de cavalerie, et le 4 au soir on eut la confirmation de la nouvelle que l'Empereur étoit arrivé vers midi avec ses gardes.

Le général en chef retira l'avant-garde du général Wasilthicoff derrière le ruisseau de Lœbau, et concentra l'armée près la cime de Landskrone;

dans le dessein de voir si l'ennemi se contenteroit de réunir son armée défaite, ou s'il offriroit la bataille. Le 5 septembre, l'ennemi déploya devant Reichenbach des forces considérables, et attaqua vivement l'avant-corps. Le général en chef ne jugea pas à propos de livrer bataille à cet endroit; il fit rétrograder l'armée au-delà de la Neisse et de la Queiss, laissant l'avant-corps sur la rive droite de la Neisse pour observer si l'ennemi avanceroit vers la Silésie. Plus on pouvoit l'éloigner de Dresde, plus les opérations de la grande armée de Bohême devenoient décisives.

Le 6 et le 7, l'armée de Silésie attendit en vain que l'ennemi passât la Neisse. Il reconnut le danger de sa position, et dès le 7 l'Empereur Napoléon revint à Dresde avec les renforts qu'il avoit conduits sur la Neisse. Le partisan russe Prince Madatoff, les colonels Rachmanoff et Fiegner, les majors prussiens de Falkenhausen et Bollenstein harcelèrent les derrières de l'ennemi et lui firent continuellement du mal. Le premier prit, le 2 septembre, à Würschen, un bataillon ennemi composé d'un colonel, de cinq capitaines, dix-huit lieutenans, deux adjudans et six cent soixante-dix-sept soldats. Le 4 il attaqua, près Bischoffswerde, un convoi de cinq cents hommes escortant des munitions, le fit prison-

nier et fit sauter en l'air plus de cent caissons de munitions.

Le 8 septembre, l'armée de Silésie se mit en mouvement. Le lieutenant-général Comte de Saint-Priest passa la Neisse à Ostriz; il fut suivi le 9 par le corps du Comte de Langeron. D'après les dispositions qu'on avoit faites, le lieutenant-général Comte de Saint-Priest devoit attaquer à l'improviste Lœbau, et le Comte de Langeron devoit le soutenir, pendant que le corps d'York devoit prendre en flanc et par derrière, en passant le Landskron, le corps ennemi placé à Gœrlitz, et le couper par Reichenbach.

Le lieutenant-général Comte de Saint-Priest tomba sur le corps polonois qui se concentroit à Lœbau; mais l'attaque sur le corps près de Gœrlitz ne put être exécutée, parce que l'ennemi, reconnoissant le danger, s'en retira avec une telle précipitation, que les Cosaques du général baron de Sacken eurent peine à l'atteindre. Un aide-de-camp du Prince Poniatowski, porteur d'un rapport sur l'affaire de Lœbau, adressé au major-général Prince de Neufchâtel, fut pris. Nous apprîmes par-là que l'ennemi avoit eu vingt-trois officiers et cinq cents hommes hors de combat.

Le 10 septembre l'ennemi continua sa retraite vers Bautzen. Nos avant-postes occupèrent

Hochkirch, et les Cosaques se répandirent autour de Bautzen.

N° XXXII.

Rapport de lord Wellington, du 10 septembre 1813.

Lezaca, 10 septembre 1813.

Mylord,

On eut beaucoup de peine à élever dans l'ouvrage à corne une batterie contre les ouvrages du château de Saint-Sébastien; elle commença son feu le 8 au matin, et j'ai le plaisir de vous faire savoir que la garnison se rendit avant la soirée. Je joins au rapport de sir Th. Graham la capitulation conclue avec la garnison, et l'état de l'artillerie, des munitions, etc., qui se trouvoient dans la place. On estime que la garnison a, dans le cours du siége, perdu les deux tiers des hommes dont elle étoit d'abord composée.

Je crois devoir fixer l'attention de V. S. sur la conduite de sir Th. Graham, des généraux et des troupes qui ont servi sous lui dans cette opération difficile dont je vous annonce l'heureuse issue. Le décret rendu dernièrement par le gouvernement françois a augmenté les difficultés des tra-

vaux d'un siége et prolongé le temps qu'ils exigent, de sorte qu'ils ne peuvent finir que lorsque la brèche du mur principal est emportée d'assaut. Le mérite de la réussite n'acquiert que plus de prix en proportion de ces difficultés, et l'on remarquera que les opérations n'ont pas coûté plus de temps qu'il n'en falloit ordinairement pour une place défendue par une triple ligne de fortifications, y compris le couvent de Saint-Barthelemy.

Tandis que ces opérations s'exécutoient contre le château, la marine entreprit l'attaque du côté de l'île Sainte-Claire, ce qui inquiéta beaucoup l'ennemi dans sa position du château. Le capitaine sir George Collier, ainsi que les officiers, les matelots et les soldats de marine, ont rendu tous les services qui étoient en leur pouvoir.

Depuis mes dernières dépêches, l'ennemi avoit concentré ses forces vers son aile gauche; mais depuis la chute de Saint-Sébastien, il a repris son ancienne position.

Il résulte d'un rapport du Duc del Parque que, le 19 du mois précédent, lorsque la troisième armée espagnole passoit l'Ebre à Amposta, après que les alliés eurent quitté leur position devant Tarragone, l'ennemi fit une sortie avec environ quatre mille hommes le long de la rive gauche de

l'Ebre, et attaqua la troisième division de l'armée. Le Duc del Parque détacha des troupes de la rive droite sous les ordres du chef de l'état-major-général de l'armée don Francisco Ferray, et l'ennemi fut aussitôt repoussé avec une perte considérable. Les troupes semblent s'être comportées d'une manière distinguée, et le Duc del Parque fait surtout de grands éloges de la conduite du chef de l'état-major-général.

N° XXXIII.

Proclamation de l'Empereur Alexandre à son armée pour l'institution de la médaille de 1812.

Soldats,

Elle vient de s'écouler l'année glorieuse et mémorable qui a vu comment vous avez, d'une manière non moins merveilleuse que digne d'être imitée, abattu et anéanti l'ennemi cruel et puissant qui osoit envahir votre patrie; mais le bruit des hauts faits dont vous avez rempli cette période retentira sans cesse; ils seront éternellement imprimés dans le souvenir de la postérité. Vous avez avec votre sang sauvé la patrie du torrent des nations qui l'inondoient. Vos efforts, votre cons-

tance et vos blessures honorables vous ont acquis la reconnoissance de la patrie et l'estime de tous les peuples. Vous avez, par votre bravoure et votre énergie, montré au monde que partout où les cœurs des peuples sont remplis de Dieu et de foi, la puissance de l'ennemi, fût-elle égale aux flots de l'océan, se briseroit contre ce rocher inébranlable. De tant de cruautés et de crimes il ne reste plus que le souvenir d'une chute terrible.

Soldats, pour honorer vos faits immortels, nous avons ordonné de frapper et de bénir une médaille d'argent sur laquelle est inscrite la mémorable année 1812. Attachée à un ruban bleu, elle ornera votre poitrine, ce bouclier invincible de la patrie. Chacun de vous mérite cette distinction éclatante comme un témoignage de la réunion de tous les efforts, de votre bravoure distinguée et de vôtre participation à cette gloire; car vous avez tous partagé les mêmes fatigues, et la même ardeur de courage vous a tous enflammés. Vous pouvez avec raison être fiers d'avoir mérité une telle décoration; elle est la marque de la bénédiction donnée par Dieu aux vrais enfans de la patrie. Que vos ennemis, quand ils la verront sur votre poitrine, tremblent et sachent qu'elle couvre un cœur enflammé d'un courage qui n'est produit

ni par la crainte ni par l'intérêt, mais par l'amour de la patrie et par la foi, motifs qui le rendent invincible.

Nota. Cette médaille porte d'un côté l'œil de la Divinité avec le millésime de 1812; de l'autre, cette inscription : « Non pas nous, non pas nous, mais en ton nom. »

Elle fut bénie à Saint-Pétersbourg le 30 août (11 septembre) 1813, le jour de la fête de l'Empereur, par le métropolitain de Nowgorod et de Saint-Pétersbourg, assisté par d'autres ecclésiastiques. Ce prélat prononça à cette occasion un discours édifiant. On chanta ensuite un *Te Deum.* Les Impératrices, la famille impériale, les grands de l'Empire et le corps diplomatique assistèrent à cette solennité, qui fut célébrée dans l'église de Saint-Alexandre-Newsky. La médaille fut envoyée à l'armée.

N° XXXIV.

Bulletin du Prince Royal de Suède.

Quartier-général de Seyda, le 12 septembre 1813:

Le Prince Royal transféra ici son quartier-général hier au soir.

Plusieurs officiers faits prisonniers sous la tête de pont de Torgau ont assuré hier que le maréchal Prince de la Moskwa étoit mort. D'autres officiers prisonniers croient l'avoir vu dans la tête de pont exhorter les soldats à la défendre. Les mêmes officiers ont raconté qu'un instant avant celui où les colonnes suédoises et russes parurent dans la plaine, le Prince de la Moskwa s'étoit mis à la tête de sa réserve, composée de deux divisions, et qu'en marchant sur l'armée prussienne, il crioit : Mes enfans, la victoire est à nous, nous serons dans deux jours à Berlin. Il ralentit cependant sa marche, en voyant cette multitude de bataillons qui arrivoient, et la cavalerie étant accourue, le désordre fut complet. Si le Prince de la Moskwa est mort, l'Empereur Napoléon a perdu l'un de ses meilleurs capitaines. Accoutumé à la grande guerre depuis long-temps, il avoit donné, dans toutes les occasions, des preuves d'une rare valeur et d'un talent consommé. Dans

la dernière campagne de Russie, ce fut lui qui sauva les débris de l'armée françoise. Elle et toute la France lui ont rendu cet honorable témoignage.

Les divisions de l'armée prussienne qui ont le plus souffert se réorganisent et remplacent leurs pertes. Il est difficile de déployer plus de bravoure et plus de persévérance que n'en ont montré les jeunes soldats prussiens. Aujourd'hui les bataillons de la landwehr peuvent être comparés aux meilleures troupes de l'Europe.

Il n'existe aucune rivalité dans l'armée combinée. Elle présente l'image d'une famille de braves, qui a juré de vaincre ou de périr pour défendre l'honneur de leurs souverains et la liberté de l'Europe.

Le général Winzingerode a déjà fait passer l'Elbe à quelques milliers de Cosaques, et le général Tchernitcheff occupe déjà Dessau et Cœthen.

L'armée est sur l'Elbe, et les matériaux pour le passage de ce fleuve se réunissent sur plusieurs points. Trois mille hommes de landsturm prussien ont passé l'Elbe à Lenzen et aux environs, afin de protéger d'anciens sujets prussiens.

Le landsturm de la Poméranie suédoise a déjà été en activité de service; deux mille bourgeois de Stralsund se sont portés, de leur propre mou-

vement, sur les remparts pour travailler aux fortifications de cette place.

Les rapports des agens secrets revenus de Leipzig assurent que des courriers y sont arrivés, annonçant l'entrée des troupes autrichiennes à Münich.

N° XXXV.

Rapport du lieutenant-général russe de Thielemann, adressé au Prince Wolkonsky, chef de l'état-major-général, en date de Weissenfels du 12 septembre 1813.

J'AI l'honneur de vous informer qu'hier soir je suis arrivé devant Weissenfels, qui étoit gardé par quatre mille hommes d'infanterie et environ neuf cents chevaux. C'étoit l'escorte d'un transport de munitions et de vivres qui se dirigeoit sur Leipzig. L'escorte étoit trop forte pour mes troupes, et le transport passa pendant la nuit; cependant un détachement commandé par le capitaine de Bock en prit deux cents hommes aux environs de Lützen. Je pris la résolution d'attaquer Weissenfels; l'ennemi abandonna cette ville après quelques coups de canon. Un général, trente-sept officiers et douze cent cinquante-quatre soldats tombèrent entre nos mains.

L'armée françoise est entièrement démoralisée, et il règne parmi elle une terreur vraiment panique. Je continue mes opérations, et espère pouvoir annoncer dans quelques jours des résultats plus importans encore.

N° XXXVI.

Bulletin du Prince Royal de Suède.

Quartier-général de Coswig,
le 14 septembre 1813.

Le Prince Royal transféra ici, avant-hier, son quartier-général.

L'armée a fait un mouvement général sur l'Elbe. Elle s'occupe des moyens d'avoir des points fixes sur ce fleuve pour donner la main à la grande armée.

Les armées du centre, commandées par les généraux Blücher et Bennigsen, s'avancent sur Dresde. Le capitaine suédois Platen, des hussards de Mœrner, envoyé pour faire la jonction avec le général Blücher, l'a effectuée dans les environs de Bautzen. Il annonce que ce général marche aussi sur Dresde, et que l'Empereur Napoléon s'est retiré sur cette ville.

Le désir qu'avoit Napoléon de détruire l'armée combinée du nord de l'Allemagne a été cause

que ce souverain a perdu beaucoup de temps et beaucoup de monde, par des marches et contre-marches. Voulant appuyer les opérations du Prince de la Moskwa, il avoit porté, le 7 septembre, le corps du Duc de Raguse à Hoyerswerda. Ce corps, fort d'environ vingt-cinq mille hommes, avoit l'ordre de se porter sur Berlin, et d'y faire sa jonction avec le Prince de la Moskwa. Un fort détachement devoit ensuite être envoyé sur le flanc droit de l'armée du général Blücher, pour le forcer à la retraite. Le Duc de Raguse arriva à Hoyerswerda le 8 au matin; mais recevant la nouvelle de la bataille de Dennewitz, il repartit deux heures après, se dirigeant par Kœnigsbrück sur Dresde, où l'Empereur Napoléon, qui le précédoit, entra le 9 au matin.

Deux fois l'Empereur Napoléon a fait des mouvemens offensifs avec sa garde et le corps du Duc de Raguse, sur la gauche de l'armée du nord de l'Allemagne, et deux fois les événemens l'ont forcé à rétrograder promptement et avec perte.

Dans la retraite du 8, le corps du Duc de Raguse a été entamé par le détachement du colonel des gardes russes Figner, près de Hoyerswerda. Ce colonel, à la tête de huit cents chevaux, a poursuivi le Duc de Raguse jusqu'à Kœnigsbrück,

a tué beaucoup de monde à son arrière-garde et lui a fait mille prisonniers.

Continuant toujours de poursuivre l'arrière-garde ennemie, cet officier tomba sur son bagage, lui en prit beaucoup, lui tua encore du monde et lui enleva quatre cents chevaux d'équipage. Se dirigeant ensuite sur Grossenhayn, il culbuta, près de Rostig, deux escadrons ennemis de la division Girardin. Des agens que cet officier avoit envoyés à Dresde lui assurèrent, à leur retour, que cette ville n'étoit approvisionnée, pour la troupe, que pour quinze jours, et qu'il n'y avoit rien pour les habitans.

La cour de Saxe, jadis si heureuse et si tranquille, voit aujourd'hui sa capitale en proie à toutes les horreurs d'un siége. Le Roi lui-même, autrefois béni de son peuple, est le malheureux témoin des calamités qui pèsent sur ses sujets, sans qu'il puisse les adoucir, et sans qu'il lui reste d'autre perspective que celle de les voir aggraver encore.

Le peuple saxon sent son avilissement et celui de son Roi; il désire reprendre son rang parmi les puissances indépendantes. Déjà l'élan patriotique se manifeste, et l'on verra bientôt en Saxe cent mille bras armés pour défendre les intérêts

de l'Allemagne et la grande cause de l'Europe.

La légion saxonne, la légion bavaroise se forment, et les Allemands pourront prouver qu'ils sont dignes de leurs aïeux. Il faut espérer que bientôt des côtes de la Baltique jusqu'à la rive droite du Rhin, tous les peuples se lèveront en masse pour repousser, sur la rive gauche de ce fleuve, l'oppresseur du continent. Aucune crainte ne doit plus les arrêter; quatre cent mille hommes, victorieux sur tous les points, sont prêts à les appuyer et à leur donner la main.

Les alliés n'en veulent pas à la France : ils aiment, ils estiment les François; mais ils veulent être gouvernés par leurs Princes, par leurs lois, et par leur volonté. Si les François d'aujourd'hui sont dignes de ce beau nom, ils cesseront de combattre pour une cause qui a déjà fait tant de mal à l'humanité, et qui compromet leur gloire.

Des nouvelles arrivées d'Italie assurent que le Vice-Roi a été complètement battu par l'armée du général Hiller.

Un déserteur, arrivé à l'instant de Leipzig, annonce que le Duc de Dalmatie a été battu de nouveau, sur le territoire françois, par le Marquis de Wellington.

La maladie du général Lagerbring, chef de l'état-major-général de l'armée suédoise, prive momentanément l'armée de ses services. Le général de Sparre le remplace temporairement et remplira ses fonctions, autant que ses autres occupations pourront le lui permettre.

Le Prince Charles de Mecklenbourg-Schwerin a pris le commandement du landsturm de ce pays.

De petits détachemens suédois ont déjà passé l'Elbe, et échangé quelques coups de fusil avec les avant-postes françois.

N° XXXVII.

Bulletin du Prince Royal de Suède.

Quartier-général de Zerbst,
le 16 septembre 1813.

Le Prince Royal transféra hier son quartier-général en cette ville.

Le général Tchernitcheff passe l'Elbe aujourd'hui avec un corps de cavalerie et du canon. Il portera l'épouvante sur les derrières de l'ennemi, et se mettra en communication avec les partisans de la grande armée de Bohême.

Le capitaine russe Fabeck, appartenant au corps du général Tchernitcheff, et qui avoit déjà

passé l'Elbe, a poussé jusqu'à Naumbourg, où se trouvoit le général russe Thielemann avec quelques milliers de chevaux. N'ayant avec lui que quatre-vingts Cosaques, le capitaine Fabeck attaqua et fit prisonniers à Querfurt un colonel bavarois, un lieutenant-colonel françois, quarante officiers et cinq cents hommes. Il remit les soldats à un régiment de Cosaques, du corps du général Thielemann; et a ramené tous les officiers de ce côté du fleuve.

Des rapports reçus de Cassel disent que l'alarme est dans la ville et les environs. Les membres du corps diplomatique se disposent à partir et préparent leurs équipages. Le ministre de France Reinhard témoigne beaucoup d'inquiétude.

Le Prince d'Eckmühl occupe toujours la ligne derrière la Stecknitz, et avoit le 12 son quartier-général à Ratzebourg. Il avoit détaché le général Pecheux, avec huit à neuf mille hommes, vers Magdebourg. Le général Comte de Wallmoden fut prévenu de ce mouvement par des lettres interceptées sur la rive gauche de l'Elbe, et il s'est porté à Dœmitz, avec une partie de ses forces, pour observer les mouvemens de l'ennemi, et agir, si l'occasion s'en présente, offensivement contre lui.

L'avant-garde de l'armée du général Blücher

nem, tandis que le Comte de Wittgenstein fit avancer les Prussiens sous le général de Ziethen avec des masses d'infanterie sur le front de l'ennemi.

Celui-ci déployoit toujours de nouvelles forces. Il lui importoit surtout de gagner du terrain pour déboucher. La cavalerie de la garde attaqua nos batteries avec beaucoup de résolution, tandis que les masses d'infanterie françoise faisoient de tous côtés un feu meurtrier. Dans cet instant important un escadron de houzards de Hesse-Hombourg, soutenu par la brave cavalerie prussienne, fondit, avec l'intrépidité qui lui est propre, sur les lignes ennemies. Les masses d'infanterie autrichienne les suivirent avec le sang-froid le plus courageux. L'ennemi fut culbuté de tous côtés, et repoussé, dans le plus grand désordre, sur les hauteurs de Nollendorf.

Le général François Kreuzer, sept canons et un drapeau sont tombés dans nos mains : le nombre des prisonniers se monte à plus de deux mille. Un brouillard épais et l'obscurité de la nuit ont sauvé les colonnes ennemies d'une ruine inévitable.

L'Empereur Napoléon s'est, au dire des prisonniers, trouvé dans la mêlée, et a eu un cheval blessé sous lui.

Suivant les bulletins françois, l'armée françoise est victorieuse sur tous les points, et marche en avant. La vérité est qu'elle a en grande partie abandonné la rive droite de l'Elbe, et fait jusqu'à présent trois tentatives pour pénétrer dans la Bohême, mais toutes ont tourné à la ruine des corps qui ont voulu avancer.

Tous les rapports qui arrivent sur l'état de l'armée françoise dans l'Erzgebirg s'accordent à dire qu'elle est livrée à la disette la plus affreuse; tous les jours elle perd des centaines de chevaux, faute de fourrage, et se nourrit de chair de cheval.

S. A. I. le Grand-Duc Constantin étoit, pendant la bataille, à l'avant-garde, au milieu d'une grêle de balles. Le général Comte de Wittgenstein, le Duc de Wurtemberg, les généraux Comtes de Colloredo et de Merveld, le général de Ziethen, le feld-maréchal-lieutenant Prince Aloys de Lichtenstein, les lieutenans-colonels Symony, Laugier et Tchorich (ce dernier a pu dès le commencement de la bataille donner l'essor à son activité), le major Louis Geppert et le capitaine de cavalerie Dœry ont eu des occasions particulières de se distinguer.

Les trois armées alliées, animées du même esprit, ont dans cette journée combattu comme des armées de frères.

S. M. l'Empereur de Russie a, dans la nuit qui a suivi immédiatement la bataille, envoyé au Comte de Colloredo la croix de l'ordre militaire de Saint-George de la troisième classe, et au Prince Aloys de Lichtenstein un sabre d'honneur en or, avec une inscription en diamans.

N° XXXIX.

Bulletin du Prince Royal de Suède, en date du 20 septembre 1813.

Le général de Putlitz, chargé d'observer Magdebourg, s'est posté à Mœckern. Il a envoyé différens détachemens de cavalerie sur la rive gauche de l'Elbe. Dans la nuit du 16 au 17 septembre deux compagnies du régiment Joseph Napoléon, fortes de cent soixante-quatre hommes, avec le chef de bataillon et deux officiers, se sont présentées à nos avant-postes à Biederitz. On leur a laissé leurs armes, et on les a conduits au quartier-général de S. A. R. d'où on les dirigera par Stralsund, en Espagne.

Une partie du *landsturm* de la Priegnitz, sous le commandement du major de Putlitz, ayant passé l'Elbe, occupe les environs de Seehausen et d'Osterburg. Elle protége les habitans de la Vieille-Marche contre les réquisitions faites par

des partis ennemis et par le gouvernement westphalien.

Le lieutenant-général Comte de Wallmoden, ayant su que le maréchal Prince d'Eckmühl avoit détaché la division du général Pecheux sur la rive gauche de l'Elbe, passa ce fleuve près de Dœmitz, et marcha, le 16, à la rencontre de l'ennemi. Le général Pecheux s'étoit posté avantageusement sur les hauteurs derrière la Gœrde. La canonnade s'engagea; l'attaque des tirailleurs de Lützow et de Reich, et les mouvemens bien combinés des colonnes d'infanterie, forcèrent l'ennemi à abandonner la crête des hauteurs, pour se former en masse sur le plateau même. Au même instant que nos colonnes avoient atteint les hauteurs, la cavalerie et les Cosaques, commandés par le général Tettenborn, parurent sur le flanc gauche de l'ennemi. Malgré cela il opposa encore une résistance opiniâtre; il soutint un combat très-vif d'infanterie, et repoussa plusieurs charges de cavalerie. Bientôt pourtant ébranlé par l'artillerie, dont une partie suivoit de près l'infanterie, attaqué de différens côtés, et à plusieurs reprises, par des masses, il voulut hâter sa retraite, et dès-lors, infanterie, cavalerie, tout tombant sur lui, la déroute devint complète; le corps ennemi eût été détruit en entier, si la nuit survenue et le ter-

rain entrecoupé de ravins n'en eussent sauvé une partie. Le champ de bataille étoit couvert de morts et blessés ennemis. On a pris huit canons, douze caissons et beaucoup de bagage; le général de brigade Miezinski, deux aides-de-camp du général Pecheux, et plus de mille hommes ont été faits prisonniers. On amenoit encore le lendemain des prisonniers de tous les côtés, de sorte que le total pourra monter à mille huit cents hommes. Le général Pecheux, ayant perdu son cheval, s'est sauvé à pied, à la faveur de la nuit et du terrain. Les restes de sa division se retirent en désordre vers Bleckede, poursuivis par les Cosaques sous les ordres du général Tettenborn.

Notre perte est de trente officiers et de quatre cents hommes tués ou blessés. Les majors de Lützow, Firks et Schaper ont été blessés; le major Devaux a été tué. Toutes les troupes sous les ordres du lieutenant-général Comte de Wallmoden, ont rivalisé d'ardeur et de bravoure dans cette journée. Le troisième régiment de hussards anglois, le premier de la légion, ainsi que plusieurs bataillons de la légion russe et angloise se sont particulièrement distingués. Les tirailleurs de Lützow et de Reich ont pris les premiers canons. L'artillerie angloise et les raquettes ont mérité de grands éloges.

Pendant cette attaque l'ennemi s'est avancé avec quelques milliers d'hommes sur Boitzenbourg, mais sans résultat. Le général Wallmoden a reporté, le 17, son quartier-général à Danneberg, pour observer de plus près la partie du corps d'armée du maréchal Prince d'Eckmühl, qui étoit restée sur la rive droite de l'Elbe.

La grande armée combinée de Bohême doit avoir de nouveau obtenu des succès, dont on attend le rapport officiel. On sait, par des avis particuliers de Leipzig, que le 16 au soir, huit mille hommes de cavalerie, dont deux mille cavaliers démontés, et plusieurs pièces d'artillerie démontées, y étoient arrivés. Les hôpitaux militaires de Dresde avoient été évacués sur Leipzig et en partie même sur Mersebourg.

Le manque de fourrages à Dresde étoit tel, que, pendant ce dernier temps, deux cents chevaux périssoient par jour.

Le général Thielemann a fait prisonniers à Weissenfels un général, trente-sept officiers et douze cents hommes. Les Cosaques ont pris, le 14 septembre, à Wurzen, un convoi de chariots, chargés de farine, lequel étoit destiné pour la garnison de Torgau et escorté par un bataillon saxon. Le colonel de Mensdorf a pris des courriers, dont les dépêches interceptées font connoître le

mauvais état et la démoralisation de l'armée françoise.

Le général Blücher a son quartier-général à Bautzen ; par sa droite il lie ses opérations avec celles de l'armée combinée du nord de l'Allemagne ; par sa gauche il est en communication avec l'armée de Bohême. Ayant appris que le sixième corps de l'armée ennemie marchoit sur Grossen-Hayn, le général Blücher fit avancer le corps du général Sacken à Camenz. L'avant-garde de ce corps harcela l'ennemi pendant toute la journée du 15 ; le 16, le sixième corps se retiroit vers Dresde, et le premier corps de cavalerie se mettoit en mouvement pour suivre l'infanterie. Le général Comte Tauentzien s'est mis à sa poursuite.

Le général wurtembergeois Franquemont s'étant plaint au général Delort, chef de l'état-major du quatrième corps, de ce que sa troupe étoit toujours à l'avant-garde en avançant, et à l'arrière-garde dans la retraite, ce général lui répondit : « Vous devez vous attendre à cela ; nous sommes « intéressés à vous faire tous tuer, car sans cela « vous vous mettriez bientôt contre nous. »

Le Danemarck, cédant aux menaces et aux pompeuses nouvelles du Baron Alquier, a déclaré la guerre à la Suède le 3 septembre. Il est étrange

que, dans cette déclaration, les hostilités par terre et par mer, commises antérieurement contre la Suède, soient entièrement passées sous silence. Il faut espérer que le gouvernement danois, instruit de la marche des événemens de la guerre, examinant enfin le danger qu'il va courir, et forcé par la destruction totale de ses finances, se décidera finalement à accepter les bases qui lui ont déjà été proposées. Dans le cas contraire, la réunion de cette cour à la cause commune, après son triomphe, n'auroit plus aucun mérite, et ne lui vaudroit point des conditions aussi modérées. Le nord voit avec peine l'aveuglement du gouvernement danois. Le ministre Alquier qui l'entretient doit même être étonné de la toute-puissance de ses ordres. Au moment où les Princes de la Confédération du Rhin se préparent à secouer le joug qui pèse sur eux, il est difficile de se rendre raison de la sujétion de la cour de Copenhague.

N° XL.

Bulletin du Prince Royal de Suède, daté du quartier-général de Zerbst le 22 septembre 1813.

Le général Ilowaisky avec ses Cosaques et le général de Dobschütz avec quatre escadrons, fai-

sant partie de l'avant-garde du général Comte de Tauentzien, ont rencontré, le 19, entre Borack et Schweditz, le premier, le huitième et le dix-neuvième régiment de chasseurs françois. Ils les ont chargés, et anéanti ces trois régimens de manière qu'il n'en est échappé qu'une trentaine d'hommes. Le colonel Comte de Talleyrand, deux lieutenans-colonels, seize officiers et cinq cents cavaliers ont été faits prisonniers, le reste a été tué ou blessé. Une circonstance étonnante et qui ne peut s'expliquer que par la disposition morale des troupes ennemies, c'est que toute notre perte se réduit à quelques Cosaques blessés. Le général Dobschütz a occupé Cosdorf et Mühlberg, et le général Wobeser observe Torgau. On a pris deux grands bateaux qui descendoient l'Elbe, chargés d'armes et d'effets d'équipement pour cette forteresse.

Le capitaine de Zeunert, ayant été détaché avec trente hommes de la landwehr à cheval et soixante-dix Cosaques sur la rive gauche de l'Elbe, a détruit les retranchemens faits à Rogatz. L'ennemi fit marcher cent hommes de Wolmirstadt pour l'en empêcher; le capitaine de Zeunert les chargea à la tête de ses trente cavaliers, et les tailla en pièces après une résistance opiniâtre : on a fait peu de prisonniers, tous blessés. Le

capitaine de Zeunert a été grièvement blessé dans cette rencontre.

Le colonel Bjœrnstjerna, détaché avec des troupes suédoises sur la rive gauche de l'Elbe derrière Wittenberg, marcha le 20 à Kemberg, dans l'espérance d'y surprendre un corps polonois; mais cette troupe s'étoit déjà retirée par la route de Leipzig. Il alla ensuite reconnoître la tête du pont de Wittenberg, et enleva, sous le canon même de cette petite forteresse, un poste avancé, ainsi qu'une ordonnance chargée de dépêches. Il s'en trouve plusieurs du gouverneur, le général Lapoype, adressées au maréchal Ney, Duc d'Elchingen, au Duc de Reggio, aux généraux Regnier, Narbonne et Margaron. Le contenu de ces lettres prouve que non-seulement les soldats de la foible garnison de Wittenberg désertent, mais même les officiers et sous-officiers.

Le général Comte de Wallmoden rapporte, en date du 19, que le général Tettenborn avoit poursuivi l'ennemi en déroute vers Bleckede, Brackede, Lünebourg, Winsen et Haarbourg même. On a partout pris des traîneurs. Le général Pecheux peut avoir échappé avec cinq à six cents hommes qu'il a rassemblés à Lünebourg, où il est arrivé à la pointe du jour après

l'affaire, et a marché, sans s'arrêter, jusqu'à Winsen et Hoopte. Le général ennemi Osten s'est avancé avec un détachement de Haarbourg sur Winsen, mais il l'a quitté à l'approche de nos partis. Une quantité de blessés est encore répandue sur les routes. Le général Tettenborn les rassemble, et a encore envoyé quelques caissons abandonnés. Le nombre des prisonniers avoit augmenté, dans la poursuite, de treize cents; un guidon du troisième régiment de ligne a été pris. L'ennemi avoit poussé, le 18, une forte reconnoissance de Mœlln vers Zarrentin, et s'est rejeté ensuite par sa droite vers Boitzenbourg. Le Comte de Wallmoden a reçu l'ordre d'attaquer le Prince d'Eckmühl avec toutes ses forces réunies. Il sera soutenu par quinze mille hommes du landsturm du Meklembourg, commandé par le Prince héréditaire. Les levées en masse s'organisent partout sur la rive droite de l'Elbe. Cet exemple sera suivi sur la rive gauche, et bientôt on verra entre l'Elbe et le Rhin une guerre nationale, semblable à celle qui a commencé la délivrance de l'Espagne. Les chefs des districts n'attendent que le signal pour rassembler leurs forces; le moment n'est pas éloigné.

Le général Blücher a poussé un fort détachement sur Kœnigsbrück. Le Comte de Tauentzien

occupe Liebenwerda et Elsterwerda, et la ligne derrière l'Elster. L'ennemi a levé, dans la nuit du 19 au 20, son camp à Stolzenhagen près d'Elsterwerda; on l'évaluoit à quatre mille hommes. Le Roi de Naples se trouve encore à Grossen-Hayn, d'après les dernières nouvelles.

L'Empereur Napoléon en personne avoit attaqué, le 17, le poste de Nollendorff, dans les gorges de la Bohême; il a été repoussé par les corps autrichiens des généraux Colloredo et Meerveld, avec une perte de sept canons, un drapeau, quatre mille prisonniers et le général de brigade Kreuzer, qui a été pris.

Depuis la fin de l'armistice, l'armée combinée du nord de l'Allemagne a fait plus de vingt-huit mille prisonniers. A compter du 17 août jusqu'au 18 septembre, il est passé par Berlin dix-huit mille deux cent cinquante-sept soldats et deux cent quatre-vingt-dix-neu. 'ficiers, prisonniers de guerre; plus de deux mille étoient en chemin pour s'y rendre; deux à trois mille sont restés malades dans les hôpitaux de Jüterbock, de Treuenbriezen, de Belzig, de Brandenbourg; et le corps d'armée du Comte de Wallmoden, qui dirige ses prisonniers sur Stralsund, en a fait près de quatre mille. Si l'on ajoute à ce nombre les tués, blessés ou égarés, on peut évaluer la

perte totale de l'armée opposée à celle du nord de l'Allemagne, depuis le 17 août, à près de quarante-cinq mille hommes. Les prisonniers faits par l'armée du général Blücher et par la grande armée de Bohême s'élèvent à plus de quarante mille. L'on peut donc, sans exagération, porter la perte de l'ennemi, depuis le renouvellement des hostilités, à plus de cent mille hommes et deux cent cinquante canons.

Si, comme tout le fait espérer, la Bavière et le Würtemberg se réunissent à la cause de la liberté de l'Allemagne, l'Empereur Napoléon n'aura pas au-delà de cent cinquante mille François à opposer aux alliés.

Le Roi de Danemarck a renvoyé le ministre de Prusse. Il a donné pour cause, que la Prusse étant en guerre avec l'Empereur Napoléon, la présence de ce ministre ne pouvoit plus être tolérée à Copenhague. Cette cour cherche à se faire un mérite chez les alliés, de sa déclaration de guerre à la Suède, et elle prétend ne s'être portée à cette mesure que pour avoir un moyen d'échapper aux demandes importunes du Baron Alquier, d'envoyer dix mille hommes de plus dans le Holstein. Voilà une très-grande contradiction entre les intentions et les démarches.

L'ennemi n'occupe plus aucune position sur

la rive gauche de l'Elbe, depuis Wittenberg jusqu'à Shœnebeck. Ses postes se trouvent encore depuis ce dernier endroit jusqu'à Magdebourg. Le général Tchernitcheff est à Bernburg; le major de Lœwenstern à Klein-Rosenbourg, le major Czeczenski à Zœrbig. Des partis ont poussé jusqu'à Halle (où ils se sont mis en communication avec les partis du corps du général Thielemann), jusque près de Delitsch et Bitterfeld, et sur la gauche à Egeln et Wanzleben. Ils n'ont pu faire qu'un petit nombre de prisonniers, n'ayant nulle part rencontré l'ennemi en force. Le major de Lœwenstern a fait enlever un transport de treize cents boisseaux d'avoine et d'autres vivres destinés pour Magdebourg.

L'avant-garde de l'armée russe, commandée par le Comte de Woronzoff, est à Acken; l'avant-garde suédoise, sous les ordres du général Schulzenheim, à Dessau.

Le Prince Royal a chargé le général Bülow du siége de Wittenberg.

N° XLI.

Aperçu des victoires du maréchal Davoust jusqu'à la fin de septembre 1813 (1).

Après l'expiration de l'armistice, le maréchal Davoust ouvrit la campagne dans l'espoir de remporter des succès brillans; car, d'une part, il étoit supérieur en forces au général Wallmoden, et de l'autre, il méprisoit ses adversaires, parce que l'Empereur Napoléon lui avoit enjoint dans ses lettres, dont quelques-unes furent interceptées, de faire peu de cas des troupes du général Wallmoden; enfin il comptoit que les coups vigoureux que son maître alloit frapper sur l'Elbe-Supérieur lui faciliteroient encore des triomphes qui déjà ne pouvoient lui coûter beaucoup de peine. Quelques-uns de ces calculs se sont trouvés en défaut.

---

(1) Cet article est tiré de la gazette qui paroissoit au quartier-général du général Wallmoden, et avec son approbation; on doit donc le regarder au moins comme sémi-officiel. Le ton dans lequel il est rédigé est celui du mépris et de l'insulte; nous observons que les feuilles allemandes ne se sont permises ce ton qu'envers le Prince d'Eckmühl. Ordinairement elles rendent justice à la bravoure et aux talens de nos généraux, tout en les plaignant de répandre leur sang pour une aussi mauvaise cause que celle de l'ambition de Buonaparte et de l'asservissement de l'Europe.

Le maréchal marcha en avant sur divers points avec des forces supérieures, et dirigea sa course victorieuse sur Schwerin. Cependant le mouvement d'un maréchal Davoust ne ressemble pas à la vigueur des opérations d'un Napoléon : il fallut à ce maréchal huit jours pour faire quinze lieues. Il combina sa marche d'une manière si savante, qu'à Vellahn il attaqua (1) avec vingt mille hommes une division des troupes de son adversaire, et apprit, à son grand chagrin, que ni la supériorité de ses forces, ni ses talens brillans ne pouvoient en imposer. Les feuilles françoises parlent de l'affaire de Vellahn comme si le corps d'armée de Wallmoden y avoit été anéanti; le fait est que, dans ce combat, rien ne fut anéanti, si ce n'est l'espoir de ce maréchal de remporter des victoires faciles, ainsi que la confiance que ses troupes avoient peut-être dans la cavalerie qui devoit les protéger. En effet cette cavalerie reçut les Cosaques avec des mines menaçantes, mais elle se retira prudemment derrière son infanterie.

Après l'affaire de Vellahn, où le maréchal Davoust, placé à la tête de vingt mille hommes, s'étoit laissé imposer par six mille hommes, il

(1) Le 28 août. Voyez le bulletin du Prince Royal de Suède du 20 août.

marcha sur Schwerin; le général Wallmoden l'arrêta par un mouvement latéral sur Neustadt; le général Vegesack se retira sur Rostock; le général Tettenborn suivit le maréchal Davoust, harcelant son arrière-garde et coupant toutes ses communications. Il paroît que les opérations du maréchal Davoust ne devoient réellement commencer que lorsqu'il seroit maître de Schwerin. L'occupation de Wismar par la division Loison confirma cette supposition. Mais la prévoyance du maréchal fit manquer tous les calculs. Le but de son opération sur Schwerin n'avoit été que Schwerin. Le maréchal étoit pénétré de l'avantage qu'offroient de courtes lignes d'opérations; peut-être le souvenir de la grande ligne d'opération occupée naguère par son maître dans la direction de Moscou le faisoit-il encore frissonner. Quoi qu'il en soit, il termina irrévocablement ses entreprises au lac de Schwerin. Auprès de ce lac il resta dans une parfaite inactivité; mais pour qu'on ne le soupçonnât pas de s'être engourdi, le général Loison eut ordre de faire une expédition à Rostock contre les denrées coloniales. Le corps destiné à cette glorieuse opération ayant été battu par le général Vegesack à Neu-Bukow, le maréchal Davoust n'entreprit plus rien. Son inactivité fournit aux alliés l'occasion de le faire harceler de tout côté

par des Cosaques, d'enlever ses transports, de surprendre ses courriers, en un mot, de le chagriner de toutes les façons. Les Cosaques poussèrent enfin l'insolence jusqu'à lui porter quelques *hourra* à l'entrée de son camp; mais le maréchal ne voulut pas se hasarder dans les grandes plaines qui sont à la droite du lac de Schwerin. Cependant il s'éveilla subitement de sa longue torpeur; un beau jour il quitta Schwerin et Wismar (1), et se hâta de marcher en avant sur la Steckenitz. Cependant les Cosaques atteignirent encore d'un côté ses colonnes, et de l'autre elles furent atteintes par la cavalerie hanséatique, et ce mouvement coûta au maréchal beaucoup de morts et de blessés, et quelques centaines de prisonniers. Il fit halte sur la Steckenitz, où commença de nouveau une guerre d'observation. Sur la rive gauche de l'Elbe, de petites parties de troupes alliées parcouroient le pays; ennuyé de cette insolence, le maréchal Davoust voulut y mettre fin par un grand coup. Ce fut le général Pecheux qui fut choisi pour porter ce coup décisif; on lui confia sept mille hommes. Le général Wallmoden étoit placé à Wittenbourg. Il intercepta une lettre

(1) Le 3 septembre. Voyez le bulletin du Prince Royal de Suède du 10 septembre.

adressée au général Pecheux : elle lui fit connoître la destination de ce général. Sur-le-champ il se rendit en toute célérité, avec une partie de son corps, à Dæmitz, y passa l'Elbe sur un pont établi à la hâte, et marcha à la rencontre du général Pecheux. D'après l'instruction qu'il avoit reçue, ce général ne pensoit qu'à purger la rive gauche de l'Elbe; son instruction ne disoit mot du général Wallmoden, qu'il rencontra inopinément.

Ce général purgea la rive gauche de l'Elbe du général Pecheux (1); il la débarrassa si complètement des compagnons d'armes de ce général, qu'à peine huit cents en échappèrent en jetant leurs fusils. Cette expédition coûta au général françois toute son artillerie et ses bagages. Le maréchal Davoust grondera-t-il le général Pecheux? ou celui-ci se plaindra-t-il du maréchal? Le temps nous l'apprendra.

No XLII.

Bulletin autrichien, relatif aux affaires du 10 au 20 septembre 1813.

Du quartier-général de Tœplitz, le 24 septembre 1813.

Le général Thielemann a attaqué Mersebourg

(1) C'est l'affaire de Gœrde. Voyez le bulletin du Prince Royal de Suède du 20 septembre.

le 18, et, après une vive résistance, l'a pris par capitulation. Le colonel russe Orloff s'y est particulièrement distingué. Nous avons fait plus de deux mille prisonniers dans cette ville et dans les environs; ils sont en marche pour la Bohême.

Le général Thielemann est presque journellement engagé avec un ennemi supérieur en forces, et cependant l'avantage a, dans toutes les occasions, été constamment de son côté.

Après avoir, le 19, soutenu sur son front un combat de cavalerie très-vif, il a réussi à atteindre à Kœsen l'arrière-train d'une colonne d'équipages ennemis, d'enlever deux cents chariots chargés d'effets pour la cavalerie, avec plusieurs voitures appartenantes aux généraux françois, de sabrer quatre cents hommes et de faire prisonniers quatre officiers et deux cents soldats. Un général françois, dont on n'a pas pu savoir le nom, est resté sur la place.

Le général Thielemann, en faisant l'éloge de la bravoure des troupes en général, loue surtout la conduite du capitaine de cavalerie Prince de Hohenzollern, qui, emporté trop loin par son ardeur belliqueuse, a été blessé, et la valeur distinguée du Prince Biron de Courlande, du lieutenant-colonel Gassex, de Hohenzollern, et du capitaine de cavalerie Wasseige des chevau-légers de Klenau.

Le colonel Mensdorf a surpris le 20, dans le voisinage de Lützen, une colonne d'infanterie de plusieurs mille hommes, et mis en liberté six cents prisonniers autrichiens et prussiens. Plus de cent cinquante hommes de l'escorte ont été pris ou tués. Ce colonel a aussi pris, en dernier lieu, plusieurs dépêches ennemies.

Les Prussiens marchent constamment en avant. Le général Tauentzien est déjà à Elsterwerda. Le 17, son avant-garde eut un engagement très-heureux à Muhlberg avec la cavalerie françoise. Un colonel, dix-huit officiers et cinq cents soldats ont été pris. Le premier, le huitième et le quinzième régiment de chasseurs sont presque entièrement détruits.

Muhlberg est occupé par les Prussiens. Ils ont déjà enlevé sur l'Elbe plusieurs bateaux chargés de munitions.

N° XLIII.

Bulletin de l'armée de Silésie.

Du quartier-général de Bautzen,
du 25 septembre 1813.

Le 10, l'armée de Silésie se réunit au corps autrichien du maréchal de Bubna.

Le 11, les généraux Comte de Saint-Priest et

Rapozewitsch passèrent la Sprée à Schirgiswalde et à Postewitz ; le Comte de Bubna s'avança contre Neustadt. L'ennemi quitta, le 12, avant le jour, ses positions de Bautzen et de Neustadt, et se retira derrière Bischofswerda et Stolpen. Il étoit là à une marche de Dresde, et par Pirna en communication immédiate avec son aile droite.

Le 14, le Comte de Saint-Priest marcha en avant ; sa cavalerie se battit à Drebnitz. Un chef de bataillon et plusieurs centaines de soldats furent faits prisonniers.

L'ennemi fut resserré de plus en plus dans sa position de Dresde, où il commença à manquer de fourrages et de vivres, comme l'annoncent les prisonniers et la foule de déserteurs qui arrive journellement.

Le 22, le maréchal Macdonald sortit de sa position de Schmiedefeld, et se porta sur Bischofswerda. L'avant-garde, commandée par le général russe Rudczewitz et le colonel prussien de Katzler, lui disputa chaque pouce de terrain ; mais sa grande supériorité fit qu'on évacua Bischofswerda dans la soirée, après qu'il eut, par les attaques d'infanterie, souffert une perte considérable. Notre avant-garde a eu douze officiers et trois cents soldats tués et blessés.

Le 23, l'ennemi continua son attaque. L'avant-

garde lui abandonna la forêt de Bischofswerda; mais dès qu'il déboucha de cet endroit, elle fit volte face; la cavalerie sous les ordres des généraux russes Comtes Witt et Emmanuel, et la cavalerie prussienne sous le colonel de Katzler, rejetèrent l'ennemi dans la forêt. Dix officiers et plus de trois cents hommes de la garde westphalienne sont restés dans nos mains. La terre étoit couverte de morts et de blessés. L'ennemi, bien supérieur à nous par le nombre, s'avança pourtant jusqu'à Gœdau. Là le terrain s'ouvre, les forêts épaisses disparoissent; du côté de Bautzen s'étendent des plaines dans lesquelles des masses de cavalerie peuvent agir. Le général en chef fit placer le corps de Sacken dans une position couverte, pour prendre l'ennemi en flanc et en queue, lorsque, le 25, il attaqueroit l'avant-garde. L'ennemi étant jusque dans l'après-midi resté tranquille vis-à-vis l'avant-garde, le général en chef ordonna au général Sacken d'attaquer. Ses colonnes débouchèrent contre la colonne gauche de l'ennemi. La nuit empêcha de faire un mouvement sur ses derrières. Il fallut différer jusqu'au 25 au point du jour l'attaque décisive. Mais l'ennemi n'attendit pas ce mouvement; il se retira pendant la nuit sur Bischofswerda.

Il a ainsi été obligé d'abandonner, après une

perte de deux mille hommes, son troisième mouvement offensif contre l'armée de Silésie.

Le pays souffre extraordinairement de toutes ces marches de l'armée françoise. L'armée combinée a trouvé le long de la route, depuis Gœrlitz jusqu'à Schmiedefeld, tous les habitans des villes chassés de chez eux par la barbarie de leurs alliés, et obligés de s'enfuir dans le fond des forêts.

Nº XLIV.

Bulletin du Prince Royal de Suède, daté du quartier-général de Zerbst le 26 *septembre* 1813.

Le 23, à la pointe du jour, deux officiers saxons se présentèrent aux avant-postes suédois devant Wœrlitz, pour annoncer que leur bataillon étoit prêt à passer de notre côté. Le colonel Bjœrnstjerna, accompagné de quelques hussards, se rendit au-devant du bataillon pour le recevoir. Le chef, le major de Bünau, déclara au nom de toute sa troupe qu'elle demandoit à combattre pour la liberté de l'Allemagne, sous les drapeaux de S. A. R. le Prince Royal. Ce bataillon est le premier du régiment du Roi; sa force est de huit officiers et trois cent soixante hommes. Il est entré à Wœrlitz, la baïonnette au fusil et

tambour battant, et portera le nom de premier bataillon de la légion royale de Saxe. Dans trois jours au plus tard, son complet sera de huit cents hommes.

L'officier de Cosaques Obrics, détaché avec trente hommes, a pris, le 23, près de Goldwitz, après une légère escarmouche, un capitaine, deux officiers et quarante dragons saxons.

Six chaloupes canonnières suédoises, sous les ordres du capitaine Krüger, ont canonné avec succès la ville de Stettin, le faubourg de Damm et les batteries qui combinent ces deux points. Le 24 août, trois canons furent démontés à Damm. Le lieutenant-colonel Fermain, son aide-de-camp, un sergent-major et plusieurs soldats du côté de l'ennemi, furent tués, et un grand nombre blessé. Le 30 août on abattit par le canon la porte de Damm, et le premier septembre le feu fut dirigé contre la ville même.

Les chaloupes eurent quelques hommes de tués et de blessés dans ces affaires.

Afin de détourner l'attention de la garnison de Wittenberg du côté où la tranchée s'ouvriroit, et diminuer ainsi notre perte, le général Bülow reçut l'ordre de bombarder la place du côté opposé. Il a fait attaquer, le 24, à deux heures après midi, les faubourgs. Les sages dispositions faites

par le général Hirschfeld ont fait complètement réussir l'attaque. Les fauhourgs ont été emportés. L'ennemi a été culbuté sur tous les points, et nous n'avons eu que peu d'hommes blessés et pas un seul de tué. Cette attaque fait beaucoup d'honneur au général Hirschfeld.

La tranchée a été ouverte, dans la nuit du 24 au 25, du côté de Luthersbrunn. Cette nuit le bombardement a commencé, et le feu a été mis dans plusieurs endroits. Il a duré depuis dix heures du soir jusqu'à cinq heures du matin. L'incendie a pu se voir des tours de Leipzig et de Dresde. En même temps, une seconde parallèle a été ouverte du côté du château.

La cavalerie du Comte Woronzoff occupe Halle, Querfurth, Eisleben, Bernbourg et Halberstadt. Un détachement a été à Quedlinbourg. Une partie de cette cavalerie a fait sa jonction avec la grande armée de Bohême, et a marché sur les derrières du général Lefebvre, qui étoit aux prises avec le général Thielemann. Tout est dans la plus grande confusion à Leipzig. Cette ville ne peut plus suffire aux réquisitions d'argent, de vivres et de chevaux qui la frappent de toutes parts. Le peuple y est tellement malheureux, que les autorités qui y commandent ont tout à craindre. Les soldats françois sont fatigués d'une

guerre sans but, et qu'ils appellent la guerre du café et du sucre.

Le général Tchernitcheff est parti avec trois mille chevaux pour une expédition secrète.

Le major Hellwig, du corps du général Bülow, a communiqué, sur la rive gauche de l'Elbe, avec l'avant-garde du général Schulzenheim à Dessau.

Le maréchal Comte de Stedingk fait élever des ouvrages considérables en avant de Roslau, et entre l'Elbe et la Mulde. Le général Baron de Winzingerode transforme la ville d'Acken en forteresse.

Le gouvernement militaire entre l'Oder et la Vistule a mis tout le landsturm de la rive droite de l'Oder à la disposition des généraux commandant les siéges de Stettin et de Custrin; ce landsturm produira, dans un rayon de sept milles, une masse d'environ cinquante-cinq mille hommes. Celui de la rive gauche de l'Oder, dans l'étendue d'un pareil rayon, donnera un nombre égal d'hommes. Certes cette force n'est pas toute nécessaire pour hâter, conjointement avec la troupe de ligne, la reddition de ces places. Ainsi, dans un rayon de quatorze milles, une masse de cent mille citoyens est déjà organisée et prête à combattre pour la défense de leurs foyers.

Lorsque Magdebourg sera cerné, on lèvera le landsturm de cette province; à chaque pas que l'armée alliée fera en avant, elle trouvera des masses qui seront ses auxiliaires.

Les lettres arrivées de Dresde annoncent que le Prince de Neufchâtel est très-souffrant, et qu'il a fait les plus vives instances pour engager l'Empereur Napoléon à faire la paix. Si ses conseils avoient été suivis, l'humanité auroit moins à gémir.

N° XLV.

Rapport de lord Wellington, du 27 septembre 1813.

Lezaca, 27 septembre 1813.

J'AI l'honneur de vous envoyer une dépêche des 15 et 17 de ce mois, que je viens de recevoir du lieutenant-général lord W. Bentinck, et dont il résulte que son arrière-garde, commandée par le colonel Adam, a, dans la nuit du 12, été attaquée par des forces ennemies considérables dans le défilé d'Ordal, et obligée de se retirer avec une perte de quatre canons. J'espère que la perte en hommes n'a pas été grande. Je n'ai pas encore reçu la liste de la perte éprouvée par les corps qui ont pris part à cette affaire.

Je vous annonce que les troupes espagnoles qui se sont trouvées à ce combat, savoir, les régimens de Badajoz, les tirailleurs de Cadix, et les volontaires d'Aragon, qu composent une brigade d'infanterie appartenante à la division du général Sarsfield, de la seconde armée, se sont très-bien comportés, de même que le second bataillon du vingt-septième régiment, l'infanterie légère calabroise, et les compagnies de tirailleurs du quatrième bataillon de ligne de la légion allemande du régiment du Roi et de Roll. Par suite de cet événement, lord Bentinck s'est retiré dans les environs de Tarragone, et l'ennemi, à ce que j'apprends, a repassé le Lobregat.

Quant à l'armée que j'ai sous mes ordres immédiats, il ne lui est rien arrivé d'extraordinaire.

N° XLVI.

Proclamation du commandant du premier bataillon de la légion saxonne, adressée aux soldats saxons sur la rive droite de l'Elbe, en date de Zerbst le 28 septembre 1813.

Soldats qui, séparés de vos corps d'armées depuis les événemens du 6 septembre, n'avez pas voulu y retourner, parce que vous ne vouliez pas être plus long-temps des instrumens de l'op-

pression sous laquelle gémit votre patrie, sentez aussi qu'il est indigne de vous de rôder dans les forêts, et de tomber à charge au paysan pour lequel vous ne faites rien, en lui demandant ce qu'il est au-dessus de ses forces de vous fournir.

Si vous êtes bien décidés (et qui pourroit vous en blâmer?) à ne plus retourner auprès de l'armée qui est alliée avec la France, et si vous croyez que le moment n'est pas loin où le joug de la tyrannie sera brisé, alors la patrie ne sera plus obligée de courber sa tête sous le pied de l'oppresseur; ce moment où vos pères, vos frères, vos amis, ne paieront plus à cet étranger le tribut de leur sang et de leur sueur; eh bien! ayez aussi le courage et la volonté de rapprocher ce moment, et de combattre pour la cause de la liberté de vos concitoyens qui est la vôtre, ensemble avec les armées de ces nations généreuses qui ne versent leur noble sang en Allemagne que pour nous!

Déjà beaucoup de vos alliés et de vos camarades de toutes les troupes de la Confédération du Rhin sont entrés dans les rangs de ceux qui défendent la cause commune, et combattent pour la liberté de l'Allemagne; il est probable que dans ce moment les armées bavaroises et wurtembergeoises ont renoncé à l'alliance de la France;

le 25 de ce mois, le bataillon saxon du Roi, que le soussigné a l'honneur de commander, s'est séparé du corps de Régnier, et s'est réuni à l'armée suédoise.

C'est ici, sous la protection et les ordres de l'illustre Prince Royal de Suède, que dans la campagne d'Autriche vous avez connu et estimé comme votre chef, sous le nom de Prince de Ponte-Corvo, auquel le plus vif attachement et la reconnoissance vous lient, qui a vanté les efforts de bravoure que vous fîtes dans les journées des 5 et 6 juillet 1809, et qui veut aujourd'hui leur montrer un plus noble but; c'est ici que le bataillon du Roi forme le premier d'une légion saxonne, à laquelle toutes les troupes saxonnes accéderont sans doute.

Venez donc auprès de nous, auprès de vos camarades; réunissez-vous ici, où vous trouverez la plupart de vos frères d'armes qui ont été faits prisonniers, pour porter désormais les armes contre les ennemis de la liberté allemande, mériter la reconnoissance de vos compatriotes, les bénédictions de vos pères et de vos mères, et recueillir votre récompense, qui sera le bonheur de vos familles.

Officiers qui isez cette sommation, qui avez abandonné auparavant le service, ou que le ha-

sard conduit dans ces contrées, la cause de l'humanité vous réclame aussi; on vous montre le chemin de remplir le vœu de vos cœurs.

Donné à Zerbst, le 28 septembre 1813.

Le commandant du premier bataillon de la légion saxonne, ci-devant du Roi,

Signé le major DE BUNAU, au nom des officiers, sous-officiers et soldats du dit bataillon.

N° XLVII.

Bulletin du Prince Royal de Suède, daté du quartier-général de Zerbst le 30 septembre 1813.

LE 27 septembre l'ennemi a commencé à se retirer de Grossenhayn, pour passer l'Elbe à Meissen; on dit qu'il se prépare même à évacuer Dresde. Des déserteurs assurent que les magasins militaires de cette ville ont déjà été brûlés, et que la misère la plus affreuse accable les habitans. Le général Comte de Tauentzien n'a pas perdu un instant pour envoyer sa cavalerie légère à la poursuite de l'ennemi; il détache de forts partis sur la rive gauche. L'infanterie de son corps a effectué sa jonction avec le corps d'armée du

général Blücher, dont le quartier-général a été porté le 28 à Elsterwerda. Dès le 25, le général Bennigsen étoit arrivé à Zittau, et, par la coopération de ces trois corps, on peut espérer de voir bientôt l'ennemi forcé à revenir entre l'Elbe et la Saale.

Le bombardement de Wittenberg se continue avec vigueur. La nuit du 27 au 28 la ville étoit en feu dans plusieurs endroits; une tour du château a croulé par l'incendie. Outre les bombes, on y a employé des raquettes, que le capitaine anglois Bogue dirige avec beaucoup d'habileté. La garnison a riposté, et avec des canons de gros calibre, mais sans nous faire aucun mal. L'ennemi tentera peut-être une sortie; mais le général Bülow est devant cette place avec trente mille hommes, et pourra être soutenu au besoin par plus de quarante mille.

La misère des habitans de Magdebourg est à son comble. Plus de cent familles ont émigré, ne pouvant pas se nourrir. La garnison a beaucoup de malades; elle est composée de toutes les nations. L'animosité des Saxons et des Westphaliens contre les soldats françois a éclaté en rixes violentes : ils se sont tiré des coups de fusil, et les François ont braqué du canon dans les rues pour leur défense.

L'Empereur Napoléon ayant donné l'ordre à ses généraux d'emporter Dessau à tout prix, on en fut instruit assez à temps pour prévenir le général-major de Schulzenheim d'évacuer ce poste et de se retirer sur les tracés des ouvrages de la tête du pont. Ce mouvement s'exécuta le 27 entre midi et deux heures. L'ennemi ne fit aucune tentative contre le général Schulzenheim. Le colonel Bjœrnstjerna, qui étoit à Wœrlitz, reçut l'ordre de repasser sur la rive droite de l'Elbe. Avant-hier la garde des travailleurs à la tête de pont poussa une reconnoissance sur Dessau. Les postes de l'ennemi qui étoient sortis de la ville furent repoussés jusque dans les rues, et la reconnoissance rentra derrière les ouvrages. Dans cette escarmouche nous avons eu vingt hommes tués ou blessés.

On apprit bientôt après que l'ennemi, s'étant renforcé à Dessau, s'avançoit sur la tête de pont. Le maréchal Comte de Stedingk envoya à sa rencontre le colonel Bjœrnstjerna, avec mille hommes d'infanterie, peu de cavalerie, et deux canons. L'ennemi se retira précipitamment dans la ville et en ferma les portes. De jeunes officiers et soldats, emportés par une bravoure trop audacieuse, s'élancèrent sur la porte, malgré le feu de mousqueterie que les ennemis faisoient des maisons

et du haut des murs, et cherchèrent à la briser à coups de hache. Les clous et les bandes de fer y mirent obstacle. Le colonel Bjœrnstjerna ordonna aux troupes de rentrer dans la tête de pont. Lorsqu'il fut éloigné de cinquante toises, l'ennemi ouvrit la porte et fit feu avec trois pièces de canon. Le colonel s'arrêta, riposta avec son artillerie, et marcha à l'ennemi, qui rentra dans la ville, et ferma les portes. Nous avons eu deux officiers tués, quelques-uns blessés, et environ quarante hommes blessés, et trois à quatre tués. Le colonel Bjœrnstjerna a eu trois chevaux tués ou blessés sous lui.

Le soir l'ennemi sortit encore de la ville, et se porta sur le premier pont de la Mulde, gardé par un bataillon, commandé par le colonel Adlercreutz. Ce brave officier passa le pont, attaqua l'ennemi, et le poussa très-vivement dans la ville, où il referma les portes.

Hier, à neuf heures du matin, l'ennemi se présenta dans le bois, situé en avant d'Oranienbaum, entre la Mulde et l'Elbe, avec un corps d'environ sept à huit mille hommes. Nos postes s'étant repliés, l'ennemi fit mine de marcher sur les retranchemens pour les emporter. Le lieutenant-général Baron de Sandels se mit à la tête de trois bataillons, sortit de nos lignes et marcha

droit à l'ennemi. Il le culbuta et le repoussa vivement, pendant près d'une demi-lieue. Ayant reçu l'ordre de revenir sur la tête de pont, cet officier général exécuta son mouvement avec autant de régularité qu'à l'exercice. La fusillade continua ensuite avec les tirailleurs pendant quelques heures, et l'ennemi n'entreprit plus rien. Au dire des habitans, il a perdu plus de six cents hommes. Nous avons eu un officier tué, dix blessés, et environ trois cents soldats tués ou blessés.

Le maréchal Comte de Stedingk vouloit coucher dans la tête de pont, et il a fallu les instances du Prince Royal pour le faire renoncer à ce projet.

Le lieutenant-colonel Marwitz, envoyé en partisan pour appuyer les opérations du général Tettenborn, est entré à Brunswick, a surpris les troupes qui s'y trouvoient, et a fait prisonniers un colonel et quatre cents officiers et soldats.

Le capitaine russe Barotzi a été attaqué à Halle par des forces très-supérieures; mais cet intrépide officier a manœuvré de manière qu'il a repoussé l'ennemi et lui a fait des prisonniers.

Un détachement envoyé sur Mersebourg a trouvé cette ville évacuée par l'ennemi.

Le général Comte Woronzoff, ayant appris que l'ennemi s'étoit dirigé sur Cœthen, a fait marcher

à sa rencontre les capitaines Obrescoff et Lœwenstern, avec un détachement de Cosaques. Ils chargèrent trois escadrons d'hulans polonois, les culbutèrent, et prirent le commandant et quarante hommes.

Les communications de l'Empereur Napoléon avec la France sont tellement interceptées, qu'il est obligé de faire escorter ses convois par des divisions entières. Jusqu'à présent les troupes légères ont seules fait ce genre de guerre; mais depuis peu les habitans de quelques contrées suivent l'exemple des Espagnols et des Russes, et se joignent aux alliés.

La désertion est très-forte dans l'armée ennemie. Chaque jour il arrive trente à quarante hommes.

On a pris plusieurs dépêches du Comte de Dernath, ministre de Danemarck à la cour de Saxe, adressées à M. de Rosenkrantz. Comme elles sont de nature à éclairer la cour de Copenhague sur la véritable situation des affaires à Dresde, on les lui fera parvenir.

N° XLVIII.

Bulletin autrichien, du quartier-général de Tœplitz, le 1er octobre 1813.

Nous recevons à l'instant des détails circons-

tanciés sur la brillante entreprise de Platoff. Le corps qu'il a attaqué s'élevoit à huit mille hommes, étoit commandé par le général Lefebvre-Desnouettes, et consistoit presqu'entièrement en cavalerie de la garde. Le général Klenau avoit envoyé de l'infanterie et quelques escadrons de houzards pour soutenir le Comte Platoff. Celui-ci, sans attendre le général Thielemann qui devoit se joindre à lui, attaqua l'ennemi à Altenbourg avant le jour, le débusqua de sa première position, après une vive résistance, courut après lui jusqu'au-delà d'Altenbourg, et le fit poursuivre par le général Thielemann qui venoit d'arriver. Un colonel, quarante officiers, et plus de mille soldats ont été faits prisonniers dans cette affaire; cinq canons et trois étendards ont aussi été pris. Les prisonniers s'accordent à assurer que le général Krasinsky a été tué dès le commencement de l'action.

N° XLIX.

Proclamation du général Tchernitcheff, adressée aux habitans du royaume de Westphalie, et datée de Cassel du 1er octobre 1813.

Au moment où le sort des armes livre votre capitale entre mes mains, je vous annonce, au

nom de S. M. l'Empereur de Russie, mon très-gracieux souverain, et par ordre de S. A. R. le Prince Royal de Suède, commandant en chef les armées du nord de l'Allemagne, que le royaume de Westphalie, composé de provinces arrachées par la force à leur souverain légitime, cesse dès aujourd'hui; non qu'on veuille le traiter en pays conquis, mais pour le délivrer de la domination françoise.

Les nobles sentimens de mon monarque sont connus; ce fut pour soustraire l'Allemagne au joug de l'étranger et pour donner la paix au monde, qu'il a appelé ses peuples aux armes; il ne leur ordonnera de les poser que lorsque ce but glorieux aura été atteint. Le Tout-Puissant bénit évidemment cette entreprise : depuis quelques semaines l'ennemi a perdu trois cents canons et cent mille prisonniers (1); la Bavière et le Wur-

(1) Ces nombres ne sont pas tout-à-fait exacts. Une pièce que nous donnerons plus bas, après les événemens du mois d'octobre, fera voir qu'à l'époque où le général Tchernitcheff publia cette proclamation, on ne nous avoit fait, depuis le 17 août, que cinquante-cinq mille prisonniers; le nombre de canons tombés au pouvoir des alliés se montoit alors à trois cent soixante-dix-neuf. A cette époque les bulletins de Buonaparte ne parloient encore que de ses victoires.

temberg l'ont abandonné ; déjà la plus grande partie de l'Allemagne a pris les armes contre lui.

Quiconque parmi vous, en se ralliant à cette grande ligue, veut prouver qu'il n'est pas indigne du nom d'Allemand, sera accueilli par nous avec plaisir ; il sera notre frère, notre compagnon d'armes. L'Empereur, mon maître, saura le protéger, quel que soit le cours des événemens.

Je ne crains pas que quelqu'un de vous veuille encore rester attaché à un gouvernement qui, au moment du danger, vous a lâchement abandonnés. Si néanmoins cela arrivoit, et que quelqu'un voulût entreprendre une chose contraire au bien général, je serai forcé d'user de la plus grande sévérité.

Signé TCHERNITCHEFF, major-général, et aide-de-camp-général de S. M. l'Empereur de Russie, chef d'un corps d'armée.

N° L.

Bulletin russe, relatif à l'affaire du 28 septembre 1813.

Du quartier-général de Tœplitz, le 2 octobre 1813.

L'ENNEMI, inquiété dans toutes ses commu-

nications par nos corps de partisans, avoit détaché cinq brigades de la cavalerie de la garde, avec quelques régimens d'infanterie sous le général de division Lefebvre-Desnouettes, pour repousser le général Thielemann. Ce dernier, cédant à une grande supériorité de nombre, s'étoit replié jusqu'à Altenbourg.

L'hettman des Cosaques, Comte Platoff, qui, avec son corps de partisans, étoit dans les environs de Chemnitz, et s'étoit dirigé aussi vers Altenbourg, ayant reçu la nouvelle positive que le 29 septembre l'ennemi se concentroit près de cette ville, pour, vraisemblablement, fondre ensuite sur le général Thielemann, partit de Penig dans la nuit du 27 au 28 pour attaquer l'ennemi.

Au point du jour, le Prince Kudascheff, commandant l'avant-garde, rencontra l'ennemi à Windischleuba, et emporta ce village d'assaut, tandis que le colonel Illesy, avec trois escadrons de houzards hongrois, s'emparoit du grand chemin de Frohbourg et de Bona.

L'ennemi prit alors position sur la hauteur d'Oberlœdla, afin de s'assurer de la seule route qui lui restoit pour aller à Zeitz.

La résistance de l'ennemi fut très-opiniâtre.

Les attaques de cavalerie eurent lieu avec un succès inégal.

Le Prince Kudascheff ordonna alors à quelques poulks de Cosaques, et aux escadrons de chevau-légers de l'escadron de Klenau, commandés par le capitaine Buchner, d'aller par Steinwitz vers Monstab, pour prendre l'ennemi par derrière.

Cette manœuvre réussit : la cavalerie ennemie fut tournée et sabrée ; le huitième régiment de chasseurs qui accouroit à son secours fut presque entièrement détruit.

Dès neuf heures l'ennemi se retira en échelons sur la chaussée de Zeitz.

Le lieutenant-général Thielemann, en ayant été instruit, courut pour le devancer, et le colonel Mensdorf, qui conduisoit son avant-garde, rencontra, sur les hauteurs de Gross-Bœrten, les cuirassiers de la garde qui furent entièrement dispersés.

L'ennemi fit alors tous ses efforts pour atteindre Zeitz et les hauteurs au-delà, sous la protection de son artillerie et de son infanterie.

Mais l'attaque réunie des corps de cavalerie de Platoff, de Thielemann et de Mensdorf, et le feu de l'artillerie le dispersèrent aussi sur ce point.

Le reste de la cavalerie s'échappa en traversant la ville ; l'infanterie, dans le plus grand désordre,

se jeta à la hâte dans le bâtiment de la fabrique qui se trouve en avant de la ville.

Le capitaine Buchner entra dans la ville. Le lieutenant-colonel, Comte de Nostiz, poursuivit l'ennemi à travers le village qui est au-delà, et prit un canon, tandis que le Comte Karschitzky, avec les cavaliers qui avoient mis pied à terre, emporta d'assaut la fabrique, et fit prisonnières les troupes ennemies qui s'y étoient réfugiées. A l'aile gauche, le capitaine Tcherelem des houzards-hongrois attaqua une batterie ennemie, et prit un obusier.

La nuit mit fin au combat. Le nombre des prisonniers, parmi lesquels se trouve l'aide-de-camp-général du Comte Lefebvre, un colonel et quarante officiers, se monte déjà à plus de mille hommes; à chaque instant on en amène d'autres. On a aussi pris quatre cents chevaux.

N° LI.

Traité préliminaire d'alliance, signé à Tœplitz le 3 octobre 1813, entre l'Autriche et la Grande-Bretagne.

Au nom de la très-sainte et indivisible Trinité.

S. M. l'Empereur d'Autriche, Roi d'Hongrie et de Bohême, et S. M. le Roi du royaume uni

de la Grande-Bretagne et de l'Irlande, animées du désir de renouveler l'amitié et le bon accord entre leurs couronnes et leurs états respectifs, et pénétrées de la nécessité de convenir d'un commun accord dans le dessein d'accélérer l'époque si vivement désirée d'une paix générale, qui, par le rétablissement d'un juste équilibre entre les puissances, assure la tranquillité et le bonheur de l'Europe sous la garantie de bases solides et durables, sont, pour l'obtention de ce double but, convenues de conclure la présente alliance préliminaire.

A ces fins, Leursdites Majestés ont nommé leurs plénipotentiaires, savoir, S. M. l'Empereur d'Autriche, Roi d'Hongrie et de Bohême, le sieur Clément-Wenceslas-Lothaire Comte de Metternich-Winnebourg-Ochsenhausen, chevalier de la Toison d'or, grand'croix de l'ordre royal de Saint-Étienne d'Hongrie, des ordres russes de Saint-André, Saint-Alexandre-Newski et Sainte-Anne, ainsi que des ordres prussiens de l'Aigle noir et de l'Aigle rouge, et de plusieurs autres, chancelier de l'ordre militaire de Marie-Thérèse, curateur de l'académie impériale des arts réunis, chambellan actuel de S. M. I. et R. Apostolique, son conseiller privé, et ministre des conférences, ainsi que son ministre des affaires étrangères;

Et S. M. le Roi de la Grande-Bretagne, le sieur George Gordon, Comte d'Aberdeen, Vicomte de Formatine, lord Raddy, Methlic, Tarvis et Kelie, etc., l'un des seize lords écossois dans la chambre haute, chevalier de son très-ancien et très-noble ordre du Chardon, son ambassadeur extraordinaire et ministre plénipotentiaire auprès de S. M. I. et R. Apostolique;

Lesquels, après avoir échangé leurs pleins-pouvoirs respectifs, sont convenus des articles suivans.

I. Il y aura amitié et concorde sincère et constante entre S. M. l'Empereur d'Autriche, Roi d'Hongrie et de Bohême, et S. M. le Roi du royaume uni de la Grande-Bretagne et de l'Irlande, leurs héritiers et successeurs; et les anciens rapports entre les deux cours seront rétablis dans toute leur étendue. Les deux parties contractantes porteront, en conséquence, la plus grande attention à ce qu'une amitié réciproque et un bon accord soient maintenus entre elles, et à ce que tout ce qui pourroit troubler la concorde et la bonne intelligence si heureusement rétablies entre elles, soit évité. Elles conviendront au plus tôt des articles d'un traité d'alliance définitive.

II. S. M. l'Empereur d'Autriche, fermement résolue de continuer avec toute la vigueur pos-

sible la présente guerre, s'engage à employer toutes ses forces aux opérations actives contre l'ennemi commun.

III. S. M. le Roi de la Grande-Bretagne s'engage, de son côté, à soutenir de tous les moyens qui sont en son pouvoir les efforts de l'Autriche.

IV. Les deux parties contractantes agiront, dans les opérations militaires, avec le plus parfait accord. Elles se communiqueront sans réserve tout ce qui concerne leur politique. Avant tout elles s'obligent réciproquement à n'entamer avec l'ennemi commun aucune négociation séparée, et à ne conclure aucune paix, suspension d'armes, ni telle convention que ce soit, que d'un commun accord.

V. Il sera accrédité, auprès des commandans en chef, des officiers qui auront le droit de correspondre avec leurs cours et de les tenir continuellement au courant des événemens militaires et de tout ce qui se rapporte aux opérations de cette armée.

VI. Les relations commerciales entre les deux pays sont respectivement rétablies.

VII. Le présent traité sera communiqué aux alliés des deux cours.

VIII. Il sera réciproquement ratifié dans deux mois, ou plus tôt, si faire se peut.

En foi de quoi nous, plénipotentiaires soussignés, en vertu de nos pouvoirs, avons signé le présent traité préliminaire d'alliance, et y avons fait apposer notre sceau.

Fait à Tœplitz le 3 octobre 1813.

Signé Clément-Wenceslas-Lothaire, Comte de Metternich - Winnebourg - Ochsenhausen.

Aberdeen.

N° LII.

Bulletin prussien relatif à l'affaire de Wartenbourg, du 3 octobre 1813, publié le 7 octobre par les gouverneurs civil et militaire de la Silésie.

Nous nous hâtons d'annoncer au public la nouvelle heureuse d'une victoire remportée, le 3 de ce mois à Wartenbourg au-delà de l'Elbe, par la brave armée de Blücher, et surtout par les troupes invincibles de notre province.

Après que l'armée de Blücher se fut avancée jusqu'aux environs de Dresde, le général commandant en chef ne laissa dans les environs de cette ville que le général Comte de Bubna et le Prince Scherbatoff; avec les corps des généraux Comte de Langeron, de Sacken et d'York, il se

tourna subitement à droite, et se rendit en marches forcées à Elster, pour y passer l'Elbe. Dans la nuit du 2 au 3, le général en chef Blücher réussit à y établir, en face de l'ennemi, deux ponts sur le fleuve, et dès le 3, à six heures du matin, l'armée commença à y défiler. Le corps d'York passa le premier et rencontra bientôt l'ennemi. Celui-ci avoit pris près de Wartenbourg une position presque inexpugnable derrière des remparts, des fossés et des taillis. Le général Blücher le fit attaquer de front; mais en même temps il donna ordre de le tourner par sa droite à Bleddin. A deux heures après midi, l'armée avoit remporté une victoire complète. Les avant-gardes sont occupées à poursuivre l'ennemi qui fuit. Le corps d'York a été seul au feu, les troupes russes n'ayant pu passer les ponts que plus tard, et ayant par conséquent servi de réserve.

On ne peut pas encore fixer exactement les résultats de cette journée brillante; mais il est certain qu'il est déjà tombé entre nos mains onze canons et une cinquantaine de chariots de munitions ou autres. Le régiment westphalien des chevau-légers de la garde, et un régiment de cavalerie wurtembergeoise ont été presque détruits ou pris par le deuxième régiment de hussards du

Roi et par celui des hussards de Mecklenbourg. D'après le dire des prisonniers, le corps ennemi étoit de près de vingt-cinq mille hommes et commandé par le général Bertrand.

N° LIII.

Bulletin du Prince Royal de Suède, daté du quartier-général de Dessau le 4 octobre 1813.

Le Prince Royal a transféré aujourd'hui son quartier-général ici.

La tentative que l'ennemi a faite le 29 septembre pour enlever les ouvrages à peine ébauchés du pont de Roslau, lui a été plus funeste qu'on ne l'avoit cru. Les officiers et soldats prisonniers, les déserteurs et les habitans du pays s'accordent à porter sa perte à quinze cents hommes au moins. On a enterré près d'ici sept à huit cents hommes. C'est avec trois bataillons que le général Sandels lui a fait éprouver cette perte.

Le général Blücher, par une de ces marches dont l'histoire fournit à peine des exemples, et que l'enthousiasme seul de la liberté de sa patrie peut suggérer, s'est porté avec le gros de son armée des environs de Bautzen à Elster, et quoiqu'il eût avec lui un équipage de pont, il a fait

ce trajet en aussi peu de temps qu'auroit pu le faire un simple voyageur. Après avoir passé l'Elbe, il a attaqué, le 3 octobre, près de Wartenbourg, le quatrième corps de l'armée ennemie, commandé par le général Bertrand, l'a mis en déroute, lui a tué beaucoup de monde, lui a enlevé ses retranchemens, a pris seize canons, soixante-dix caissons attelés, et fait mille prisonniers.

Le lieutenant-colonel Lœwenstern s'est battu avec une poignée de Cosaques contre plus de deux mille ennemis dans les rues de Bernbourg. Après quatre heures de combat, l'ennemi ayant reçu de l'artillerie, la ville fut abandonnée, mais le lendemain elle fut reprise. L'intelligence et la bravoure qu'ont déployée les Cosaques dans cette occasion comme dans toutes celles qui se sont présentées, leur font le plus grand honneur. Ces hommes intrépides sont non-seulement les yeux de l'armée, mais encore ils combattent en ligne, dispersent des escadrons, attaquent des carrés, passent les fleuves à la nage, et se trouvent sur les derrières de l'ennemi, où ils portent l'épouvante et le désordre.

L'armée russe a passé l'Elbe aujourd'hui à Acken ; le général Winzingerode a porté son avant-garde, commandée par le Comte de Woronzoff, à Cœthen. La ville d'Acken sera sous

peu fortifiée de manière à exiger qu'on ouvre la tranchée. Ainsi voilà un point sur la rive gauche que l'ennemi a négligé, et dont l'armée combinée pourra retirer un grand avantage.

L'armée suédoise, après avoir jeté un pont de bateaux à Roslau, y a passé l'Elbe ce matin, et s'est portée de nouveau sur Dessau. Elle a poussé ses avant-postes jusqu'à Ragun et Jonitz, et a fait sa jonction avec l'armée du général Blücher. L'armée du maréchal Ney a quitté Dessau et Jonitz à cinq heures du matin. Son arrière-garde a été vivement poursuivie; on lui a fait quelques prisonniers.

Les fortifications de Roslau ont encore besoin de cinq à six jours pour être achevées. Elles ont été tracées sur un joli plan, et font beaucoup d'honneur au général Sparre.

Le troisième corps de l'armée prussienne, commandé par le général Bülow, passera l'Elbe demain, le général Comte de Tauentzien la passera aussi avec son corps. Le général Thümen restera devant Wittenberg. Ce général continuera les travaux du siége avec autant de vigueur qu'il a poussé ceux de Spandau. Si Wittenberg tombe au pouvoir des alliés, la ligne de l'Elbe leur est assurée, puisque cette place, tout en couvrant Berlin,

pourra servir de dépôt général aux deux armées combinées.

Un voyageur arrivé de Cassel rapporte que le général Tchernitcheff y est arrivé le 28, s'est emparé de la citadelle, et a mis en liberté les prisonniers d'état. On attend la confirmation de ces nouvelles.

Avant-hier le Prince Royal a passé en revue le bataillon saxon qui a passé du côté des alliés. Cette troupe avoit une très-belle tenue; elle a déclaré de nouveau sa résolution de servir la cause de l'Allemagne et de sa patrie.

On a reçu d'Angleterre la nouvelle officielle que la ville de Saint-Sébastien a été prise d'assaut le 31 août, et que la citadelle s'est rendue le 9 septembre. Le maréchal Soult avoit attaqué, le 31 août et le 1er septembre, les positions de l'armée angloise, espagnole et portugaise le long de la Bidassoa; il avoit été rejeté sur l'autre rive avec une perte considérable.

N° LIV.

Bulletin du Prince Royal de Suède, daté du quartier-général de Dessau le 6 *octobre* 1813.

L'ARMÉE ennemie se retire dans la direction de Leipzig. Le quartier-général du maréchal Ney

a été la nuit du 4 au 5 octobre à Bitterfeld. Le major Czeczensky, en poursuivant l'ennemi sur la rive gauche de la Mulde, s'est battu, avant-hier toute la journée, avec la cavalerie de l'arrière-garde; il a plusieurs fois été entouré, a tué beaucoup de monde à l'ennemi, et fait bon nombre de prisonniers. Le capitaine Obreskoff, envoyé avec quatre-vingts Cosaques sur la rive droite de la Mulde, pour lier la communication avec l'avant-garde du général Blücher, en poursuivant l'ennemi entre Oranienbaum et Golp, a pris trente-huit hommes. Le général Orourk s'est porté à Zœrbig, et le lieutenant-colonel Melnikoff à Landsberg. Lui, ainsi que le lieutenant-colonel Chrapowitzky, ont eu une affaire brillante hier, entre Landsberg et Delitsch. Le général françois Fournier étoit venu de Leipzig, à leur rencontre, avec une division de cavalerie et quatre pièces de canon. Malgré sa grande supériorité de forces, l'ennemi fut culbuté et poursuivi jusqu'aux portes de Delitsch, avec une perte considérable en tués et blessés, et cent cinquante prisonniers, dont un officier. Le lieutenant-colonel Lœwenstern continuoit de harceler devant Bernbourg la cavalerie ennemie supérieure en nombre, qui sembloit cependant vouloir se retirer sur Magdebourg.

L'aide-de-camp du Prince Royal, le major

Baron d'Essen, et le capitaine russe Krasnakutzki, se sont rendus avec un régiment de Cosaques à Delitsch. Le colonel Stael a poursuivi l'ennemi avec beaucoup de vigueur. Il s'est distingué par sa bravoure et son intelligence dans l'affaire devant Dessau le 26 septembre.

L'expédition du général Téhernitcheff a eu le succès le plus brillant. Jamais l'audace, les talens et la valeur n'ont été plus éminemment employés qu'à cette occasion. Ce général, après trois glorieux combats, est entré par capitulation à Cassel le 30 septembre. Il marcha le 24 à Eisleben, le 25 à Rosla, et évitant un corps westphalien, sous les ordres du général Bastineller, posté à Heiligenstadt, il se jeta de côté, passa par Sondershausen, et arriva le 26 au soir à Mühlhausen. De là il ne fit qu'une marche à Cassel. Le Roi ne fut informé de son arrivée que deux heures auparavant. Cernant la ville de tous côtés, il fit attaquer par des Cosaques et des hussards d'Izum les bataillons ennemis qui se trouvoient à Bettenhausen avec six pièces de canon. Par une charge brillante les canons furent enlevés, le corps ennemi dispersé, et plus de quatre cents prisonniers faits. Le colonel Bedriaga fut tué à cette occasion; cet officier, d'une rare valeur, est regretté de toute l'armée russe. On poursuivit les fuyards dans la

ville ; mais les rues étoient barricadées, et les Russes se retirèrent à la fin. Le Roi rassembla deux bataillons de gardes et un millier de chevaux, et se dirigea sur la route de Francfort. Le colonel Benkendorff chargea quatre escadrons de chevau-légers de l'escorte, dont pas un n'échappa ; il prit deux cent cinquante hommes et dix officiers. Le général Tchernitcheff apprit alors que le général Bastineller s'avançoit contre Cassel. Il fit une marche de nuit, du 28 au 29, sur Melzungen, pour aller à sa rencontre avec toutes ses forces. Le corps ennemi se dispersa ; on ne prit que vingt cuirassiers et deux canons. Les troupes qui avoient suivi le Roi se dispersèrent de même; plus de trois cents marchèrent, le 30, avec le général, contre Cassel; il se servit des pièces conquises sur l'ennemi et canonna la ville. La porte de Leipzig, avec le canon qui s'y trouvoit, fut emportée par le colonel Benkendorff. Ce fut alors que le général Tchernitcheff offrit une capitulation au général de division Alix. Celui-ci obtint la libre sortie pour les troupes françoises et westphaliennes avec armes et bagages purement militaires. Ces troupes devoient être escortées par des Cosaques jusqu'à deux milles de Cassel. La ville fut occupée par les Russes le 30 au soir. La joie des habitans a été au-delà de toute expres-

sion. La plus grande partie des troupes westphaliennes se range sous les bannières des alliés ; plus de quinze cents étoient déjà enrégimentés au départ du courrier, et la secousse donnée au royaume de Westphalie est des plus fortes.

C'est maintenant que le nord de l'Allemagne doit justifier les espérances que l'Europe a conçues du patriotisme et du courage des habitans de ces contrées.

Les avant-gardes de l'armée combinée du nord de l'Allemagne et de l'armée de Silésie ne sont éloignées que d'une demi-lieue.

La grande armée de Bohême a débouché en Saxe. L'hettman Platoff a eu, le 29 septembre, à Altenbourg, une affaire avec le général Lefèbvre Desnouettes, qui commandoit huit mille hommes, dont cinq brigades de la cavalerie de la garde. Ce corps a été complètement battu, a perdu plus de mille prisonniers, cinq canons et trois étendards, et a été poursuivi jusqu'à Zeitz ; les corps du général Thielemann et du colonel Mensdorff avoient pris part à la poursuite.

Le Prince Royal a vu défiler hier par la ville une partie du troisième corps d'armée prussien, sous les ordres du général Bülow, et aujourd'hui tout le quatrième corps, commandé par le général Comte de Tauentzien. S. A. R. a revu avec plaisir

ces braves troupes, et a été très-satisfaite de la tenue de leur armement, et de leur maintien noble et militaire.

N° LV.

Traité préliminaire d'alliance entre l'Autriche et la Bavière, signé à Ried le 8 *octobre* 1813.

Au nom de la très-sainte et indivisible Trinité.

S. M. l'Empereur d'Autriche, Roi de Hongrie et de Bohême, et S. M. le Roi de Bavière, animées du même désir de rétablir les rapports que des conjonctures malheureuses ont interrompus, et assurées que la liaison la plus intime entre elles devra avoir une influence essentielle sur le bien de leurs états; S. M. le Roi de Bavière s'étant de plus convaincue que si les efforts des puissances alliées pour mettre fin aux maux de la guerre par la voie de négociations pacifiques, n'ont pas eu le succès désiré, la faute ne peut pas leur en être attribuée, et s'étant en conséquence décidée à accéder aux vues des puissances faisant actuellement la guerre à la France, et à coopérer, conjointement avec elles, par tous les moyens qui sont en son pouvoir, au rétablissement d'un équilibre des puissances qui soit propre à fonder un véritable état de paix,

pour l'Europe; elles ont nommé pour établir les articles préliminaires d'une telle alliance, savoir :

S. M. l'Empereur d'Autriche, Roi de Hongrie et de Bohême, le Prince Henri le XV[e] de Reuss-Plauen, Grand'-Croix de l'ordre impérial de Léopold, Chevalier de l'ordre militaire de Marie-Thérèse, et de l'ordre de Saint-Hubert de Bavière; son général feld-zeugmeitre et propriétaire d'un régiment d'infanterie;

Et S. M. le Roi de Bavière, le sieur Charles-Philippe Comte de Wrede, son général de cavalerie, membre de la section de la guerre de son conseil d'état, Grand'-Croix des ordres militaire et civil du mérite de la couronne de Bavière, Grand-Officier de la légion d'honneur de France;

Lesquels, après l'échange de leurs pleins pouvoirs, sont convenus des articles suivans:

Art. I[er]. A dater du jour de la signature du présent traité il y aura paix et amitié entre S. M. l'Empereur d'Autriche, Roi de Hongrie et de Bohême, et S. M. le Roi de Bavière, leurs héritiers et successeurs, leurs états et sujets pour tous les temps à venir. Les rapports de commerce et autres entre les deux états sont aussi rétablis sur le pied où ils étoient avant la guerre.

II. Le but de l'alliance entre les deux hautes

parties contractantes est la coopération la plus active des deux puissances au rétablissement d'un état de choses en Europe qui assure à tous les états, l'indépendance et la tranquillité future. En conséquence la Bavière renonce à la Confédération du Rhin, et fera joindre sans délai ses armées à celles des puissances alliées.

III. En conséquence de l'article précédent, les hautes parties contractantes sont convenues de se soutenir réciproquement de tous les moyens que la Providence a mis en leurs mains, et de ne poser les armes que d'un commun accord.

IV. S. M. L'Empereur d'Autriche garantit, tant en son nom qu'en celui de ses hauts alliés, à S. M. le Roi de Bavière, la libre et tranquille jouissance, ainsi que la pleine et illimitée souveraineté des pays, villes, domaines et forteresses en possession desquels elle s'est trouvée avant le commencement des hostilités.

V. L'armée bavaroise fera partie de la grande armée autrichienne et alliée ; elle sera sous le commandement du chef suprême de cette armée, et sous les ordres immédiats d'un général bavarois ; elle ne sera séparée ni partagée, mais restera toujours réunie en un seul corps, sera conduite par des officiers particuliers, et sera, à l'égard de la discipline et de l'administration économique,

soumise à ses propres règlemens. Si la défense de sa propre patrie exigeoit l'assistance de cette armée, elle pourra y retourner sans obstacle.

VI. A dater du jour de la ratification du présent traité, l'armée autrichienne et bavaroise commencera à opérer en commun.

VII. Les trophées, butins et prisonniers faits sur l'ennemi appartiendront aux troupes qui les auront conquis.

VIII. Les hautes parties contractantes entameront sur-le-champ des négociations pour un traité d'alliance formel.

IX. Elles se réservent aussi, par suite du présent traité, de conclure une convention de cartel.

X. Les deux hautes parties contractantes s'engagent de la meilleure forme de n'entrer, en aucun cas, en négociation de paix ou accommodement avec l'ennemi, si ce n'est d'un commun accord; elles se promettent aussi réciproquement de la manière la plus solennelle de ne prêter l'oreille, sans se le communiquer, à aucunes insinuations ou propositions qui pourroient leur être faites médiatement ou immédiatement par le cabinet françois.

XI. Le présent traité sera ratifié par S. M. I. R. A. et par S. M. le Roi de Bavière, et les ratifications seront échangées dans l'espace de huit jours, ou plus tôt si faire se peut.

En foi de quoi nous soussignés, en vertu de nos pouvoirs, avons signé le présent traité, et y avons apposé notre sceau.

Fait à Ried, le 8 avril 1814.

Signé Henri XV[e] Prince de Reuss-Plauen.

Le Comte de Wrede.

N° LVI.

Ordre du jour du lord Wellington, daté de Lefora du 8 octobre 1813.

Le général en chef se voit forcé de renouveler l'ordre du jour du 9 juillet de cette année, auquel les troupes qui sont entrées hier en France n'ont pas obéi. D'après les informations prises par le général, des excès de tout genre ont été commis par les troupes, et même en présence des officiers qui n'ont rien fait pour les empêcher. Le général en chef a résolu de renvoyer en Angleterre certains officiers qui ont négligé de remplir leur devoir, afin que S. A. R. le Prince Régent les connoisse et les fasse punir selon son bon plaisir, puisque le général n'est pas intentionné à souffrir parmi ses troupes des officiers qui n'obéissent pas à ses ordres.

N° LVII.

Rapport de lord Wellington, en date de Lezaca du 9 octobre 1813.

Mylord, j'ai le plaisir de vous annoncer qu'ayant jugé convenable de passer la Bidassoa avec l'aile gauche de mon armée, j'effectuai ce passage le 7 du présent mois.

Le lieutenant-général sir Th. Graham ordonna à la première et à la cinquième division, ainsi qu'à la première brigade portugaise, sous le général de brigade Wilson, de passer cette rivière au-dessous du pont en trois colonnes, et au-dessus en une seule; ces colonnes étoient commandées par le major-général Hey, le colonel Greville et les majors-généraux Edouard, Stopford et Howard; le lieutenant-général don Manuel Freyre ordonna à la partie de la quatrième armée espagnole soumise à son commandement de remonter la rivière en trois colonnes au-dessus des gués où les troupes alliées, angloises et portugaises passèrent. Les premières colonnes étoient destinées à prendre les retranchemens de l'ennemi près et au-dessus d'Andaye, pendant que les autres prendroient ceux du Monte Verte et de la hauteur de

Mandale, par le moyen desquels elles tournèrent l'aile gauche de l'ennemi.

Les opérations des deux corps réussirent sur tous les points; les troupes angloises et portugaises prirent dans les redoutes et les batteries dont elles s'emparèrent sept canons, les troupes espagnoles en prirent un.

L'exemple de la constance et du courage que toutes ces troupes montrèrent m'a réjoui infiniment. Le cinquième régiment anglois éprouva une forte résistance; il attaqua à plusieurs reprises à la baïonnette, et souffrit; mais heureusement les autres corps n'ont pas fait une grande perte.

Les troupes espagnoles sous le lieutenant-général don Manuel Freyre se conduisirent admirablement bien; elles tournèrent avec beaucoup d'adresse les redoutes de l'ennemi sur les hauteurs, et s'en emparèrent. Je dois des remercîmens à ce général ainsi qu'au lieutenant-général sir Thomas Graham, et aux généraux et officiers de l'état-major-général des deux corps, pour la manière dont ils exécutèrent les mesures prises pour ces opérations.

Après avoir conduit ainsi sur le territoire de France les troupes de l'armée alliée et portugaise qui s'étoient si souvent distinguées sous ses ordres,

le lieutenant-général sir Thomas Graham remit le commandement au lieutenant-général John Hope, arrivé la veille d'Irlande.

Pendant que cela se passoit sur l'aile gauche, le major-général C. Baron Alten, avec la division légère, soutenue par la division espagnole du général de brigade Longa, attaqua les retranchemens ennemis dans le Puerto de Vero, et le feld-maréchal don Pedro Giron, avec l'armée de réserve d'Andalousie attaqua les retranchemens et les postes ennemis sur la montagne qui porte le nom de la Rhune, immédiatement à la droite de la division légère.

Le colonel Colborn du cinquante-deuxième régiment qui commandoit la brigade de Skarrett au lieu de ce général, absent par maladie, attaqua l'aile droite de l'ennemi dans un camp fortement retranché; le cinquante-deuxième régiment, commandé par le major Mein, attaqua de la manière la plus brillante les retranchemens et les prit à la baïonnette.

La brigade du major-général Kempt attaqua par le Puerto, où la résistance n'étoit pas si forte. Le major-général Charles Alten parle avec estime de l'intelligence que le général ainsi que le colonel Colborn ont montrée à cette occasion; je dois des remercîmens au major-général Alten

lui-même pour la manière dont il s'est conduit. La division légère a pris vingt-deux officiers et quatre cents hommes avec trois canons.

Ces troupes renversèrent tout ce qu'elles rencontrèrent sur leur chemin, jusqu'à ce qu'elles arrivèrent au pied du rocher sur lequel l'hermitage est situé. Elles essayèrent plusieurs fois d'emporter ce poste d'assaut ; mais il étoit impossible d'y monter, et l'ennemi resta, pendant la nuit, maître de l'hermitage ainsi que d'un autre rocher de la même chaîne où étoit l'aile droite espagnole. Hier matin il s'écoula quelque temps avant que le brouillard se dissipât et que je fusse en état de reconnoître la montagne : je la trouvai plus accessible à la droite ; je m'aperçus aussi qu'une attaque dirigée sur ce point pourroit être avantageusement combinée avec une attaque sur les retranchemens ennemis devant le camp de Sarre. En conséquence j'ordonnai à l'armée de réserve de se concentrer sur son aile droite, et, lorsqu'elle eut commencé à le faire, le feld-maréchal don Pedro Giron donna ordre d'attaquer le poste sur le rocher que l'ennemi occupoit à la droite de sa position. Il fut pris sur-le-champ. Les troupes poursuivirent leur but et s'emparèrent d'un fort situé sur une hauteur qui protégeoit le flanc droit du camp de Sarre. L'ennemi quitta tous ses

retranchemens pour défendre les approches du camp. Ils furent occupés par des détachemens de la cinquième division que le lieutenant-général Comte Dalhousie avoit, pour cet effet, envoyée au-delà du Puerto de Etchalar.

Don P. Giron plaça alors un bataillon à la gauche de l'ennemi, sur le rocher de l'hermitage. Il étoit trop tard pour avancer davantage hier soir; l'ennemi se retira de son poste près de l'hermitage, et dans la nuit il abandonna le camp de Sarre.

(Suit la nomenclature des officiers qui se sont distingués.)

N° LVIII.

Bulletin autrichien relatif aux affaires du 5 *au* 8 *octobre* 1813, *et daté de Chemnitz du* 9 *octobre* 1813.

L'ARMÉE du général de cavalerie Baron de Bennigsen étant arrivée près de Culm sur l'aile droite de la grande armée, celle-ci commença, par son aile gauche, à déboucher en Saxe.

Le 5, le gros de l'armée autrichienne arriva près de Marienberg, tandis que le général Comte de Wittgenstein atteignit les environs de Zwickau, et le général Comte de Klenau Chemnitz.

L'avant-garde du général de cavalerie Comte de Klenau avoit repoussé, le 3, plusieurs tentatives de l'ennemi pour passer le ruisseau de Flœha. Le lendemain l'ennemi avoit attaqué avec une grande supériorité, et poussé jusqu'au-delà de la ville le feld-maréchal-lieutenant Mohr : mais comme dans le même temps l'hettman Comte Platoff, arrivé près de Chemnitz, menaça le flanc droit de l'ennemi occupé à avancer, et que le feld-maréchal-lieutenant Mohr profita aussi de cet instant pour renouveler son attaque, l'ennemi fut rejeté avec une perte considérable vers Penig et Mattweyde.

Le général Comte de Pahlen, commandant l'avant-garde du général Comte de Wittgenstein, marcha avec elle, le 6, vers Altenbourg; à Zehma il rencontra les avant-postes du Prince Poniatowski dont le corps étoit à Altenbourg; il les attaqua brusquement, et les repoussa, après une affaire vive de cavalerie. Le général Comte de Klenau fit faire sur la route de Penig une reconnoissance qui repoussa l'ennemi dans la ville.

Le même jour le Roi de Naples qui étoit arrivé à Oederam avec le corps du maréchal Victor, et avec le cinquième corps de cavalerie, força, par sa grande supériorité, le passage du

ruisseau de Flœha auprès du village de ce nom. Le feld-maréchal-lieutenant Comte de Murray se retira en ordre parfait dans la position derrière Marbach. L'ennemi avoit huit régimens de cavalerie qui, ayant entrepris plusieurs attaques très-hardies. sur les masses d'infanterie, furent reçus avec le plus grand sang-froid. Un colonel ennemi fut tué à cette occasion, et plusieurs chasseurs à cheval furent pris par l'infanterie.

L'ennemi occupa avec force Augustusbourg et la hauteur entre le château et Hohen-Fichte, mais n'entreprit plus rien contre le feld-maréchal-lieutenant Comte Murray, auquel le feld-zeugmeistre, Comte Giulay avoit sur-le-champ envoyé un renfort suffisant, avec lequel il occupa les hauteurs de Waldkirchen.

Le 7, le général Comte de Wittgenstein avança vers Altenbourg avec une partie de son corps. Le Prince Poniatowski, qui s'y tenoit avec le sien, n'attendit pas l'attaque, mais se retira vers Freyberg. Dans le même temps le général de cavalerie Comte de Klenau avoit fait attaquer Penig par le feld-maréchal-lieutenant Mohr : le Prince Sulkofsky occupa, avec une division du corps de Poniatowski, cet endroit et les hauteurs situées par derrière. Dès neuf heures et demie le feld-maréchal-lieutenant Mohr le força à la retraite,

le repoussa au-delà des hauteurs situées de l'autre côté de la ville vers Geilhainet Rochlitz; et lui fit plusieurs prisonniers.

Le 8, l'ennemi qui s'étoit placé entre le Flœha et Tchoppa, devoit être attaqué; mais pendant la nuit il s'étoit retiré, et avoit marché d'Oderan à Mittenweida, ainsi qu'avoit fait tout le corps. Le gros de l'armée autrichienne avança jusqu'à Chemnitz, les avant-gardes poursuivirent l'ennemi au-delà de Frankenberg et Frankenstein, et lui prirent environ quatre caissons de munitions et plusieurs prisonniers.

Le 8, le général Baron de Bennigsen poussa son avant-garde depuis Peterswalde, sur la route de Dresde jusqu'à Zchist; en même temps le général Knorring marcha sur la gauche jusqu'à Freiberg, où il fit beaucoup de prisonniers et prit quelques chariots de munitions et bagages.

Ces mouvemens de l'armée alliée ont été cause que l'ennemi a quitté l'Elbe avec ses principales forces, et s'est porté entre Rochlitz et Eilenbourg.

Le corps du feld-maréchal-lieutenant Prince Maurice de Lichtenstein et du général Thielemann qui, dès le 7, étoient à Frauen-Priesnitz, sont chargés d'empêcher le corps d'Augereau de marcher sur Leipzig. Dans une reconnoissance

que le Prince fit, le 7, vers Cambourg et Dornbourg, le capitaine Dalquen du régiment des chevau-légers de l'Empereur, par suite d'une attaque imprévue, a fait prisonnier le colonel du vingt-septième régiment de chasseurs, avec trente hommes.

L'hettman Platoff pousse ses incursions jusqu'aux environs de Leipzig, et cherche à se mettre en communication avec les corps de partisans du Prince Royal de Suède qui, de l'autre côté, répandent déjà la terreur jusqu'à Cassel, et annoncent aux peuples d'Allemagne l'heure de leur délivrance.

Une partie du corps du Prince Poniatowski avoit attaqué, le 8, le poste de l'avant-garde du feld-maréchal-lieutenant Mohr à Penig. L'infanterie de ce feld-maréchal-lieutenant se porta de la ville dans le faubourg; l'ennemi chercha à déboucher, mais fut repoussé par une attaque bien dirigée du capitaine Werner des chevau-légers de Hohenzollern.

Ce matin les deux partis renouvelèrent le combat; le feld-maréchal-lieutenant Mohr s'étoit approché avec le gros de son corps. Le défilé étant très-difficile à attaquer sur le front, il fit marcher une colonne sur Batelsdorf à Lunzenau, prendre cet endroit et s'avancer de là sur les derrières de l'ennemi. Ce mouvement eut tout le

succès qu'on put désirer; l'ennemi ne put se maintenir long-temps à Penig. Le feld-maréchal-lieutenant Mohr, qui a dirigé cette attaque avec beaucoup de prudence et d'intelligence, le poursuivra jusqu'aux environs de Rochlitz, où se porte aussi le général Baumgarten depuis Klausnitz et le colonel O'Brien depuis Mittwayda. Dans cette poursuite on a fait à l'ennemi beaucoup de prisonniers, et, dans le nombre, plusieurs officiers.

On vient de recevoir la nouvelle positive que les armées du Prince Royal de Suède et du général Blücher ont opéré leur jonction. La position actuelle des armées alliées et ennemies fait attendre sous peu des événemens importans.

N° LIX.

Bulletin autrichien, relatif aux événemens du 5 au 10 octobre 1813.

Le 5 octobre, le Duc de Tarente fit, avec sept bataillons et plusieurs escadrons, une reconnoissance par Fischbach sur la division du feld-maréchal-lieutenant Comte de Bubna, placée dans les environs de Stolpen, sur la rive droite de l'Elbe; après avoir perdu beaucoup de monde, il fut obligé de se retirer dans la ligne qu'il avoit occupée auparavant. Le lieutenant-colonel Comte

Blankensten a, pendant plusieurs heures, tenu tête, avec beaucoup de persévérance et d'habileté, à l'ennemi supérieur en forces.

Le feld-maréchal-lieutenant Comte de Bubna rapporte de Stolpen que, le 8, il a pris d'assaut, après une résistance opiniâtre, la tête de pont de Pirna. Pendant que cela s'exécutoit, l'ennemi attira à lui la garnison de Lilienstein, en lui faisant traverser le pont qui est près de cet endroit; il leva les ancres pour faire conduire le pont de bateaux à Dresde; mais le poste de chasseurs à Raden força le commandant de ce pont, qui consistoit en dix-huit pontons et six barques, de se rendre. Notre perte fut peu considérable, mais celle des ennemis fut d'autant plus forte que la dernière barque sur laquelle ils passèrent le pont, ayant pris trop de monde, coula avec toute sa charge.

La garnison françoise qui étoit à Kœnigstein a quitté cette place qui n'est plus gardée que par des Saxons. L'ennemi a aussi abandonné la nouvelle ville de Dresde et détruit les trois ponts sur l'Elbe.

N° LX.

Bulletin autrichien, relatif au combat du 10 *octobre* 1813.

Pour arrêter, autant que possible, le corps d'Augereau qui étoit arrivé le 9 octobre à Naumbourg, le feld-maréchal-lieutenant Prince Maurice de Lichtenstein, après s'être réuni au corps du général Thielemann, fit, dans la nuit du 9 au 10, surprendre par le Baron de Veyder, colonel du septième bataillon de chasseurs, le village de Wethau, que l'ennemi avoit occupé sur la route de Weissenfels qu'il devoit prendre le lendemain. Cette entreprise audacieuse fit croire à l'ennemi qu'il étoit coupé par un corps considérable. Le 10 au matin, le corps du maréchal Augereau, composé de douze mille hommes d'infanterie et de cinq cents chevaux, se présenta devant Naumbourg en ligne de bataille.

A peine l'ennemi se fut-il aperçu de la foiblesse du corps qui lui étoit opposé, qu'il attaqua, avec des forces supérieures, le village de Wethau, que le colonel Veyder défendit courageusement jusqu'au moment où la nombreuse cavalerie ennemie eut gagné le flanc gauche du feld-maréchal-lieutenant Prince de Lichtenstein : alors il se retira en bon ordre à Pretsch.

Ici il y eut une vive affaire de cavalerie. Les Cosaques et la cavalerie prussienne commandée par le général Thielemann, fondirent avec impétuosité sur l'ennemi; leur exemple fut suivi par le régiment de dragons autrichien de Levenehr. Lorsque la supériorité de la cavalerie ennemie les força à la retraite, le régiment Vincent de chevau-légers fit plusieurs attaques dignes de son antique gloire.

Cependant l'ennemi fit successivement prendre part au combat à un plus grand nombre de nouvelles réserves; ce fut enfin la fermeté avec laquelle le-feld-maréchal-lieutenant Prince de Lichtenstein le reçut dans Pretsch, avec son infanterie et les régimens des chevau-légers de l'Empereur, qui l'empêcha d'avancer.

Après cette affaire glorieuse, le Prince de Lichtenstein se retira dans le plus bel ordre à Zeitz, et son arrière-garde, commandée par le colonel russe Orloff, se maintint jusqu'à la nuit à Meinaweh. Sa perte a été assez considérable; celle de l'ennemi doit s'être montée au moins à quinze cents hommes en tués, blessés et prisonniers.

Le général de Thielemann a de nouveau fait preuve, à cette occasion, de son intelligence et

de sa bravoure. (Suit la liste des autres officiers qui se sont distingués.)

N° LXI.

Manifeste du Roi de Bavière, du 14 octobre 1813.

Chacun connoît les rapports qui depuis huit ans attachent la Bavière à la France, ainsi que les motifs qui les ont amenés, et la fidélité scrupuleuse avec laquelle le Roi en a rempli les conditions.

D'autres états se joignirent successivement aux premiers alliés de l'empire françois. La réunion des souverains prit la forme d'une espèce de confédération dont l'histoire d'Allemagne offre plus d'un exemple.

L'acte de confédération, signé à Paris le 12 juillet 1806, quoique incomplet, établit les rapports réciproques qui devoient exister entre les états confédérés et S. M. l'Empereur des François comme protecteur de cette confédération.

La base de cette convention étoit l'intérêt réciproque des deux partis : il n'en pouvoit exister aucune autre, autrement cet acte de confédération n'eût été qu'un acte de sujétion absolue. Il paroît que le gouvernement françois le regarda dans le

fait comme tel, car, dans toutes les négociations qui suivirent cette convention solennelle, il ne prit en considération, dans l'application du principe qui rendoit la guerre continentale commune aux diverses parties contractantes, ni l'esprit ni les motifs qui avoient présidé à la formation de cet acte; il lui donna arbitrairement l'interprétation la plus étendue, et requit, en conséquence, suivant son caprice, les troupes des confédérés pour des guerres entièrement étrangères à leurs intérêts, et dont on ne leur communiquoit pas préalablement les causes.

La Bavière qui considéroit la France comme un des appuis principaux de sa conservation, et qui par conséquent ne prenoit pas garde à des irrégularités dont le principe éveilloit néanmoins ses plus sérieuses sollicitudes, remplit avec un zèle et une loyauté sans bornes ses engagemens envers la France. Aucun sacrifice ne lui fut trop cher pour répondre aux vues de son allié et contribuer au rétablissement de la paix continentale, but qu'il annonçoit comme celui qui lui faisoit renouveler ses entreprises. Ses mesures relativement au commerce, ses relations politiques se modelèrent exactement sur ce que faisoit la France, quelque coûteux que fussent ces sacri-

fices au bien-être du pays et aux penchans personnels du souverain.

L'Empereur Napoléon, ayant en 1812 résolu la guerre contre la Russie, requit la Bavière de fournir le maximum de son contingent. Il est incontestable que cette guerre étoit absolument étrangère à l'intérêt de la Bavière; il lui étoit, à tous égards, douloureux d'employer ses forces contre un état qui avoit toujours été son ami et depuis long-temps le garant de son indépendance, et contre un souverain uni par un double lien à la famille royale.

Déjà le ministère françois avoit employé les expressions les plus alarmantes, et les avoit proclamées à la face de l'Europe dans des pièces diplomatiques. Ces expressions ne tendoient à rien moins qu'à représenter les états confédérés comme étant les vassaux de la France, leurs Princes comme étant tenus, sous peine de félonie, de faire tout ce que S. M. l'Empereur Napoléon voudroit exiger d'eux, et tous les changemens que pourroit, d'après la volonté impériale, subir un état confédéré, comme n'étant que des affaires intérieures de l'empire, en quelque sorte des objets de famille, dans lesquelles aucune puissance n'avoit le droit de s'immiscer.

Quelque inquiétude que des expressions déri-

vant de principes semblables dussent causer, la Bavière résolut néanmoins, puisqu'ils n'étoient appuyés sur aucun point de droit, et qu'on pouvoit les regarder comme un abus et non comme une règle, de faire joindre l'armée françoise par trente mille hommes de ses troupes.

Les calamités inouies qui ont signalé cette campagne sont trop connues pour qu'il soit nécessaire d'en retracer la peinture affligeante.

Toute l'armée bavaroise et huit mille hommes de renfort qui l'avoient rejointe dans le courant du mois d'octobre furent anéantis; il est peu de familles que ce cruel événement n'ait plongées dans les larmes, ce qui étoit d'autant plus douloureux pour le cœur paternel de S. M., que tant de sang avoit été versé pour une cause qui n'étoit pas celle de la nation.

Cependant on faisoit des préparatifs pour une nouvelle campagne, et la Bavière, d'autant plus fidèle à son allié qu'il étoit plus malheureux, ne fit aucune difficulté de compléter les foibles restes des trente-huit mille Bavarois qui avoient combattu sous les drapeaux de la France.

Des succès brillans couronnèrent, au commencement de cette campagne, les armes de l'Empereur Napoléon si souvent victorieuses. L'Allemagne et toute l'Europe crurent que l'Empereur,

puisqu'il se trouvoit dans une situation où il pouvoit se montrer modéré sans s'exposer à être soupçonné de foiblesse, profiteroit de la médiation que lui offroit l'Autriche dans les vues les plus nobles et les plus sages, pour rendre la paix au monde ou du moins au continent.

Cet espoir agréable fut déçu; la France vit au contraire le nombre de ses ennemis s'accroître par l'accession imposante de l'Autriche à la coalition déjà formée contre l'Empereur Napoléon.

Depuis ce moment la position de la Bavière devint extraordinairement critique. L'énergie du gouvernement bavarois, et l'affection d'une nation à laquelle aucun sacrifice ne paroît trop pénible quand il s'agit de prouver son amour à un souverain adoré, avoient comme par enchantement fait naître une nouvelle armée qui marcha contre les frontières de l'Autriche.

Mais l'armée françoise à laquelle l'Empereur avoit donné le nom d'armée d'observation de Bavière, et qui s'étoit rassemblée à Wurzbourg et dans les environs, au lieu de soutenir l'armée de Bavière et de combiner ses opérations avec les siennes, reçut tout à coup une autre destination, de sorte que les troupes bavaroises, isolées des armées françoises en Allemagne et en Italie à une distance de plus de cinquante lieues, furent

coupées de toutes communications avec elles et exposées aux attaques d'armées bien plus nombreuses que l'Autriche pouvoit envoyer contre elles, ou de partisans qui auroient consommé la ruine du pays.

Dans une situation si critique, l'Empereur ne daigna pas s'occuper une seule fois des moyens de sauver ou de protéger son plus fidèle allié. On ne reçut de lui aucune parole, aucun conseil, aucune promesse encourageante qui dissipât les alarmes du gouvernement. Bien plus, la seconde armée d'observation, qui devoit se réunir sous le commandement du maréchal Augereau, ne fut pas formée, et son foible noyau qui se trouvoit encore à Wurzbourg finit par disparoître entièrement.

Abandonnée aussi complètement, S. M. eût manqué à ses devoirs les plus sacrés, si, se refusant aux vœux hautement exprimés par ses fidèles sujets, elle n'eût pas cherché à les sauver d'une ruine certaine, et à épargner à la Bavière des malheurs qui ne pouvoient en aucune manière profiter à la cause de la France.

Les souverains alliés contre cette puissance ne manquèrent pas de faire connoître à la Bavière les principes de modération dont ils étoient animés, et de lui assurer la garantie formelle de l'intégrité

du royaume de Bavière dans toutes ses dimensions actuelles, à condition que le Roi réuniroit ses troupes aux leurs, non point pour faire à la France une guerre dictée par l'ambition ou par l'esprit de conquête, mais pour assurer l'indépendance de la nation allemande et des états dont elle est composée, et engager l'Empereur Napoléon à signer une paix honorable et solide qui garantît à chacun l'existence de ses droits les plus précieux et à l'Europe un repos durable.

S. M. n'auroit pu rejeter des propositions semblables sans se grever d'une dette envers ses sujets, et sans méconnoître les principes sacrés sur lesquels seuls peut reposer leur bonheur.

Pleine de confiance en des offres si ouvertes et si magnanimes, elle a résolu de les accepter dans toute leur étendue, et de conclure avec les trois puissances confédérées, contre les projets ambitieux divulgués par le gouvernement françois, un traité d'alliance dont les hautes parties contractantes feront tous leurs efforts pour assurer l'heureux succès.

S. M. souhaite qu'une paix prompte rétablisse bientôt des rapports d'amitié appuyés sur des bases acceptables, rapports auxquels elle n'a renoncé que lorsque l'extension injuste d'une puissance qui devenoit chaque jour plus accablante,

et l'abandon total dans lequel on laissoit la Bavière au milieu de la crise la plus grave où elle se soit jamais trouvée, lui ont fait un devoir et un besoin du parti qu'elle a pris.

Réunie dorénavant d'intérêt et d'intentions avec ses illustres et puissans alliés, S. M. ne négligera rien de ce qui peut serrer plus étroitement les liens qui l'attachent à eux, et pour faire triompher la plus belle et la plus noble des causes.

Munich, le 14 octobre 1813.

N° LXII.

Ordre du jour autrichien, daté du quartier-général de Pegau le 15 octobre 1813.

L'ÉPOQUE la plus intéressante de cette lutte sacrée est arrivée. Braves guerriers! voici l'instant décisif. Préparez-vous à combattre. Les liens qui réunissent des nations puissantes pour parvenir à un seul et unique but se resserrent encore sur le champ de bataille.

Russes, Prussiens, Autrichiens, vous combattez pour la même cause, pour la liberté de l'Europe, pour l'indépendance de nos enfans, pour immortaliser vos noms. Tous pour un! chacun pour tous! que ce soit votre devise en

entrant en lice; soyez-lui fidèles au moment décisif, et la victoire est à nous.

Ch. Prince de Schwarzenberg,
Feld-Maréchal.

N° LXIII.

Ordre du jour du général Wrede, donné au quartier-général de Braunau le 15 octobre 1813.

L'Armée a vu, dans le manifeste publié par le Roi, les motifs qui ont décidé S. M. à se réunir aux puissances alliées contre la France, et à employer les troupes et les moyens que la Providence a donnés au Roi et à l'état, à la noble cause déjà couronnée par le succès dans les événemens qui se sont passés sur le bord de l'Elbe, afin d'arracher, par la force des armes, une paix juste et honorable pour les états du Roi, pour ceux des illustres alliés, et pour toute l'Allemagne.

Soldats,

Elle est belle, grande, noble, la nouvelle vocation à laquelle nous destine le Roi, notre très-gracieux souverain. Tandis que les armées valeureuses des puissances alliées avoient déjà rem-

porté les victoires les plus éclatantes et donné des exemples sans nombre de bravoure et de persévérance, que la postérité lira avec étonnement dans l'histoire, il faut aussi que par notre courage, notre obéissance et notre constance, nous obtenions les louanges de notre Roi bien-aimé, de la patrie, des puissances alliées et des peuples allemands qui gémissent encore sous un joug accablant.

Le Roi et les puissances alliées avec lui, guidés non par l'esprit de conquête, ni par aucune vue partielle, veulent que l'Allemagne soit l'Allemagne, et la France la France, et que la paix se répande sur l'Europe.

Qui de nous ne sacrifiera pas volontiers son sang, sa vie à un but aussi noble? Quiconque, dans des campagnes précédentes, a reçu des cicatrices au service du Roi et de la patrie, sera fier, après cette campagne, d'en pouvoir montrer de nouvelles; les jeunes soldats courront avec ardeur au-devant du danger, afin de partager les mérites de leurs frères d'armes plus anciens.

Appelés à agir de concert avec un nombreux corps d'armée autrichien, dont le commandement, ainsi que celui de ce corps-ci, m'a été confié, à partager les dangers et les fatigues de la campagne, nous ne pouvons former qu'un

désir, celui que par notre union fraternelle, par un partage réel, d'un côté, de tous les secours, de l'autre, de toutes les peines et de tous les dangers, nous rendions nos illustres souverains satisfaits d'avoir contracté l'alliance.

Honoré dans des campagnes précédentes de la confiance de l'armée du Roi, je vous somme, braves frères d'armes autrichiens unis à nous, de m'accorder votre confiance : je vous assure d'avance de toute la mienne.

Je ne vous chercherai que sur le champ de l'honneur et de la bravoure pour admirer vos hauts faits, et pour pouvoir les faire connoître à nos illustres souverains respectifs.

Dans ma conduite et dans mes soins pour vous je serai guidé par les mêmes principes qu'envers les troupes du Roi. Allons, atteignons, par notre courage et notre constance, ce but sublime que nos monarques nous ont indiqué.

Soldats, comme il est possible que nous sortions bientôt des états du Roi pour agir sur les points où nous conduira notre destination, songez que, dans les pays qui ne portent pas les armes contre nous, nous entrons comme amis pour les délivrer, et non pour augmenter, par des actes arbitraires, les fardeaux que, par la nature des choses, les armées imposent. Que la douceur, la modération

et une conduite affable nous y distinguent chez les habitans, afin qu'ils nous aiment et ne nous redoutent pas, et que, la guerre terminée, ils se souviennent, avec un sentiment de gratitude, de l'époque de notre arrivée et de leur délivrance.

Le général de cavalerie, commandant en chef,

Le Comte DE WREDE.

N° LXIV.

Bulletin autrichien, relatif à l'affaire du 13 *octobre* 1813.

Altenbourg, le 15 octobre 1813.

DANS la nuit du 12 au 13, le feld-zeugmeister Comte de Giulay a fait attaquer Naumbourg. Le capitaine Zadubski, des chevau-légers de Rosenberg, a exécuté, avec intelligence et résolution, cette commission avec un escadron de Rosenberg et deux compagnies d'infanterie. Il arriva sans être aperçu jusqu'à la ville, dont l'entrée étoit barricadée, de sorte qu'il réussit, à l'instant où on laissoit entrer une charrette de paysan par une des portes barricadées, à y pénétrer. La garde fut sabrée, et la garnison, qui s'étoit rassemblée sur la place du marché, fut repoussée. Elle se jeta dans la maison de ville, mais, après quelque résistance,

elle fut obligée de se rendre. Trois officiers et quatre cents soldats tombèrent en cette occasion dans les mains du capitaine Zadubski, et l'on délivra huit officiers et cent cinquante soldats prisonniers.

Les avant-gardes du général Comte de Wittgenstein et du général de cavalerie Comte de Klenau ont, dans différens petits combats livrés le 12 et le 13, fait plus de huit cents prisonniers. Le Comte de Klenau avoit, le 13 après midi, chassé l'ennemi des villages de Kœhna, Trehna, Gross-Pœsa, et de Naunhof.

Comme, dans les circonstances actuelles, il étoit important d'être bien instruit de la force de l'ennemi, le Comte de Wittgenstein, auquel on avoit adjoint le corps du Comte de Klenau, fut chargé, le 14, d'entreprendre une forte reconnoissance.

L'ennemi avoit abandonné de bonne heure Grœbern et Gossa, mais montroit une force considérable sur les hauteurs de Wachau et de Libertwolkwitz. Aussitôt que l'avant-garde du général Comte de Pahlen, soutenue de toute la cavalerie du Comte de Wittgenstein, eut marché en avant par Grœbern et Gossa, l'artillerie à cheval russe ouvrit un feu terrible contre les masses

ennemies. L'infanterie suivit la cavalerie en échelons jusqu'à Grœbern et Gossa.

Le Comte de Klenau s'avança contre Liebertwolkowitz et fit emporter d'assaut, par le régiment de cavalerie de l'Archiduc Charles, ce village, que l'ennemi avoit fortement garni d'infanterie.

Alors la cavalerie ennemie, forte d'environ huit mille hommes, se forma en une masse profonde. Conduite par le Roi de Naples en personne, et protégée par une artillerie nombreuse, elle entreprit une attaque, soutenue sans cesse par les réserves qui la rejoignoient. Les premières lignes de la cavalerie du Comte Pahlen furent obligées de céder à la supériorité du nombre. Le combat de cavalerie dans la plaine de Wachau devint extrêmement meurtrier. La brave cavalerie russe fondit de plusieurs côtés sur l'ennemi, et le repoussa. Il renouvela quatre fois ses attaques, jusqu'à ce qu'il fut entièrement mis en désordre par la valeur brillante des cuirassiers prussiens et de la cavalerie du Comte de Klenau, et enfin forcé de prendre la fuite. Cinq cents cavaliers ennemis étoient étendus morts sur le champ de bataille; plusieurs centaines de prisonniers, la plupart blessés, sont tombés dans nos mains. En général la perte de l'ennemi, qui a été principalement at-

taqué dans ses deux flancs, doit avoir été beaucoup plus considérable que celle des alliés.

Comme on acquit, par cette reconnoissance, la certitude que l'on avoit devant soi les corps des maréchaux Victor et Augereau, et des généraux Poniatowsky et Lauriston, sous le commandement du Roi de Naples, on ne continua pas l'attaque. Le combat se changea en une simple canonnade, qui dura jusqu'à la nuit.

Le Comte de Klenau vante, dans son rapport, les services importans que lui ont rendus le colonel Baron de Rothkirch de l'état-major-général, et le colonel Stein de l'artillerie. Le colonel Salis a conduit l'attaque contre Libertwolkwitz avec la plus grande bravoure; et dans la cavalerie, le capitaine Czau des houzards de l'Archiduc Ferdinand, et le premier lieutenant Kohlmayer des chevau-légers de Hohenzollern, se sont surtout distingués par leurs attaques hardies dans l'instant le plus décisif.

On a dans cette nuit pris sur différentes routes quatre courriers françois dont les dépêches sont du plus haut intérêt.

N° LXV.

Bulletin prussien sur l'affaire de Mœckern, du 16 *octobre* 1813.

Halle, le 17 octobre 1813.

Le lieutenant-général Blücher, commandant en chef l'armée de Silésie, ayant le 3 passé l'Elbe à Elster avec son armée, elle se mit en marche sur Halle, où elle entra le 11 octobre. Après un repos de quatre jours, qui étoit extrêmement nécessaire pour les hommes et pour les chevaux, le général Blücher s'avança le 15 vers Leipzig. Ce même jour il prit son quartier-général à Skeuditz. Ses avant-postes s'étendoient jusqu'à Mœckern.

Le 16, à deux heures après midi, la bataille commença près de Mœckern. Les François s'étoient retranchés jusque dans les environs de ce lieu; mais rien ne put retenir la bravoure des Prussiens et des Russes. Ils fondirent la baïonnette en avant, avec un *hourrah* terrible, sur l'ennemi, qui fut chassé de ses retranchemens et se retira dans le village de Gohlis. Il y fut aussi attaqué; mais les braves Prussiens furent repoussés trois fois. Ils réussirent, la quatrième fois, à chasser l'ennemi, qui se retira à la hâte et dans

le plus grand désordre à Leipzig. On l'y poursuivit aussi, et à huit heures du soir les Prussiens se virent maîtres du faubourg de cette ville.

Environ quarante canons et deux mille prisonniers, parmi lesquels on compte soixante-dix-neuf officiers et un colonel, ainsi que deux aigles et un grand nombre de chariots de munitions, sont les fruits de la victoire. L'ennemi a perdu en tués et blessés plus de cinq mille hommes. Notre perte a aussi été considérable. Parmi nos blessés se trouve le Prince de Mecklenbourg, qui a été transporté à Skeuditz.

Les villages de Wahren, Mœckern et Goblis ont beaucoup souffert, moins cependant par la bataille que par la retraite des François.

Aujourd'hui, 17 octobre, le général Blücher a eu son quartier-général à Lindenthal, à quelques lieues de Leipzig.

N° LXVI.

Bulletin autrichien préliminaire relatif à la bataille de Leipzig, des 16-18 octobre 1813.

Quartier-général de Rœtha,
le 19 octobre 1813.

Le 15 octobre l'Empereur Napoléon avoit réuni toutes ses forces auprès de Leipzig; son aile

droite étoit à Konnewiz, le centre à Probstheida, et l'aile gauche à Stœttçritz : les villages de Dœlitz, Wachau et Holzhausen qui garantissoient son front étoient fortement garnis de troupes. En face de l'armée du général Blücher l'Empereur Napoléon avoit placé deux ou trois corps d'armée, parmi lesquels se trouvoit aussi une partie de la garde. Le corps du général Regnier, renforcé par des détachemens d'autres corps, se trouvoit encore à Wittenberg, où il avoit passé l'Elbe, pour faire, sur la rive droite, des démonstrations contre Rosslau. Il fut résolu que la grande armée et l'armée de Blücher, qui étoit arrivée à Skeuditz, attaqueroient l'ennemi le 16 au matin. Le général Blücher se porta de Skeuditz vers Leipzig en passant le ruisseau de Partha. Le Feld-zeugmeister Comte de Giulay marcha de Lutzen vers Lindenau : le général de cavalerie Comte de Meervelt, et le corps de réserve autrichien de Pegau, par Zwenkow, dans la direction de Konnewitz : Le général de cavalerie Comte de Wittgenstein, avec les corps du lieutenant-général Kleist et du général de cavalerie Klenau, quitta sa position et marcha par Grœbern et Gossa vers Liebertwolkowitz. La grande armée attaqua à huit heures du matin. L'ennemi développa une force de cent quarante mille à cent cinquante mille

hommes : il parut surtout vouloir déborder notre aile droite, et fit paroître de grandes masses de cavalerie près de Liebertwolkowitz. La bataille commença sur tous les points par une canonnade extrêmement vive : plus de mille bouches à feu tonnèrent les unes contre les autres. L'attaque de Konnewitz par le front ne put pas s'exécuter, parce que l'ennemi défendoit la ligne avec une artillerie et une infanterie nombreuse, et que le terrain ne permettoit pas d'y porter du canon. Dès qu'on reconnut que l'ennemi dirigeoit plusieurs fortes colonnes d'attaques contre le centre et l'extrémité de l'aile droite, le général en chef feld-maréchal Prince de Schwarzenberg fit passer par Gaschwitz et Deuben sur la rive droite de la Pleisse, et défiler devant Grœbern, toute la réserve autrichienne commandée par le général de cavalerie Prince héréditaire de Hesse-Hombourg. Le général de cavalerie Comte de Wittgenstein, le lieutenant-général Kleist et le général de cavalerie Comte Klenau, repoussèrent toutes les attaques de l'ennemi. Le général en chef Barclay de Tolly (1),

(1) Nous devons, pour expliquer à quelques lecteurs ce qui pourroit les embarrasser dans cette dénomination de général en chef donnée à un officier soumis à un autre, observer qu'en Russie le titre de général en chef, qu'il faut distinguer du général commandant en chef,

soutint le centre par les corps des grenadiers et par quelques régimens de cavalerie de la garde. Dans ce mouvement le corps de Kleist s'empara de cinq canons. Au moment où la tête de la cavalerie de réserve autrichienne, commandée par le feld-maréchal-lieutenant Comte de Nostiz, déboucha par Grœbern, l'ennemi avoit réussi sur l'aile gauche à pénétrer jusqu'auprès de Grœbern avec une grande masse de cavalerie, soutenue par plusieurs corps d'infanterie. Le feld-maréchal-lieutenant Comte de Nostiz ne perdit pas un instant; avec sa cavalerie il se précipita sur la cavalerie ennemie, la culbuta, enfonça plusieurs carrés, et les dispersa entièrement. Le Prince héréditaire de Hesse-Hombourg avança jusqu'à la hauteur de Markt-Klarberg avec la division du feld-maréchal-lieutenant Bianchi, qui avoit débouché par Grœbern immédiatement après la cavalerie. Le feld-maréchal-lieutenant Bianchi dirigea le feu de son artillerie sur le flanc de la ligne ennemie, la repoussa, et prit huit canons. Alors l'ennemi entreprit, avec une audace extraordinaire, une attaque sur l'aile droite. Son intention étoit de la séparer du centre. Les Comtes de Witt-

---

désigne un grade intermédiaire entre celui de lieutenant-général et celui de feld-maréchal.

genstein et de Klenau le reçurent de nouveau avec le plus grand sang-froid, et même après qu'il eut pénétré avec sa colonne de cavalerie jusqu'auprès de Gossa, les grenadiers russes furent inébranlables dans leur position. Le feu de l'artillerie bien dirigé, et une charge brillante du régiment des Cosaques de la garde, commandé par le Comte Orloff-Denisoff, aide-de-camp-général de S. M. l'Empereur de toutes les Russies, forcèrent l'ennemi à se replier de nouveau jusque derrière Wachau. Le feld-maréchal Prince de Schwarzenberg ordonna à toute l'armée de se porter en avant pour se rendre entièrement maître du plateau de Wachau. Les gardes russes et la division de cavalerie autrichienne de Weissenwolf furent destinés à soutenir cette attaque, par laquelle l'ennemi fut repoussé bien au-delà de sa première position. Le Comte de Meervelt avoit reçu l'ordre de forcer le passage de la Pleisse, près de Konnewitz, sur les derrières de l'aile droite de l'ennemi. Après les plus grands efforts, ce général réussit vers le soir à passer la rivière; mais la grande supériorité de l'ennemi força le bataillon qui avoit passé à rétrograder. Le Comte de Meervelt eut son cheval tué sous lui, fut légèrement blessé d'une balle et tomba au pouvoir de l'ennemi. Cependant le feld-maréchal-lieute-

nant Prince Aloys de Lichtenstein, avec une partie du corps de Meervelt, maintint toute la journée sa position contre les attaques réitérées de l'ennemi. Le Comte de Giulay avança jusqu'à Lindenau, où l'ennemi, favorisé par le terrain, faisoit la résistance la plus opiniâtre; ce général prit deux canons. Le général Blücher de son côté battit l'ennemi, le chassa de Mœckern, prit un aigle des canonniers marins de la garde et trente canons, et fit deux mille prisonniers. La nuit mit fin au combat.

Le lendemain 17 le général de cavalerie Baron de Bennigsen, qui, après avoir laissé devant Dresde un corps d'armée suffisant, étoit en marche pour joindre la grande armée, ne put, malgré les plus grands efforts, avancer au-delà de Kolditz, et le feld-zeugmeister Comte de Colloredo, qui arrivoit par Freyberg et Chemnitz, ne put aller que jusqu'à Borna.

Le Prince Royal de Suède, qui étoit à Kœthen, se convainquit que les mouvemens du général Regnier n'étoient que des démonstrations. Il résolut en conséquence de se réunir au général Blücher et de couper ce corps, ou bien, dans le cas où il voudroit se réunir à la grande armée françoise, de prendre part à l'attaque générale dans les plaines de Leipzig, et s'avança encore

du général en chef Comte Barclay de Tolly, étoit formée des corps du Comte de Wittgenstein et du général Kleist, et avoit pour réserve les régimens des gardes russes et prussiens.

La troisième colonne, commandée par le Prince héréditaire de Hesse-Hombourg, étoit composée des divisions Bianchi, Prince Aloys de Lichtenstein, Comte Weissenwolf, et Comte Nostiz. Le Comte de Colloredo avec sa division suivoit cette colonne comme réserve.

La première colonne se dirigea de Seiffertsheim sur Holzhausen, la seconde de Gossa sur les hauteurs de Wachau, tandis que la troisième occupoit le plateau entre Dœsen et Lesnig.

L'ennemi fit tout ce qu'il put pour arrêter la marche de nos colonnes d'attaque; mais rien ne put résister à la bravoure des alliés. Il fut chassé de position en position, de sorte qu'à l'entrée de la nuit il étoit réduit à celle de Konnewitz par Probsthayda vers Zween-Naundorf. Il fut extrêmement serré par l'aile droite des alliés, qui lui prirent sept canons.

Le Prince Royal de Suède chassa l'ennemi qui lui étoit opposé, et s'avança jusqu'à Paasdorf, tandis que le général Blücher faisoit passer la Partha à plusieurs divisions de son armée. Deux régimens de cavalerie wurtembergeois, com-

mandés par le général de Normann, deux régimens de cavalerie et sept bataillons d'infanterie saxons, avec quatre batteries de vingt-six bouches à feu, commandés par le général de Rüssel, sortirent ce jour-là des rangs ennemis, et passèrent tout équipés du côté des alliés, afin de défendre avec eux la cause de l'Allemagne.

Dès dix heures du matin l'armée françoise commença sa retraite par les routes de Merseburg et de Weissenfels : elle l'a continuée sans interruption ce jour-là et la nuit suivante.

Comme il n'étoit pas possible de porter sur la rive gauche de l'Elster autant de troupes qu'il en auroit fallu pour attaquer avec succès l'ennemi lorsqu'il déboucheroit de Lindenau, le Comte de Giulay reçut ordre de se diriger sur Pegau avec son corps d'armée, et de faire harceler l'ennemi seulement avec ses troupes légères.

Le 19 au point du jour l'ennemi ne conservoit plus que Zween-Naundorf et les moulins de Strassenhæusern du côté de Konnewitz. L'attaque générale fut renouvelée à sept heures, et l'ennemi fut repoussé sur Leipzig. Il chercha là à gagner du temps pour sauver ses troupes, son artillerie et ses bagages; il envoya donc proposer par un parlementaire de livrer aux allies le reste des troupes saxonnes, sous la condition qu'on ne

tireroit pas sur la ville, et que l'on accorderoit à la garnison françoise la faculté d'en sortir librement avec tout ce qui s'y trouvoit appartenant à l'armée françoise.

Cette proposition fut refusée. Les alliés s'étoient, sur ces entrefaites, déjà emparés des faubourgs; l'ennemi persistoit néanmoins à vouloir défendre la ville; malgré son feu, les alliés y pénétrèrent: les Saxons, rangés sur la place, tournèrent aussitôt leurs armes contre les François; un régiment d'infanterie badois suivit leur exemple; la mêlée devint générale. Le désordre fut au comble chez l'ennemi; chaque individu ne songea plus qu'à son propre salut, et les alliés se trouvèrent maîtres de la ville.

Les résultats des opérations aussi profondément combinées qu'heureusement exécutées, et calculées sur la réunion de toutes les armées alliées sur un seul point contre la grande armée ennemie, ont été, dans ces trois jours glorieux, la prise de plus de deux cent cinquante canons et de neuf cents caissons de munitions. On a, jusqu'à ce moment, amené plus de huit mille prisonniers; parmi eux se trouvent les commandans des trois corps d'armée, les généraux Lauriston, Regnier et Bertrand, et dix autres généraux.

Le Prince Poniatowsky, nommé le 16 maréchal

de l'empire françois, ne pouvant plus s'échapper par le pont, chercha à se sauver à la nage, mais, suivant le rapport de son aide-de-camp, fait prisonnier, il s'est noyé dans l'Elster.

Tous les hôpitaux et plus de quinze mille malades et blessés sont tombés dans nos mains.

Le champ de bataille, sur une longueur de trois lieues et une largeur à peu près égale, ce champ, sur lequel on a combattu pendant près de trois jours complets pour la cause de l'Allemagne et le repos de l'Europe, est tellement couvert de cadavres ennemis que l'on peut évaluer la perte éprouvée de tous les côtés par l'armée françoise au moins à quarante mille hommes. Dans la même soirée, huit régimens d'infanterie polonois abandonnèrent les drapeaux ennemis et passèrent du côté des alliés.

La perte de l'armée alliée se monte en tués et en blessés à huit ou dix mille hommes au plus.

Les trois monarques alliés, placés, dans la journée décisive du 18 sur les hauteurs entre Wachau et Probsthayda, ont été témoins de la bravoure extraordinaire de leurs troupes.

S. M. l'Empereur et Roi a accordé sur le champ de bataille, au généralissime Prince de Schwarzenberg, la Grand'-Croix de l'ordre militaire de Marie-Thérèse; S. M. l'Empereur de toutes les

Russies, la Croix de l'ordre de Saint-George de première classe, et S. M. le Roi de Prusse, l'ordre de l'Aigle noir.

S. M. l'Empereur et Roi a aussi conféré la Grand'-Croix de l'ordre de Marie-Thérèse au général Blücher, qui, par la bravoure et la résolution avec lesquelles il a dans le cours de la guerre actuelle conduit des opérations très-difficiles, a si puissamment contribué à l'heureux résultat de cette bataille; et la Croix de commandeur du même ordre au général de Gneisenau, quartier-maître-général du général Blücher.

S. M. l'Empereur et Roi se réserve de faire connoître, avant la rédaction de la relation détaillée, les généraux et officiers qui se sont particulièrement distingués dans ces journées glorieuses.

Toutes les armées sont en mouvement pour suivre l'ennemi pied à pied.

N° LXVII.

Bulletin prussien sur la bataille de Leipzig, du 19 octobre 1813.

L'Armée de Silésie, après avoir assuré sa communication avec la grande armée et avec celle du

Prince Royal de Suède, et avoir jeté des ponts près de Halle, se mit en marche vers Skeuditz le 15 octobre. L'ennemi étoit à Radefeld et Lindenthal : on ne connoissoit pas sa force.

On ordonna, pour le 16, une attaque générale sur la position de l'ennemi. La grande armée prit la route de Borna à Leipzig; le Comte Giulay se porta de Lützen par Markranntœdt sur la même ville. A une heure l'armée de Silésie attaqua. Le Comte de Langeron délogea l'ennemi de Radefeld et marcha vers Breitenfeld sur Grosswetteritz. Le général d'York s'empara du village de Lindenthal et poussa l'ennemi sur Leipzig. Alors des masses ennemies considérables se mirent en ligne entre Entritsch et Mœckern : ce dernier endroit étoit occupé par de l'infanterie ennemie; on le prit et on le perdit de nouveau. L'ennemi plaça sur un seul point quarante canons, avec lesquels il soutint son infanterie. Successivement toute celle du corps d'York prit part au combat, pendant que, sur l'aile gauche, le corps de Langeron prit, perdit et reprit les villages de Gross- et de Klein-Wetteritz. Le corps de Sacken formoit la réserve. Il eut ordre, de la part du général en chef, de s'approcher; mais, avant son arrivée, la

bravoure des troupes avoit décidé l'affaire. L'ennemi fut entièrement culbuté à Mœckern ; la cavalerie enfonça dans son infanterie, qui se mit en fuite, et à la nuit tombante l'affaire se termina près d'Entritsch et Gohlis, devant Leipzig. Un aigle, deux drapeaux, quarante-trois canons, et plus de deux mille prisonniers sont les résultats de la bataille de Mœckern. L'armée ennemie, composée des quatrième, sixième et septième corps, étoit commandée par le maréchal Marmont. Notre perte a été considérable. Beaucoup d'officiers du corps d'York ont été blessés.

Le 17 octobre le corps du Comte de Langeron fit un mouvement contre l'aile droite de l'ennemi, qui avoit pris poste derrière Entritsch. Le lieutenant-général Wasiltchikoff marcha entre ce village et Schœnfeld, avec des Cosaques et avec quatre régimens de cavalerie, contre la ligne ennemie, qui le reçut avec une vive canonnade. L'ennemi avoit de la cavalerie sur son flanc droit. Deux régimens de celle de Wasiltchikoff se jetèrent sur elle et la culbutèrent ; elle se sauva au grand galop, derrière l'infanterie, dans le faubourg de Leipzig, éloigné de deux mille pas. Ce fut là qu'elle fut atteinte et sabrée. On fit beaucoup de prisonniers et prit cinq canons.

Cependant l'infanterie ennemie, sur les derrières de laquelle cette affaire eut lieu, resta inébranlable et dirigea dans tous les sens le feu de ses canons ; mais les hussards, ayant placé au milieu d'eux leurs prisonniers et les canons dont ils s'étoient emparés, se retirèrent vers leurs corps, quoique exposés au feu de fil de cette infanterie. Cette affaire de cavalerie a été une des plus belles et des plus hardies de cette guerre.

L'ennemi passa ensuite la Partha et se retira dans la ville de Leipzig.

Vers le soir, l'armée du Nord arriva sur l'aile gauche de celle de Silésie, et de la part de la grande armée on fut prévenu que le général Bennigsen arriveroit à point nommé pour que le 18 l'ennemi pût être attaqué de tous les côtés à la fois.

En effet, le 18 octobre au point du jour, le bruit du canon se fit entendre à la fois autour de toute l'armée françoise. D'après les dispositions convenues, le corps de Langeron devoit joindre l'armée du Prince Royal de Suède, passer la Partha dans les environs de Taucha, et se déployer le long de l'aile droite de l'ennemi ; mais le général en chef, voyant la manière dont l'ennemi avoit formé sa ligne, pensa qu'il ne seroit

pas difficile de forcer la Partha près de Mœckau; et comme par-là l'armée du Nord obtenoit une grande facilité pour déboucher par Taucha, il donna l'ordre d'attaquer. L'ennemi ne fit qu'une foible résistance, et le corps de Langeron, ayant passé la Partha, avança sur Leipzig. On étoit sur le point d'attaquer quelques régimens de cavalerie ennemie lorsqu'ils passèrent de notre côté : c'étoit des Saxons. Leur infanterie et leur artillerie passèrent du côté de l'armée du Nord. Celle-ci, qui entama l'aile gauche de l'ennemi, touchoit l'armée de Bennigsen, et cette dernière touchoit la grande armée, dont l'aile gauche s'appuyoit sur l'Elster, près de Connewitz.

Vers midi, la fumée des canons faisoit voir que toutes les armées avançoient vers un même centre : un demi-million d'hommes se battoit sur une surface de trois lieues carrées.

Le corps de Langeron trouva l'ennemi en ligne dans Schœnfeld, où il engagea une vive canonnade. Le Comte de Langeron fit prendre ce village par de l'infanterie. L'ennemi y mit le feu et le reprit; le Comte de Langeron ne put s'en emparer une seconde fois que vers la nuit, lorsque le général Sacken, dans l'intention de

le soutenir, eut attaqué avec de l'infanterie la ville de Leipzig et le Rosenthal, et divisé ainsi les forces de l'ennemi. Le corps d'York resta ce jour en réserve.

A l'entrée de la nuit l'ennemi avoit été poussé de tous côtés jusqu'aux portes de Leipzig : seulement sur la route de Lützen et Weissenfels il avoit, par des forces supérieures, obligé le corps d'observation du Comte Giulay à se retirer sur l'Elster et à lui laisser libre la route de Lützen. Sur la nouvelle de cet incident, le général en chef fit, dès la soirée, marcher à Halle le corps d'York, pour prévenir l'ennemi sur la rive gauche de la Saale, près Mersebourg et Weissenfels.

Le 19 octobre, à la pointe du jour, on vit que l'ennemi se retiroit tout-à-fait dans la ville de Leipzig. Il mit le feu à une quantité de caissons de munitions placés hors de la ville. A neuf heures il ne lui restoit que la ville, et on s'aperçut qu'il l'abandonnoit en désordre.

On attaqua sur tous les points. L'ennemi se défendit très-opiniâtrément. Le corps de Sacken emporta d'assaut les redoutes, hors la porte de Halle, et pénétra jusqu'à la porte même; mais la position de l'ennemi étoit très-avantageuse, et

deux canons placés sous la porte firent un tel feu de mitraille, que la bravoure des troupes ne put surmonter cet obstacle.

Par ordre du général en chef, un renfort, détaché du corps du Comte de Langeron, suivit au pas de charge la rive de la Partha, à travers les précipices qui la bordent : ce mouvement décida la prise de la porte de Halle, après laquelle l'ennemi abandonna en déroute sa position.

L'armée du Nord avoit emporté la porte de Grimma et se battoit à l'esplanade. De quatre côtés, les soldats des quatre plus grandes nations de l'Europe entrèrent dans Leipzig pour s'y donner en amis les mains.

Toutes les troupes allemandes qui étoient dans la ville se rendirent. Les généraux Regnier et Lauriston, avec un grand nombre de généraux, et une foule de prisonniers (on les estime au-delà de trente mille hommes) tombèrent entre nos mains. Dans la seule ville de Leipzig on prit cent trois canons et plus de deux cents caissons de munitions.

On a trouvé dans la Pleisse le corps du Prince Poniatowski.

L'ennemi s'enfuit par Lützen. On ne prévoit pas comment il pourra échapper. L'Empereur Napoléon, avec vingt mille hommes de ses gardes, faisoit l'arrière-garde.

C'est ainsi que la bataille de Leipzig, qui a duré quatre jours, a décidé du sort du monde.

N° LXVIII.

Bulletin du Prince Royal de Suède sur la bataille de Leipzig, daté du quartier-général de Leipzig le 21 *octobre* 1813.

Les mouvemens et les marches de l'armée combinée, qui ont précédé les grands résultats qu'on vient d'obtenir, ont dû suspendre la publication des nouvelles sur les operations, afin de pouvoir présenter à la fois les plans et leurs effets.

L'Empereur Napoléon quitta Dresde le 5 octobre, et marcha en deux colonnes sur Meissen, l'une par la rive gauche, et l'autre par la rive droite de l'Elbe. Arrivé à Wurzen, il arrêta ses troupes. Ce mouvement, retardé de quatre jours, a été funeste à l'armée françoise, et a détruit dans deux batailles le prestige de l'invincibilité de Napoléon. Les armées de Silésie et du nord de l'Allemagne étoient sur la rive gauche de l'Elbe. Elles ne possédoient, à la vérité, ni poste, ni place forte sur ses deux rives; mais fortes de leur union et de la bravoure des soldats, elles étoient résolues de ne point repasser ce fleuve avant d'avoir donné ou reçu une bataille.

Le Prince Royal et le général Blücher, voulant

sortir promptement de cette situation précaire, se réunirent avec le Prince Guillaume de Prusse le 7 octobre à Mühlbeck, sur la Mulde. Il fut arrêté qu'on marcheroit sur Leipzig. L'Empereur Napoléon, cherchant à gagner de vitesse, forma le dessein d'attaquer l'armée de Silésie. Il marcha contre elle, dans l'intention de percer sa ligne et de l'empêcher de regagner son pont de Wartenbourg. Ce mouvement avoit été prévu, et l'armée de Silésie passa de la rive droite à la rive gauche de la Mulde. Dans la nuit du 10 au 11 les deux armées quittèrent leurs positions de Zœrbig, Jessnitz et Radegast, pour se porter derrière la Saale : l'armée de Silésie sur Halle, et celle du nord de l'Allemagne sur Rothenbourg et Bernbourg. L'Empereur Napoléon, étonné de cette marche, arrêta son mouvement sur l'Elbe, et prit ensuite la résolution de le continuer. Il s'empara de Dessau, des ouvrages et du pont de Roslau; envoya deux corps d'armée sur Wittenberg, et fit attaquer le général Thümen, commandant le blocus de la forteresse. Ce général, après s'être vaillamment défendu, se replia sur le corps du général Tauentzien, qui avoit repassé l'Elbe. L'ennemi marcha immédiatement sur Roslau et attaqua le général Tauentzien qui, par suite de ses instructions, fit un mouvement en arrière pour couvrir Berlin.

L'ennemi se porta sur Acken dans l'intention d'y détruire le pont. Les troupes postées sur la rive droite défendirent les approches de quelques batteries à peine ébauchées, mais enfin elles furent obligées de se retirer sur la rive gauche du fleuve, et enlevèrent quelques bateaux du pont. Elles n'éprouvèrent aucune perte. Celle qui a eu lieu dans les affaires précédentes, dans les environs de Dessau, de Coswig et de Wittenberg, ne se monte pas à plus de quatre cents hommes.

Toutes les nouvelles ayant annoncé que l'Empereur Napoléon avoit réuni des forces considérables entre Düben et Wittenberg, pour déboucher par cette ville sur Magdebourg et sortir de sa position aventurée, l'armée du nord de l'Allemagne repassa la Saale le 13 et se porta sur Cœthen, dans le dessein de suivre la marche de l'armée de l'Empereur et de l'attaquer partout où elle la rencontreroit. On apprit que le 14 octobre il y avoit sur la rive droite de l'Elbe le quatrième et septième corps avec le deuxième de cavalerie; le dixième à Wittenberg; le troisième à Dessau; à Düben la vieille et la jeune garde. Le Duc de Raguse étoit à Delitsch. L'ennemi fit attaquer la ville d'Acken le même soir. La division du Prince de Hesse-Hombourg s'y porta, mais le général Hirschfeld avoit déjà réussi à repousser une partie du

troisième corps françois, qui avoit fait cette attaque.

Le pont d'Acken étoit rétabli, et tout se préparoit à passer l'Elbe de vive force, lorsque des rapports arrivèrent, annonçant que l'Empereur Napoléon avoit fait rétrograder plusieurs corps d'armée, et qu'il réunissoit ses troupes entre Düben et Wurzen. Cependant la présence des deux corps entre Dessau, Wittenberg et Düben devoit faire soupçonner quelque dessein de sa part de frapper un grand coup, après être parvenu à donner le change sur ses projets. Continuellement observé, ses marches étoient connues, et celles de l'armée du nord de l'Allemagne en furent naturellement la suite. Cette armée se dirigea, le 13 octobre, sur Halle. L'Empereur, croyant qu'elle alloit repasser la Saale, concentra la sienne dans les environs de Leipzig. La grande armée de Bohême, commandée en chef par le Prince de Schwarzenberg, s'approchoit en même temps de cette ville, et chaque minute faisoit empirer la situation de l'armée françoise. Le 16 octobre, l'armée du nord de l'Allemagne, au lieu de se porter sur la Saale, prit à gauche et dirigea sa marche sur Landsberg. Le général Blücher, qui avoit déjà marché sur Skeuditz, s'étoit porté sur Freyroda et Radefeld, où il avoit attaqué

l'ennemi le même jour et l'avoit forcé, après un combat très-opiniâtre, de se retirer derrière la Partha. Il prit à cette occasion deux mille prisonniers, un aigle et trente pièces de canon.

Tous les avis annonçoient que l'Empereur Napoléon attaqueroit l'armée de Silésie le lendemain avec la majeure partie de ses forces réunies. L'armée du nord de l'Allemagne se mit en marche le 17, à deux heures du matin, de sa position de Landsberg, et arriva de bonne heure sur les hauteurs de Breitenfeld où elle campa. La journée fut tranquille. Le lendemain matin le Prince Guillaume de Prusse et le général Blücher se réunirent chez le Prince Royal. S. A. R. fut informée que l'armée de Bohême devoit attaquer l'ennemi le même jour, et elle résolut de participer vigoureusement à cette attaque. Il fut convenu avec le général Blücher que l'armée du nord se porteroit sur Taucha pour se lier par sa gauche à l'armée du général Bennigsen, et que le corps du général Comte de Langeron agiroit, pour la journée, sous les ordres de S. A. R. La canonnade se fit entendre du côté de l'armée de Bohême quelques instans après; les troupes se mirent en marche pour passer le ruisseau de la Partha. Le corps du général Bülow, et la cavalerie du général Winzingerode, qui formoient l'extrême gauche, se

dirigèrent sur Taucha. L'armée russe, dont l'avant-garde étoit commandée par le lieutenant-général Comte de Woronzoff, passa le ruisseau à gué dans les environs de Grasdorff. L'armée suédoise passa entre cet endroit et Plaussig. Déjà dès la veille, le général Winzingerode avoit fait occuper Taucha et pris dans cette ville trois officiers et quatre cents hommes. L'ennemi, sentant cependant toute l'importance de ce point, en avoit délogé les Cosaques et occupé le village avec des forces considérables. Le général Baron de Pahlen, vaillamment secondé par le colonel Arnoldi, de l'artillerie à cheval, qui eut la jambe emportée à cette occasion, fit une charge brillante, s'empara du village, cerna deux bataillons saxons qui s'y trouvoient, et les fit prisonniers. La cavalerie s'avança alors et fit sa jonction avec l'avant-garde du général Comte de Neipperg, faisant partie d'une division autrichienne, commandée par le général Comte Bubna, appartenant à l'armée du général Bennigsen. L'hettman Platoff étoit arrivé en même temps avec ses Cosaques, et peu d'instans plus tard S. A. I. le Grand-Duc Constantin.

L'ennemi, qui avoit abandonné le village de Paunsdorff, y jeta bientôt après de l'infanterie et plusieurs batteries. Le corps du général Bülow,

qui arrivoit, reçut l'ordre de faire attaquer ce village ; il fut emporté avec une grande bravoure. L'ennemi commença une vive canonnade. Plusieurs batteries russes et prussiennes y répondirent et se couvrirent de gloire. La cavalerie russe, les généraux Orourk, Manteuffel, Pahlen, Benkendorff et Chostak à la tête, resta pendant plusieurs heures sous le feu de cent pièces d'artillerie avec un aveugle mépris de la mort, qui imposa fortement à l'ennemi. Vers trois heures il commença à faire déboucher ses masses des villages de Sellershausen et Volkmersdorff. Le Prince Royal ordonna à la cavalerie russe de les charger. Le mouvement de l'ennemi fut ralenti ; il perdit quatre canons, et rentra dans les villages. Quelques instans après, le général Manteuffel fut frappé d'un boulet de canon dont il est mort depuis. Cet officier estimable est généralement regretté.

Nos colonnes s'ébranloient vers Leipzig, lorsque l'on vit déboucher, entre Mœlkau et Engelsdorff, de fortes masses ennemies, qui faisoient mine de tourner notre gauche. Le général Bubna, qui se trouvoit placé devant le village de Stetteritz, fit faire un changement de front à ses troupes, qui fut exécuté par le général Comte de Neipperg, et l'ennemi se trouva ainsi en présence de

sa division. Un officier d'artillerie saxonne étoit déjà passé de notre côté avec dix pièces de canon. Les troupes placées sur ce point ne paroissoient pas assez nombreuses. Il falloit les augmenter. Le Prince de Hesse-Hombourg reçut l'ordre de s'y porter, et il fit son mouvement avec la même précision et la même régularité qu'à une manœuvre de parade. Le général Bülow s'empara, au pas de charge, des villages de Stüntz et Sellershausen, fortement occupés et garnis d'artillerie. La résistance étoit opiniâtre; les troupes prussiennes s'y maintinrent pendant toute la nuit, malgré les efforts renouvelés de l'ennemi. Cette attaque décida l'issue de la journée de ce côté. L'ennemi avançoit cependant toujours sur notre gauche, pour arrêter notre marche sur Leipzig. L'artillerie manquant là, le Prince Royal chargea le général russe, Baron de Witt, d'inviter de sa part l'officier commandant les batteries saxonnes, à lui rendre le service de faire usage de son artillerie, jusqu'à l'arrivée des batteries de l'armée, retenues dans les défilés. Cet officier, ayant déjà servi sous le Prince, s'empressa de le faire, et dix pièces, peu auparavant destinées à consolider l'esclavage de l'Allemagne, furent employées de suite à en assurer l'indépendance. Cet exemple doit prouver aux conquérans que la crainte

qu'ils inspirent cesse avec la puissance qui l'a créée. Le colonel Diederichs, commandant l'artillerie russe affectée au corps du général Bülow, rendit de grands services à cette occasion. Il en fut de même du capitaine Bogue, commandant la compagnie de Raquettiers anglois. Ce brave officier fut tué, et est regretté de tous. Les raquettes produisirent l'effet le plus décisif.

L'ennemi fit dans l'intervalle déboucher de Leipzig, par sa gauche, un corps très-considérable qui se dirigea contre le général Comte Langeron. Ce général qui, avec ses troupes, avoit déployé une grande valeur en emportant le village de Schœnefeld, eut besoin d'appuyer le général Comte de Saint-Priest, qui manquoit d'artillerie. Vingt pièces suédoises, sous les ordres du général Cardell, étant arrivées au galop, ce point fut assuré, et par un feu vif et soutenu l'ennemi fut obligé de se retirer précipitamment.

La nuit étant survenue, l'armée bivouaqua.

Les généraux Suchtelen, Stewart, Vincent, Pozzo di Borgo et Krusemark ont été pendant plusieurs heures sous le feu le plus vif. Le premier a eu un cheval tué.

Le lendemain matin à cinq heures l'ennemi s'étant retiré de Volkmersdorff dans les faubourgs de Leipzig, le Prince Royal donna l'ordre au général Bülow de s'emparer de la ville. Celui-ci chargea le Prince de Hesse-Hombourg de l'attaque ; la division du général Borstell fut destinée à la soutenir. La porte étoit garnie de palissades, les murs étoient crénelés ; malgré cela nos troupes forcèrent le passage dans les rues, lorsque le Prince de Hesse-Hombourg fut blessé par une balle. L'ennemi ayant occupé toutes les maisons, le combat devint très-violent et resta indécis pendant quelque temps. Six bataillons suédois arrivés au secours avec une batterie, rendirent des services essentiels. Le major de Dœbeln fut tué. C'est une véritable perte pour l'armée. L'artillerie suédoise étoit dirigée par le major Edenhjelm, qui fut grièvement blessé. Le général Borstell prit le commandement à la place du Prince de Hesse-Hombourg ; il arriva avec des troupes fraîches ; la ville fut maintenue, et tout ce qui ne se rendit pas fut tué.

Cinq bataillons de chasseurs russes, de l'avant-garde du général de Woronzoff, s'étoient avancés sur ces entrefaites pour soutenir les troupes prussiennes et suédoises dans l'attaque de la ville. Le quatorzième régiment de chasseurs, conduit

par le colonel Krassowski, emporta la porte de Grimma, et s'empara de plusieurs canons.

Le général Baron d'Adlercreutz s'est porté partout où le danger étoit le plus grand, en animant les troupes par son valeureux exemple.

Comme l'ennemi devoit faire sa retraite par les défilés de la Pleisse, les bagages, les canons et les troupes se pressèrent pêle-mêle par le peu de passages qui leur restoient ouverts, et qui furent bientôt barrés par cette confusion générale. Personne ne pensa plus qu'à se sauver. Les avant-gardes de l'armée de Silésie et du général Bennigsen entrèrent presque en même temps par les autres portes de la ville. Les Empereurs d'Autriche et de Russie, le Roi de Prusse et le Prince Royal se réunirent à Leipzig, à la suite de cette brillante victoire.

Les résultats des batailles de Leipzig sont immenses et décisifs. Déjà dans la journée du 18 l'Empereur Napoléon avoit commencé à mettre son armée en retraite, sur la route de Lützen et de Weissenfels. Lui-même n'est sorti d'ici qu'à dix heures du matin le 19. Trouvant la fusillade déjà établie à la porte de Ranstædt vers Lützen, il fut obligé de sortir, pour sa personne, par celle de Pegau. Les armées alliées ont pris quinze généraux, et parmi eux les généraux Regnier et

Lauriston, commandant des corps d'armée. Le Prince Poniatowski s'est noyé en voulant passer l'Ester. Le cadavre du général Dumoustier, chef de l'état-major du onzième corps, y a été trouvé. Plus de mille hommes se sont noyés dans cette rivière. Le Duc de Bassano s'est sauvé à pied; le maréchal Ney doit être blessé. Plus de deux cent cinquante pièces de canon, neuf cents caissons et au-delà de quinze mille prisonniers sont tombés au pouvoir des alliés, avec plusieurs aigles et drapeaux. L'ennemi a abandonné ici plus de vingt-trois mille blessés et malades, avec tout le service des hôpitaux.

La perte totale de l'armée françoise doit monter à près de soixante mille hommes. D'après tous les calculs, l'Empereur Napoléon n'a pu sauver du désastre général que soixante-quinze à quatre-vingt mille hommes. Toutes les armées alliées sont en mouvement pour le poursuivre, et on amène à chaque instant des prisonniers, des bagages et de l'artillerie. Les troupes allemandes et polonoises désertent en foule ses étendards, et tout annonce que la liberté de l'Allemagne a été conquise à Leipzig.

L'on ne conçoit pas qu'un homme qui a commandé dans trente batailles rangées et qui s'est élevé par la gloire militaire, en s'appropriant

celle de tous les anciens généraux françois, ait pu concentrer son armée dans une position aussi défavorable que celle où il l'avoit placée. L'Elster et la Pleisse sur ses derrières; un terrain marécageux à parcourir, et n'ayant qu'un seul pont pour faire passer cent mille hommes et trois mille voitures de bagage. L'on se demande si c'est là le grand capitaine qui jusqu'ici a fait trembler l'Europe?

N° LXIX.

Relation officielle autrichienne des batailles de Leipzig, des 16 *et* 18 *octobre* 1813.

Dans les premiers jours d'octobre, l'armée de Pologne, commandée par le général en chef Baron de Bennigsen, arriva à Tœplitz. Elle prit, avec le corps autrichien sous les ordres du feldzeugmeister Comte de Colloredo, possession de l'importante position de flanc près de Kulm, dans laquelle la grande armée alliée s'étoit, durant tout le mois de septembre, maintenue dans une défensive imposante et menaçante, qui n'avoit pas permis à l'ennemi de se diriger avec toutes ses forces contre l'armée de Silésie, sous le général Blücher, ou contre l'armée du nord de l'Allemagne. de S. A. R. le Prince Royal de Suède,

et qu'il avoit plusieurs fois, mais toujours vainement, tenté d'attaquer de front.

L'armée ennemie étoit déjà très-fatiguée par des marches continuelles, et l'activité des divers corps de partisans sur les derrières lui avoit ôté la possibilité de tirer des provisions des environs d'Erfort et de Leipzig. L'instant étoit arrivé où l'offensive, prise généralement par toutes les armées alliées et conduite avec un accord rare, devoit décider cette campagne, et avec elle le sort de l'Allemagne.

Le 3 octobre, la grande armée alliée, commandée par le feld-maréchal Prince de Schwarzenberg, se mit en mouvement. Elle déboucha par Commotau, et prit sa direction vers Chemnitz, afin de manœuvrer contre Leipzig, de se réunir dans les environs de cette ville à l'armée de Silésie, et, si l'ennemi s'y étoit concentré, de l'attaquer. Le général Blücher avoit, le 3 octobre, avec l'armée de Silésie, forcé le passage de l'Elbe à Warthausen. Par sa superbe marche de flanc derrière la Saale, à l'instant où l'ennemi alloit fondre sur lui avec sa principale force, il obligea l'Empereur Napoléon à renoncer à sa marche sur Magdebourg, et à se tourner contre la grande armée qui déjà s'approchoit de Leipzig.

S. A. R. le Prince Royal de Suède, qui le 4 oc-

tobre avoit passé l'Elbe à Roslau et à Acken, fut aussi invitée à concourir à cette opération importante et décisive, et les mouvemens si bien combinés de l'armée de Silésie lui donnèrent la possibilité de rester sur la rive gauche de l'Elbe sans danger pour ses communications.

Après les combats sur la Flœha le 6, et à Penig le 8 et le 9 octobre, on acquit la certitude complète, qu'excepté le corps du maréchal Saint-Cyr et une division du premier corps d'armée, il n'étoit resté aucun ennemi sur l'Elbe-Supérieur. En conséquence, l'armée du général Bennigsen s'avança aussi par Peterswalde contre Dresde, mais après avoir laissé devant cette place un corps proportionné; elle se tourna de même vers Leipzig. On fit venir en grande hâte le Comte de Colloredo par Freyberg et Chemnitz, et la deuxième division légère, sous le feld-maréchal-lieutenant Comte de Bubna, qui, le 13, avoit passé l'Elbe, cotoya la marche de l'armée du général Bennigsen, et marcha de Nossen sur Wurzen.

Le 14, tandis que la plus grande partie de la grande armée campoit près d'Altenbourg, le Comte de Wittgenstein entreprit, avec les corps de Kleist et de Klenau, à Gossa et à Libertwolkwitz, une reconnoissance contre les corps

réunis des maréchaux Victor, Augereau, du Prince Poniatowski, et le cinquième corps de cavalerie sous le général Latour-Maubourg, d'où il résulta un combat très-honorable pour la cavalerie de l'armée alliée. Le 15, le Comte de Wittgenstein resta dans sa position avec le corps de Kleist, derrière Grebern et Gossa, et le corps de Klenau derrière Libertwolkwit. Le gros de la grande armée se concentra dans les environs de Pegau; le corps du feld-zeugmeister Comte Giulay étoit à Lützen, et avoit son avant-garde à Mark-Ranstædt; il entretint ses communications avec l'armée de Silésie qui étoit arrivée à Skeuditz et occupoit Mersebourg. Tous les rapports confirmoient la nouvelle que l'Empereur Napoléon, à l'exception du septième corps envoyé contre Wittenberg, pour débloquer cette place et menacer les communications de l'armée du Prince Royal de Suède, avoit rassemblé toutes ses forces à Leipzig.

Pour ne pas laisser à l'Empereur Napoléon, dans un moment aussi décisif, l'avantage de l'attaque, le généralissime Prince de Schwarzenberg résolut de l'attaquerle 16 avec la grande armée alliée, sans attendre les armées du Prince Royal de Suède et du Baron de Bennigsen qui s'approchoient, et qui devoient arriver le lendemain. Le

général Blücher offrit de partir en même temps de Skeuditz avec l'armée de Silésie, dem archer contre Leipzig, et d'attaquer l'ennemi qu'il trouveroit devant lui.

L'ennemi s'étoit tenu tranquille le 15; sa position, le 16 au matin, étoit la suivante : le corps du maréchal Marmont étoit à Lindenthal, vis-à-vis l'armée de Silésie; le corps du général Bertrand occupoit Lindenau et Leipzig; les corps des maréchaux Macdonald, Victor et Augereau, du général Lauriston et du Prince-Poniatowski, ainsi que deux corps de cavalerie, occupoient une position très-avantageuse sur la rive droite de la Pleisse; les villages de Connewitz, Lœsnig et Dœlitz étoient fortement occupés par l'ennemi; il y appuyoit son aile droite sur la vallée marécageuse de la Pleisse, et s'étendoit sur le rideau qui domine de Wachau à Libertwolkwitz. La vieille et la jeune garde étoient à Probsthayda en réserve. Ces troupes ennemies, opposées à la grande armée alliée, s'élevoient au moins de cent quarante à cent cinquante mille hommes; et toute l'armée ennemie rassemblée près de Leipzig, y compris le septième corps, qui, le 16, étoit encore à Eulenbourg, se montoit à deux cent mille hommes. La grande armée alliée fit son attaque de la manière suivante : le Comte de Giulay, avec la

division légère du feld-maréchal-lieutenant Prince Maurice de Lichtenstein, et avec le corps de partisans du lieutenant-général Thielemann, forma ses colonnes à sept heures du matin à Mark-Ranstædt, et marcha sur Lindenau. Sa destination étoit principalement d'entretenir la communication avec l'armée de Silésie, et de partager l'attention de l'ennemi.

Le général de cavalerie Comte de Merveldt étoit de même, avec le second corps d'armée formé en colonnes à sept heures du matin, à Zwenckau, et devoit à huit heures commencer son attaque contre le pont de Connewitz, y passer la Pleisse, puis s'avancer au-delà de Connewitz. Le Comte de Merveldt étoit suivi par le corps de réserve autrichien, sous le général de cavalerie Prince héréditaire de Hesse-Hombourg; pour faciliter l'attaque de Connewitz, deux bataillons de la division Bianchi partirent de Wiederau, et marchèrent par Knautheim, Klein-Tscholier, et le bois de Connewitz, contre le pont.

Toutes les troupes sur la rive droite de la Pleisse étoient sous le commandement du général en chef Barclay de Tolly. Le Comte de Wittgenstein fit attaquer Markleberg et Dœlitz par le lieutenant-général Kleist, avec la brigade

du Prince Auguste de Prusse, et l'avant-garde du général russe Helfreich ; le lieutenant-général Prince de Wurtemberg, avec l'avant-garde du général Comte de Pahlen, et la brigade prussienne de Klüx, marcha des hauteurs de Gossa contre Wachau ; le Prince Gortschakof, avec la brigade prussienne de Pirch, de Stænmenthal, et le général Comte de Klenau, avec la brigade prussienne de Ziethen, de Gross-Pœsa et de Fuchsheim, contre Liebertwolkwitz. Les réserves et les gardes russes étoient formées en colonnes sur la rive droite de la Pleisse près de Rœtha, pour pouvoir être employées suivant les circonstances.

L'attaque commença sur tous les points à huit heures du matin par une cononnade très-vive.

Dès que l'ennemi vit avancer nos trois colonnes sur la rive droite de la Pleisse, il jeta beaucoup d'infanterie dans les villages de Liebertwolkwitz, Wachau, Dœlitz et Markkleberg, et garnit le beau rideau de Wachau d'une artillerie nombreuse. Le village de Libertwolkwitz fut attaqué à diverses reprises, et avec la plus grande vivacité, par le Comte Klenau et le Prince Gortschakof; le régiment de l'Archiduc Charles en chassa effectivement l'ennemi, mais il put d'autant moins se maintenir dans le village,

qu'une forte colonne ennemie menaçoit de tourner par Holzhausen le flanc droit du Comte, et attiroit à elle toute son attention.

Le Prince de Wurtemberg attaqua avec un courage extraordinaire Wachau et la forêt contiguë, et arracha à l'ennemi ce point important; mais il ne lui fut pas non plus possible de se maintenir dans le village, contre lequel l'ennemi faisoit toujours avancer de nouvelles masses qu'il soutenoit par le feu d'artillerie le plus meurtrier. Le général Kleist s'empara du village de Markkleberg, et s'avança vers Dœlitz.

La colonne du Comte de Merveldt, partie de Zwenckau, avoit marché par Gautsch contre Connewitz; elle soutenoit l'attaque faite par le général Kleist sur Markkleberg et Dœlitz.

On se convainquit bientôt que le pont et la levée de Connewitz que l'ennemi défendoit avec beaucoup d'infanterie et d'artillerie, et contre lesquels nous ne pouvions, de notre côté, faire agir de l'artillerie avec avantage, ne se prendroient pas de front. Les bords de la Pleisse, extrêmement marécageux, ne permettoient pas non plus de tourner ces deux points. En conséquence le Prince de Schwarzenberg, qui se trouvoit à cette colonne, changea aussitôt son plan d'attaque. Le Comte de Merveldt fut chargé de

ne continuer contre Connewitz qu'une attaque feinte, et de tout essayer pour forcer le passage à Dœlitz, et déboucher sur le flanc droit de l'ennemi. Il étoit alors midi; comme en ce moment plusieurs rapports annonçoient que l'ennemi formoit de grandes colonnes d'attaque des deux côtés de Wachau, le Prince de Schwarzenberg fit aussitôt marcher le corps de réserve autrichien sous les ordres du Prince héréditaire de Hesse-Hombourg, par Gaschwitz et Deuben, à Grœbern, au-delà de la Pleisse. La cavalerie de réserve, sous les ordres du feld-maréchal-lieutenant Comte de Nostitz, étoit en tête, suivie de la division Bianchi; la division des grenadiers de Weissenwolf fut provisoirement destinée à marcher en réserve derrière Grœbern. Ce mouvement eut les résultats les plus décisifs et les plus heureux pour le sort de cette journée; car, sur ces entrefaites, de fortes colonnes d'infanterie et de cavalerie ennemies, précédées d'une énorme quantité d'artillerie, mises en mouvement de chaque côté de Wachau, faisoient connoître, à n'en pouvoir douter, que le dessein de l'Empereur Napoléon étoit de s'avancer contre les deux ailes du corps de Wittgenstein qui, malgré les attaques d'infanterie et de cavalerie les plus vives, et un feu d'artillerie meurtrier, conservoit de-

puis plusieurs heures, avec la constance la plus héroïque, les hauteurs de la ferme d'Auenheim, et de le séparer de cette manière du corps de Kleist, qui avoit déjà poussé jusqu'à Dœlitz et pris cinq canons, et du corps de Klenau, tandis qu'il cherchoit avec des efforts redoublés à tourner au-delà de Seiffertzheim l'extrémité du flanc droit du corps de Klenau.

La colonne ennemie, qui avoit laissé Wachau à gauche, avoit déjà réussi à s'avancer jusqu'auprès de Grœbern, où les troupes alliées, affoiblies et épuisées par la longueur du combat, furent obligées de céder à la supériorité du nombre. Mais dans ce moment, environ à deux heures après midi, la tête de la cavalerie de réserve autrichienne déboucha par ce défilé étroit et difficile. Le Comte de Nostitz sentit l'importance décisive de ce moment; il fit marcher lentement contre l'ennemi, qui s'avançoit avec audace, le régiment des cuirassiers d'Albert qui étoit en avant, et dont la contenance, au milieu d'un feu très-vif de mitraille et de mousqueterie, imposa à la cavalerie ennemie, et mit un terme à sa marche en avant. Dès que le régiment de Lorraine eut débouché, le Comte de Nostitz fit attaquer l'ennemi en flanc par ce régiment, sous la conduite du Prince Ferdinand de Hesse-

Hombourg, et en front par les cuirassiers d'Albert. Ni sa cavalerie, ni ses masses d'infanterie ne purent résister à la bravoure héroïque des cuirassiers. Il fut culbuté, et repoussé en désordre jusque sur les hauteurs de Wachau. Alors les réserves ennemies attaquèrent de nouveau de tous côtés cette brave cavalerie, et l'obligèrent à se retirer, ce qui eut lieu en bon ordre. L'ennemi essaya de suivre ses mouvemens, et chercha à regagner le terrain perdu ; alors le Comte de Nostitz le fit attaquer par le général Baron de Rothkirch, avec les régimens de l'Archiduc François et du Prince impérial Ferdinand, et repousser avec une perte très-considérable au-delà de la vallée. En ce moment une grosse colonne de cavalerie ennemie se montra du côté de Markkleberg. Le colonel Comte d'Auersberg, avec deux divisions de cuirassiers de Sommariva, fondit sur elles avec une bravoure extraordinaire, et les repoussa jusqu'au milieu des lignes ennemies. L'ennemi fit mine de lui couper sa retraite; mais le major Ottilienfeldt, avec la division-major de ce régiment, manœuvra avec tant d'habileté, et fit plusieurs attaques si brillantes, que l'ennemi n'essaya plus de rien entreprendre.

Le courage héroïque des régimens de cuirassiers autrichiens, leurs attaques, entreprises et

souvent répétées avec non moins de résolution que de promptitude, et après lesquelles ils se formoient chaque fois de nouveau en un clin-d'œil, leur ont valu l'admiration de l'armée, et inspiré un si grand respect à l'ennemi, qui leur avoit opposé des forces si supérieures en nombre et en armes de tout genre, que sa cavalerie ne se hasarda plus à se montrer sur ce point.

La réserve de cavalerie conserva jusqu'à l'arrivée de la division Bianchi et de son artillerie, la plaine de Grœbern avec le sang froid le plus imperturbable, au milieu de la plus forte canonnade qui lui fit éprouver une grande perte.

Dès que le feld-maréchal-lieutenant Bianchi eut, avec sa division, débouché à Grœbern, ce général ordonna avec son intelligence et sa résolution connues, d'attaquer l'ennemi posté en grande force devant Markkleberg et dans les prairies le long de la Pleisse. Le régiment des cuirassiers de Hohenzollern, qui étoit à la queue de la réserve de cavalerie, et n'avoit pas pu prendre une part effective aux attaques, suivit sa division comme soutien, et, par sa contenance calme, imposa à la cavalerie ennemie bien plus nombreuse.

Le général Bianchi fondit en deux colonnes sur l'ennemi vers trois heures après midi. Le général

Comte de Haugwitz conduisit si bien le régiment du Prince de Hesse - Hombourg infanterie, qui formoit la colonne droite, que l'ennemi fut bientôt culbuté, et qu'on lui prit six canons. Avec la seconde colonne, composée des régimens Hiller, Jérôme Colloredo, et un bataillon d'Esterhazy, le général Bianchi attaqua l'ennemi en avant de Markkleberg, le chassa des bois le long de la Pleisse, et s'avança jusqu'à Dœlitz, où il établit ses communications avec le corps de Merveldt, causa, par ce combat d'infanterie le plus opiniâtre jusqu'à la nuit, un dommage inexprimable à l'ennemi, et lui prit trois canons.

Tandis qu'on arrachoit à l'aile droite de l'ennemi tous les avantages qu'il avoit obtenus, et qu'il étoit repoussé entièrement jusque dans sa dernière position entre Dœlitz et Wachau, la grande colonne ennemie qui avoit laissé Wachau à droite, ayant, après des efforts extraordinaires, gagné quelques avantages, avança avec beaucoup de hardiesse, malgré un feu d'artillerie très-fort, contre l'aile droite du Comte de Wittgenstein jusqu'auprès de Gossa, après que la cavalerie du Comte de Pahlen, et la troisième division russe de cuirassiers qui dans ce combat meurtrier avoient depuis huit heures du matin déployé la plus grande constance, eurent vainement essayé

de le repousser. Quelques régimens de cavalerie étoient accourus ; ils avoient fait résolument plusieurs attaques, mais ils n'avoient pas été en état de tenir tête à la grande supériorité du nombre, jusqu'à ce qu'une attaque brillante faite par les Cosaques de la garde, et la contenance imposante du régiment de houzards de la garde, mirent ici aussi un terme aux progrès de l'ennemi.

Pendant ce combat de cavalerie extrêmement meurtrier devant Gossa, l'ennemi s'étoit emparé de la ferme d'Auenheim. Le corps du Prince de Wurzbourg, qui depuis huit heures du matin combattoit avec une constance inébranlable, au milieu du feu de tirailleurs et d'artillerie le plus violent, et la brigade Klüx, dont l'artillerie étoit presque toute démontée, et qui se voyoit alors attaquée en front par des forces supérieures en nombre, et débordée sur les deux ailes, se retira dans le meilleur ordre plus près de Gossa. Le lieutenant-général Rajewski, et sa brave division de grenadiers, qui avoit servi de soutien au Comte de Wittgenstein, soutinrent avec un sang-froid admirable toutes les attaques de la cavalerie ennemie, et restèrent inébranlable dans leur position, lorsque celle-ci s'étoit avancée loin derrière eux.

Il étoit cinq heures du soir. Les dernières attaques de l'ennemi étoient à la vérité repoussées

sur tous les points, mais il étoit maître de la ferme d'Auenheim, le point le plus important de notre centre, et sans lequel l'armée alliée ne pouvoit pas conserver sa position. Le généralissime Prince de Schwarzenberg prit la résolution de terminer cette journée si glorieuse pour les alliées, par la reprise entière de sa position. Il étoit de la plus haute conséquence, dans ce moment où toutes les armées alliées étoient sur le point de se réunir devant Leipzig, d'employer tout pour atteindre à ce but important, et de ne pas accorder le plus petit avantage à l'ennemi, qui eût relevé la disposition morale de ses troupes, et détruit la persuasion générale où elles étoient du danger de leur situation.

Le généralissime ordonna en conséquence une attaque générale. Les gardes russes et prussiennes s'avancèrent, pour soutenir le Comte de Wittgenstein, jusque sur les hauteurs derrière Gossa; leur excellente artillerie causa un carnage terrible dans les masses ennemies. La première division de grenadiers, et le régiment des chasseurs finlandois de la garde, attaquèrent avec une valeur extrême le village de Gossa, que la brigade prussienne de Pirch avoit long-temps défendu avec la plus grande opiniâtreté contre une force beaucoup supérieure, et en chassèrent l'ennemi

avec une perte considérable. Pour remplir le grand vide qui s'étoit formé entre la division de Bianchi qui étoit arrivée victorieuse jusqu'à Dœlitz, et le centre vide que la réserve de cavalerie ne suffisoit pas pour remplir, le Prince de Schwarzenberg fit avancer contre la ferme d'Auenheim le régiment de Simbschen, que le général Bianchi avoit laissé pour occuper Grœbern. Toute la division des grenadiers du feld-maréchal-lieutenant Gomte de Weissenwolf déboucha pareillement par Grœbern, et suivit ce régiment en masses de bataillons en échiquier.

L'ennemi avoit fortement garni cette ferme et élevé de chaque côté plusieurs batteries. Le Comte de Weissenwolf fit avancer ses batteries; le colonel Dressery, du régiment de Simbschen, attaqua ce poste important avec un bataillon de ses braves, qui fut repoussé; mais il conduisit aussitôt contre la ferme, malgré un feu violent de mitraille, son second bataillon, soutenu par le bataillon de grenadiers de Call, commandé par le brave capitaine Steiner, qui en cette occasion eut un bras emporté. La conquête de ce poste important, et la marche en avant du corps de Wittgenstein à sa droite, forcèrent l'ennemi à abandonner ce plateau, et à se retirer entièrement dans sa première position. On lui enleva

le fruit de tous ses efforts dans ce combat de dix heures ; et l'espoir qu'il avoit nourri de battre l'armée alliée ayant été complètement déçu, il dut se persuader qu'il n'étoit pas possible de vaincre le courage et l'enthousiasme des alliés pour la plus sacrée des causes.

A l'extrémité de l'aile droite, le corps de Klenau avoit eu à soutenir, pendant toute cette journée, un combat très-opiniâtre, et tout le corps du maréchal Macdonald manœuvroit contre son flanc droit. Cela le contraignit à abandonner la colline à la droite de Gross-Pœsa et le bois en avant de ce lieu. Le feld-maréchal-lieutenant Baron de Mohr et le général-major Baron de Spleny, qui ont été blessés, s'étoient maintenus très-long-temps avec les plus grands efforts dans ces deux postes. Le Comte de Klenau conserva, avec une fermeté exemplaire, sa position entre Fuchsheim, Gross-Pœsa et la forêt de l'Université, et le feld-maréchal-lieutenant Prince de Hohenlohe-Bartenstein le village de Seiffertshain que l'ennemi essaya encore d'emporter plusieurs fois d'assaut dans la soirée : il s'en étoit, il est vrai, rendu maître un instant ; mais le général Schæffer, à la tête d'un bataillon de Zach, fondit sur le village et en chassa l'ennemi à la baïonnette. Dans un moment où la promptitude de la marche de

la cavalerie ennemie venoit de mettre une batterie en danger, le colonel Lederer des chevau-légers de Hohenzollern, et le lieutenant-colonel Prince Windischgrætz des chevau-légers d'O'-reylly, la sauvèrent par leur bravoure et leur résolution.

L'hettman Comte Platoff, qui étoit dans les environs de Zwenckau, avoit reçu ordre de rejoindre à l'extrémité de l'aile droite où il arriva vers midi avec deux mille chevaux, et ne contribua pas peu à empêcher l'ennemi de tourner davantage cette aile.

Le corps de Merveldt fut toute la journée en très-grande partie exposé au feu de l'infanterie le plus vif. Le Comte de Merveldt avoit fait chasser l'ennemi du château et du village de Markkleberg, et garni de son infanterie les prairies vis-à-vis depuis Dœlitz et Lœsnig le long de la Pleisse jusqu'à Connewitz, ce qui inquiéta sans relâche le flanc droit de l'ennemi; mais celui-ci défendit la rive droite avec beaucoup d'opiniâtreté, et employa tout pour empêcher l'établissement des ponts qu'avoient essayé de jeter le feld-maréchal-lieutenant Baron Lederer entre Connewitz et Lœsnig, et le feld-maréchal-lieutenant Prince Aloys de Lichtenstein à Dœlitz.

Le colonel Berger, avec un bataillon du régi-

ment de Winceslas Colloredo, passa à gué à Lœsnitz le premier bras de la Pleisse; il reçut deux blessures, et ne put, à cause de la profondeur du marais, arriver au bord opposé. Le régiment Strauch fit la même tentative à Dœlitz. Le colonel Reissenfels fut mortellement blessé; il est mort de ses blessures. Les majors Majus et Wolny (ce dernier a été blessé à la cuisse), firent avec ce régiment des prodiges de bravoure, et firent deux cents hommes prisonniers. Les ponts furent, après la résistance la plus opiniâtre de l'ennemi, jetés en sa présence à Dœlitz. Il étoit cinq heures après midi. Les troupes étoient sur le point de passer la Pleisse; on voyoit déjà les tirailleurs de la division Bianchi poursuivre l'ennemi, lorsque le Comte de Merveldt, qui avoit passé le pont à la tête du premier bataillon, eut un cheval tué sous lui, tout près de la troupe ennemie, et fut fait prisonnier. Ce malheur arrêta l'attaque; l'ennemi revint vers le pont, mais les efforts réunis des divisions du Prince Aloys de Lichtenstein et Bianchi le repoussèrent bientôt au-delà de Dœlitz.

Le général Longueville fit avec le régiment de Bellegarde plusieurs attaques contre le pont près de Connewitz, et occupa sans relâche l'ennemi sur ce point où deux bataillons de Davidowich

avec le général Quallenberg, qui étoient arrivés de Wiederau par Klein-Tschocher en traversant la forêt, lui causèrent aussi durant toute la journée de très-grands dommages. Le lieutenant-colonel Simbschen maintint Schlenssig, avec un bataillon de Gradisca, et un bataillon de Kaunitz. Il assura ainsi la communication entre le deuxième et le troisième corps d'armée, et se conduisit en cette occasion avec sa résolution et sa bravoure accoutumées.

La nuit avoit mis fin au combat. L'armée alliée resta entièrement dans la position qu'elle avoit conservée avec tant de gloire. Seulement les corps les plus avancés de la division Bianchi, qui relativement aux autres troupes avoient marché trop loin, furent repoussés dans la nuit jusque derrière Dœlitz. L'ennemi voulut en profiter, et tenta une attaque sur le château de Dœlitz, occupé par une compagnie du régiment de Winceslas Colloredo que commandoit le premier lieutenant Schindler. Il somma deux fois la garnison de se rendre, mais fut renvoyé avec dédain.

Le Comte de Giulay avoit ce jour-là marché sur trois colonnes de Mark-Ranstædt à Lindenau. Le Prince Philippe de Hesse-Hombourg, qui commandoit la colonne de gauche, chassa l'ennemi de Leutsch et des prairies près de Lindenau,

et établit par ce mouvement la communication avec l'armée de Silésie. Le général Czolich s'avança avec la colonne de droite par Tschocher, qu'il emporta après un combat très-opiniâtre. L'ennemi étoit posté avec une force assez considérable devant le village de Lindenau; mais le feu bien dirigé de notre artillerie et deux attaques de notre cavalerie le repoussèrent dans le village. Le second bataillon de chasseurs et le premier bataillon Mariassy y pénétrèrent, emportèrent le village d'assaut et prirent deux canons, mais ne purent se maintenir à cause de la nombreuse artillerie ennemie placée avantageusement derrière l'Elster, qui jouoit de trop près contre eux. Dans un second assaut entrepris avec un courage extraordinaire, on se convainquit que ce village, fortement occupé par l'ennemi comme tête de pont, ne devoit pas être conservé. On se contenta en conséquence de lui faire le plus de dommage possible avec notre artillerie. Vers le soir, l'ennemi essaya deux fois de déboucher dans la direction de Klein-Tschocher; mais une attaque très-brillante des deux colonels russes Orloff et Bock le força à la retraite.

Le général Blücher remporta, avec l'armée de Silésie, une victoire complète sur le corps du maréchal Marmont, le repoussa jusqu'à Mœckern

et Euteritz, lui prit trente canons et lui fit deux mille prisonniers.

Le généralissime Prince de Schwarzenberg étoit résolu de renouveler l'attaque le lendemain 17 octobre, aussitôt qu'il seroit assuré de la coopération des armées du général Bennigsen et du Prince Royal de Suède. A dix heures du matin, le corps du Comte de Colloredo vint sur le champ de bataille; mais comme la tête de l'armée du général Bennigsen n'arriva à Fuchsheim qu'à trois heures après midi, et que l'on apprit que l'armée du Prince Royal de Suède n'avoit pas encore fait sa jonction avec l'armée de Silésie le 17 au matin, on fixa l'attaque au 18, jour auquel toutes les troupes des armées alliées devoient certainement être réunies; ce délai donnoit aux corps de Bennigsen et de Colloredo, très-fatigués par des marches forcées, le temps de jouir d'un peu de repos.

On ne peut encore expliquer comment l'Empereur Napoléon, dont l'armée resta en ordre de bataille toute cette journée du 17, et qui put deviner aisément les motifs de la conduite du Prince de Schwarzenberg, ne prit pas en ce jour la résolution soit d'attaquer, soit de faire volontairement sa retraite, et laissa par-là aux alliés

la possibilité de le défaire entièrement dans les journées du 18 et du 19.

Le 18 au matin, la position des armées alliées, conformément au plan d'attaque arrêté le 17 au soir, étoit la suivante : L'armée du général en chef Baron de Bennigsen étoit arrivée le 17 au soir à Fuchsheim et Seiffertshain, et le 18 elle étoit prête à marcher en deux colonnes, dont l'une devoit, sur la route par Seiffertshain, attaquer l'aile gauche de la position ennemie à Liebertwolkwitz, et l'autre le tourner par Klein-Pœsa.

Ce général, qui dans cette bataille commandoit l'aile droite, avoit sous ses ordres l'hettman Comte Platoff, le corps de Klenau et la deuxième division légère autrichienne sous le feld-maréchal-lieutenant comte de Bubna.

L'hettman Comte Platoff avoit, le 17 au soir, reçu l'ordre d'aller à Zwenfurth, afin de marcher au point du jour, par Hirschfeld, sur le flanc gauche de l'ennemi, et d'ouvrir la communication avec l'armée du Prince Royal de Suède. Le Comte de Bubna étoit arrivé à marches forcées le 17, par Wurzen à Machern; quoique vers le soir il eût été attaqué à Wurzen, sur ses derrières, par deux mille hommes du septième corps françois venant d'Eulenbourg, et qu'il eût aussi été engagé par l'en-

nemi sur la route de Leipzig, il n'en continua pas moins sa marche pendant la nuit, conformément aux ordres du général Bennigsen, et arriva, le 18, au point du jour, à Beicha. Il étoit destiné à concourir à l'attaque de Klein-Pœsa.

Le corps du Comte de Klenau fut formé en deux colonnes à Gross-Pœsa, afin d'attaquer par le front la forte position de Liebertwolkwitz, retranchée à la hâte par l'ennemi, aussitôt que l'on auroit réussi à tourner son flanc gauche.

Le général en chef Barclay de Tolly commandoit le centre de l'armée alliée. Les corps de Wittgenstein et de Kleist étoient à la droite d'Auenheim et de Gossa, prêts à attaquer Wachau et la forêt contiguë.

Toutes les réserves et les gardes russes étoient derrière Gossa et devoient suivre le corps du Comte de Wittgenstein.

Le Prince héréditaire de Hesse-Hombourg commandoit l'aile gauche, qui consistoit dans la division Aloys de Lichtenstein du deuxième corps d'armée qui avoit passé la Pleisse, le corps de Colloredo, et tout le corps de réserve autrichien. Le Prince héréditaire formoit ses colonnes à la gauche de la ferme d'Auenheim, et devoit concourir à l'attaque de Wachau et marcher

contre les villages de Dœlitz, Lœsnig et Connewitz.

La division légère de la seconde division de l'armée, aux ordres du feld-maréchal-lieutenant Lederer, resta à Gautsch entre l'Elster et la Pleisse. Elle ne devoit faire que des démonstrations contre Dœlitz, Lœsnig et Connewitz.

Comme la localité de Lindenau et les forces considérables dont l'ennemi avoit garni ce poste avoient empêché le Comte de Giulay de s'en emparer, et qu'il n'étoit pas possible de porter sur la rive gauche de l'Elster un nombre de troupes suffisant pour ôter à l'ennemi tous les moyens de déboucher de Lindenau, on retira, dès le 17, ce corps plus près de l'Elster, et Lindenau ne fut observé que par ses troupes légères, la division légère Maurice Lichtenstein, et le corps des partisans de Thielemann.

L'armée de Silésie étoit prête, le 18 de bonne heure, à attaquer l'ennemi à Mœckern et à Euteritz. Le général Blücher laissa au Prince Royal de Suède, arrivé le 17 à midi, sur les hauteurs de Breitenfeld, le corps de Langeron. Ce corps et l'armée du Prince Royal passèrent le 18 au matin le ruisseau de la Partha sur plusieurs points, entre Taucha et Plaussig.

L'attaque générale devoit commencer à huit heures du matin.

Dès le point du jour les avant-postes annoncèrent que l'ennemi avoit retiré ses grandes masses de Wachau et de Liebertwolkwitz, et que ces villages n'étoient plus occupés que par de fortes arrière-gardes; mais qu'il avoit tellement réduit son aile gauche, que sa ligne s'étendoit proprement de Connewitz par Probstheyda à Stœtteritz. Cependant il avoit fortement garni Lœsnig, Dœlitz, Zukelhausen, Holzhausen, Zwei-Nauendorf et Paunsdorf, et sa cavalerie étoit encore en ordre de bataille sur les hauteurs de Wachau et de Liebertwolkwitz. Du côté de la Partha il y avoit, indépendamment du corps du maréchal Marmont, le troisième et le septième qui venoient d'arriver d'Eulenbourg.

A 8 heures, toutes les colonnes se mirent en mouvement, le changement de position de l'ennemi n'en nécessitant aucun pour le centre et l'aile gauche des alliés, dans la disposition générale de leurs troupes. A l'aile droite, dont l'abandon de la position et des hauteurs retranchées de Libertwolkwitz rendoient la tâche bien différente de ce qu'elle avoit dû être; le général Bennigsen prit les mesures les plus convenables, et les exécuta avec une sagesse et une résolution

extrêmes. Il fit avancer l'hettman Comte Platoff entre Engelsdorf et Althahn pour tourner Paunsdorf. Il dirigea le général Bubna par Engelsdorf à Paunsdorf, le lieutenant-général Doctorof par Baalsdorf à Nauendorf, et chargea le Comte de Klenan de prendre Zukelhausen et Holzhausen. Les réserves de l'aile droite s'avancèrent par Seiffertshain sur la chaussée de Grimma.

Les avant-gardes de l'ennemi furent repoussées sur tous les points, et les colonnes les suivirent en traversant le champ de bataille de Wachau, couvert de cadavres ennemis.

A dix heures commença une canonnade terrible; car, dans cette journée, les armées alliées ont, d'après les estimations les plus modérées, fait jouer neuf cents à mille bouches à feu, et l'ennemi six cents.

Dans ce moment, le général Bubna avoit atteint Paunsdorf. Il communiquoit à gauche avec le lieutenant-général Doctorof, à droite avec l'hettman Platoff. Après une vive canonnade, dans laquelle sa brave artillerie fit taire l'artillerie ennemie plus nombreuse, et lui démonta sept canons, il fit attaquer, par le général Zechmeister, le village qui fut emporté par la bravoure des chasseurs; mais l'ennemi y mit aussitôt le feu en y lançant des grenades, et, favorisé par la fumée,

il reprit possession d'une partie. Le Comte de Bubna fit alors avancer contre Paunsdorf le sixième bataillon de chasseurs, commandé par le major Saborski, et un bataillon de Peterwaradin, sous les ordres du major Comte de Brankowich. Ces braves troupes réussirent à s'en emparer, et le conservèrent malgré toutes les tentatives de l'ennemi, qui fit ensuite les plus grands efforts pour regagner ce poste placé dans le dos de sa position.

Durant ce combat, l'aile droite du général Bubna fut menacée par une partie du septième corps françois, qui, serré par l'armée de Silésie, se retira de Neutsch à Leipzig. Alors le Comte de Bubna détacha le général Comte de Neipperg avec le régiment de hussards de l'Empereur et le cinquième bataillon de chasseurs, pour assurer son flanc droit. Sa division avoit, jusqu'à une heure de l'après-midi, tenu tête à un ennemi plus nombreux qu'elle, et contre qui elle avoit conservé avec une bravoure extrême tous les avantages qu'elle avoit obtenus. A une heure, l'armée du Prince se présenta sur le champ de bataille à Paunsdorf, et attira dès-lors toute l'attention de l'ennemi.

Le général Paskiewitz, de la colonne du général Doctorof prit, avec sa bravoure accoutumée,

le village de Zwei-Naundorf, malgré la résistance la plus opiniâtre. Il en fut chassé par des troupes fraîches de l'ennemi ; mais il le lui enleva de nouveau et le conserva avec une intrépidité héroïque, malgré les attaques les plus furieuses.

Le Comte de Klenau chassa l'ennemi de Liebertwolkwitz, où il ne trouva qu'une légère résistance. Il fit attaquer le village de Holzhausen par les régimens de Wurtemberg et de Kerpen, sous la conduite du général de Best. L'ennemi y fit la défense la plus vigoureuse, et ce ne fut qu'après les plus grands efforts que ces braves troupes réussirent à s'emparer de ce village et à s'y maintenir contre les attaques répétées de l'ennemi. Les batteries de douze du lieutenant-général Lindhorst, sous la conduite du colonel Pekunof, ont causé à l'ennemi un dommage énorme et beaucoup facilité la conquête du village. Le brave colonel O'Brien de Kerpen y fut grièvement blessé. Zukelhausen fut, après un combat très-sanglant, pris par le régiment d'Aloys Lichtenstein ; le colonel Lass, commandant de ce corps, perdit un bras en cette occasion. Le Comte de Klenau poursuivit l'ennemi avec sa cavalerie et lui prit trois canons. Alors ce corps, l'aile droite sous le commandement du Prince de Hohenlohe - Bartenstein, et l'aile gauche sous

celui du feld-maréchal-lieutenant Baron Mayer, s'avança sur les hauteurs de Stœtteritz. L'aile droite se joignit, près de Zwei-Naundorf, à la colonne du général Doctorof. L'ennemi fut repoussé dans ses dernières positions jusque par derrière Stœtteritz.

L'aile droite, commandée par le général Bennigsen, a sur tous les points combattu victorieusement et avec la bravoure la plus décidée, dans une position très-étendue, contre les forces de l'ennemi, supérieures en nombre et très-concentrées. A trois heures de l'après-midi, l'attaque du Prince Royal de Suède obligea l'ennemi à employer une grande partie de ses troupes contre ce nouvel adversaire.

Bientôt après, trois batteries saxonnes, avec sept bataillons et deux régimens de cavalerie saxons, commandés par le général Russel, et deux régimens de cavalerie wurtembergeois, sous le général Normann, passèrent du côté des alliés entre la division Bubna et le général Doctorof. Les vingt-six canons dirigèrent leur feu contre l'ennemi et contribuèrent beaucoup à sa retraite.

Le Prince Royal prit Schœnfeld, et, avec le concours de la division Bubna, Sellerhausen : le général Paskiewitz s'empara de Mœlkau et de Stünz, et l'ennemi, serré en même temps par la

brave armée du général Blücher, s'enfuit dans sa dernière position immédiatement devant Leipzig. Le général Bennigsen, qui a tant contribué à cette victoire, prit trente canons et fit quatre mille prisonniers.

Le général en chef Barclay de Tolly pénétra avec la colonne du centre entre Wachau et Liebertwolkwitz. Il chassa l'ennemi de position en position jusque derrière Probsthayda ; où commença le combat le plus terrible. Il fit attaquer par la brigade du Prince Auguste de Prusse ce village en flammes, que l'ennemi défendoit avec beaucoup de forces. Les braves Prussiens entrèrent à la baïonnette, et délogèrent l'ennemi ; mais ils furent repoussés par des forces supérieures, et au milieu d'un feu de mitraille extrêmement meurtrier. La jeune garde défendoit ce village avec un courage désespéré. Le feu de plus de cent cinquante canons des alliés se croisoit en ce lieu ; le 19 on y déterra quarante canons ennemis démontés, des cadavres sans nombre, et les débris d'une grande quantité de caissons de poudre faisoient voir combien cette artillerie avoit causé de ravages.

Le village fut plusieurs fois emporté d'assaut par les troupes russes et prussiennes ; mais l'ennemi y jetoit toujours de nouvelles réserves. Un feu d'artillerie et de mousqueterie ne discontinua

pas de toute la journée devant ce village, que le Prince de Schwarzenberg ordonna vers quatre heures après midi de ne plus attaquer, afin de ne pas, quand on étoit déjà sûr de la victoire, s'exposer là inutilement à une grande perte d'hommes.

L'ennemi essaya plusieurs fois de déboucher de Probsthayda avec de l'artillerie et de l'infanterie, et d'avancer avec de la cavalerie des deux côtés du village ; mais le feu des batteries alliées jonchoit sans cesse la terre de ses lignes, et la cavalerie russe repoussa plusieurs fois ses masses de cavalerie. S. A. I. le Grand-Duc Constantin a de tous côtés animé les troupes par son exemple. Dans ces deux grandes journées on le voyoit agir partout où le combat étoit le plus vif et le plus décisif; il a mené plusieurs corps de troupes au feu. S. M. l'Empereur d'Autriche, en témoignage d'estime particulière, a nommé Son Altesse propriétaire du régiment de cuirassiers de Hohenzollern alors vacant.

L'aile gauche de l'armée alliée, sous les ordres du Prince héréditaire de Hesse-Hombourg, étoit si fort avancée contre l'ennemi, que la division légère du feld-maréchal-lieutenant Comte Ignace Hardegg, du premier corps d'armée, formoit son avant-garde, et marcha contre Dœlitz. Ce corps

fut suivi de la cavalerie de réserve sous le Comte de Nostitz. La division Wimpfen marcha réunie au corps de Kleist, la division Bianchi le long de la Pleisse, la division Aloys de Lichtenstein entre ces deux-ci; les divisions Weissenwolf et Greth suivirent comme réserve.

Le Comte de Hardegg commença le combat à cette aile. Il fit attaquer l'ennemi à Dœlitz par deux escadrons de houzards de Hesse-Hombourg, commandés par le lieutenant-colonel Szymony, qui fut soutenu par les régimens de houzards de Hesse-Hombourg, et de dragons de Riesch. Il importoit beaucoup à l'ennemi de nous tenir éloignés de ce côté, et de conserver Dœlitz, qui formoit le point d'appui de son aile droite, parce qu'il pouvoit par-là canonner avec grand avantage les hauteurs à la droite de cette aile, et nous empêcher d'y prendre poste. Il attaqua le Comte de Hardegg avec des forces très-supérieures. Ce général très-distingué, qui dans cette occasion fut blessé à la tête, le contint avec sa division jusqu'à ce que la division Bianchi pût se déployer. Les deux bataillons du banat allemand et sa cavalerie ont montré une contenance héroïque.

La division Wimpfen, placée à la droite de Dœsen, fondit sur l'ennemi, le repoussa, et s'avança vers Probsthayda. Un régiment de cava-

lerie ennemie se précipita sur la batterie du premier lieutenant Teleky, poussée trop en avant; mais la contenance imperturbable de cet officier, qui reçut l'ennemi avec de la mitraille, et l'approche d'une division de cavalerie prussienne, sous le capitaine Schuler, sauvèrent cette batterie.

La brigade du général Comte de Haugwitz, de la division Bianchi, fut donnée comme avant-garde au Prince Aloys de Lichtenstein qui la fit avancer, avec le régiment de Reuss-Greitz, contre la forêt, à la droite de Lœsnig, que l'ennemi avoit fortement garnie, et dans laquelle commença un combat d'infanterie très-meurtrier. Le premier bataillon de Reuss-Greitz ayant été repoussé par la supériorité du nombre de l'ennemi, le colonel Georgi conduisit le second en avant avec la bravoure la plus signalée, et, conjointement avec le Comte de Haugwitz, conserva la lisière de la forêt contre tous les efforts de l'ennemi.

Le général Bianchi fut toute la journée dans la mêlée la plus vive, avec sa division qui avoit déjà beaucoup souffert le 16 par ses efforts glorieux. La brigade Beck arracha à l'ennemi Dœlitz et Lœsnig, et conserva long-temps ces deux villages, avec un courage extraordinaire, contre les attaques répétées de l'ennemi, jusqu'à ce que des forces trop supérieures l'obligèrent à les abandonner.

Dans ce moment périlleux, le Comte de Weissenwolf ordonna aux deux bataillons de grénadiers de Call et de Fischer de soutenir la division Bianchi. Le lieutenant-colonel Call et le capitaine Ramberg, de l'état-major-général, conduisirent le premier bataillon en deux colonnes dans le village où l'ennemi étoit en force, ils l'en chassèrent à la baïonnette avec une bravoure irrésistible. Ils repoussèrent, par une décharge faite à la distance de quelques pas, la cavalerie ennemie qui venoit sur eux.

Dans le moment où l'ennemi marchoit avec une grande force contre Dœlitz, une batterie élevée à la droite du village fut en grand danger d'être prise. Le major Wernhardt des cuirassiers de Lorraine fondit avec sa division sur la cavalerie ennemie qui s'avançoit contre cette batterie, prit un officier et vingt hommes, et la repoussa. Le major Bolza des cuirassiers du Prince Royal Ferdinand la soutint avec vigueur, et la batterie eut le temps de se retirer.

L'ennemi renouvela encore plusieurs attaques avec beaucoup d'opiniâtreté; mais le bataillon Fischer qui survint, et une partie du bataillon des grenadiers de Portner, rendirent tous ses efforts inutiles. Les villages de Dœlitz et de Lœsnig étoient remplis de ses cadavres.

A cette aile un combat d'artillerie très-meurtrier et une canonnade non interrompue durèrent jusqu'à la nuit. Nos masses d'infanterie restèrent pendant tout ce temps, avec une constance inébranlable, exposées au feu le plus destructeur. Le sentiment de la victoire animoit tous les esprits et engendroit l'indifférence la plus dédaigneuse pour les plus grands dangers.

Vers le soir, le Comte Colloredo envoya encore deux bataillons de Reuss-Plauen dans la forêt à droite de Lœsnig pour soutenir le régiment Reuss-Greitz, et le régiment Czartorisky, pour relever le bataillon de grenadiers qui étoit dans Dœlitz et dans Lœsnig.

L'ennemi avoit, dès dix heures du matin, fait marcher le corps du général Bertrand de Lindenau par Lutzen à Weissenfels, afin de s'assurer le passage de la Saale. Ses efforts extraordinaires pour nous arracher les villages de Lœsnig et de Dœlitz, ainsi que pour conserver Probsthayda dans le centre, et Stœtteritz à l'aile gauche, furent comme des combats désespérés qu'il étoit obligé de livrer pour avoir la possibilité de sauver dans la nuit, par le long défilé de la ville et de la vallée marécageuse de l'Elster, ses masses alors extrêmement pressées autour de Leipzig; ce défilé étoit la seule voie qui lui restât ouverte pour la retraite.

Le feu des armées alliées répandit jusqu'à la nuit une destruction épouvantable partout où il atteignoit : trois cent vingt canons autrichiens furent réellement en feu durant cette journée, et tirèrent, le 16 et le 18 octobre, soixante-deux mille fois, dont sept mille fois à grenades ; il a dû par conséquent y avoir au moins dans ces journées cent quatre-vingt mille coups de canon tirés dans toutes les armées alliées réunies.

Les trois monarques alliés furent témoins de la bravoure, de la constance et de l'enthousiasme de leurs troupes. Placés sur le coteau de Probsthayda, ils virent l'issue de cette grande journée et la retraite de l'ennemi, qui, dans une position si désavantageuse, avoit nourri l'espoir de vaincre les armées alliées.

Le général Lederer, qui étoit avec sa division resté entre l'Elster et la Pleisse, a toute la journée donné une occupation extrême à l'ennemi à Dœlitz, Lœsnig et Connewitz, en inquiétant continuellement son flanc droit, et lui causant les plus grands dommages durant les attaques répétées sur Dœlitz.

Lorsque le corps du général Bertrand se mit en marche, vers dix heures du matin, il attaqua les avant-postes du Comte de Giulay à Klein-Tschocher avec une grande supériorité. Le premier batail-

lon de chasseurs sous le colonel Lutz, et le bataillon de Kotulinsky sous le lieutenant-colonel Arbter, qui lui avoit été envoyé pour soutien, défendirent ce village avec la constance la plus héroïque, mais furent enfin obligés de céder au nombre. Dans cette lutte opiniâtre, le lieutenant-colonel Arbter, blessé grièvement, fut fait prisonnier. Le général Czolich, dont la brigade occupoit Gross-Tschocher, fit attaquer par un bataillon de l'Empereur, sous le major Comte de Breda, et par sa batterie de brigade, l'ennemi qui débouchoit de Klein-Tschocher, et qui fut repoussé. Pendant ce combat, ce corps défiloit par Knautheim vers Pegau. Dès que le Prince de Schwarzenberg eut reçu avis de la marche du corps de Bertrand vers Lutzen, ce qui faisoit présumer avec certitude la retraite de l'armée ennemie, il ordonna à l'instant au Comte de Giulay de gagner Naumbourg à marche forcée, afin d'occuper avant l'ennemi le défilé de Kœsen.

L'armée de Silésie, qui, dans toutes les époques décisives de cette guerre sainte, avoit agi avec tant d'énergie et d'ardeur pour son noble but, prit une part importante à la gloire de cette journée. Elle rejeta au-delà de la Partha l'ennemi qu'elle avoit devant elle, et le poursuivit presque jusque dans les faubourgs de Leipzig.

L'ennemi avoit, dans la nuit du 18 au 19, continué sa retraite en hâte et en désordre en traversant Leipzig et passant l'Elster. Le 19 au matin, Connewitz, Probsthayda et Stœtteritz étoient abandonnés. Les arrière-gardes ennemies, qui étoient en marche en avant de Leipzig, furent bientôt rejetées dans cette ville; les diverses colonnes étoient sur le point de pénétrer dans la ville, quand l'ennemi, pour gagner le temps nécessaire à son évacuation, envoya des parlementaires proposer au Prince de Schwarzenberg de lui délivrer les troupes saxonnes qui restoient encore, si on vouloit laisser à la garnison françoise le temps de se retirer avec tous ses bagages. Cette proposition fut rejetée.

Durant ces pourparlers, les troupes de l'armée de Silésie, du Prince de Hesse-Hombourg, avec une partie du corps du général Bulow, soutenues par plusieurs bataillons suédois, et l'avant-garde du général Baron de Bennigsen, avoient, après une opposition assez vive, pénétré dans la ville. Toutes les troupes saxonnes et badoises qui s'y trouvoient tournèrent leurs armes contre l'ennemi commun de l'Allemagne, et tout ce qui ne se rendit pas fut tué.

Une terreur panique se répandit parmi toute cette colonne pressée, qui précipitoit ses pas vers

les ponts de l'Elster. Dans son épouvante, l'ennemi fit sauter ces ponts, ce qui coupa la plus grande partie du corps du Prince Poniatowski, des généraux Regnier et Lauriston, et les contraignit de mettre bas les armes.

L'Empereur des François avoit abandonné à son destin et à la magnanimité des monarques alliés le Roi de Saxe, qui, délaissé par ses troupes, ne pouvoit plus, après la perte de son pays, lui être d'aucune utilité.

Leurs Majestés l'Empereur d'Autriche, l'Empereur de Russie et le Roi de Prusse firent leur entrée à Leipzig, au milieu d'une joie qui défie toute expression. Le généralissime Prince de Schwarzenberg accompagnoit les illustres monarques. S. A. R. le Prince Royal de Suède, le général Blücher, élevé depuis par son Roi à la dignité de feld-maréchal, les généraux en chef Baron de Bennigsen, Barclay de Tolly, et tous les généraux les plus distingués de l'armée alliée, se réunirent sur la grande place de cette ancienne ville d'Allemagne, où le général en chef Lauriston et plusieurs autres généraux ennemis faits prisonniers furent conduits devant les monarques vainqueurs.

Indépendamment du général Lauriston, le général en chef Regnier, les généraux de division

Denain, Aubry, Charpentier, Bertrand, Krasinsky, et les généraux de brigade Balong, Borry et Montmorin ont été pris. Le Prince Émile de Hesse, les généraux badois Comte de Hochberg et Stoekern ont passé du côté des alliés.

Les généraux de division Vial et Rochambeau sont restés sur le champ de bataille. Le général de division Latour-Maubourg est grièvement blessé. Le Prince Poniatowski, nommé maréchal le 16 au soir, a trouvé la mort dans les eaux de l'Elster. L'armée autrichienne, qui jadis a vu sous ses drapeaux ce Prince comme guerrier distingué par toutes les qualités du cœur et de l'esprit, déplore sa fin malheureuse : il avoit mérité un meilleur sort.

Comme résultats de la victoire du 18, trois cent vingt-cinq canons, neuf cents caissons de munitions et une énorme quantité de bagages sont tombés à Leipzig dans les mains des alliés.

La perte de l'ennemi, du 16 au 19, se monte, d'après les calculs les plus modérés, à quarante mille morts et blessés. Ces derniers, et vingt-trois mille malades, sont restés dans les hôpitaux françois à Leipzig. Il a aussi perdu vingt mille hommes, soit en prisonniers, soit en troupes qui l'ont abandonné. Sa retraite, faite avec une précipitation sans exemple, lui a coûté au moins quinze mille

hommes, en partie morts de fatigue ou restés en arrière, en partie coupés et faits prisonniers par les corps de partisans qui le suivent.

Dans les combats si glorieux pour l'armée austro-bavaroise, commandée par le général Wrede, livrés à Hanau le 29, le 30 et le 31 octobre, l'ennemi a perdu au moins dix mille morts et blessés, et plus de vingt mille prisonniers. Par conséquent, depuis le 16 octobre, il a été affoibli d'au moins cent trente mille hommes. Le reste est arrivé sur les bords du Rhin dans un état de désorganisation complète.

(Suit la nomenclature des corps et individus qui se sont distingués.)

N° LXX.

EXPLICATION

DES DEUX PLANS DE LA BATAILLE DE LEIPZIG.

Premier plan.

Le 16 octobre.

GRANDE ARMÉE DES ALLIÉS, ET ARMÉE DE SILÉSIE.

Le matin.

1. Troisième corps d'armée autrichien, du feld-zeugmeister Comte *Giulay*.
2. Deuxième corps d'armée autrichien, du général de cavalerie Comte *de Meerveldt*.
3. Réserve autrichienne, du général de cavalerie Prince héréditaire *de Hesse-Hombourg*.

4. Division russe, du général de cavalerie Comte *de Wittgenstein*, à laquelle appartient

5. Le deuxième corps d'armée prussien, du lieutenant-général *de Kleist*.

6. Garde russe et prussienne
7. Réserve des grenadiers russes

} commandées par le Grand-Duc *Constantin* et le Comte *Miloradowitsch*, général de cavalerie.

8. Quatrième corps d'armée autrichien, du général de cavalerie Comte *de Klenau*.

9. Les Cosaques de l'hettman Comte *Platoff*.

Le soir.

10. Armée de Silésie, du général de cavalerie *de Blücher*.

ARMÉE FRANÇOISE.

Le matin.

a. Quatrième corps du général de division Comte *Bertrand*.

b. Huitième corps, les Polonois du Prince *Poniatowski*.

c. Une division de la garde pour soutenir le Prince *Poniatowski*.

d. Deuxième corps, du maréchal *Victor* (Duc de Bellune).

e. Deux divisions de la jeune garde, du maréchal *Oudinot* (Duc de Reggio).

f. Cinquième corps, du général de division Comte *Lauriston.*

g. Deux divisions de la jeune garde, du maréchal *Mortier* (Duc de Trévise).

h. Cavalerie du Roi *de Naples*, et du général Comte *Latour-Maubourg.*

i. Onzième corps du maréchal *Macdonald* (Duc de Tarente).

k. Sixième corps du maréchal *Marmont* (Duc de Raguse).

Le soir.

k. Sixième et septième corps, du maréchal *Marmont* et du général *Régnier.*

Attaques de cavalerie, le 16 octobre.

I. Des cuirassiers russes.

II. De la cavalerie françoise.

III. Du feld-maréchal-lieutenant Comte *Nostitz.*

IV. Des Cosaques de la garde russe.

Le 17 octobre.

GRANDE ARMÉE DES ALLIÉS.

11. Ligne indiquant la position de cette armée.

12. Position du premier corps d'armée autrichien, du feld-zeugmeister Comte *Colloredo*, arrivé après midi de Borna.

ARMÉE FRANÇOISE.

l. Ligne indiquant sa position.

m. Marche d'une forte colonne de cavalerie françoise, le 17 au matin.

n. Cavalerie françoise repoussée par le général *Wasiltchikoff* (de l'armée de Silésie.)

o. Retraite au-delà de la Partha vers Leipzig des sixième et septième corps françois.

Second plan.

Le 18 octobre.

GRANDE ARMÉE DES ALLIÉS.

13. Deuxième corps autrichien *de Meerveldt*, comme le 16, jusqu'à Dœlitz et Markkleberg, d'où la division *Aloys Lichtenstein* avançoit.

14. Réserve sous le Prince héréditaire *de Hesse-Hombourg* (plus tard *Bianchi.*)

15. Premier corps d'armée autrichien de *Colloredo*.

 a. Division *Wimpfen*.

 b Division *Greth*.

16. Deuxième corps d'armée prussien de *Kleist*.

17. Le Comte *de Wittgenstein*.

18. Grenadiers russes, et gardes russe et prussienne.

19. Quatrième corps d'armée autrichien du Comte *de Klenau*, avec la brigade *Zieten*.

20. Division du général *Bennigsen*.

21. Première division légère autrichienne de *Bubna*.

 a. Brigade de *Neipperg*.

22. Troisième corps d'armée autrichien de *Giulay*, le soir.

ARMÉE DU NORD.

Le soir.

23. Troisième corps d'armée prussien du lieutenant-général *de Bülow*.

24. Corps russe, du Comte *de Langeron*, avec les Suédois.

ARMÉE FRANÇOISE.

AA. Ligne de position de l'armée françoise le matin.
BB. La même au commencement de la nuit.

Le 19 octobre.

ARMÉE COMBINÉE DES ALLIÉS.

25. La division *Greth*, le matin à dix heures.

26. La division *Bianchi*, et les grenadiers de *Weissenwolf*.

27. Le corps du Comte *Colloredo*.

28. Le corps du lieutenant-général *Kleist*.

29. Le Comte *de Wittgenstein*.

30. Les Suédois et *Bülow*.

31. Le corps de *Sacken*.

32. Division de *Bennigsen*.

33. Le corps de *Klenau*.

ARMÉE FRANÇOISE.

CC. Troupes françoises destinées à couvrir la retraite.

DD. Retraite sur les deux routes de Lützen et de Merse-bourg.

Nº LXXI.

État des forces de l'armée alliée, commandée par le feld-maréchal Prince de Schwarzenberg, lors de la bataille de Leipzig (*).

I. Troupes Autrichiennes.

	Bataillons.	Escadrons.
Avant-garde : La première division légère (**), commandée par le feld-maréchal-lieutenant Prince *Maurice de Lichtenstein*, ayant sous ses ordres les brigadiers Prince *Gustave de Hesse-Hombourg* et *Scheither*.	4	16
Premier corps d'armée, commandé par le feld-zeugmeister Comte *de Colloredo Mansfeld*, ayant sous ses ordres		
Les généraux divisionnaires : Le feld-maréchal-lieutenant *Hardegg*, les généraux *Wimpfen* et *Greth*;		
Les brigadiers *Rayecourt*, *Giffing*, *Czerwenka*, *Mumb* et *Quasdanovich*. .	22	12
	26	28

(*) Cet état n'est pas officiel.

(**) La deuxième division légère, commandée par le Comte *de Bubna*, étoit allée rejoindre l'armée du général *Bennigsen*, avec lequel elle arriva sur le champ de bataille.

	Bataillons.	Escadrons.
de l'autre part.	26	28
Deuxième corps d'armée, commandé par le général de cavalerie comte *de Meerveldt*, ayant sous ses ordres Les généraux divisionnaires : Le feld-maréchal lieutenant *Lederer*, et le Prince *Aloïs de Lichtenstein;* Les brigadiers *Sorbenburg*, *Longueville*, *Klop tein*, *Mescery*.	13	10
Troisième corps d'armée, commandé par le feld-zeugmeister Comte *de Giulay*, ayant sous ses ordres Les généraux divisionnaires, feld-maréchal-lieutenant *Crenville*, *Murray*, et le Prince *Philippe de Hesse-Hombourg;* Les brigadiers *Hecht*, *Salins*, *Weigl*, *Czollich*, *Grimmer*.	20	13
Quatrième corps d'armée, commandé par le général de cavalerie comte *de Klenau*, ayant sous ses ordres Les généraux divisionnaires, feld-maréchal-lieutenant *Mohr*, le Prince *de Hohenlohe-Bartenstein*, le général *Mayer;* Les brigadiers *Schæfer*, *Spleny*, *Abele* et *de Best*.	24	18
Réserve, commandée par le général de cavalerie Prince héréditaire *de Hesse-Hombourg*, ayant sous ses ordres le feld-maréchal-lieutenant Comte *de Nostitz*, et		
	83	69

	Bataillons.	Escadrons.
ci-contre.	83	69
Pour l'infanterie,		
Le général divisionnaire feld-maréchal-lieutenant Comte *de Weissenwolf*, commandant la division des grenadiers;		
Les brig. *Fürstenwerder* et *Gabelkoven.*	8	
Le général divisionnaire feld-maréchal-lieutenant *Bianchi;*		
Les brigadiers *Beck, Haugwitz, Quallenberg.*	12	
Pour la cavalerie,		
Les généraux divisionnaires, feld-maréchal-lieutenant *Schneller, Klebersberg, Civallart;*		
Les brigadiers *Rothkirch*, colonel *Abersberg, Desours, Kutalek.* .		40
Le chef de l'artillerie : Le feld-maréchal-lieutenant *Reisner.*		
II. Troupes russes et prussiennes,		
Commandées par le général Comte *de Barclai de Tolly.*		
Ire Division, commandée par le général de cavalerie Comte *de Wittgenstein.*		
a. Infanterie.		
1. Russes.		
Premier corps d'armée, commandé par		
	103	109

	Bataillons.	Escadrons.
de l'autre part	103	109
le lieutenant-général Prince *Gortschakoff*, ayant sous ses ordres		
Les généraux divisionnaires : généraux-majors *Mesenzow* et *Helfreich*. .	17	
Deuxième corps d'armée, commandé par le lieutenant-général Prince *Eugène de Würtemberg*, ayant sous ses ordres		
Les généraux divisionnaires : généraux-majors *Schachofskoi* et *Wischnitzki*.	16	
2. Prussiens.		
Deuxième corps d'armée, commandé par le lieutenant-général *de Kleist*, et ayant sous ses ordres		
Les brigadiers *de Klüx*, *de Pirch*, *de Zieten* et le Prince *Auguste de Prusse*.	31	
b. Cavalerie, commandée par le lieutenant-général Comte *de Pahlen*.		
1. Russes.		
Deux régimens de hussards, commandés par le général-major *de Rüdiger*.		8
Deux régimens de hulans, commandés par le général-major *Lisakewitsch*. . . .		8
2. Prussiens.		
Cuirassiers, dragons, hulans, et levée extraordinaire (*landwehr*).		22
	167	147

	Bataillons.	Escadrons.
Ci-contre.	167	147
2. Réserves russe et prussienne, commandées par le Grand-Duc *Constantin*, et, sous ses ordres, par le Comte *de Miloradowitsch.*		
a. Russes.		
1. Infanterie.		
Troisième corps d'armée, ou les grenadiers, commandés par le général de cavalerie *Rajewski.*		
Première division, du général-major *Pisaref.*	8	
Deuxième division, du général-major *Tschoglokoff.*	8	
Cinquième corps d'armée, ou la garde à pied, commandée par le lieutenant-général *Jermoloff.*		
Première division, ou vieille garde, commandée par le lieutenant-général Baron *de Rosen.*		
Première brigade : Les régimens Breobraschensky et Semenofsky, commandés par le général-major *Potemkin.*	6	
Seconde brigade : Ismailofsky et chasseurs, commandés par le général-major *Bistroff.* . . .	4	
Deuxième division, jeune garde, commandée par le général-major *Usom.*		
	193	147

	Bataillons.	Escadrons.
De l'autre part.	193	147
Troisième brigade : garde de Lithuanie et grenadiers, commandés par le général-major *Scheltuchin.*	4	
Quatrième brigade : garde finlandoise et Pawloffsky, commandées par le général-major *Krischanofsky.*	4	
2. Cavalerie, commandée par le lieutenant-général Prince *Dmitri Galitzin.*		
Première division de cuirassiers, commandée par le lieutenant-général *Depreradowitsch.*		
Première brigade : les chevaliers-gardes et la garde à cheval, commandés par le général-major *Arsenieff.*		12
Deuxième brigade : les régimens des cuirassiers de la garde de l'Empereur et de celle de l'Impératrice douairière, commandés par le général-major Prince *Léopold de Saxe-Cobourg.* . . .		10
Seconde division de cuirassiers, commandée par le lieutenant-général *Kretoff.*		
Première brigade : Ekaterinoslafskoy et Astrakanskoy, commandées par le général-major *Karatujeff.*		8
Deuxième brigade : Gluchofskoy et Pskofskoy, commandées par le général-major *Leontief.*		8
	201	185

	Bataillons.	Escadrons.
Ci-contre.	201	185
Troisième division de cuirassiers, commandée par le lieutenant-général *Ducka.*		
Première brigade : Malarossiiskoi et ordre militaire de Saint-George, sous les ordres du général-major Comte *Gudowitsch.*		7
Deuxième brigade : Noworossiiskoy et Staradubofskoy, commandées par le général-major *Lewaschoff.*		6
Division de la cavalerie légère de la garde, commandée par le lieutenant-général *Schewitsch.*		
Les hussards, les hulans et les dragons de la garde.		13
3. Artillerie de la garde, commandée par le général-major *Kosen.*		
Deux batteries à 12 pièces à 12; deux à 12 pièces à 6, et deux batteries d'artillerie à cheval à 8 pièces à 6.		
b. Prussiens.		
Une brigade d'infanterie de la garde, commandée par le lieutenant-colonel *d'Alvensleben.* . .	6	
Une de cavalerie, commandée par le lieutenant-colonel *Laroche de Starkenfels.*		8
Une batterie d'artillerie, et une à cheval.		
TOTAL.	207	219

A ces forces, il faut joindre *l'armée de Pologne*, commandée par le général de cavalerie Baron *de Bennigsen*, qui arriva sur

le champ de bataille dans la nuit du 17 au 18 octobre. Elle se composoit de

1. Russes.

L'avant-garde, commandée par le lieutenant-général Comte *de Strogonoff*, et, sous ses ordres,

L'infanterie, par le général-major *Gleboff.*

La cavalerie, par le général-major *Kreutz.*

L'infanterie, commandée par le lieutenant-général *Dorcoroff*, et composée de deux divisions et demie (de la 12ᵉ, de la 26ᵉ et de la moitié de la 13ᵉ).

La cavalerie, une division commandée par le lieutenant-général *de Tschaplitz.*

2. Autrichiens.

La deuxième division légère, commandée par le feld-maréchal-lieutenant comte *de Bubna*, et composée de dix-huit escadrons et sept bataillons.

Brigadiers : Le Comte *de Neipperg*, général-major.
Le colonel *Wieland.*
Le Comte *de Zechmeister*, général-major.

La totalité de l'armée de Pologne se montoit à 40,000 hommes.

N° LXXII.

État des forces des Alliés et de celles de Napoléon, à l'époque de la bataille de Leipzig (*).

Armées Alliées.

Grande armée, commandée par le feld-maréchal Prince *de Schwarzenberg*.	140,000 h.
Armée du Nord, commandée par le Prince *Royal de Suède*.	50,000
Armée de Silésie, commandée par le général *Blücher*.	50,000
Armée de Pologne, commandée par le général *Bennigsen*.	40,000
Total.	280,000

Armée Françoise (**).

Vieille garde.	4,000
Jeune garde.	24,000
Garde à cheval.	6,000
	34,000

(*) Cet article n'est pas officiel.

(**) Etat tiré d'une dépêche interceptée.

De l'autre part. . .	34,000 h.
1[er] corps d'armée du général de division *Mouton*, Comte de Lobau. . .	6,000
2e —— maréchal *Victor*, Duc de Bellune. .	18,000
3e ———— *Ney*, Prince de la Moskowa.	22,000
4e —— général de division Comte *Bertrand*.	14,000
5e ———————————— *Lauriston*.	10,000
6e —— maréchal *Marmont*, Duc de Raguse.	20,000
7e —— général de division Comte *Regnier*.	8,000
8e ——————— Prince *Poniatowski*.	10,000
9e —— (les Bavarois; ce corps n'existoit plus).	
10e —— général de division *Rapp*, à Dantzig.	
11e —— maréchal *Macdonald*, Duc de Tarente.	14,000
12e ———— (*Oudinot*, n'existoit plus.)	
13e ———— (*Davoust*, Prince d'Eckmühl, à Hambourg).	
14e ———— *Gouvion Saint-Cyr*. . . .	20,000
———— *Augereau*.	10,000
1re division de cavalerie, du général de division Comte *Latour Maubourg*.	6,000
2e —— Comte *Sebastiani*.	6,000
3e —— *Arrighi*, Duc de Padoue.	3,000
4e —— *Kellermann*, Comte de Valmy. .	4,000
5e —— Comte *Milhaud*.	3,000
Total.	208,000 h.

En déduisant de ces 208,000 le premier et le quatorzième corps, formant 26,000 hommes qui étoient restés à Dresde, l'armée françoise combattant à Leipzig se montoit encore à 182,000 hommes. Il s'ensuit que la

supériorité des armées alliées étoit de près de 100,000 hommes. Il faut dire cependant que les réserves qui ne donnoient pas, ainsi que les corps de Giulay et d'York, et les Suédois, qui furent dans le même cas, pouvoient faire 100,000 hommes.

Nº LXXIII.

Rapport du général Comte de Wallmoden sur la prise de Brême, daté du quartier-général de Melkhoff, près Lübtheen, le 22 octobre 1813.

Après le combat de la Gœrde (1), les communications de l'ennemi sur la rive gauche de l'Elbe se trouvoient tellement gênées, qu'il ne lui restoit que la route de Hambourg à Brême, qui néanmoins fut souvent coupée par des détachemens de Cosaques. Le maréchal Davoust n'en resta pas moins dans la position qu'il avoit choisie. La Stecknitz est un ruisseau marécageux qui n'offre que peu d'endroits guéables; le maréchal plaça des redoutes à tous ces passages. Il fortifia aussi les postes de Lauenbourg et de Mœlln et son principal camp, placé sur les hauteurs de Ratzebourg, dont le front et les flancs étoient

(1) Du 16 septembre. Voyez le bulletin du Prince Royal de Suède du 20 septembre.

presque inaccessibles à cause des étangs et des prairies dont ils étoient bordés. Sur l'aile gauche, les fortifications de Lübeck avoient été rétablies autant qu'il étoit nécessaire. Pour s'assurer encore mieux des desseins de l'ennemi, le lieutenant-général Comte de Wallmoden résolut d'entreprendre une reconnoissance. Dans la nuit du 5 au 6, le général Tettenborn passa l'Elbe et alla à Boitzenbourg, pour observer le poste de Lauenbourg et pour détourner l'attention de l'ennemi de la rive gauche de l'Elbe. Le 6 et le 7 tous les postes de l'ennemi furent vivement alarmés par les généraux Vegesack et Dœrnberg, et, à cette occasion, l'ennemi eut quelques centaines de tués et de blessés. L'ennemi, trompé encore mieux par le bruit d'une attaque prochaine qu'on répandit en même temps, attira à lui toutes ses troupes disponibles qu'il avoit à Zollenspiker, et même celles de Hambourg. C'est ainsi que le double but, de connoître la position de l'ennemi et d'attirer sur un point toute son attention, fut atteint.

En conséquence, le général Tettenborn repassa l'Elbe dans la nuit du 8 au 9, et se rendit en marches forcées à Brême. Il arriva devant cette ville le 13 au matin. Après deux jours de combats, dans lesquels la ville fut canonnée et le com-

mandant ennemi, colonel Thuillier, tué, la garnison, forte de onze cents hommes, capitula à condition qu'elle passeroit le Rhin et ne porteroit pas les armes en-deçà de ce fleuve. Quatorze canons, deux mortiers, deux cents chevaux de cavalerie équipés, ainsi que beaucoup d'autres effets militaires et les caisses, renfermant 300,000 francs, restèrent en notre pouvoir. Les fortifications furent détruites. L'ennemi essaya de rassembler quelques troupes dans les environs, et retira même celles qui étoient à Nienbourg. Le général Tettenborn se rendit sur-le-champ dans cette place, dont il détruisit les fortifications, après quoi il se rapprocha de l'Elbe, laissant un détachement en possession de Brême.

Par ces événemens, le maréchal Davoust a été privé de la dernière communication qui lui restoit avec l'Allemagne, et il est entièrement restreint au Danemarck. Il paroît que ce fut pour savoir si tout notre corps avoit passé l'Elbe qu'il entreprit, le 18 au matin, une reconnoissance contre nos avant-postes; il y employa environ six bataillons, douze escadrons et deux batteries: le tout fut commandé par le général Romé, qui voulut pousser avec une colonne sur Zarentin, pendant que l'autre se rendit à Vallulın. Un détachement d'un escadron et demi du premier ré-

giment des hussards de la légion russe-germanique, commandé par le capitaine Simolin, et de trois cents chasseurs de Lützow, que dans la nuit on avoit placé en embuscade, découvrit l'ennemi aussitôt qu'il parut. A l'instant même, le capitaine Simolin et ses hussards se jetèrent sur la tête des colonnes ennemies avant qu'elles pussent se déployer. Le général Romé, qui se trouvoit sur ce point, et une trentaine d'hommes furent ainsi coupés de leur colonne. Ce général se jeta dans le lac, où il nagea. Au moment où il voulut se rendre il fut atteint d'une balle et disparut sous l'eau : les autres furent faits prisonniers. L'ennemi, dérouté par cette attaque imprévue et par la mort du chef, resta dans sa position et se borna à canonner nos postes de hussards.

Pendant que cela se passoit, l'autre colonne avoit attaqué, près Valluhn, les avant-postes commandés par le lieutenant-colonel Comte de Dohna; mais ayant été reçue avec calme et avertie du désastre qu'avoit éprouvé le général Romé, elle s'arrêta aussi, et se contenta d'une canonnade infructueuse, après quoi elle retourna dans sa position.

C'est ainsi que la vigilance et la présence d'esprit de nos avant-postes firent entièrement échouer les projets de l'ennemi.

Voici la proclamation que le général Tettenborn a publiée à Brême.

Aux habitans de Brême.

Vos compatriotes de Hambourg et de Lubeck vous ont donné un bel exemple, en prenant les armes pour combattre dans cette guerre sacrée pour la liberté du monde et pour celle de l'antique ligue hanséatique, qui se relève sous la protection des hautes puissances alliées. Jusqu'à présent vous ne pouviez que leur envier la gloire de leur participation et de leur dévouement patriotique, sans qu'il vous fût permis de les partager. Mais le moment est venu, noble jeunesse de Brême, où la contrainte ne met plus d'entraves à vos penchans. Levez-vous et prenez les armes! La patrie ne reconnoît de bons fils que ceux qui combattent pour elle; ce n'est qu'en défendant sa cause que vous êtes dignes du bonheur qui vous est préparé. Déjà les guerriers composant la légion hanséatique ont trouvé plus d'une occasion de se signaler. Si l'honneur ne vous portoit pas à imiter leur exemple, la honte suffiroit pour cela. Armez-vous donc, rassemblez-vous sous la bannière de la *Hanse*, et prouvez que vous êtes dignes de la gloire et de la prospérité que cette ligue vous assure. Hâtez-vous de joindre vos con-

frères, qui vous attendent avec impatience et vous tendent les bras.

Ceux d'entre vous qui veulent se rendre à cette sommation se présenteront chez le commandant russe, qui leur fera connoître le lieu provisoire de leur destination.

Brême, le 17 octobre 1813.

Signé le Baron de Tettenborn, général-major au service de S. M. l'Empereur de Russie.

N° LXXIV.

Proclamation du Baron de Stein, du 23 *octobre* 1813.

Les hautes puissances alliées, ne perdant pas de vue leur sublime projet de délivrer l'Allemagne du joug qui pèse sur elle, et ne voulant se servir des ressources que leur offrent les pays conquis par leurs armées que pour un but pour lequel les cœurs de tous les Allemands s'intéressent vivement, ont confié l'administration des pays conquis au soussigné Baron de Stein, ministre d'état et chevalier de l'ordre de Saint-André, qui veillera à ce que les ressources de ces pays soient employées au but militaire et politique convenu.

Chaque pays aura un gouverneur général, qui formera l'autorité suprême et le point central de toutes les administrations civiles et militaires. On compte sur la fidélité des habitans et sur leur zèle pour coopérer au grand but, à l'exécution duquel la partie de la nation la plus estimable concourt déjà. On compte sur leur soumission aux règlemens que l'administration suprême et le gouverneur général jugeront nécessaires. Cette soumission est un devoir plus impérieux encore pour les personnes qui, jusqu'à présent, ont rempli des fonctions dans ces pays : elles promettront fidélité par un engagement formel, ou, renonçant à leurs emplois, se déclareront ouvertement les ennemies de la bonne et juste cause.

Leipzig, le 23 octobre 1813.

Signé le Baron DE STEIN, administrateur suprême.

N° LXXV.

Bulletin officiel de l'armée de Silésie, du 25 octobre 1813.

Les corps des généraux Langeron et Sacken passèrent la nuit du 19 à Skeuditz, celui d'York à Halle.

Le 20, le général Wasiltchikoff, après avoir passé l'Elster, se porta vers Lützen et fit deux mille cent prisonniers. Les ponts de Leipzig n'étant pas encore achevés, le général de Blücher ordonna aux corps susdits d'aller de Skeuditz à Lützen. Dans l'intervalle, le général d'York avoit marché de Halle à Mücheln; il fit poursuivre et vivement harceler par sa cavalerie et par de l'artillerie à cheval l'ennemi qui avoit passé la Saale à Weissenfels. Celui-ci se dirigea sur Freybourg.

Le 21, au lever du soleil, les corps des généraux Langeron et Sacken étoient dans les environs de Weissenfels : l'ennemi brûla sur-le-champ les ponts et se retira vers Freybourg. Le général Blücher fit de suite jeter un pont sur la Saale, et les deux corps passèrent cette rivière.

Sur ces entrefaites, le général d'York étoit allé à Querfurth pour empêcher l'ennemi d'étendre son aile gauche et de marcher en plusieurs colonnes. Il réussit parfaitement. Il attaqua l'ennemi à Freybourg, et le culbuta après une affaire d'infanterie fort chaude, qui coûta à l'ennemi douze cents prisonniers, dix-huit canons et une grande quantité de chariots de munitions. L'ennemi quitta la ville à trois heures du matin.

Il est impossible de peindre la confusion qui

régnoit hors de la ville. Ici on voyoit des canons, là des chariots de munitions et de bagages, des charrettes renversées, tout pêle-mêle, jusqu'aux bords de l'Unstrutt. Notre armée passa cette rivière sur trois ponts, entre Freybourg et Laucha. Elle est entrée dans la ci-devant principauté d'Erfurt, dans la capitale de laquelle tout le reste des forces de l'ennemi s'est retiré, parce que le général d'York l'empêchoit de marcher en plusieurs colonnes.

Le colonel Henkel a réussi à délivrer, près de Bibra, un certain nombre d'officiers prussiens, russes et autrichiens, et environ quatre mille soldats qui avoient été faits prisonniers. Il a pris la forte escorte qui les accompagnoit.

N° LXXVI.

Bulletin bavarois sur la prise de Wurzbourg, le 26 octobre 1813 (1).

Le général de cavalerie Comte de Wrede, commandant en chef l'armée de Bavière cantonnée sur l'Inn, prit, le 15 octobre, le commandement en chef du corps autrichien qui s'étoit réuni à la première.

---

(1) Ce bulletin est tiré de la gazette de la cour de Bavière du 30 octobre.

Cette armée réunie bavaro-autrichienne qui, par sa force, mais plus encore par sa tenue, par son excellente cavalerie et son artillerie nombreuse, offre un aspect imposant, se mit sur-le-champ en marche, pour suivre la voix du devoir et de l'honneur.

Le 17, le général en chef transporta son quartier-général à Landshut. Il fut, le 18, à Neubourg, le 19, à Donauwœrth, le 20, à Nordlingue, le 21, à Dinkelsbühl, le 22, à Ansbach, et le 23, à Uffenheim.

Depuis le 15 jusqu'au 23 l'armée avoit fait une marche de quatre-vingt-quatre lieues; dans la belle saison, une telle marche doit compter parmi les marches forcées; mais dans la saison où l'on se trouvoit, les troupes avoient encore à lutter contre les fatigues que cause le mauvais temps et contre les obstacles que lui offroient, sur tous les pas, les chemins que la pluie continuelle avoit abîmés.

Le général en chef vante le bon esprit qui, malgré les fatigues de toute espèce, anime les soldats, leur excellente discipline, leur zèle et leur obéissance; il s'attend à de grands résultats pour le jour où ils se trouveront en face de l'ennemi de la cause commune de l'Allemagne.

Le 22 il reçut, par un courrier dépêché du quartier-général des souverains alliés, l'impor-

tante nouvelle des victoires glorieuses que les armées alliées ont remportées devant Leipzig. Les cris d'allégresse que les Autrichiens et les Bavarois réunis poussèrent en recevant cette nouvelle ne purent être modérés que par l'idée que les circonstances ne leur avoient pas encore permis de prendre part aux efforts et aux exploits des armées alliées. Le 23, un autre courrier annonça que le ministre d'état de S. M. le Roi de Wurtemberg, Comte de Zeppelin, arriveroit incessamment, avec une mission de son souverain, au quartier-général; en conséquence l'armée bavaro-autrichienne espère que sous peu elle pourra compter parmi ses frères d'armes les troupes wurtembergeoises.

La ville fortifiée de Wurzbourg et sa citadelle Marienberg étant encore au pouvoir de l'ennemi, le premier objet du Comte de Wrede fut de s'emparer de cette place importante. Dans ce dessein la division bavaroise du général Comte de Rechberg, et la troisième brigade de la cavalerie légère bavaroise, passèrent, le 23, près d'Ochsenfurt sur la rive droite du Mein; le 24 elles furent suivies sur la même route par les deux divisions autrichiennes de Fresnel et de Bach, et, d'Uffenheim dans la direction d'Aub, par la division bavaroise de Beckers et la seconde brigade de la cava-

lerie légère. Le reste de l'armée fut laissé dans la position qu'on lui assigna pour former le corps de réserve. On envoya dans toutes les directions des corps nombreux d'éclaireurs et des patrouilles. Le colonel autrichien Scheibler, commandant un corps considérable de partisans, composé de Russes, d'Autrichiens et de Bavarois, et ayant reçu ordre de joindre le Comte de Wrede, arriva à Bamberg.

La ville et la citadelle de Wurzbourg ayant été cernées à la distance d'une portée de canon par les troupes destinées à l'investir, et les tirailleurs s'étant avancés jusqu'au pied des glacis, le général de division Comte de Rechberg fit sommer le général de division Turreau, commandant la forteresse pour la France, de se rendre; cette sommation qui lui fut portée par un parlementaire, le Comte de Seyboltsdorf, major du premier régiment d'infanterie de ligne, ni une seconde qui fut faite le lendemain, n'eut le succès qu'on en auroit désiré pour pouvoir ménager la ville et ses habitans.

Déjà, avant l'envoi du second parlementaire, le général-major autrichien Baron de Geppert, le général commandant le siége avoit fait bombarder la ville et la forteresse par six obusiers et douze canons de six qui avoient été conduits jusqu'aux

glacis; mais à minuit il fit commencer le feu de quatre-vingt-deux bouches à feu, avec ordre de le diriger sur la forteresse, et de ménager la ville autant que possible.

Les troupes sont pourvues de tout; outre les vivres ordinaires, on donne au soldat une ration de vin; l'armée est suivie de convois considérables d'habits, afin que le soldat soit constamment garanti contre la rigueur de la saison.

Le général en chef, Comte de Wrede, employa la nuit du 24 au 25 octobre et la journée du 25 à achever tous les préparatifs nécessaires pour prendre Wurzbourg d'assaut. Deux motifs l'avoient déterminé à ordonner un assaut; il vouloit célébrer d'une manière digne de braves militaires les victoires des alliés dont on venoit de recevoir la nouvelle; et il désiroit préserver la ville de la ruine dont elle étoit menacée par un bombardement, et sauver en même temps la vie et les propriétés de quelques milliers de compatriotes et de bons Allemands. Enfin l'envie de ne pas être arrêté dans sa marche, et de pouvoir prendre part, avec toutes ses forces, aux grandes opérations qui se préparoient, influa aussi sur sa détermination. En conséquence il approcha l'artillerie de manière à pouvoir faire brèche. Cependant il voulut auparavant tenter le dernier moyen

pour engager le commandant françois à rendre la ville. Celui-ci voyant les préparatifs qui avoient été faits, et calculant d'avance leur effet, consentit à traiter.

Le 26 octobre, à quatre heures du soir, la ville de Wurzbourg a été rendue par capitulation aux armes des alliés (1). Le commandant françois se retira dans la citadelle qui, d'après la convention, est bloquée par quelques bataillons. Ce corps de blocus et la ville même sont commandés par le général Comte de Spretin.

Le 27, le général en chef Comte de Wrede partit de Wurzbourg pour Aschaffenbourg, où la troisième division d'infanterie bavaroise, la brigade de cavalerie bavaroise du général-major Baron de Vieregg, et le corps de réserve du feld-maréchal-lieutenant autrichien, Baron de Trautenberg, ainsi que le Baron de Spleny, s'étoient

---

(1) Nous n'insérons pas ici la capitulation de Wurzbourg; mais nous observons qu'outre la citadelle, les troupes françoises restèrent maîtresses de la partie de la ville située sur la rive gauche du Main, et qu'on appelle le quartier du Main, à condition, cependant, que les troupes wurzbourgeoises qui faisoient alors partie de la garnison françoise, cesseroient d'être regardées comme françoises aussitôt qu'elles en recevroient l'ordre par leur souverain.

déjà rendus; le reste de l'armée s'y dirige aussi en marches forcées.

N° LXXVII.

Rapport autrichien sur les événemens postérieurs à la bataille de Leipzig jusqu'au 26 octobre, en date du quartier-général d'Elleben (1) le 26 octobre 1813.

Après les glorieux événemens qui se sont passés dans les environs de Leipzig, après la prise de cette ville et la destruction d'une grande partie de l'armée ennemie, les alliés se mirent en mouvement, dès le 19, pour poursuivre l'ennemi.

Le 20, l'armée du feld-maréchal Blücher atteignit Mersebourg, et le feld-zeugmeister Comte Giulay arriva à Naumbourg. Exclu des deux grandes routes, l'ennemi ne put continuer sa retraite que sur de mauvais chemins de traverse. Comme il devoit mettre la plus grande importance à rester maître des grandes routes, il s'étoit, le 19, avancé sur Naumbourg; le major, Comte de Gatterberg, qui avoit été envoyé dans cette ville avec cinq compagnies du régiment de l'Archiduc

(1) A trois lieues au sud-est d'Erfurt.

Louis, infanterie, alla à sa rencontre et lui imposa tellement qu'il n'osa pas l'attaquer sérieusement.

Le 21, l'ennemi, pour couvrir sa retraite de Weissenfels par Freybourg, plaça sur les hauteurs de Neu-Kœsen une arrière-garde considérable et dirigea plusieurs vives attaques sur le pont de Kœsen; il réussit un instant à s'en emparer; mais le feld-zeugmeister Comte Giulay ayant détaché le général Comte de Salins avec sa brigade pour soutenir le détachement du régiment de l'Archiduc Louis, le pont fut sur-le-champ repris et l'ennemi repoussé jusqu'à sa position.

Malgré tous les efforts de l'ennemi, le Comte de Salins se maintint toute la journée à Neu-Kœsen, faisant une centaine de prisonniers et causant beaucoup de mal à l'ennemi : le colonel Baron Veyder du septième régiment de chasseurs montra de nouveau, en cette occasion, beaucoup de bravoure et de prudence. A dix heures du soir l'ennemi abandonna les hauteurs de Neu-Kœsen.

L'avant-garde de l'armée de Blücher eut, le 21, près de Freybourg, une affaire chaude et fort glorieuse, où l'ennemi perdit beaucoup de prisonniers et de canons. L'armée alliée arriva ce jour partie à Eisenberg, partie à Naumbourg.

Le 22, le feld-maréchal-lieutenant Comte de Bubna, commandant l'avant-garde de l'armée, atteignit Weimar. L'ennemi y avoit envoyé un corps depuis Buttelstadt, mais le hettman Comte Platoff et les premières divisions du Comte de Bubna le chassèrent de la ville et le poursuivirent dans la distance d'une lieue.

A Auerstadt l'ennemi essaya de gagner du temps pour couvrir sa retraite, qui est extraordinairement incommode à cause des mauvais chemins. L'avant-garde du feld-zeugmeister Comte Giulay fit quatre cents prisonniers, parmi lesquels se trouva un colonel aide-de-camp du Prince de Neuchâtel.

A Freybourg l'ennemi laissa en arrière quinze canons et une grande quantité de bagages; il fit sauter en l'air trois cents caissons de munitions. L'armée du feld-maréchal Blücher occupa, le même jour, Leubingen, Sommerda et Wippach. Celle du Prince Royal de Suède arriva à Querfurth.

Le 23, les éclaireurs poussèrent jusqu'aux environs d'Erfurt.

Le 25 au soir, l'ennemi abandonna sa position d'Erfurt, et, traversant la ville, se rendit sur la rive gauche de la Gera.

Le 26, l'Empereur Napoléon arriva avec sa

garde à Gotha. La grande armée, après avoir laissé devant Erfurt un corps suffisant pour bloquer cette ville, continue sa marche. Le feld-maréchal Blücher eut hier son quartier-général à Langensalza. L'armée du Prince Royal de Suède marche vers Nordhausen. Les corps légers de l'hettman Comte Platoff et du colonel Comte Mansdorf font beaucoup de mal à l'ennemi ; tous les jours il est obligé de faire sauter en l'air une quantité de caissons à poudre et d'abandonner des voitures qu'il ne peut pas transporter plus loin. Le Comte de Bubna a fait aujourd'hui plusieurs centaines de prisonniers ; son avant-garde a poussé jusqu'aux environs de Gotha.

Tournée de tous côtés, serrée entre des armées victorieuses, l'armée françoise doit s'attendre encore à une grande catastrophe avant d'arriver au Rhin, vers lequel elle marche à grands pas.

N° LXXVIII.

Rapport officiel du général Blücher sur les événemens qui ont suivi immédiatement la bataille de Leipzig, daté d'Eisenach le 27 octobre 1813.

Le 19 octobre, jour même où Leipzig fut pris, les corps du Comte de Langeron et du général de

Sacken marchèrent jusqu'à Skeuditz. La cavalerie du corps de Sacken, commandée par le général Wasiltchikoff, passa l'Elster. Le gros de l'armée françoise et l'Empereur Napoléon lui-même bivouaquèrent près de Mark-Ranstædt.

Le 20 octobre, le général Wasiltchikoff avança sur Lützen et fit à l'ennemi deux mille cent prisonniers. Les corps du Comte de Langeron et de Sacken marchèrent à Lützen. Le général d'York, parti de Halle, traversa le champ de bataille de Rossbach; il rencontra l'ennemi dans sa retraite de Weissenfels à Freybourg et canonna ses colonnes. Le gros de l'armee ennemie n'avoit pas osé marcher sur Kœsen; il avoit passé la Saale à Weissenfels et se dirigeoit sur Freybourg. L'Empereur Napoléon bivouaqua près de Weissenfels sur la rive gauche de la Saale.

Le 21 octobre, les corps de Langeron et de Sacken se rendirent à Weissenfels. L'ennemi brûla les ponts. Le feld-maréchal Blücher le fit chasser, par de l'artillerie, de la rive gauche de la Saale, et ordonna sur-le-champ de jeter un pont sur cette rivière. Le pont fut établi à l'endroit même où S. M. Frédéric II avoit fait bâtir un pont de radeau avant la bataille de Rossbach; et il est remarquable que le charpentier qui cons-

truisit le pont avoit travaillé dans sa jeunesse à celui de Frédéric II.

Le général d'York marcha sur Querfurth pour empêcher l'ennemi de passer l'Unstrutt en plusieurs colonnes. Une partie de la réserve de cavalerie, commandée par le colonel Comte de Henkel, rencontra une colonne ennemie escortant des prisonniers. Le colonel l'attaqua, la prit, et delivra près de quatre mille prisonniers et cent officiers de toutes les nations alliées, lesquels étoient tombés en captivité dans les journées du 26 août et du 16 octobre. Comme on s'aperçut que c'étoit la colonne extrême de l'ennemi, le général d'York se tourna subitement à gauche vers Freybourg, attaqua avec impétuosité les colonnes ennemies qui étoient en marche, et les jeta, après une vive affaire d'infanterie, dans les vallées de l'Unstrutt. Le train de l'ennemi n'avoit pas encore atteint cette rivière; il mit le feu à une quantité de chariots de munitions, et abandonna beaucoup de caissons, canons, fourgons et équipages de général. Un général, deux colonels, plus de mille prisonniers, dix-huit canons et une quantité de chariots de munitions restèrent vers le soir au pouvoir du général d'York : on ne peut encore donner le dénombrement des canons et voitures qu'on prit le lendemain.

Le 22 octodre on rétablit les ponts sur l'Unstrutt que l'armée passa sans pouvoir atteindre l'ennemi.

Le 23 elle marcha jusqu'à Sœmmerda. L'ennemi se concentra à Erfurt, et paroissoit vouloir y prendre une position pour donner quelque repos à ses chevaux harassés de fatigue. Dans cette idée, le feld-maréchal fit faire subitement à son armée un mouvemeut latéral pour tourner l'aile gauche de l'ennemi.

Le 24, l'armée fut à Tennstædt, le 25 au-delà de Langensalza. Le 26 elle marcha en trois colonnes sur Gotha, le Hœrselberg, et sur Eisenach. L'ennemi étoit déjà en pleine retraite. Dans les environs de Gotha, l'avant-garde, commandée par le général Rutchewitsch, fit environ deux mille prisonniers. Le général d'York, ayant rencontré dans la vallée située au pied du Hœrselberg, peu loin d'Eisenach, l'ennemi en marche, l'attaqua, prit avec de l'infanterie le village d'Eichrodt, et coupa ainsi d'Eisenach le quatrième corps ennemi. Ce corps se jeta dans la forêt de Thuringe, et est obligé de tâcher d'atteindre Vach par des détours.

Le 27 octobre au matin, l'armée passa le défilé d'Eisenach : elle poursuit l'ennemi dans toutes

les directions. D'heure en heure on amène des prisonniers.

N° LXXIX.

Bulletin du Prince Royal de Suède.

Quartier-général de Mülhausen, le 28 octobre 1813.

Le Prince Royal transféra hier son quartier-général à Mülhausen, après avoir passé par Merseboug, Querfurth, Artern et Sondershausen.

Les grands résultats des batailles de Leipzig se développent davantage chaque jour. L'armée de l'Empereur Napoléon se retire à la hâte et éprouve des pertes journalières. Elle a dirigé sa marche sur Erfurt; même d'après les derniers rapports cette ville est occupée par les alliés. Le général Blücher suit l'ennemi, tandis que la grande armée de Bohême, dont le quartier-général étoit le 24 à Weimar, cotoye son flanc gauche, et celle du nord de l'Allemagne suit et déborde continuellement son flanc droit. Les généraux York et Wasiltchikoff, faisant l'avant-garde de l'armée de Silésie, ont attaqué l'arrière-garde ennemie à Weissenfels et à Freybourg, et lui ont pris plus de quatre mille prisonniers, quarante canons, beaucoup de caissons et de bagages. Le général

Bubna a fait à Buttelstedt six cents prisonniers de la garde impériale; et le général Bennigsen, qui a marché sur le chemin de Bibra à Rastenberg, a trouvé sur cette route beaucoup de traîneurs, plusieurs canons et caissons abandonnés. L'Empereur Napoléon en a fait sauter lui-même sur la route d'Erfurt plus de six cents.

Le colonel Chrapowitzky a occupé la ville de Gotha le 22 octobre, et y a fait prisonniers le ministre de France Baron de Saint-Aignan, soixante-treize officiers et neuf cents hommes; il a fait sauter trente chariots de poudre. Ensuite il s'est réuni à Molschleben avec le général Ilowaisky XIIe, qui a été envoyé de la grande armée pour devancer l'armée françoise. Le colonel Benckendorf harceloit en même temps l'ennemi dans sa marche sur Erfurt; il a été continuellement engagé avec la cavalerie du général Sébastiani, et lui a fait beaucoup de prisonniers. Le général Tchernitcheff, au corps duquel ces partis appartiennent, s'est porté sur Eisenach, pour y devancer la tête des colonnes ennemies.

L'Empereur Napoléon a couché le 19 à Mark-Ranstædt, le 20 à Weissenfels, le 21 à Eckardtsberge, le 23 au matin il étoit à Erfurt, d'où il est allé à Gotha. Des lettres interceptées portent qu'une foule de fuyards, sans armes et sans vête-

mens, couvrent les grands chemins des environs.

Le maréchal Saint-Cyr a fait un mouvement de Dresde sur Torgau, probablement dans l'intention de retirer à lui les garnisons de cette place et de celle de Wittenberg, et, en tâchant de gagner Magdebourg, d'opérer sa retraite vers la France. Des corps considérables s'avancent de toutes parts pour le combattre et le couper. Le général Comte Tauentzien se trouve dans les environs de Rosslau, et réunira à lui les corps des généraux Hirschfeld et Thümen. Le général Comte Tolstoi suit les mouvemens du maréchal Saint-Cyr, et le général Bennigsen, dont l'armée étoit réunie à celle du Prince Royal, va se porter avec le corps du général Doctoroff dans la même direction, et prendra le commandement de toutes les troupes russes et prussiennes destinées à agir contre ce corps ennemi. Le corps du général Comte de Strogonoff se joindra à l'armée du Prince Royal.

Le général Tettenborn, posté avec un corps volant à Lunebourg, a occupé, le 15 octobre, la ville de Brême par capitulation. Le général de Wallmoden observe les mouvemens de l'armée du maréchal Davoust, qui vraisemblablement ne tardera pas long-temps à songer à sa retraite.

La perte totale de l'armée combinée du nord

de l'Allemagne dans les batailles de Leipzig ne monte pas au-delà de deux à trois mille hommes tués et blessés. Celle du général Comte de Langeron a été plus forte. Ce général se loue infiniment de la conduite valeureuse des généraux Kaptzewitsch, Comte de Saint-Priest et Rondzewitch, ainsi que des officiers et troupes sous ses ordres.

A la bataille du 18 octobre, le lieutenant-général sir Charles Stewart plaça lui-même la batterie des raquettiers anglois sous le feu le plus vif, et se chargea, de son propre mouvement, de plusieurs ordres du Prince Royal, qu'il exécuta à la satisfaction de S. A. R.

Les généraux Tawast et Lœwenhjelm se sont distingués. Le premier plaça sur un point vivement pressé par l'ennemi deux batteries de douze, qui contribuèrent à garantir ce flanc de l'armée. Le général Suremain dirigea lui-même les pièces suédoises qui tirèrent sur la porte de Leipzig et ensuite dans les rues de la ville.

La cavalerie du général Winzingerode a poussé jusqu'à Vach et suit les mouvemens de l'ennemi, qui paroît vouloir se diriger en partie sur Wetzlar. Ce général a déployé, dans les journées devant Leipzig, les talens et la bravoure dont il a déjà tant de fois donné des preuves. L'infanterie

russe a maintenu son ancienne réputation et la fermeté qui la distingue. Les généraux Woronzoff, Laptjeff, Harpe et Wouitch ont mérité, par leur conduite, toute la satisfaction de S. A. R.

N° LXXX.

Rapport autrichien sur les suites de la bataille de Leipzig, en date du quartier-général de Mühlberg le 28 *octobre* 1813.

La retraite de l'Empereur Napoléon se fait avec une précipitation qui accélère la dissolution totale de son armée. Elle est déjà dans une telle confusion que les troupes ne peuvent même pas être approvisionnées par le moyen des magasins considérables qui sont à Erfurt. Elle traversa Gotha dans un état pitoyable. La route est couverte d'armes, de mourans et de cadavres. A l'exception de la garde impériale et du corps du maréchal Oudinot, qui commande la réserve de la garde, tout étoit débandé.

Le 25, pendant que l'Empereur Napoléon étoit encore à Gotha avec sa garde, le colonel Mensdorff attaqua, sur tous les points à la fois, la tête de l'armée ennemie à Gaisa, d'une manière tellement inattendue, et avec un tel succès, qu'il

porta dans la colonne la terreur et la confusion la plus complète. Tout abandonna la route et se sauva dans les forêts. Plusieurs régimens de cavalerie, qui essayèrent de prendre poste, furent culbutés; le Comte de Mensdorf prit deux canons et deux obusiers que l'ennemi avoit fait placer contre lui, avec huit chariots de poudre et une grande quantité de bagage; il fit prisonniers un officier et quelques centaines d'hommes. Plusieurs autres centaines d'ennemis ont jeté leurs fusils de frayeur.

Ce coup bien exécuté a arrêté la marche de l'ennemi; il ne pourra parvenir à Hanau, qui, au dire des prisonniers, est le point de réunion, que harcelé par les corps du lieutenant-général Comte Orloff-Denisoff, de l'hettman Platoff et du Comte de Mensdorf, qui sont allés en avant à Fulde et Schluchtern.

Le 26, le feld-maréchal Blücher est allé de Langensalza à Eisenach, et a attaqué l'ennemi dans les environs de cette ville. On sait provisoirement qu'il a jeté la colonne ennemie dans le plus grand désordre, pris plusieurs canons et quelques milliers de prisonniers; probablement il s'est emparé de la route de Cassel; ses avant-postes poursuivirent l'ennemi sur la route de Vach. Le feld-maréchal-lieutenant Comte de

Bubna suit l'ennemi de près par Waltershausen et Marksuhl, avec l'avant-garde de la grande armée.

L'ennemi s'étoit flatté qu'en occupant Erfurt il arrêteroit la poursuite de la grande armée; mais le Prince de Schwarzenberg fait cerner et attaquer cette place par le Comte de Wittgenstein; lui-même suit l'ennemi sans relâche en deux colonnes, dans la direction de Schmalcalde et de Meinungen.

Le général Comte de Klenau est retourné sur l'Elbe, pour, conjointement avec le général Tolstoi, attaquer le corps du maréchal Saint-Cyr, resté dans les environs de Dresde. On a trouvé dans l'Elster le corps du Prince Poniatowski : il avoit deux blessures mortelles.

On a trouvé, sur un courrier intercepté, les bulletins des ennemis sur la bataille des 16 et 18 octobre et sur la prise de Leipzig du 19. D'après ces nouvelles, les armées alliées ont été défaites les 16 et 18, et la grande quantité de prisonniers que l'ennemi a perdus à Leipzig est attribuée à la précipitation avec laquelle les ponts ont été détruits. Nous n'avons pu nous apercevoir de ponts détruits; bien au contraire, c'est par les ponts existans que nous avons poursuivi l'ennemi.

N° LXXXI.

Proclamation du général Wrede adressée aux habitans du grand-duché de Francfort, du 28 octobre 1813.

S. A. R. le Grand-Duc de Francfort ayant abandonné ses états lors de l'approche des armées alliées, et ayant, par sa déclaration au Ministre du Roi de Bavière accrédité auprès de sa personne, annoncé qu'il devoit regarder sa mission comme finie, clairement manifesté l'intention de persister dans son système politique actuel opposé à la cause pieuse et sainte de l'Allemagne, et de ne pas accéder à l'alliance des hautes puissances, le soussigné, commandant en chef l'armée austro-bavaroise, se voit forcé de prendre provisoirement possession, au nom de ces puissances, de tous les états de S. A. R. et de les mettre sous le séquestre.

A ces fins, le soussigné a fait prêter serment, au nom des puissances, au ministre de la justice et de l'intérieur du Grand-Duc, Baron d'Albini, et l'a chargé de faire prêter le même serment à toutes les autorités du pays. Elles resteront toutes en activité, chacune pour ce qui la concerne, mais du moment de la prestation du ser-

ment elles rempliront leurs fonctions au nom des puissances alliées.

Cette mesure fournira aux habitans du grand-duché une nouvelle preuve de la bienveillance des puissances alliées. On observera la plus stricte discipline; mais on s'attend aussi, de la part des habitans, à une prompte obéissance et à toute espèce de secours.

Donné au quartier-général de Hanau, le 28 octobre 1813.

Signé Le général de cavalerie WREDE.

N° LXXXII.

Proclamation du Roi de Bavière, du 28 *octobre* 1813.

A MON PEUPLE.

JE me suis allié aux plus puissans Princes de l'Europe pour maintenir notre indépendance, pour rétablir la paix générale, pour former un équilibre des puissances qui garantisse sa durée, qui, protégeant le commerce, anime de nouveau l'industrie et fasse ainsi renaître la prospérité des peuples. Réunis aux braves bataillons autrichiens, vos fils, vos frères ont marché pour sou-

tenir la lutte sainte engagée pour une cause si belle. Le ciel bénira nos armes.

Mais les efforts glorieux des armées alliées doivent être soutenus avec énergie; le triomphe de la justice doit être mis à l'abri des caprices du sort. Que toute la force de mon peuple se montre!

Bavarois, vos belliqueux ancêtres sacrifièrent leur vie, pour la justice et pour la liberté, sous la bannière de leur Prince. Un but tout aussi beau exige aujourd'hui les mêmes efforts. Des ordonnances particulières détermineront la manière dont chacun doit y prendre part selon ses moyens.

Pendant que mon fils puîné combat au milieu des bataillons de l'armée pour la grande cause, l'héritier de ma couronne se mettra à la tête de l'armée nationale. Que les plus nobles de la nation se rassemblent les premiers autour de sa bannière!

La promptitude avec laquelle, après les revers de l'an 1812, une nouvelle armée se forma à ma voix, il y a quelques mois, a, au milieu de ces temps si féconds en grands événemens, assuré la liberté de mes déterminations et l'indépendance de ma couronne.

Bavarois, continuez à donner votre confiance à votre Roi; continuez à mériter l'estime des

peuples vos alliés, et, si le danger s'approchoit de nos frontières, marchez à sa rencontre et combattez en héros pour vos foyers, l'honneur et la patrie.

Munich, 28 octobre 1813.

Signé MAXIMILIEN-JOSEPH.

N° LXXXIII.

Bulletin officiel autrichien, daté de Schmalcalde le 29 *octobre* 1813.

APRÈS avoir pris Würzbourg le 26, le général Comte de Wrede a continué sa marche avec une telle rapidité que dès le 28 il arriva à Hanau. Six mille François s'étant retirés sur Francfort, il détacha un corps suffisant pour purger la ville de l'ennemi et le jeter au-delà du Rhin.

L'armée de l'Empereur Napoléon se retire avec une telle précipitation que les avant-gardes des armées alliées peuvent à peine la suivre. La route de Gotha, Eisenach et Vach porte des traces de la dissolution totale de cette armée. De jour en jour le nombre des cadavres restés sur la route augmente; des milliers de soldats, accablés de faim et de fatigue, restent en arrière et périssent ordi-

nairement avant d'atteindre les hôpitaux. Toutes les forêts situées sur les deux côtés de la route, à une distance de plusieurs lieues, sont pleines de déserteurs, de malades et de malheureux qui, partout repoussés par les habitans de la campagne, meurent de besoin et d'épuisement. Partout l'ennemi abandonne des canons, des voitures, ou enterre l'artillerie, ou la jette dans les rivières. D'après le dire unanime des braves guerriers qui ont fait la dernière campagne de Russie, la route par laquelle l'armée ennemie se retire présente déjà l'image de celle de Moscou à la Bérésina. Comme en Russie, l'armée ennemie est bordée par des essaims de troupes légères qui ne lui permettent pas de quitter impunément une ligne étroite; ils enlèvent tous ceux qui s'éparpillent, et attendent les têtes des colonnes aux endroits où elles doivent déboucher, pour les recevoir avec de l'artillerie légère.

Ce fut ainsi que l'hettman Platoff attaqua, le 27, près de Rostdorf, la colonne principale de l'ennemi d'une manière si subite, qu'elle fut réduite dans la plus grande confusion. Trop foible pour arrêter tout-à-fait sa marche, il plaça son artillerie d'une manière si avantageuse que l'ennemi fut obligé de défiler devant le feu de cette artillerie. Les corps nombreux de partisans

autrichiens, russes et prussiens forment, pour ainsi-dire, l'avant-garde de l'ennemi en retraite, et le molestent nuit et jour.

Depuis peu, six bataillons de troupes allemandes de la Confédération du Rhin ont encore passé à l'hettman.

La grande armée et celle du feld-maréchal Blücher suivent l'ennemi sans relâche. Le Prince Royal de Suède espère aller à Cassel le 30.

Le général Klenau est arrivé devant Dresde, que le général Saint-Cyr occupe encore avec quinze à dix-huit mille hommes. Le corps de Klenau et ceux du général Tolstoi et Felszengen, Marquis de Chasteler, bloqueront incessamment cette ville.

N° LXXXIV.

Bulletin suédois, daté du quartier-général de Heilingstadt, le 30 octobre 1813.

Le Prince Royal a transféré aujourd'hui son quartier-général en cette ville.

L'Empereur Napoléon continue sa retraite vers le Rhin. Il est constamment suivi et harcelé par les armées alliées. D'après tous les rapports il ne lui reste que cinquante à soixante mille hommes; le surplus de son armée est dispersé

et erre dans les montagnes, sans armes et sans direction.

Le général Tchernitcheff, commandant une des avant-gardes de l'armée du nord de l'Allemagne, a fait attaquer, le 25, à Eisterode près d'Eisenach, huit cents chevaux, commandés par le général de division Fournier. Il fut poussé dans un défilé, où la presque totalité de sa troupe fut sabrée. Le général Tchernitcheff fit, à cette occasion, trois cents prisonniers. Il est à remarquer que deux à trois cents Cosaques seulement chargèrent cette cavalerie.

Le général Tchernitcheff ayant appris, le 27, qu'une partie de la jeune garde françoise avoit passé la nuit à Fulde, ce général, après s'être réuni au général Ilowaisky XIIe, détacha le colonel Benkendorff sur la ville. Cet officier en chassa l'ennemi et lui prit cinq cents prisonniers. Un magasin considérable de blé fut détruit. La jeune garde se trouvant précéder le reste de l'armée françoise, le général Tchernitcheff se plaça entre elle et l'Empereur Napoléon. Dans cette position, il attendit l'arrivée des premières colonnes ennemies. Sitôt leur apparition, le général les fit charger. Trois escadrons de la gendarmerie de la garde furent culbutés, et obligés de se replier sur le gros de leurs troupes. Le général Tchernit-

cheff fait l'avant-garde de l'Empereur Napoléon, en détruisant les magasins destinés à son armée, et rendant les chemins impraticables.

Le lieutenant-général Comte de Woronzoff a fait occuper, le 28 au matin, par une partie de son avant-garde, la ville de Cassel. Le corps du Comte Saint-Priest, de l'armée de Silésie, y est entré peu d'heures après. Le Comte de Woronzoff s'y est rendu aujourd'hui, et le général Baron de Winzingerode s'y porte avec toute son armée.

Le Roi de Westphalie, ne connoissant pas le résultat des batailles de Leipzig, étoit, le 24, très-tranquille à Cassel, n'ayant autour de lui que quatre à cinq mille conscrits. Les désastres que son frère avoit éprouvés ne lui furent connus que le lendemain ; il quitta subitement Cassel le 26, pour se porter par Wetzlar sur Coblentz.

Le général Carra-Saint-Cyr a réoccupé la ville de Brême. Il est à présumer qu'il n'y restera pas long-temps.

Le maréchal Prince d'Eckmühl se trouvoit encore, le 26, dans son ancienne position sur la Stecknitz. Quelques préparatifs pour jeter un pont à Zollenspieker avoient été remarqués. L'on varie sur le projet du Prince d'Eckmühl. Des personnes qui se disent instruites assurent

que l'Empereur Napoléon lui a donné l'ordre de tenir Hambourg jusqu'à l'extrémité, espérant empêcher par-là le Danemarck de se déclarer contre lui. Les François et les Danois vivent très-mal ensemble; l'armée danoise désire faire cause commune avec les alliés, et elle attend avec impatience que le Roi lui en donne l'ordre.

L'armée saxonne qui passa du côté des alliés, et qui reçut, sous les armes, l'armée du nord de l'Allemagne, à son arrivée à Leipzig, entrera incessamment en ligne. Généraux, officiers et soldats, tous sont disposés à venger les affronts qu'ils ont essuyés.

Le Roi de Wurtemberg s'est déclaré pour la cause des alliés. Ses troupes sont déjà arrivées à Aschaffenbourg et marchent pour se joindre aux troupes autrichiennes et bavaroises, sous les ordres du général Comte de Wrede.

La delivrance du Hanovre approche. La force et la justice vont détruire ce que la violence et la force ont établi.

N° LXXXV.

Rapport officiel du maréchal Wellington, en date de Vera, du 1er novembre 1813.

Le 26 octobre, la garnison françoise de Pampelune proposa à don Carlos d'Espana de rendre la forteresse, à condition de pouvoir s'en retourner en France avec six canons, mais de promettre de ne plus servir contre les alliés pendant un an et un jour. Don Carlos d'Espana rejeta ces conditions et fit savoir à l'ennemi que les ordres qu'il avoit reçus ne lui permettoient d'accorder une capitulation qu'à condition que la garnison seroit prisonnière de guerre. L'ennemi répondit qu'il ne se soumettroit jamais à cette condition.

Après avoir écrit ces lignes ce matin à V. S., je reçus une lettre du général don Carlos d'Espana, dont je joins copie, et qui m'annonce que la forteresse de Pampelune s'est rendue par capitulation, et que la garnison est prisonnière de guerre. Je félicite V. S. de cet événement.

Je ne puis assez louer la conduite de don Carlos d'Espana et de ses troupes depuis qu'il commande le blocus, savoir, depuis le commen-

cement d'août. L'ennemi fut repoussé avec perte dans toutes ses sorties, et le général, ainsi que les officiers et soldats, se sont distingués dans toutes les occasions. Le 10 septembre, don Carlos d'Espana avoit été grièvement blessé; mais lorsque je sus qu'il étoit remis en état de continuer son service, je crus de la justice de lui conserver un commandement dont il avoit si bien rempli les devoirs.

Lettre de don Carlos d'Espana, adressée au feld-maréchal Duc de Ciudad-Rodrigo, Marquis de Wellington, en date du camp devant Pampelune le 31 octobre 1813.

Excellence,

Gloire à Dieu et honneur aux triomphes de V. E. dans cette campagne éternellement mémorable!

J'ai l'honneur et la grande satisfaction de féliciter V. E. de la reddition de l'importante forteresse de Pampelune, dont la capitulation a été signée par mes plénipotentiaires et ceux du commandant de la forteresse, et qu'en vertu des pouvoirs que vous m'en avez donné, j'ai ratifiée. La garnison est prisonnière de guerre, ainsi que

d'après la décision de V. E., elle devoit l'être. Elle sortira de la ville demain à deux heures après midi, et sera conduite au port de Passage.

Nos troupes occupent une des portes de la citadelle : les François occupent la forteresse.

Que Dieu conserve la précieuse vie de Votre Excellence.

N° LXXXVI.

Traité d'alliance préliminaire entre S. M. A. l'Empereur et Roi, et S. M. le Roi de Wurtemberg, conclu à Fulde le 2 novembre 1813.

Au nom de la très-sainte et indivisible Trinité.

S. M. l'Empereur d'Autriche, Roi de Hongrie et de Bohême, et S. M. le Roi de Wurtemberg, animées également du désir de rétablir des relations que de malheureuses circonstances ont interrompues, et assurées aussi qu'une union intime entre elles doit avoir une influence essentielle sur le bien de leurs états; et S. M. le Roi de Wurtemberg, résolue en conséquence d'accéder aux projets des puissances actuellement en guerre avec la France, et de coopérer avec elles, par tous les moyens qui sont en son pouvoir, au rétablissement d'un équilibre des puissances, destiné à fonder pour l'Europe un véritable état

de paix, ont, pour arrêter les articles préliminaires d'une telle alliance, nommé, savoir :

S. M. l'Empereur d'Autriche, Roi de Hongrie et de Bohême, le sieur Clément-Wenceslas-Lothaire, Prince de Metternich-Winnebourg-Ochsenhausen, Chevalier de la Toison-d'Or, grand-croix de l'ordre royal de Hongrie de St.-Etienne, Chevalier des ordres russes de Saint-André, de Saint-Alexandre-Newski et de Sainte-Anne, des ordres prussiens de l'Aigle-Noir et de l'Aigle-Rouge, chancelier de l'ordre militaire de Marie-Thérèse, curateur de l'Académie imperiale des beaux-arts, son chambellan, conseiller intime, ministre d'état et des conférences, et des affaires étrangères.

Et S. M. le Roi de Wurtemberg, le sieur Ferdinand Comte de Zeppelin, grand-croix de l'ordre royal de Wurtemberg, et Chevalier des ordres prussiens de l'Aigle-Noir et de l'Aigle-Rouge, son ministre d'état, de cabinet et des affaires étrangères.

Lesquels, après l'échange de leurs pleins pouvoirs, sont convenus des articles suivans :

I. A dater du jour de la signature du présent traité, il y aura pour toujours paix et amitié

entre S. M. l'Empereur d'Autriche, Roi de Hongrie et de Bohême, et S. M. le Roi de Wurtemberg, leurs héritiers et successeurs, leurs états et sujets; et les relations commerciales et autres seront rétablies entre les deux états sur le même pied qu'elles existoient avant la guerre.

II. Le but de l'alliance conclue entre les deux hautes parties contractantes est de coopérer de la manière la plus active au rétablissement en Europe d'un état de choses qui assure à tous les états leur indépendance et leur repos futur. Le Roi de Wurtemberg renonce en conséquence à la Confédération du Rhin, et fera joindre incessamment ses armées à celles des armées alliées.

III. En conséquence de l'article précédent, les deux hautes parties contractantes sont convenues de se soutenir réciproquement de tous les moyens que la Providence a mis en leurs mains, et de ne déposer les armes que d'un commun accord.

IV. S. M. l'Empereur d'Autriche garantit, tant en son nom qu'en celui de ses hauts alliés, à S. M. le Roi de Wurtemberg la souveraineté, ainsi que la libre et tranquille jouissance de ses états.

V. L'armée wurtembergeoise formera une partie de la grande armée autrichienne et alliée;

elle sera sous le commandement du général en chef de cette armée, et sous les ordres immédiats d'un général wurtembergeois : elle restera constamment réunie en un corps, sera conduite par ses propres officiers, et soumise, pour la discipline et l'administration, à ses propres règlemens.

VI. Les trophées, le butin, les prisonniers pris à l'ennemi appartiennent aux troupes qui s'en sont emparées.

VII. Les hautes parties contractantes s'occuperont sans délai de négocier pour un traité d'alliance formel.

VIII. Elles se réservent également, en conséquence du présent traité, de conclure une convention pour un cartel.

IX. Les hautes parties contractantes s'engagent, de la manière la plus formelle, à n'entrer dans aucune négociation ni aucun accommodement avec l'ennemi, à moins que ce ne soit d'un commun accord; elles se promettent aussi réciproquement, de la manière la plus solennelle, de n'écouter aucunes ouvertures ou propositions qui pourroient leur être faites de la part du cabinet françois sans se les communiquer.

X. Le présent traité sera ratifié par S. M. l'Empereur et Roi et par S. M. le Roi de Wur-

temberg, et les ratifications en seront échangées dans un terme de huit jours de la date des présentes, ou plus tôt, si faire se peut.

En foi de quoi, nous, soussignés, avons, en vertu de nos pleins pouvoirs, signé le présent traité d'alliance préliminaire, et y avons fait apposer le cachet de nos armes.

Fait à Fulde, le 2 novembre 1813.

Signé CLÉMENT-VENCESLAS-LOTHAIRE, Prince DE METTERNICH-WINNEBOURG-OCHSENHAUSEN.

Signé le Comte DE ZEPPELIN.

N° LXXXVII.

Bulletin bavarois, du 2 novembre 1813.

Du quartier-général de Schluchtern, le 2 novembre 1813.

LE général Comte de Wrede, commandant en chef l'armée austro-bavaroise, étoit parti à marche forcée de Wurzbourg pour Hanau, où il arriva le 28 octobre, et y fit prisonniers un général ainsi qu'un grand nombre d'officiers, et douze cents soldats.

Il détacha le lieutenant-général bavarois Comte de Rechberg à Francfort, avec ordre d'en chas-

ser ce qui s'y trouveroit d'ennemis, d'y prendre poste, et, dans le cas où il seroit attaqué par des forces supérieures, de se retirer par le pont du Mein à Sachsenhausen.

Cependant l'avant-garde de l'Empereur Napoléon à qui il devoit importer singulièrement d'atteindre avec le reste de son armée, même au prix des plus grands sacrifices, le point de passage à Mayence, étoit arrivée de Vach, par Hunefeld et Gellnhausen, dans les environs de Hanau. Elle fut reçue vigoureusement, le 29, par le Comte de Wrede, qui lui fit quatre mille prisonniers, la plupart de la jeune garde, dont deux cents officiers.

Le 30, l'Empereur Napoléon attaqua, avec toutes ses forces, le Comte de Wrede dans sa position sur les deux côtés de la route de Hanau. Malgré la supériorité de l'ennemi en artillerie et en cavalerie, tous ses efforts échouèrent contre la valeur brillante des troupes alliées, qui, animées par l'exemple héroïque de leur chef, firent la résistance la plus opiniâtre. Les tentatives réitérées de l'ennemi pour rompre le centre des alliés sur la grande route, et pour forcer le passage de la Kinzig, furent rendues inutiles par la bravoure de l'infanterie bavaroise, du régiment d'infanterie de Szekler et des grenadiers autri-

chiens, et par un feu d'artillerie bien dirigé. Vers le soir, et jusque bien avant dans la nuit, l'ennemi renouvela, avec toute sa cavalerie, les attaques les plus désespérées sur la grande route; elles furent également repoussées, et l'ennemi fut rejeté jusque dans les bois. Les chevau-légers bavarois, les régimens de hulans de Schwarzenberg, les dragons de Knesevich, et les houzards de l'Archiduc Joseph, se sont, en cette occasion, couverts de gloire. Le Comte de Wrede loue particulièrement la bravoure signalée et la conduite prudente et active du feld-maréchal-lieutenant Comte de Frenel, et du général-major, Baron de Geppert, qui lui ont rendu les services les plus importans. L'aide-de-camp du généralissisme Prince de Schwarzenberg, le capitaine de cavalerie Comte de Klenau, qui a assisté à cette affaire, et dont le Comte de Wrede fait la mention la plus glorieuse, a eu un cheval tué sous lui.

Dans la nuit qui suivit cette bataille meurtrière, dans laquelle l'armée alliée eut à combattre contre la vieille et la jeune garde et le reste de six divisions, le tout commandé par l'Empereur Napoléon en personne, l'ennemi fit feu sur Hanau, où l'incendie se manifesta en plusieurs endroits. Le Comte de Wrede se maintint durant la nuit dans la ville; mais s'étant convaincu qu'il

avoit affaire à la principale force de l'ennemi, qui employoit tout pour couvrir sa retraite qu'il continuoit vers Mayence, il jugea convenable d'abandonner le 31, à huit heures du matin, Hanau, que l'ennemi occupa aussitôt, et de se placer derrière la Kinzig, d'où, par le feu de son artillerie dressée sur la rive gauche de la Kinzig, il causa des pertes considérables à l'ennemi qui poursuivoit toujours sa retraite.

Convaincu de l'importance extrême de la possession de Hanau, et instruit que l'ennemi avoit déjà effectué le passage de la plus grande partie de ses troupes, le Comte de Wrede résolut, en s'emparant de Hanau, d'opposer les plus grands obstacles possibles à la retraite du reste de l'armée ennemie. Il ordonna en conséquence, à deux heures de nuit, de prendre cette ville d'assaut. Tout le monde se précipita en avant avec un courage sans exemple, le Comte de Wrede à la tête; atteint d'un coup mortel dans le bas ventre il tomba. La chute de ce chef valeureux anima les assiégeans jusqu'à la fureur. Tout ce qui s'opposa à eux fut tué; la ville fut emportée d'assaut et conservée constamment, malgré les efforts réitérés de l'ennemi pour s'en emparer de nouveau. Deux généraux ennemis et un grand nombre d'officiers et de soldats y furent faits prisonniers.

Tel étoit l'état des choses le 31 à huit heures du soir, moment où partit le dernier rapport du Comte de Fresnel auquel le Comte de Wrede avoit, après sa blessure, remis le commandement par l'ordre du jour ci-joint (1). Les alliés avoient jusqu'à ce moment fait cinq mille et quelques centaines de prisonniers. Les généraux françois Sulkowsky et Sabiello, avec deux régimens de cavalerie badois, étoient passés du côté des alliés.

Le 31 au matin on entendit une forte canonnade dans la direction de Francfort. On attend à chaque instant à avoir des nouvelles à ce sujet. On suppose que le Comte de Rechberg, posté dans cette ville, a dû se battre avec la tête de la colonne ennemie.

Tandis que le Comte de Wrede combattoit toute l'armée ennemie d'une manière aussi honorable que mémorable dans les fastes de la guerre, l'arrière-garde ennemie étoit vivement harcelée par le corps de partisans du Comte Orloff-Denisoff et de l'hettman Comte Platoff. Le premier coupa deux fois, le 30, les colonnes ennemies. Le colonel Orloff pénétra, quelques heures après le départ de l'Empereur Napoléon, et le lieutenant-

(1) L'article noté N° XC.

colonel Gasser, des chevau-légers de Hohenzollern, à quatre heures après midi, dans le village de Rothenbergen. L'ennemi fut obligé de défiler sous le feu bien nourri de l'artillerie du Comte Orloff.

Le 31, l'hettman Comte Platoff, et le major Comte de Haddick, des hulans de Schwarzenberg, avoient, avec un corps de partisans de l'armée de Wrede, joint le Comte Orloff. Ils attaquèrent l'arrière-garde ennemie à Gellnhausen, la mirent dans le plus grand désordre, et firent prisonniers vingt officiers et quinze cents soldats.

Le Comte de Bubna, qui doit arriver aujourd'hui à Gellnhausen, annonce qu'à chaque pas s'augmente l'affreuse misère que l'extrême précipitation de la retraite de l'ennemi a causée à son armée. L'avant-garde campe au milieu des cadavres; toutes les églises, toutes les maisons sont remplies de François morts ou mourans; et des milliers de traîneurs, qui luttent avec la mort, rôdent de tous côtés dans l'état le plus pitoyable.

Les partisans de l'armée de Wrede ont intercepté un courrier françois chargé de porter les rapports originaux du Duc de Dalmatie sur les derniers événemens arrivés sur les frontières de France et d'Espagne. On voit que lord Wellington a, le 7 octobre, repoussé l'ennemi au-delà de la Bidassoa,

et a, avec une partie de son armée déjà pénétré sur le territoire françois. Le Duc de Dalmatie, dans un de ses rapports du 16, exprime les plus vives inquiétudes de ne pouvoir résister à l'armée angloise dont il s'attend à être attaqué.

Lord Wellington avoit, dans une proclamation adressée à son armée, annoncé qu'elle prendroit ses quartiers d'hiver en France.

N° LXXXVIII.

Bulletin autrichien du 3 novembre 1813.

Du quartier-général de Schluchtern, le 3 novembre 1813.

Après le combat sanglant de Hanau, l'arrière-garde de l'ennemi continua, dans la nuit du 31 octobre au premier novembre, sa retraite sur Francfort. On lui fit encore, dans la matinée du premier, plusieurs milliers de prisonniers.

Le général bavarois Comte de Rechberg s'étoit, conformément à ses instructions, retiré de Francfort à Sachsenhausen à l'approche des colonnes ennemies, et avoit détruit une partie du pont du Mein.

L'ennemi fit jouer trois batteries contre Sachsenhausen, ce qui causa beaucoup de dommage à ce lieu.

L'Empereur Napoléon étoit, dès le 31, arrivé

à Francfort, d'où, après un séjour d'une heure, il avoit poursuivi sa route vers Mayence.

Le premier novembre, l'arrière-garde ennemie occupoit encore Mayence; le 2, l'avant-garde du Comte de Fresnel, commandée par le général Volkmann, s'approcha de cette ville. Quand il arriva avec sa troupe à la porte de Hanau, l'ennemi tenoit encore celle de Mayence. Le général Volkmann cerna la ville, qui fut alors entièrement abandonnée par l'ennemi, et occupée à neuf heures du matin par les troupes austro-bavaroises.

A deux heures après midi le Comte de Fresnel y entra avec son quartier-général.

L'aide-de-camp général russe Comte Orloff-Denisoff, qui avoit été envoyé avec un détachement de partisans pour harceler l'ennemi dans sa retraite, mande de Bergen, le premier à minuit, qu'à son arrivée derrière Merholz le 31 octobre, il a trouvé l'ennemi en pleine retraite, mais marchant avec beaucoup de précaution. Une cavalerie nombreuse étoit en tête; la vieille garde et le quatrième corps d'armée la suivoient, tous en colonnes serrées. Il ne fut pas possible au Comte Orloff d'entreprendre ce jour-là quelque chose de sérieux contre l'ennemi; il se borna à observer exactement tous ses mouvemens.

Le lendemain, l'ennemi étant devenu moins nombreux et moins prudent, il le fit attaquer. Il lui prit un canon que la nature marécageuse du terrain l'empêcha d'emmener.

Le colonel Comte Orloff pénétra avec ses Cosaques jusqu'à Rothenberg, que l'Empereur Napoléon venoit de quitter depuis quelques heures.

Sur ces entrefaites commencèrent la canonnade et le combat de Hanau. Le Comte Orloff réitéra ses attaques, afin d'opérer une diversion en faveur du Comte de Wrede. Quatre cents prisonniers, dont vingt officiers, tombèrent entre ses mains.

Le Comte Orloff fit ensuite forcer le pont placé par l'ennemi sur la Kinzig. Dans ce moment, l'hettman Comte Platoff s'approcha de Gellnhausen. L'instant favorable fut mis à profit; on fit quinze cents prisonniers à l'ennemi, et on le poursuivit jusqu'à Langenselbold, où il perdit encore onze cents hommes faits prisonniers.

Le premier, au point du jour, le Comte Orloff se mit en marche pour Bergen. Un canon et quinze caissons de poudre lui tombèrent entre les mains. A Bergen, deux bataillons, forts de treize cents hommes, mirent bas les armes.

Les combats de Hanau ont coûté à l'Empereur

Napoléon une partie de ce qui lui restoit encore, après la bataille de Leipzig, du noyau des troupes d'élite de sa garde et du quatrième corps.

Les gardes d'honneur sont presqu'entièrement détruits, et la jeune garde se trouve dans un état de désorganisation complète.

Le nombre des prisonniers faits à l'ennemi dans les combats et dans l'assaut de Hanau, et par les détachemens des partisans, dans les derniers jours du mois dernier, et parmi lesquels se trouvent cinq généraux, se monte à plus de vingt mille hommes, et s'accroît à chaque instant.

A la prise de Hanau par assaut on prit les généraux de brigade Martel et Moroni, ainsi que deux adjudans généraux et plusieurs officiers.

Des nouvelles qui viennent d'arriver de Hanau donnent quelques espérances pour la vie du Comte de Wrede. Toute l'armée forme les vœux les plus ardens pour la conservation de ce héros allemand.

Le Comte de Klenau a, le 28 et le 29 octobre, chassé l'ennemi de tous les environs de Dresde sur la rive gauche de l'Elbe, et cerné la ville de ce côté. Le feld-maréchal-lieutenant Prince de Wied-Runkel entreprendra incessamment le blocus de la ville neuve.

Le 2 novembre il a été conclu, au quartier-général de Dornigheim, entre le Comte de Fresnel et le Baron de Thil, maréchal de la cour du Grand-Duc de Hesse-Darmstadt, une convention par laquelle S. A. R. le Grand-Duc renonce à la confédération du Rhin, et réunit ses troupes à l'armée austro-russe.

N° LXXXIX.

Rapport du commandant de l'armée combinée austro-bavaroise, daté de Francfort le 3 novembre 1813.

Après la prise de Wurzbourg l'armée combinée austro-bavaroise se porta à Hanau à la rencontre de l'armée françoise qui dirigeoit sa retraite sur cette ville. Notre avant-garde rencontra l'ennemi le 29 octobre entre Rottenbach et Gelnhausen; après un combat vif, le général bavarois Delamotte lui prit deux canons et quatre mille prisonniers, parmis lesquels se trouvent deux généraux et cent cinquante officiers supérieurs.

Le 30, au matin, le général en chef Comte de Wrede s'assura, par une reconnoissance, que l'ennemi étoit encore fort de soixante à quatre-vingt mille hommes. L'armée combinée ayant été obligée d'envoyer en divers endroits des détachemens considérables, n'avoit plus que trente mille

hommes en avant de Hanau; le général, prévoyant qu'avec des forces si inférieures il ne pourroit pas faire entièrement échouer le dessein de l'ennemi de gagner la route de Francfort pour continuer sa retraite, résolut de faire au moins naître autant de difficultés qu'il seroit possible. En conséquence il plaça l'armée combinée devant Hanau, l'aile droite sur la Kinzig, la gauche en échelon sur la route de Gelnhausen à Francfort. L'avant-garde eut ordre de se replier sur la position de l'armée, et le général Delamotte exécuta cette manœuvre dans le plus bel ordre. On avoit placé sur le flanc gauche de l'armée combinée, dans la plaine qui est située entre la ville de Hanau et la forêt de Lamboi, plusieurs batteries pour recevoir l'ennemi lorsqu'il déboucheroit : on y avoit posté la plus grande partie de la cavalerie pour gêner l'ennemi quand il voudroit se former.

Le 30, à onze heures du matin, l'ennemi avança sur la route en colonnes serrées, tandis que ses tirailleurs parcouroient la forêt. Cent quatre-vingts canons devoient forcer l'armée alliée à se retirer, et l'Empereur Napoléon fit tous les efforts possibles pour y réussir. Ce fut en vain; l'armée alliée maintint, avec une bravoure admirable, le champ de bataille jusqu'à la nuit. Les attaques de cavalerie

sur l'aile gauche et celles qu'on tenta sur l'aile droite pour la culbuter, et forcer ainsi l'aile gauche à la retraite, furent repoussées : le général bavarois Comte Beckers et sa division contribuèrent surtout à ce résultat par leur persévérance inébranlable.

L'ennemi a éprouvé une grande perte; sa vieille garde a surtout souffert. Le but du général en chef, de faire payer cher à l'ennemi sa retraite, étoit atteint; il retira dans la nuit son aile gauche derrière Hanau, tant pour ne pas l'exposer sans nécessité, que pour pouvoir, s'il le falloit, renouveler le combat le lendemain.

L'ennemi commença sa retraite ; pour la protéger il fit attaquer Hanau que la brigade de grenadiers autrichiens de Dimar occupoit; ses assauts furent repoussés plusieurs fois, et il dut se contenter de jeter dans la ville quelques grenades qui cependant ne firent pas beaucoup de mal. Voulant ménager la ville et empêcher qu'elle ne fût bombardée, le général en chef en fit sortir la garnison le 31 à huit heures du matin. Comme cependant les François, en y entrant, commencèrent à piller et qu'ils voulurent empêcher les habitans d'éteindre le feu, le général en chef, pour sauver la ville d'une plus grande dévastation, la fit reprendre le même jour à deux heures de relevée. Le général lui-même avec le général au-

trichien de Geppert, à la tête de sa colonne de grenadiers et de chasseurs, et accompagné de sa suite, commanda l'assaut qui fut exécuté avec promptitude et ordre. Dans l'espace d'une demi-heure la ville fut reprise, mais le général en chef reçut un coup mortel.

Cette perte irréparable pour l'armée alliée fit naître une ardeur qu'on ne put modérer. Tout ce qu'on put atteindre de François dans la ville fut tué à coups de baïonnette. L'ennemi prit poste à la porte extérieure au pont du Kinzig, mais, malgré sa résistance vigoureuse, il en fut promptement chassé; le lendemain il commença sa retraite définitive, poursuivi par l'armée alliée.

Les troupes de l'armée alliée ont donné à l'envi des preuves de la bravoure la plus signalée. Sa perte a été proportionnellement inférieure, et ne se monte, en tués, blessés et quelques prisonniers, qu'à sept mille hommes. Nous n'avons pas perdu un seul trophée; par contre, l'ennemi a laissé sur le champ de bataille quinze cents tués et blessés: ceux-ci ont presque tous péri dans la forêt de Lamboi, parce que la précipitation de la retraite a empêché l'ennemi de les enlever. La route de Hanau à Francfort est couverte de cadavres, de chevaux morts et de caissons de

munitions abandonnés; elle prouve combien la fuite du reste de la grande armée françoise a été désordonnée. On amène de tout côté des prisonniers : outre ceux dont on a déjà parlé, on en a fait quinze cents, et leur nombre augmente d'heure en heure; parmi eux se trouvent deux cent quatre-vingts officiers supérieurs et les généraux Mortell et Avesandi.

Au quartier-général de Francfort, le 2 novembre 1813.

Signé Fresnel, feld-maréchal-lieutenant.

N° XC.

Ordre du jour du général Wrede, après sa blessure.

Du quartier-général de Hanau, le 31 octobre 1813.

Une blessure grave m'oblige à quitter le commandement de l'armée jusqu'à présent soumise à mes ordres, et à le remettre au feld-maréchal-lieutenant autrichien Comte de Fresnel.

Soldats, vous m'avez aimé, vous m'avez témoigné une obéissance illimitée. Je vous remercie, mais j'exige de vous que vous donniez votre

confiance à M. le feld-maréchal-lieutenant Comte de Fresnel. Aimez-le aussi, et obéissez-lui.

Signé le Comte DE WREDE, général de cavalerie.

N° XCI.

Discours adressé par le Prince régent au Parlement d'Angleterre en ouvrant la session le 4 novembre 1813.

MYLORDS ET MESSIEURS,

C'EST avec la douleur la plus profonde que je me vois encore obligé de vous annoncer la continuation de l'affligeante maladie de S. M.

Les grands et éclatans avantages que la Providence divine a, dans le cours de cette campagne, daigné accorder aux armes de S. M. et de ses alliés, ont eu pour l'Europe les conséquences les plus importantes.

En Espagne, les armées alliées ont, après la glorieuse victoire de Vittoria, marché vers les Pyrénées. Chaque tentative de l'ennemi pour regagner le terrain qu'il avoit été contraint d'abandonner a été rendue inutile; la forteresse de Saint-Sébastien a été forcée de se rendre, et les armées alliées ont campé au-delà des frontières françoises.

Dans cette suite d'opérations brillantes, vous avez sans doute remarqué avec la plus vive satisfaction les grands talens et l'habileté du grand général le maréchal Marquis de Wellington, ainsi que la constance et le courage indomptable déployés sans distinction par les troupes des trois nations réunies sous ses ordres.

Une union et un accord intimes ont régné entre les puissances alliées après la cessation de l'armistice dans le nord de l'Europe et la déclaration de guerre de l'Empereur d'Autriche à la France.

Les résultats de cette alliance ont même surpassé les espérances auxquelles elle donnoit lieu.

Les victoires éclatantes remportées sur les armées françoises en Silésie, à Culm et à Dennewitz, ont complètement fait échouer les efforts de l'ennemi pour pénétrer dans le cœur des états autrichiens et prussiens.

A cette victoire a succédé une suite d'opérations conçues avec tant de sagacité et exécutées avec une prudence, une vigueur et une habileté si consommées, qu'elles eurent pour résultat non-seulement la destruction de tous les plans que le dominateur de la France annonçoit avec tant de présomption lors de la reprise des hostilités, mais aussi la captivité et l'anéantissement de la plus

grande partie de l'armée sous ses ordres immédiats.

Les annales de l'Europe n'ont pas offert d'exemple de victoires plus éclatantes et plus décisives que celles qui ont dernièrement été remportées en Saxe.

Tandis que la constance et la bravoure de toutes les troupes alliées comprises dans cette lutte a élevé leur caractère militaire au plus haut degré de gloire, vous paierez sans doute avec moi un tribut complet d'applaudissemens aux souverains et aux princes qui, dans cette cause sacrée de l'indépendance nationale, se sont distingués d'une manière aussi éclatante comme chefs des armées de leurs peuples.

Au milieu de semblables perspectives pour l'avenir, je compte avec pleine confiance sur votre promptitude à me mettre en état de soutenir avec la vigueur convenable un système d'alliance qui, né principalement des idées généreuses et désintéressées de l'Empereur de Russie, et suivi avec une vigueur semblable par les autres puissances alliées, a produit les changemens les plus importans dans les affaires du continent.

Je ferai mettre sous vos yeux des copies des diverses conventions que j'ai conclues avec les puissances du Nord, aussitôt que les ratifications auront été formellement échangées.

J'ai encore à vous faire savoir que j'ai conclu un traité d'alliance et d'amitié avec l'Empereur d'Autriche, et que la ligue déjà si puissante a obtenu, par la déclaration de la Bavière contre la France, une augmentation considérable de force.

J'ai la confiance que vous verrez avec une satisfaction particulière le renouvellement de nos anciennes liaisons avec l'Autriche, et qu'appréciant convenablement le haut prix de l'accession de cette grande puissance à la cause commune, vous serez prêts à me mettre en état, autant que les circonstances le permettront, de soutenir S. M. Impériale pour la continuation vigoureuse de la lutte.

La guerre entre la Grande-Bretagne et les États-Unis d'Amérique dure encore; mais c'est avec joie que je puis vous annoncer que les mesures prises par le gouvernement des États-Unis pour la conquête du Canada ont été rendues inutiles par la bravoure des troupes de S. M. et par le zèle et la loyauté de ses sujets d'Amérique.

Tandis que la Grande-Bretagne, unie à ses alliés, déploie les plus grands efforts contre l'ennemi commun de l'indépendance des nations, on doit profondément déplorer de trouver également

un ennemi dans le gouvernement d'un pays dont l'intérêt véritable, à l'issue de cette grande lutte, sera le même que le nôtre.

Tout le monde sait que la Grande-Bretagne n'a pas été l'agresseur dans cette guerre.

Jusqu'à présent je n'ai vu, de la part du gouvernement des États-Unis, aucune disposition à la terminer dont je pusse profiter en ayant les égards convenables pour l'intérêt des sujets de S. M.

Je suis toujours prêt à entamer avec ce gouvernement des négociations pour arranger les malentendus qui divisent les deux nations à l'amiable et d'après les principes d'une réciprocité parfaite et compatible avec les principes usités du droit public et avec le droit maritime de l'empire britannique.

MESSIEURS DE LA CHAMBRE DES COMMUNES,

J'ai fait mettre sous vos yeux le projet des dépenses pour les besoins de l'année prochaine.

Je déplore la nécessité de dépenses aussi considérables, mais j'ai l'espérance que vous les regarderez comme indispensables, quand vous réfléchirez à l'étendue et à la nature de nos efforts pour la guerre.

Je ne doute nullement de votre promptitude à

accorder tous les subsides nécessaires pour faire face aux besoins de l'état.

Je vous félicite de l'amélioration et de l'état florissant de notre commerce, et j'espère avec confiance que la récolte abondante, que la main bienfaisante de la Providence nous a accordée dans le courant de cette année, procurera un soulagement essentiel aux sujets de S. M., et opérera une augmentation importante dans plusieurs branches du revenu.

Mylords et Messieurs,

Je vous félicite de cette conviction bien prononcée qui règne heureusement dans la plus grande partie de l'Europe, c'est que la guerre dans laquelle les puissances alliées sont engagées contre le dominateur de la France est une guerre nécessaire, et que ses projets de monarchie universelle ne peuvent être complètement déjoués que par une résistance unanime et décidée.

L'esprit public et l'enthousiasme national qui ont produit successivement l'affranchissement des royaumes d'Espagne et de Portugal et de l'empire russe, animent de même aujourd'hui le peuple allemand, et nous devons raisonnablement espérer, avec une confiance entière, qu'une constance sem-

blable de leur part les conduira au même résultat glorieux.

Je ne puis cependant m'empêcher de déplorer vivement la continuation de cet état de guerre général, et de tous les maux que l'insatiable ambition du dominateur de la France a attirés sur l'Europe.

Ni moi, ni les alliés de S. M. ne mettront d'obstacle à la paix, en exigeant de la France des sacrifices incompatibles avec son honneur ou avec ses justes prétentions comme nation.

Le rétablissement de ce grand bienfait sur les bases de la justice et de l'égalité a toujours été un de mes vœux les plus ardens; mais je suis pleinement convaincu qu'il ne peut être obtenu que par la continuation des efforts qui ont déjà délivré une grande partie de l'Europe de la domination de l'ennemi.

Ces avantages doivent être en grande partie attribués à la fermeté et à la constance de la Grande-Bretagne. Puisse cette pensée nous encourager à de nouveaux efforts, et alors, j'en suis persuadé, nous serons en état de terminer cette lutte longue et difficile d'une manière qui pourra s'accorder avec l'indépendance de toutes les nations qui y sont engagées et avec la sûreté générale de l'Europe.

N° XCII.

Proclamation du Régent, comme Prince électoral d'Hanovre, aux habitans de la principauté de Hildesheim, du 5 novembre 1813.

Georges, Prince régent, au nom de S. M. Georges III, par la grâce de Dieu, Roi du royaume-uni de la Grande-Bretagne et de l'Irlande, Défenseur de la Foi, Duc de Brunswick et Lunebourg, etc.

Habitans de la principauté de Hildesheim,

Après plusieurs changemens dans votre sort, vous êtes soumis à mon gouvernement. Cette condition est la plus naturelle et la plus désirable pour vous. Votre pays est presque partout entouré des provinces allemandes de ma maison; vos mœurs, votre ancienne constitution ressemblent aux nôtres. La plupart d'entre vous ont depuis plus d'un siècle obéi à la domination de mes ancêtres; le voisinage et l'expérience vous ont fait connoître les principes d'après lesquels les Princes de Brunswick-Lunebourg ont coutume de gouverner. Nous ne connoissons aucune différence entre anciens et nouveaux sujets; régner sur les uns comme sur les autres pour leur

bien propre, et jamais pour un but étranger à leurs intérêts, et mériter l'attachement et l'amour de tous en faisant le bonheur de tous, a été le motif constant et la plus belle récompense de nos efforts. Plein de confiance, j'attends par conséquent de vous la même fidélité qu'au milieu des plus rudes épreuves des derniers temps les Hanovriens ont constamment témoignée de la manière la plus touchante à S. M. Soyez de votre côté certains de toute ma protection pour votre religion, vos propriétés, vos droits, et de ma plus ardente sollicitude pour votre bien-être.

Vous avez aussi partagé les malheurs qui, pendant de longues années, ont pesé sur tant d'états de l'Allemagne ; vous avez aussi, par la force des armes, été arrachés à un monarque allemand pour vous voir soumis à des lois étrangères qui ne vous convenoient pas, et pour l'avantage d'un dominateur éloigné, et qui n'étoit pas votre compatriote; chez vous aussi il y a des blessures profondes à guérir; des sacrifices importans, des efforts de bravoure seront encore nécessaires pour conquérir une paix durable, la tranquillité et la sûreté, sans lesquelles le bien-être ne peut reparoître et produire de bons effets. Reconnoissez cette nécessité, mais fiez-vous à la Providence divine qui nous a déjà, à moi et à mes augustes

alliés, accordé la victoire sur l'ennemi commun, et vous a délivrés; elle bénira certainement mes efforts continuels pour rétablir et accroître votre bonheur.

Hanovre, le 5 novembre 1813.

Par ordre spécial de S. A. R. le Prince régent,

Signé DECKEN. BREMER.

N° XCIII.

Proclamation adressée aux habitans du duché de Brunswick, du 6 novembre 1813.

BRUNSWICKOIS,

Déjà, en 1809, votre Prince légitime, lorsqu'il fut pour un peu de temps au milieu de vous, prit solennellement possession des principautés de Wolfenbüttel et de Blankenbourg, des bailliages de Walkenried et de Thedinghausen, et de tous les anciens états de la maison ducale de Brunswick. Mais le sort ne permit pas alors l'accomplissement de vos vœux et des siens; il ne put que de loin préparer pour une époque plus favorable le moment de se réunir de nouveau à vous.

Les succès des armées alliées ayant fait prévoir l'approche de cette heureuse époque, votre

Prince m'a confié l'honorable mission de prendre en son nom possession effective du pays, et, jusqu'au moment où les circonstances lui permettront de venir en personne, de prendre en son nom les mesures provisoires qui sont nécessaires pour maintenir l'ordre et la tranquillité dans l'intérieur, et pour employer les forces du pays à la cause commune de la liberté de l'Allemagne.

Brunswickois, car vous l'êtes de nouveau et vous le serez toujours, je vous somme, au nom de votre Prince légitime, tous et un chacun de vous, de contribuer de toutes vos forces au maintien du repos public et de l'ordre.

Je vous somme de respecter les personnes actuellement en place et de leur obéir; car elles doivent provisoirement, sous la direction et la surveillance des hommes qui jouissent de la confiance de votre souverain et de la vôtre, continuer leurs travaux.

Le repos public a été momentanément troublé dans le pays de Brunswick; c'est pour moi un devoir agréable de remercier publiquement, au nom du Prince, les hommes estimables qui, par leurs efforts vraiment patriotiques, ont évité de plus grands maux.

Puisse bientôt arriver le temps où ce Prince ne

connoîtra d'autre devoir que de s'occuper de votre bien-être, de la justice et du repos intérieur. Mais ce beau temps n'a pas encore paru. La puissance du tyran qui enchaînoit l'Europe est brisée, mais n'est pas détruite. L'Allemagne, notre patrie, doit, et nous devons, en unissant nos forces, soutenir une lutte de désespoir, pour conserver et mériter la liberté qui vient d'être acquise. Notre premier devoir nous appelle aux armes, c'est aux armes que votre Prince, comme l'Europe lui en rend témoignage, portoit avec honneur, qu'est appelé par ma voix chacun d'entre vous que des obligations indissolubles ne lient pas d'une autre manière.

Brunswickois, je compte que je pourrai bientôt former dans votre sein une troupe de braves guerriers, assez forte pour pouvoir prendre part à la lutte commune pour la liberté de l'Allemagne, à cette lutte qui se soutient encore pour notre liberté, pour la vie, pour la liberté de chacun de nous; l'ancienne gloire de la maison de Brunswick et la situation politique actuelle de votre pays vous en font un devoir. Ainsi armés pour cette lutte, recevez votre Prince; c'est la meilleure manière de lui témoigner votre amour, car vous devez encore combattre pour le bonheur de lui rester unis. Dieu est visiblement pour nous.

Dieu nous aidera encore, mais il nous aidera par notre bras.

Brunswick, le 6 novembre 1813.

Par ordre de S. A. S. le Duc Frédéric-Guillaume de Brunswick-Lunebourg.

Signé E. Olfermann, major et aide-de-camp-général.

N° XCIV.

Rapport officiel bavarois sur la bataille de Hanau, en date de Munich, du 6 novembre 1813.

Les rapports du général de cavalerie Comte de Wrede, et du feld-maréchal-lieutenant Comte de Fresnel, qui, après que le premier eut été blessé, se chargea du commandement de l'armée combinée bavaroise et autrichienne, donnent les résultats suivans :

Le 26 octobre, l'armée combinée, après avoir laissé à Wurzbourg un corps pour bloquer la forteresse, se dirigea, en deux marches, par Aschaffenbourg sur Hanau. La troisième division d'infanterie, commandée par le général bavarois de Lamotte, ayant, le 27, occupé Aschaffenbourg, et la brigade de cavalerie du général-major Baron de Vieregg ayant pris une position militaire

à Dettingen, le général de cavalerie Comte de Wrede ordonna, le 28 au matin, au cinquième régiment de chevau-légers de surprendre la ville de Hanau. Ce régiment y entra vers dix heures du matin, sans avoir trouvé de résistance; on fit prisonniers quelques François éparpillés, parmi lesquels se trouve le général Saint-André. Les rapports qu'on avoit reçus jusqu'alors représentèrent la colonne venant de Gelnhausen, comme forte de vingt mille hommes, formant une partie de la grande armée. Mais on se convainquit bientôt, par des reconnoissances, qu'on alloit avoir affaire à la grande armée françoise, qui, pour avancer plus promptement, avoit marché d'abord en colonnes séparées, mais qui venoient de se réunir pour gagner la route de Francfort. Dès le 28, vers midi, il se montra plusieurs forts détachemens de cavalerie ennemie, qui, augmentant d'heure en heure, forcèrent à la fin le premier régiment de chevau-légers à abandonner la ville. La nouvelle de l'arrivée de l'Empereur Napoléon par Gelnhausen se confirmant pleinement, le Comte de Wrede ordonna à la première brigade de cavalerie légère de passer Hanau et d'aller à la rencontre de l'ennemi. Cette brigade ayant joint devant la ville le premier régiment de chevau-légers, l'ennemi, qui dans l'intervalle avoit

occupé Hanau, fut attaqué, chassé de la ville et repoussé sur la route de Gelnhausen. Vers trois heures après midi il se montra au nombre de quatre à cinq mille hommes d'infanterie, cinq escadrons de cavalerie et huit canons, et marcha contre notre première brigade de cavalerie. Il essaya à plusieurs reprises de s'emparer de la ville de Hanau, mais en vain. Comme cependant la troisième division d'infanterie, partie d'Aschaffenbourg le 28 octobre à midi, ne pouvoit arriver que vers le soir, et que notre cavalerie avoit souffert considérablement par le feu de l'artillerie et des tirailleurs ennemis, il fut nécessaire, en attendant l'arrivée de l'infanterie, de quitter Hanau et de prendre une position derrière la ville. Cela fut effectué sans que l'ennemi inquiétât beaucoup cette retraite. Il n'occupa la ville qu'après que nous l'eûmes évacuée. Vers huit heures, l'avant-garde de l'infanterie bavaroise, composée de quatre compagnies de chasseurs, arriva devant Hanau. A l'instant même la ville fut reprise à l'ennemi, qui se retira dans le faubourg situé sur la rive droite de la Kinzig. Enfin, à neuf heures et demie du soir, toute la troisième division arriva devant Hanau; la seconde brigade d'infanterie, sous le général-major Comte Deroi, reçut l'ordre de purger aussi de l'ennemi le faubourg situé au-

delà de la Kinzig, et de prendre position devant la ville sur la route de Gelnhausen. Cela fut promptement exécuté. On fit prisonniers vingt officiers et plus de huit cents soldats. Notre perte fut légère.

La nuit tout resta tranquille. Le 29, vers huit heures du matin, l'ennemi montra quelques colonnes d'infanterie et de cavalerie au débouché de la forêt sur la route de Gelnhausen. L'infanterie ennemie commença à se déployer, et attaqua la deuxième brigade dans sa position; quelques coups de canon bien dirigés ébranlèrent l'ennemi. L'infanterie bavaroise se jeta avec impétuosité sur les colonnes ennemies, et les mit en désordre. On s'empara de deux canons, et l'on fit beaucoup de prisonniers. Le second régiment de chevau-légers poursuivoit l'ennemi qui fuyoit, et se réunit, à une petite lieue de Hanau, avec le corps léger du général des Cosaques Kaisaroff.

Vers midi, toute l'armée, à l'exception des divisions détachées, s'étoit réunie à Hanau et dans les environs. Le général en chef avoit ordonné au général de division Comte de Rechberg d'aller d'Aschaffenbourg par Seligenstadt et Offenbach à Sachsenhausen, et d'occuper Francfort. Il envoya la brigade du général autrichien Volkmann, d'Aschaffenbourg vers

Gelnhaüsen, pour prendre l'ennemi par les flancs. Elle y trouva une violente résistance; refoulée vers les avant-postes bavarois près de Rückingen, elle rentra, pendant la nuit, dans la ligne de l'armée. Vers la fin du jour le nombre des prisonniers se montoit à plus de cent officiers et entre quatre et cinq mille soldats.

Tous les rapports qui arrivèrent dans la nuit du 29 au 30 se réunissoient pour annoncer que l'ennemi approchoit de Hanau avec toutes ses forces. Comme la position de Hanau offroit à notre cavalerie un beau champ pour exécuter avec succès quelques charges, et que l'artillerie pouvoit causer beaucoup de mal à l'ennemi, du moment où il déboucheroit de la forêt, le Comte de Wrede ordonna aux avant-postes de se retirer dans la principale position de Hanau, s'ils étoient attaqués.

Cette attaque eut lieu, en effet, le 30 octobre vers huit heures. Environ deux mille hommes de cavalerie, ayant deux canons, attaquèrent notre avant-garde, sans pouvoir la faire reculer. La compagnie de chasseurs du troisième régiment de la ligne, un piquet de hussards de Szeklar et un demi-escadron du deuxième régiment de chevau-légers, soutinrent jusqu'à près de dix heures les attaques de l'ennemi. Ce fut vers cette

heure de la journée que l'ennemi se déploya avec environ quatre mille hommes de cavalerie, six mille hommes d'infanterie et six canons, sur les hauteurs derrière Rückingen, et soutint ainsi les attaques renouvelées de nos avant-postes, renforcés par un bataillon du huitième régiment d'infanterie de ligne. On commença la retraite vers Hanau; elle fut exécutée avec un ordre admirable.

A midi, l'avant-garde étoit rentrée dans la ligne qui appuyoit son aile droite sur la Kinzig, près la maison du garde-chasse, et sa gauche sur la route de Cassel; l'ennemi essaya de déboucher du bois sur le centre composé de cavalerie. Un terrible feu vomi par soixante bouches l'en empêcha. Son infanterie tenta une attaque sur notre aile droite; mais elle fut repoussée. Les attaques qu'il renouvela sur tous les points n'eurent pas d'autre résultat.

Vers trois heures, toutes les forces ennemies étoient arrivées. Elles consistoient dans toute la garde impériale, soixante mille hommes d'infanterie, douze mille de cavalerie, la plupart cuirassiers et carabiniers, les anciens régimens de dragons venant d'Espagne, et de cent quarante canons. L'Empereur Napoléon en personne commandoit son armée. Les attaques se renouve-

lèrent avec toute la vivacité possible. Le désespoir donnoit du courage à l'ennemi ; nos troupes étoient animées par le sentiment de défendre une bonne cause. Des deux côtés régnoit la même animosité ; des deux côtés on voyoit une égale bravoure. Le combat se prolongea jusqu'à quatre heures. L'ennemi jeta alors toute son infanterie sur notre aile droite, sans pouvoir la faire plier, et déboucha vers le centre avec toute sa cavalerie, protégée par son artillerie nombreuse; on ne put l'en empêcher, notre artillerie n'ayant plus de munition. L'ennemi attaqua plusieurs fois notre cavalerie, mais fut chaque fois rejeté avec une grande perte ; la nuit termina enfin le combat.

La cavalerie ayant beaucoup souffert par le feu de l'artillerie ennemie, et toutes les batteries manquant de munition, parce que la réserve ne pouvoit suivre sur les mauvais chemins, le général en chef résolut de se retirer, pendant la nuit, sur la rive gauche de la Kinzig, en n'occupant sur la rive droite que la ville de Hanau. Le 31, vers trois heures du matin, l'ennemi commença le bombardement de la ville. Pour ne pas livrer Hanau à sa destruction complète, le Comte de Wrede la fit évacuer.

Pendant la nuit la garde impériale avoit défilé;

sa position avoit été prise par le quatrième corps d'armée. Celui-ci attaqua, vers huit heures du matin, avec beaucoup de courage, notre aile droite, près la maison du garde-chasse, pour forcer le pont de la Kinzig; mais quoiqu'il revînt plusieurs fois à la charge pendant la journée, toutes ses tentatives furent vaines. Fatigué de ses attaques réitérées, le général en chef résolut, vers quatre heures du soir, de terminer l'affaire en prenant la ville d'assaut. Après s'être mis à la tête d'un bataillon de grenadiers autrichiens et d'un bataillon de chasseurs bavarois, il s'empara de la ville à la baïonnette. Déjà il étoit parvenu au pont de la Kinzig, lorsqu'une malheureuse balle l'atteignit au bas ventre; il fallut le sortir de l'action. La ville étoit à nous, et fut maintenue contre tous les efforts de l'ennemi. Nous fîmes prisonniers deux généraux, plusieurs officiers et beaucoup de soldats. Le feld-maréchal-lieutenant autrichien Comte de Fresnel se chargea du commandement en chef. Notre perte a été grande; mais celle de l'ennemi plus forte du double. (Suit la liste des tués et des blessés, et l'éloge des troupes de l'armée combinée.)

Dès le 2, l'armée continua sa marche vers Francfort; les résultats de cette affaire, continuée pendant plusieurs jours, dans laquelle l'armée

combinée a combattu un ennemi auquel elle étoit inférieure de la moitié, et dont les meilleures troupes se trouvoient réunies sous le commandement de l'Empereur Napoléon, sont dix mille prisonniers, parmi lesquels il y a cinq généraux et cent cinquante officiers supérieurs, deux canons, et une perte considérable de l'ennemi en tués et blessés.

Nota. Aux rapports officiels sur la bataille de Hanau, nous joignons le récit suivant qui n'est pas officiel, mais qu'on assure exact. Il est tiré de la *Gazette de Campagne prussienne.* Les petits détails du genre de ceux qu'on y trouve servent à peindre les hommes.

« Pendant la nuit qui suivit la bataille de Hanau, l'Empereur Napoléon s'arrêta dans la forêt de Lamboy, ainsi nommée d'après le général autrichien Lamboy qui, dans la guerre de trente ans, y eut quelques affaires. Le lendemain, à huit heures du matin, Buonaparte envoya un de ses aides-de-camp à Hanau. Cet officier témoigna au préfet et au conseil municipal de la ville sa surprise de ce qu'ils n'eussent pas été se présenter devant l'Empereur pour lui porter les hommages de la ville. On s'excusa en disant qu'on avoit ignoré que S. M. fût dans la forêt, et sur-le-champ le préfet, le secrétaire général et un conseiller de préfecture, accompagnés de l'aide-de-camp et d'un gendarme, se mirent en route. Ils trouvèrent l'Empereur assis dans la forêt sur une chaise pliante couverte de maroquin rouge, entre deux tentes et devant

un feu de garde. Les maréchaux, les généraux et les autres grands l'entouroient; un certain nombre d'officiers, tenant leurs épées nues, formoit cercle autour d'eux, et à une petite distance il y avoit des postes des grenadiers de la garde. Le préfet et sa suite ayant été présentés à l'Empereur, celui-ci dit : « Vous êtes le préfet de Hanau? c'est la plus mauvaise ville d'Allemagne. Les bourgeois ont reçu les Autrichiens et les Bavarois avec des acclamations ! Je sais que je ne puis pas les forcer à aimer les François, mais il me semble que la prudence conseille d'être plutôt du parti des François que de celui des Russes. La France est plus voisine et plus à portée de donner des secours. Pour vous punir, j'ai fait saluer la ville avec des grenades. Le feu a-t-il fait beaucoup de mal? »

Le préfet ayant peint les ravages causés par le bombardement, l'Empereur continua : « J'avois voulu brûler la moitié de la ville. » Le préfet lui rappela l'accueil hospitalier que les habitans de Hanau avoient fait depuis sept ans aux militaires françois, et la patience avec laquelle ils avoient supporté les maux infinis de la guerre ; il pria l'Empereur qu'il lui fût permis d'en appeler au jugement d'un des maréchaux et généraux présens qui eût connu la ville et ce qui s'y étoit passé. L'Empereur appela : « Augereau ! » Ce maréchal s'approcha avec respect. « Vous avez naguère gouverné ce pays, dit Napoléon ; que dites-vous de ses habitans? » Augereau parla avec chaleur en faveur de la ville, et loua principalement la loyauté et le zèle des autorités constituées. « Fort bien ! l'interrompit Napoléon ; je sais que les fonctionnaires publics sont de braves gens, mais les citoyens sont de la canaille ; pour cette fois-ci, la punition qu'ils ont reçue

suffira. Je les laisse sous le joug des Cosaques; mais, s'ils ne changent pas de conduite, je les punirai plus sévèrement par la suite. »

Napoléon rentra dans sa tente, et le grand-écuyer Caulincourt continua la conversation avec les députés de Hanau. Il demanda des détails sur la force de l'armée ennemie, et voulut savoir qui commandoit les Bavarois. Il s'informa du nom des officiers supérieurs qui avoient été blessés, et particulièrement si le Comte de Wrede n'étoit pas du nombre. Ensuite il suivit l'Empereur dans la tente pour lui rapporter ce qu'il avoit appris. Napoléon revint et s'appuya sur sa chaise, pendant que Caulincourt continua en allemand ses questions auxquelles il fallut aussi répondre en cette langue. On entra dans des détails sur les armées combinées et leurs positions. Un aide-de-camp vint au galop annoncer que les Autrichiens et les Bavarois avoient occupé Francfort. « Tant mieux! » s'écria Napoléon, et appela : « Berthier! » Le Prince de Neufchâtel s'étant approché, il lui ordonna de faire sur-le-champ avancer une division. Il renvoya le préfet qui pria Caulincourt de recommander la ville à la bienveillance de S. M. Ce général répondit de la manière la plus obligeante, et fit connoître à Napoléon ce que les députés venoient de lui dire : l'Empereur ne dit pas un seul mot, et les députés s'en retournèrent à Hanau.

N° XCV.

Proclamation du Prince Repnin, gouverneur général du royaume de Saxe, datée de Dresde le 8 novembre 1813.

Les journées mémorables qui ont décidé, dans les plaines de Leipzig, le sort de l'Europe, vous rendent, Saxons, la liberté que vous aviez perdue. Si jusqu'à présent vous n'avez pas pris part à la grande lutte pour le bien suprême des nations, vous vous êtes excusés en disant que l'obéissance que vous devez à votre gouvernement vous a empêchés de suivre les élans de vos âmes; qu'enchaînés par l'ennemi, dont les armées occupoient votre pays, vous n'avez pu employer vos bras pour la cause de la patrie. D'après les événemens des derniers temps, votre gouvernement ne peut plus exiger une obéissance contraire à la volonté des puissances alliées, à la protection desquelles la Providence a remis votre pays. A peu d'exceptions près, vos villes et votre pays ne verront plus d'ennemis. Eh bien! levez-vous maintenant pour la grande cause de la patrie. Vous avez été témoins des combats que vos frères les Allemands ont livrés pour cette cause, et des succès par lesquels Dieu a béni leurs efforts. Votre pays a été le théâtre sur lequel les Alle-

mands se sont de nouveau couverts de gloire. Jusqu'à présent vous n'y avez encore aucune part. La bravoure de votre armée a été employée pour l'oppresseur et pour l'oppression. Rappelez-vous de ces temps anciens où rien ne se faisoit au milieu des peuples allemands pour la patrie, pour la religion et pour la liberté, sans qu'on nommât les Saxons parmi les plus actifs; voyez l'exemple de vos voisins couronnés de victoire et couverts de gloire; pensez aux malheurs dont le renversement de tous les principes de droit, dont l'étalage de mensonge et de fausseté, dont l'anéantissement de ce bon esprit qui vous animoit jadis, ont menacé votre existence. Si le grand nombre d'entre vous ont profondément senti cette misère, et conservé dans une âme pure la foi et l'espérance d'un temps plus heureux, maintenant il s'élèvera en vous tous un désir violent de détourner le danger qui vous menace, d'employer vos forces pour la pâtrie et pour la sainte cause de la liberté, et de prendre une place honorable parmi les braves qui ont vaincu jusqu'à présent, et parmi toute la nation allemande qui, couverte de sa gloire antique et rétablie dans son indépendance et sa liberté primitive, refleurira pour le salut de toute l'Europe.

Le gouverneur général soussigné, auquel les hautes puissances alliées ont confié l'administration suprême du pays, sous le département central qui sera établi pour tous les pays occupés, ne connoît pas d'objet plus digne de sa sollicitude que de développer promptement les ressources militaires du pays. On veut former une levée extraordinaire (landwehr), et des levées en masses (landsturm), dans les formes dont on a reconnu l'utilité dans les provinces voisines, mais avec les modifications qu'exigent les localités. Le gouverneur général, plein de confiance que cet appel trouvera les âmes des habitans préparées et disposées au combat pour la patrie, s'adresse d'abord à ceux qui voudront se présenter volontairement; en conséquence il ordonne ce qui suit :

Il sera formé un corps composé des hommes en état de porter les armes en Saxe, qui voudront s'offrir de leur propre mouvement pour le service de la patrie. Il comprendra des troupes de toutes les principales villes, et portera le nom de corps des Saxons volontaires. Il se composera provisoirement, 1° d'un régiment de cavalerie de cinq escadrons, dont deux de chasseurs et deux de hussards; 2° de deux régimens de chasseurs, chacun de quatre compagnies, de chas-

seurs ordinaires, et d'une compagnie de chasseurs exercés, armés de carabines; 3° une compagnie de sapeurs, à laquelle les ingénieurs seront attachés; 4° d'un corps proportionné d'artillerie, où il se trouvera une compagnie d'ouvriers; 5° des officiers et employés nécessaires pour les ambulances et les approvisionnemens.

N° XCVI.

Proclamation du Prince électoral de Hesse, du 8 novembre 1813.

Hessois!

Je vous appelle de nouveau de votre nom. Vous l'aviez perdu, ainsi que le titre d'Allemands, mais vous n'avez pas perdu votre fidélité ni votre attachement pour votre Prince. La joie vive avec laquelle vous m'avez reçu, et qui me rend éternellement mémorable le jour de mon entrée, m'en est garant. Du champ de bataille où les armes victorieuses des puissances alliées conquirent votre délivrance du joug étranger, je me rendis en hâte auprès de vous; je vous trouvai tels qu'étoient vos braves aïeux qui ont toujours courageusement affronté les dangers de la guerre. Sous peu vous prendrez votre place

dans le rang des guerriers qui défendent l'honneur et l'indépendance de l'Allemagne. Présentez-vous auprès de ceux auxquels j'en donnerai la commission, pour que vous soyez préparés pour une si belle cause, lorsque mon père, votre souverain, qui est sur le point de revenir au milieu de vous, vous appellera ; montrez-vous dignes de son affection, de votre nom et de votre délivrance, en observant maintenant la modération, la tranquillité et l'ordre, et plus tard, sous les armes, en développant le courage et la persévérance qui vous ont toujours distingués.

N° XCVII.

Proclamation hanovrienne, du 9 novembre 1813.

Les armes victorieuses des puissances alliées contre la France ont, sous la protection manifeste de la Providence divine, presque entièrement achevé la délivrance de la patrie qui souffroit depuis plus de dix ans. La brave armée du nord de l'Allemagne, conduite par l'illustre Prince Royal de Suède, qui par son équité et sa bravoure héroïque a mérité de devenir le libérateur de l'Allemagne, s'approche déjà. Les troupes de notre Roi, qui font partie de cette armée, ont

occupé la capitale et une grande partie du pays.

Tous les fidèles Hanovriens verront avec reconnoissance, dans cette tournure favorable des affaires, le résultat des sages mesures constamment adoptées par S. M. notre très-affectionné souverain, au milieu des circonstances qui sembloient le plus contraires, et que S. A. R. le Prince Régent, auquel le bien des états d'Allemagne appartenans à sa maison tient à cœur, a suivies avec une fermeté semblable et conduites à une fin heureuse. Au lieu de gémir sous le joug de dominateurs étrangers pour qui l'extinction de notre constitution et de notre langage, la dissipation de notre bien, et même du sang de nos enfans, n'étoit qu'un jeu tendant à satisfaire une ambition sans but, nous obéissons aujourd'hui au sceptre paternel de Princes héréditaires accoutumés à ne chercher leur bonheur et leur gloire que dans notre bonheur. Un fils de notre Monarque vénéré, S. A. R. le Duc de Cumberland, qui, depuis le séjour qu'il a fait jadis parmi les Hanovriens, conserve constamment pour eux le plus vif attachement, se trouve déjà au milieu d'eux, et a pris la résolution généreuse d'agir avec vigueur pour le bien de l'antique domaine de ses glorieux ancêtres.

Dans cet heureux changement de situation,

nous n'avons pu trouver aucun scrupule à reprendre l'administration des états électoraux au nom du souverain légitime. Nous nous sommes promis la satisfaction de faire connoître au plus tôt, par cette proclamation, aux fidèles sujets allemands de S. M., les premières paroles que S. A. R. le Prince Régent a daigné leur adresssér le 5 octobre dernier, pour les assurer de ses gracieuses intentions et de ses efforts continuels pour leur bonheur. Les circonstances ont jusqu'à présent retenu cette proclamation affectueuse du Prince Régent. Nous devons en conséquence nous borner à assurer que S. A. R. est particulièrement disposée à faire jouir aussitôt que possible les habitans de l'électorat des bienfaits de leur ancienne constitution.

Satisfaire à des intentions aussi bienveillantes, sera pour nous le devoir le plus doux ; mais tout est trop bouleversé pour que l'on puisse atteindre d'un seul coup au but que l'on s'est proposé. En conséquence, nous confirmons par provision la commission de gouvernement provisoire établie par l'autorité militaire. Sous notre surveillance elle fera pour chaque province ce qui est de premier et de plus urgent besoin. Nous ne doutons pas que, soutenus par l'esprit de fidélité et d'attachement des Hanovriens, si long-

temps éprouvé, nous ne voyions refleurir avant peu chez nous l'ancien bonheur et l'ancien bien-être que nous assurera une paix durable. Mais, pour acquérir ces deux choses, il n'est pas encore temps de déposer les armes. L'ennemi est battu, profondément humilié, comme il ne l'a jamais été auparavant; mais il peut se relever; il se relèvera, si les Allemands pensent trop tôt à se reposer.

On ne doit pas se dissimuler que, pendant un certain temps, de grands sacrifices, de nouveaux efforts de cette valeur si souvent éprouvée, sont encore indispensables. L'esprit public et l'ancienne gloire militaire des Hanovriens nous sont garans qu'ils sont déjà préparés, et puisque l'on a déjà réussi à tant faire, ils ne se refuseront pas à ce qu'on leur demande encore pour terminer heureusement la dernière lutte. L'union, le courage, la confiance et le patriotisme nous rendent complètement certains du succès.

Hanovre, le 4 novembre 1813.

Les conseillers intimes du Roi de la Grande-Bretagne, délégués pour le ministère d'état et du cabinet de l'électorat de Brunswick-Lunebourg.

Signé DECKEN. BREMER.

N° XCVIII.

Manifeste du Roi de Wurtemberg, du 9 *novembre* 1813.

S. M. le Roi de Wurtemberg a, depuis le traité conclu avec la France le 12 juillet 1806, et connu sous le nom d'acte de la Confédération du Rhin, rempli de la manière la plus exacte les obligations que cet acte lui imposoit, quoique très-onéreuses. Quelque grands que fussent les sacrifices demandés au Roi et à son royaume, ils ont cependant été effectués sans retard, lors même que, ainsi que cela eut lieu dans les années 1809, 1812 et 1813, les entreprises exécutées par l'Empereur de France n'avoient nullement pour but la protection du royaume. Le danger qui le menaçoit n'a jamais pu être plus grand et plus imminent que dans la dernière campagne, et néanmoins toutes les demandes adressées par le Roi à l'Empereur, pour qu'il protégeât les frontières du royaume dégarnies de troupes, n'ont pas éte prises en considération, et sont demeurées sans réponse. Les armées des puissances alliées se sont approchées; alors S. M. s'est crue entièrement dégagée de toutes obligations contractées envers l'Empereur des François, qui résultoient de l'acte

de la confédération du Rhin, et autorisée à renoncer à cette confédération. S. M. a en conséquence conclu, le 2 novembre, un traité d'alliance avec les cours impériales et royales alliées, et fait par-là cause commune avec elles. S. M. regardant ses bons et fidèles sujets comme convaincus qu'elle n'a, dans toutes ses relations politiques et dans les alliances qu'elle conclut, d'autre but que la conservation et le bien de l'état, attend de son peuple qu'il se montrera constamment le même par son affection, et par les sacrifices qui seroient nécessaires. Une paix générale, sûre, durable, et non soumise au caprice de tel état que ce soit, est le but des efforts énergiques des puissances alliées. Cette espérance doit animer chacun, et le rendre insensible aux peines et aux fardeaux du moment, surtout quand le loyal Wurtembergeois considère qu'il est guidé par la main paternelle d'un Roi qui ne connoît d'autre intérêt que celui de son peuple.

Stuttgard, le 6 novembre 1813.

N° XCIX.

Bulletin autrichien, en date de Francfort, du 9 novembre 1813.

Le corps du général françois Bertrand occupoit encore Hochheim, et travailloit à force à for-

tifier cet endroit retiré sur un plateau et entouré de murs, pour en former un poste avancé très-fort. Le général en chef Prince de Schwarzenberg se décida à l'en expulser avant qu'il pût achever ses travaux; il ordonna en conséquence au feld-zeugmeister Comte de Giulay de les attaquer. Le feld-maréchal fut lui-même témoin de l'attaque qui eut lieu aujourd'hui à deux heures de relevée. Une colonne conduite par le Comte de Giulay en personne marcha, sur la chaussée de Hœchst, sur Hochheim; une autre, conduite par le Prince Aloys Lichtenstein, se dirigea par Massenhein et les maisons isolées. Ce mouvement étoit protégé par l'avant-garde, commandée par le feld-maréchal-lieutenant Comte de Bubna, qui formoit la liaison entre les deux colonnes. La cavalerie de réserve, commandée par le Prince Maurice de Lichtenstein, suivoit par Massenheim pour soutenir le Comte de Bubna. Trois coups de canon annoncèrent le moment où le Prince Aloys de Lichtenstein étoit arrivé aux maisons isolées: c'étoit le signal de l'attaque. Le Comte Giulay se porta avec la plus grande hardiesse sur Hochheim qui étoit garni de vingt bouches à feu et de deux mille hommes. Notre artillerie s'approcha et canonna l'endroit de tous côtés avec tant de succès qu'après quelques décharges

l'artillerie de l'ennemi fut obligée de se taire. Alors deux bataillons allèrent à l'assaut. Le premier étoit conduit par le feld-zeugmeister lui-même jusqu'au fossé de la flèche, à la droite de la chaussée, sans décharger un fusil : le lieutenant-colonel Stracka s'empara de cet ouvrage ; le major Pauer prit la grande flèche, à la gauche ; le feld-maréchal-lieutenant Comte de Crenneville sauta le premier dans la redoute, où l'on prit deux canons et un drapeau. L'ennemi se retira dans la ville, dont les portes étoient garnies de tambours. Les deux braves bataillons ne lui laissèrent pas un instant de repos ; ils forcèrent les portes et pénétrèrent dans la ville. Une partie de la garnison se sauva par la fuite ; huit cents hommes, et, parmi eux, vingt-cinq officiers, furent pris.

Dans le même temps le feld-maréchal-lieutenant Comte de Bubna et le Prince Aloys de Lichtenstein avoient attaqué l'ennemi dans sa position entre Hochheim et Cassel ; il fut obligé d'abandonner plusieurs ouvrages commencés et de se retirer précipitamment et de tous côtés à Cassel ; l'artillerie de la colonne qui le poursuivoit, et quelques batteries avec lesquelles le colonel Spinetti le canonna de la rive gauche du Main, lui firent beaucoup de mal. On lui prit encore deux canons. Notre perte a été très-in-

signifiante; on regrette la blessure mortelle du lieutenant-colonel Comte de Wurmbrand.

N° C.

Bulletin du Prince Royal de Suède, en date du quartier-général de Hanovre le 10 novembre 1813.

Le Prince Royal a transféré, le 6, son quartier-général à Hanovre, après avoir passé par Gœttingue, Einbeck et Eltze.

L'Empereur Napoléon a repassé le Rhin à Mayence; il a laissé les routes couvertes de morts et de mourans. Ces tristes jalons, témoins irrécusables de ses défaites, ont indiqué aux armées alliées la marche qu'elles avoient à suivre; Hanau enfin est devenu pour Napoléon une nouvelle Berézina. Ce n'est qu'à l'héroïsme de ses soldats et aux talens de ses généraux qu'il a dû son salut.

Le général Tchernitcheff, qui a constamment fait l'avant-garde de l'armée françoise pendant sa retraite vers le Rhin, a beaucoup contribué à l'issue de la bataille de Hanau. Ce général inquiéta l'ennemi pendant toute la journée du 30 octobre, et s'étant aperçu, le 31, qu'un corps de dix mille hommes de cavalerie, escortant l'Empe-

reur Napoléon, débouchoit sur lui, il résolut de les charger avec cinq régimens de Cosaques; ce qui lui réussit au-delà même de l'espérance; car il culbuta plusieurs fois l'ennemi, qui fut forcé de se replier sous le feu de ses batteries, et il lui fit quatre cents prisonniers.

Ce général n'a pas cessé, depuis Erfurt jusqu'au bord du Rhin, de se trouver en tête de Napoléon; tantôt il attaquoit son avant-garde, retardoit sa marche en faisant sauter les ponts; tantôt il coupoit les routes et faisoit des abatis. Ces opérations, que l'Empereur Napoléon ne regarde pas comme étant de bonne guerre, puisqu'elles lui sont nuisibles, l'ont forcé de livrer plusieurs combats, dans lesquels le général Tchernitcheff lui a fait quatre mille prisonniers, dont deux colonels et trente officiers. Ce général a toujours agi comme corps volant de l'armée du nord de l'Allemagne, de cette armée que Napoléon a trouvée à Gross-Beeren, à Dennewitz et à Leipzig.

Le lieutenant-général Comte de Woronzoff se loue beaucoup des talens du lieutenant-colonel Chrapowitzky, qui, en côtoyant l'ennemi dans sa retraite, lui a fait cinq cents prisonniers.

L'avant-garde du général Baron de Winzingerode a poursuivi le corps du général Rigaud

et d'autres détachemens ennemis sur les routes de Wesel et de Düsseldorf. La ville de Münster fut occupée, le 5, par les troupes russes. L'ennemi a perdu près de six cents prisonniers dans sa retraite, dont le major Czeczensky a pris cinq cents.

Le général Tettenborn a contenu avec son corps la division du général Carra-Saint-Cyr, et les troupes venant de Hollande qui vouloient réoccuper Brême. Le Prince Royal est très-satisfait de l'activité de ce général.

Le maréchal Davoust occupe encore son ancienne position sur la Stecknitz, et ne peut plus opérer sa retraite sur la France. Le général Baron de Winzingerode est à une marche de Brême, et étendra ses troupes dans tout le pays d'Oldenbourg, et sur les frontières de la Hollande, où il a déjà envoyé le colonel Narischkin. Le général Bülow est à Minden ; il enverra un corps à Münster, et sa cavalerie est prête à se joindre à celle du général Tchernitcheff sur les bords du Rhin. Le général Comte de Woronzoff est en marche sur Lünebourg ; une division de l'armée suédoise, sous les ordres du lieutenant-général Baron de Sandels, se trouve à Brunswick, la division du général-major Baron de Posse à Hanovre et celle du général-major Baron de Boye à Hildes-

heim. La division de cavalerie commandée par le lieutenant-général de Skjœldebrand occupe les villages aux environs de Hanovre.

L'armée se remet de ses fatigues, et répare son habillement et son équipement.

La régence de l'électorat d'Hanovre a été rétablie, et l'ennemi n'occupe plus, sur le Bas-Elbe, que les places de Harbourg et de Stade, et le petit fort de Hope; mais il est à présumer qu'il ne pourra pas les défendre long-temps. Les habitans de toutes les classes ont donné à Hanovre et dans les autres lieux de l'électorat les témoignages de la plus touchante affection pour leur souverain. Le Prince Royal, qui, dans les temps antérieurs, avoit dû les commander comme général ennemi, a reçu avec sensibilité les marques de souvenir et de reconnoissance qui lui ont été données pour la manière dont il les avoit traités.

Le quartier-général de la grande armée alliée étoit, le 5, à Francfort; ainsi donc les efforts inouïs que la France a faits en 1813 ont eu les mêmes résultats que ceux faits en 1812. Les légions françoises, qui faisoient trembler l'univers, se retirent et vont chercher leur sûreté derrière le Rhin; frontière naturelle de la France, qui seroit encore une barrière de fer, si Napoléon

n'avoit voulu asservir tous les peuples et ravir toutes les patries. Quoique ces limites semblent être posées par la nature, l'armée russe s'y présente, parce que Napoléon a été chercher les Russes à Moscou; l'armée prussienne s'y présente, parce que, contre la foi jurée, Napoléon retient encore les places de cette monarchie; l'armée autrichienne s'y présente aussi, parce qu'elle a des affronts à venger, et qu'elle se rappelle qu'après la paix de Presbourg on ravit à son chef suprême le titre d'Empereur d'Allemagne; si les Suédois s'y trouvent, c'est qu'au sein de la paix et en violation des traités les plus solennels, Napoléon a été déloyalement les surprendre à Stralsund et les insulter à Stockholm.

Les alliés plaignent les malheurs des François; ils gémissent des maux que la guerre entraîne, et loin d'être éblouis, comme Napoléon, des succès dont la Providence a favorisé leurs armes, ils désirent ardemment la paix. Tous les peuples soupirent après cette faveur du ciel, et Napoléon, Napoléon seul, s'est opposé jusqu'ici au bonheur du monde. Aussi tous les Princes, autrefois ses alliés, se hâtent d'abjurer les liens qui les attachoient à lui; ceux même dont les états avoient été agrandis par suite de son pouvoir ou

de son influence, renoncent à leur agrandissement et à sa prétendue amitié.

N° CI.

Déclaration du Roi de Naples, du 11 novembre 1813.

JOACHIM NAPOLÉON, etc.

LA situation du royaume exige que l'exportation du superflu soit favorisée, et que l'agriculture et le commerce soient encouragés. Ne voulant pas seulement prévenir que les productions étrangères dont tout le royaume a besoin ne manquent pas, mais aussi mettre des termes aux introductions secrètes, nous avons, sur le rapport de nos ministres de l'intérieur et des finances, décrété et décrétons ce qui suit :

1. Les navires de toutes les puissances amies et neutres peuvent, sans autre autorisation préalable, entrer dans les ports de notre royaume avec des cargaisons de toutes sortes de productions du sol et de la pêche, et en sortir avec les objets de consommation et des produits du royaume, ou de marchandises qui s'y trouvent ou y ont été achetées, sans être tenus à autre chose qu'au paiement des droits fixés par les tarifs. Ils peuvent, au surplus, librement déposer et em-

porter à la fois, ou par portions, les marchandises qui ne sont pas prohibées par les lois existantes. Cependant ils ne peuvent faire usage de la permission accordée dans le dernier cas que dans notre bonne ville.

2. Tous les décrets et ordres antérieurs, autant qu'ils sont contraires aux dispositions du présent décret, sont rapportés.

3. Nos ministres sont chargés de l'exécution du présent décret.

N° CII.

Bulletin officiel de la grande armée alliée, daté du quartier-général de Francfort-sur-le-Mein le 13 novembre 1813, et relatif à la capitulation de Dresde, suivi d'autres pièces relatives au même événement.

Le lieutenant-général de Kleist, qui avoit été laissé avec son corps devant Erfurt, rapporte, en date du 7, que les batteries ayant été terminées le 5 au soir, le bombardement du fort de Saint-Cyprien, de la citadelle de Petersberg et de la forteresse, commença, après une sommation préalable, le 6 à la pointe du jour. Dès les premiers coups, les principaux édifices du Peters-

berg et l'hôpital françois de la ville étoient enflammés : l'incendie dura toute la journée.

Le 7 au matin, le lieutenant-général Kleist fit de nouveau sommer le commandant de la forteresse, qui proposa une suspension d'armes. Le lieutenant-général Kleist lui en accorda une de quarante-huit heures pour continuer la négociation.

Le major du génie autrichien Scholl, le capitaine d'artillerie Simon et le lieutenant-colonel prussien Braun ont rendu les plus grands services au lieutenant-général Kleist, par le choix de l'emplacement pour les batteries, et par l'habile direction du feu.

Le 6 de ce mois, le maréchal Gouvion-Saint-Cyr fit une sortie de Dresde pour forcer le passage sur la route de Torgau. Il réussit d'abord à repousser jusqu'aux tranchées de Reichenberg et Wainsdorff les avant-postes du feld-maréchal-lieutenant Prince de Wied-Runkel, commandant le blocus sur la rive droite de l'Elbe. Mais, arrivé à ces hauteurs, il fut si vivement reçu par le Prince, qu'après un combat opiniâtre il se vit forcé de rentrer dans la ville. Dans cette sortie l'ennemi perdit plus de huit cents hommes en tués et blessés. La levée extraordinaire russe s'est, à cette occasion, couverte de gloire, en combat-

tant avec le courage et le sang-froid de vieilles troupes.

Le 8 novembre, le colonel françois Morio, du corps du génie, et le colonel Perin, aide-de-camp du général Comte de Lobau, se sont présentés aux avant-postes des assiégeans, et ont demandé, au nom du maréchal Saint-Cyr, une capitulation, que le feld-zeugmeister Comte Klenau, commandant le siége, a refusée, parce que la garnison demandoit à pouvoir se retirer librement en France. L'après-midi du même jour, le feld-zeugmeister reçut la lettre ci-jointe de la part des représentans de la bourgeoisie.

Il a adressé aux personnes de la maison royale qui se trouvent à Dresde l'invitation de quitter la ville, si elles le jugeoient à propos.

Quelque sombre que soit le tableau que les chefs de la ville font de l'état où elle se trouve, le feld-zeugmeister se vit obligé de l'abandonner à son sort. Tout patriote plaindra les désastres d'une des premières villes d'Allemagne, jadis le siége paisible et florissant des sciences, d'une ville qui contient des objets si précieux pour les arts; mais ce ne sont pas les Allemands qui ont attiré sur elle les malheurs dont elle est accablée depuis des années; et à l'heure qu'il est il dépend encore de l'ennemi seul de les terminer.

Lettre des représentans de la ville de Dresde, adressée au feld-zeugmeister Comte de Klenau, en date du 8 novembre 1813.

Chargés de faire, au nom du pays, du cercle et de la ville de Dresde, des représentations respectueuses pour obtenir que cette ville soit ménagée et conservée, la confiance dans les sentimens des hautes puissances alliées et de leurs généraux nous donne l'espoir de voir notre démarche couronnée de succès.

Le but sublime de ces souverains n'est pas la conquête; ils veulent le bonheur des peuples et des villes, la renaissance du commerce et de l'aisance, et l'établissement des liens de la confiance, qui seuls peuvent fonder une alliance durable. Ils auront égard à des considérations tirées de l'intérêt de l'administration et des devoirs de l'humanité.

Nous parlons pour la capitale d'un pays dévasté par la guerre à un point dont il n'existe pas d'exemple, d'une ville qui a souffert des revers inouïs et qui voit approcher le terme de son existence, si Dieu ne tourne en sa faveur les cœurs de ceux entre les mains desquels se trouve sa destinée.

Les suites d'un blocus prolongé ne pèseront pas tant sur l'armée françoise, qui ne manque pas de provisions et est sur le point de s'approprier tout ce qui reste, mais sur les habitans de la ville. La fièvre nervale se répand dans les familles et devient maligne par la mauvaise qualité de la nourriture. On requiert les derniers moyens qui sont encore au pouvoir des habitans, et on menace des mesures les plus sévères. Dans peu, la désolation de la capitale répandra le deuil sur un pays dont les habitans étoient appelés à un espoir plus consolant. La capitale est le cœur du pays; si ses forces vitales sont anéanties, le corps entier tombera sans vigueur.

Les personnes de la famille royale qui se trouvent au milieu de nous se ressentent des mêmes maux que nous; comme nous elles sont exposées au danger pressant des maladies contagieuses. Le cercle, qui avoit déjà tant souffert par la présence des armées, ne pourra pas supporter plus long-temps le fardeau que lui impose la présence d'une armée, quelque sévère que soit la discipline qu'elle observe.

Nous avons lieu de croire que les généraux françois donneront les mains à une capitulation honorable; il ne nous appartient pas d'en tracer les bases; mais il nous est permis d'espérer que

les égards pour la famille royale qui se trouve dans nos murs, pour le pays, le cercle et la ville, contribueront essentiellement à porter la négociation à une fin désirable ; que la reddition de la ville ne sera pas précédée par sa destruction et par l'anéantissement de nos ressources ; qu'on ne sacrifiera pas à l'apparence d'un avantage militaire l'intérêt du pays et le salut de ses habitans.

Dresde, le 8 novembre 1813.

Signé Henri-Vict.-Aug. Baron de Ferber ;
Jos.-Fréd. de Zeschwitz ;
Jean-Aug. Beck.

Extrait du bulletin autrichien du 12 novembre.

Pendant que le maréchal Gouvion-Saint-Cyr attaqua le Prince de Neu-Wied sur la rive droite de l'Elbe, le général de cavalerie Comte de Klenau fit chasser l'ennemi des villages de Lœbda et de Cotta, et de ce qu'on appelle les Maisons des Cordonniers, situées sur la rive gauche, et alarma ainsi de la manière la plus vive la garnison restée à Dresde.

Déjà auparavant il avoit fait détourner à Plauen



l'eau potable de la ville et celle qui fait aller les moulins. Il avoit aussi fait couper le transport des bois de chauffage sur le Weistritz. Tout cela, réuni à la disette de vivres, engagea le maréchal Saint-Cyr à adresser une lettre au général Comte de Klenau, et à lui proposer des négociations pour l'évacuation de la ville de Dresde. Le colonel Baron Rothkirch, attaché à l'état-major-général, fut député à Corbitz pour s'entendre sur les conditions de la capitulation avec l'officier muni de pouvoirs de la part des François.

Le 11, une convention pour la reddition de Dresde et de la forteresse de Sonnenstein fut conclue par l'intervention du colonel Murawieff, que le lieutenant-général russe Comte de Tolstoi avoit député pour cela. Le major Comte de Klenau a été envoyé à Vienne avec la nouvelle de la conclusion de la capitulation, dont voici le contenu :

Art. 1. La garnison de Dresde sortira de la ville avec armes et bagages; elle déposera les armes devant les redoutes. Messieurs les officiers garderont leurs épées. A l'instar de la capitulation qui fut accordée à Mantoue à M. le feld-maréchal Wurmser, un bataillon de six cents

hommes gardera ses armes avec deux canons, et les caissons de munitions et attelages y appartenant. Vingt-cinq gendarmes de la garde impériale à cheval conserveront leurs chevaux et leurs armes. Vingt cinq gendarmes appartenant aux divisions conserveront également leurs chevaux et leurs armes.

2. Tous les prisonniers des puissances alliées qui se trouvent actuellement à Dresde seront, immédiatement après la signature de cette capitulation, mis en liberté et regardés comme échangés.

3. La garnison de Dresde est prisonnière de guerre et sera conduite en France. Le maréchal Comte Gouvion-Saint-Cyr se rend garant que ni les officiers, ni les soldats ne seront, avant leur échange définitif, employés contre une des puissances actuellement en guerre avec la France.

On dressera et remettra en double un état nominatif de tous les généraux, officiers supérieurs, officiers, sous-officiers et soldats. L'état nominatif de MM. les généraux et officiers supérieurs contiendra, au bas de la promesse de ne pas servir jusqu'à leur échange définitif, la signature de chacun d'entre eux. L'état nominatif des soldats contiendra ceux qui seront présens sous

les armes au moment de la signature. On dressera un semblable état des malades et des blessés.

4. M. le maréchal Comte Gouvion-Saint-Cyr s'engage à effectuer, aussi promptement que possible, l'échange de la garnison contre un pareil nombre de prisonniers des puissances alliées, grade par grade.

5. Aussitôt qu'un nombre de prisonniers de guerre des puissances alliées aura été remis, un pareil nombre de la garnison de Dresde sera regardé comme pouvant servir.

6. La garnison de Dresde sortira en six colonnes, dont chacune se composera de la sixième partie des troupes. La sustentation aura lieu par étapes, et cela sur le pied autrichien. Les stations, les jours de marche et de repos sont déterminés d'après la marche-route ci-jointe, approuvée par S. E. M. le général de cavalerie Comte de Klenau. La première colonne sortira le 12 novembre; la seconde la suivra sur le même chemin, à la distance d'une marche. Des gendarmes à cheval convoyeront chaque colonne pour maintenir l'ordre.

7. Les malades et blessés seront traités comme les malades et blessés des puissances alliées. Après

leur guérison ils seront renvoyés en France sous les mêmes conditions que la garnison. Les médecins nécessaires et les infirmiers requis pour les soigner resteront en exercice et seront traités comme ceux des puissances alliées.

8. Les troupes polonoises et autres alliées qui retourneront en France seront traitées comme françoises.

9. Ceux qui ne portent pas les armes ne seront pas regardés comme prisonniers de guerre, et suivront la marche des troupes.

10. Il sera loisible à tous les François qui, sans être au service militaire, se trouvent à Dresde, de suivre la troupe, sans pouvoir prétendre à être nourris. Ils peuvent disposer leurs propriétés reconnues.

11. La légation françoise, ainsi que les légations des puissances alliées à la France, auront des passe-ports pour retourner dans leurs pays.

12. Le lendemain de la signature de la présente capitulation on remettra à l'armée alliée formant le siége les caisses militaires, les munitions de guerre, les canons et tout ce qui appartient à l'artillerie et aux fortifications, ainsi que les ponts et ce qui y appartient, les chariots et le train appartenant aux troupes et à l'artille-

rie. Le tout sera remis, avec un état par écrit, au commissaire nommé par M. le général commandant l'armée de siége.

13. Le lendemain de la signature, la moitié des redoutes et des barrières des faubourgs sur les deux rives de l'Elbe, ainsi que deux portes de la vieille ville et une porte de la nouvelle ville, seront occupées par les troupes alliées de l'armée de siége.

14. MM. les généraux, officiers supérieurs et autres conserveront leurs bagages et chevaux qui leur appartiennent d'après le règlement françois, et recevront les fourrages pour un mois.

15. La forterésse de Sonnenstein sera remise six heures après la signature de la présente capitulation, et aux mêmes conditions. La garnison entrera dans Dresde et joindra sa division.

Ainsi rédigé et arrêté, d'une part, par MM. les colonels Baron Rothkirch et Murawieff, chefs de l'état-major-général des corps d'armée autrichien et russe, à ce commis par les commandans de leurs corps, S. E. M. le général de cavalerie Comte de Klenau, et S. E. M. le Comte G. L. de Tolstoi; et de l'autre, par le colonel françois M. Marion, du corps du génie, et M. Perrin, adjudant-commandant attaché au Comte de Lobau,

que M. le maréchal Comte Gouvion-Saint-Cyr a munis de pouvoirs nécessaires.

A Herzogswalde, le 11 novembre 1813.

Signé le Baron DE ROTHKIRCH, colonel impérial et royal, et chef de l'état-major de la quatrième division;

Le colonel MURAWIEFF.

Les susdits articles seront signés par le général de cavalerie commandant l'armée alliée devant Dresde, Comte de Klenau; ensuite par le commandant russe M. le Comte G. L. de Tolstoi; enfin par M. le maréchal de l'empire Comte Gouvion-Saint-Cyr, et n'auront la force et validité qu'après avoir été revêtus des signatures.

Le lieutenant-général Comte DE TOLSTOI.

Le général de cavalerie Comte DE KLENAU.

Bulletin officiel publié à Francfort le 17 *novembre* 1813.

LORSQUE l'Empereur Napoléon marcha dans les environs de Leipzig, il laissa à Dresde le corps du maréchal Saint-Cyr pour se maintenir dans cette ville fortifiée et sur l'Elbe, jusqu'à ce

que la bataille qu'il alloit livrer, et de l'issue heureuse de laquelle il ne doutoit pas, lui permettroit de retourner sur l'Elbe.

La perte de cette bataille dut immanquablement entraîner la chute de Dresde. Pour l'accélérer, le général en chef Prince de Schwarzenberg jugea nécessaire de renforcer le lieutenant-général Comte de Tolstoi, que le Baron de Bennigsen avoit laissé dans les environs de Dresde. Il y destina la division du général Comte de Klenau, qui se mit en route dès le 20 octobre.

Cependant le maréchal Saint-Cyr avoit fait, avec la plus grande partie de ses troupes, une sortie sur la rive gauche de l'Elbe; mais le Comte de Klenau, réuni au Comte de Tolstoi, le rejeta dans la ville et l'y bloqua.

Le maréchal, qui sentoit le danger de sa position, tenta, le 6 novembre, une attaque sur le corps du feld-maréchal-lieutenant Prince de Wied-Runkel, qui bloquoit la ville sur la rive droite de l'Elbe. Le dessein de l'ennemi étoit de pousser vers Torgau, et d'abandonner Dresde, qu'il regardoit comme intenable. La bravoure des troupes du Prince fit échouer l'entreprise de l'ennemi et le força à rentrer dans la ville.

Sa position devint désespérée. Dénué de vivres et de munitions, il se vit dans la nécessité de

proposer au Comte de Klenau une capitulation, sans qu'on lui eût adressé une sommation. Dans le projet rédigé par lui-même, le maréchal Saint-Cyr déclara son corps d'armée prisonnier de guerre, sous la condition cependant de pouvoir retourner en France et servir de nouveau contre les puissances alliées au bout de six mois. Le Comte de Klenau lui fit l'observation que, n'étant pas autorisé à accorder une capitulation si avantageuse, il devoit craindre d'en devenir responsable. Cette déclaration n'empêcha pas le maréchal de proposer de nouveau une capitulation, qu'en général expérimenté il devoit pressentir ne pas voir ratifiée par le général en chef Prince de Schwarzenberg. En vertu de cette capitulation qui fut signée le 11, la garnison obtint la permission de se retirer en France, à condition toutefois de ne pas servir pendant six mois contre les puissances alliées ; elle devoit s'y rendre en six colonnes et partir de Dresde du 12 au 17.

Le désir seul de ménager la ville et de pouvoir bientôt employer ses troupes à une autre destination pouvoit engager le général Klenau à signer une capitulation contraire aux ordres précis qu'il en avoit reçus du feld-maréchal. Celui-ci s'est en conséquence vu dans la triste nécessité de désapprouver la conduite du général

de cavalerie Comte de Klenau, et de refuser la ratification de la capitulation.

En conséquence, le feld-zeugmeister-général Marquis de Chasteler a reçu l'ordre de notifier cette résolution au maréchal Saint-Cyr, et de rétablir le corps d'armée ennemi dans la possession de Dresde et de tous les moyens de défense, sans exception, qui, avant la signature de la capitulation, étoient à sa disposition.

Les propositions de capitulation faites pour Erfurt ont été rejetées par le lieutenant général de Kleist; mais la suspension d'armes qui a été accordée le 9 à la garnison a été prolongée jusqu'au 20.

Nota. **Le maréchal Saint-Cyr ayant refusé de rentrer à Dresde, fut conduit, avec son armée, en Bohême.**

Voici la liste officielle du montant de l'armée françoise sortie de Dresde, et de l'artillerie qui y resta.

Sortis:

1 maréchal de France;
11 généraux de division;
20 généraux de brigade;
1,759 officiers, dont
452 du premier corps d'armée,
947 du quatorzième,
360 isolés.

1,791 hommes.

1,791 hommes.

27,714 sous-officiers et soldats, y compris les malades qui n'étoient pas dans les hôpitaux; dont

- 6,507 du premier corps,
- 17,129 du quatorzième corps,
- 4,078 ancienne garnison, dépôts, et hommes isolés.

6,031 malades dans les hôpitaux.

35,536 hommes en tout.

Artillerie restée.

25	obusiers	françois.
69	canons	
8	mortiers	artillerie de siége, dont la plus grande partie fut rendue aux Saxons.
26	obusiers	
117	canons	

245 bouches à feu.

N° CIII.

Convention supplémentaire des traités de subside entre le Roi de la Grande-Bretagne d'une part, l'Empereur de Russie et le Roi de Prusse de l'autre, signée à Londres le $\frac{18}{30}$ septembre 1813 (1).

Au nom de la très-sainte et indivisible Trinité.

La rareté du numéraire métallique entraînant des difficultés et une perte considérable dans l'envoi des secours en argent que S. M. Britannique veut donner à ses alliés pour les aider à supporter les frais de la guerre contre la France, il a été convenu entre S. M. le Roi du royaume uni de la Grande-Bretagne et de l'Irlande d'une part, et LL. MM. l'Empereur de toutes les Russies et le Roi de Prusse de l'autre, qu'une partie de ces subsides sera fournie par le moyen du crédit public de la Grande-Bretagne, et sous la forme de billets de crédit, qui seront exclusivement employés aux dépenses de la guerre, et retirés contre des espèces dans les termes ci-

(1) Nous n'avions pas reçu cette convention à temps pour la placer après le N° XLVI de ce volume, où elle devroit être insérée.

dessous fixés, et aux conditions convenues dans la présente convention. En conséquence, et pour l'exécution du quatrième article de la convention conclue à Reichenbach le $\frac{3}{15}$ juin de la présente année, S. M. le Roi du royaume uni de la Grande-Bretagne et de l'Irlande, et S. M. l'Empereur de toutes les Russies ont nommé des plénipotentiaires pour arrêter la présente convention, savoir; S. M. le Roi du royaume uni de la Grande-Bretagne et de l'Irlande, le sieur Robert Stewart, Viscount Castlereagh, etc., etc., et S. M. l'Empereur de toutes les Russies, le sieur Comte de Lieven, lieutenant-général de ses armées; lesquels, avoir l'échange réciproque de leurs pleins pouvoirs trouvés en bonne et due forme, sont convenus des articles suivans :

Art. Ier. S. M. Britannique s'engage à proposer à son parlement qu'il accorde son consentement à ce qu'on fabrique pour deux millions et demi de livres sterling, ou quinze millions d'écus de Prusse (sur le pied de 1764) de billets de crédit en faveur de LL. MM. l'Empereur de toutes les Russies et le Roi de Prusse; de cette somme il sera émis un million d'écus de Prusse par mois jusqu'à trois mois après la signature de la paix générale, en cas qu'elle eût

lieu avant que toute la somme susdite soit en circulation. La valeur de chacun de ces billets y sera énoncée à la fois en écus de Prusse et en piastres fortes d'Espagne, la piastre à $\frac{4}{3}$ écu. Le formulaire sera pareil à celui qui est joint à la présente convention. Ces billets seront confectionnés par le gouvernement britannique seul, et le plus tôt que faire se pourra. Ils seront légalement garantis, et payables en espèces un mois après la ratification de la paix.

II. Deux tiers des sommes qui seront ainsi émises tous les mois seront remis à S. M. l'Empereur de toutes les Russies, et un tiers à S. M. le Roi de Prusse, pour les besoins de leurs armées. L'émission sera reportée au $\frac{3}{15}$ juin de l'année courante. S. M. Britannique s'engage en conséquence à remettre à LL. MM. l'Empereur et le Roi, la première fois pour autant de millions d'écus de ces billets qu'il s'est écoulé de mois depuis le $\frac{3}{15}$ juin de cette année, et de mettre ensuite à leur disposition un million d'écus par mois jusqu'à ce que les susdits quinze millions soient complets.

III. Ces billets de crédit seront classés, numérotés et expédiés par millions d'écus depuis la date de leur émission ; chaque million sera divisé

en séries, et ces séries en numéros; de manière que sur ces billets seront exprimés le jour du mois auquel ils auront été émis, le million dont ils font partie, la série où ils sont placés, et le numéro de cette série. On ne fera pas de billets au-dessous de cent écus de Prusse.

IV. Il sera nommé, de la part des hautes parties contractantes, des commissaires sur le continent pour diriger, conformément aux principes établis dans la présente convention, la circulation desdits papiers; ces commissaires seront préférablement choisis dans la classe des négocians. Ils s'entendront sur toutes les mesures qu'ils jugeront convenables pour le crédit desdits papiers; les commissaires russes et prussiens auxquels lesdits billets seront remis auront principalement à donner leur soin pour que leur émission soit tellement réglée que leur crédit n'en souffre pas.

V. Ces billets de crédit ne portent pas d'intérêt; mais il sera établi dans une ville quelconque de l'Allemagne septentrionale que le gouvernement Britannique, d'accord avec ceux de Russie et de Prusse, désignera, un bureau principal où les porteurs de ces billets pourront les *fonder* à six pour cent, c'est-à-dire les échanger en obli-

gations de l'état portant six pour cent d'intérêt, dont il sera tenu registre de la même manière qu'il en est tenu pour la dette nationale angloise dans les livres de la banque d'Angleterre. Les porteurs auront aussi la faculté de les échanger contre des *debentures* portant six pour cent d'intérêt, et qui seront enregistrés et numérotés. Les commissaires anglois sur le continent seront chargés de tenir ce registre, dont, pour la sûreté des personnes intéressées, on enverra tous les mois un double en Angleterre.

VI. Les intérêts des billets fondés en conformité de l'article V, et changés en obligations de l'état à six pour cent ou échangés en debentures, seront payés tous les six mois (à dater du jour de leur remise au bureau principal) dans telle ville de l'Allemagne septentrionale que le commissaire de S. M. Britannique désignera pour cela. Le paiement de ces intérêts, aussi bien que celui du capital, se fera dans une des espèces mentionnées au 1er article. Les billets entiers qui avant la signatûre des préliminaires de paix n'auront été ni enregistrés ni fondés, porteront, du jour de cette signature jusqu'à celui de leur remboursement, un intérêt d'un demi pour cent par mois.

VII. Le remboursement de tous les quinze millions d'écus de billets de crédit dont S. M. Britannique se charge, aura lieu, comme il a été déterminé à l'article Ier, en espèces, soit en écus de Prusse sur le pied de 1764, ou en piastres fortes d'Espagne, la piastre à un et demi écu de Prusse, par mois à dater du mois qui suivra la signature de la paix générale, de manière qu'il en sera remboursé un million par mois. Ce remboursement sera effectué de la manière suivante: d'abord les billets fondés d'après l'ordre chronologique de leur fondation; ensuite les billets non fondés émis par mois d'après la date de leur mise en circulation, de manière que le remboursement de la somme totale sera effectué dans quinze mois. Ce remboursement, aussi-bien que le paiement des intérêts, aura lieu dans les villes du continent qu'on désignera pour cela. Dans le cas, que Dieu préserve! que l'état de paix fixé comme époque du commencement du paiement seroit de nouveau troublé avant le remboursement total, les remboursemens n'en continueront pas moins sans interruption.

VIII. S. M. Britannique se réserve le droit de pouvoir, si elle le jugeoit convenable, avancer l'époque du remboursement des obligations de

l'état à six pour cent, aussi-bien que des billets non changés en de telles obligations.

IX. La présente convention sera ratifiée par les hautes parties contractantes, et les ratifications seront, aussitôt que possible, échangées à Londres en bonne et due forme.

En foi de quoi nous soussignés, en vertu de nos pouvoirs, avons signé la présente convention, et y avons fait apposer le sceau de nos armes. Fait à Londres, le $\frac{18}{30}$ septembre 1813.

Signé CASTLEREAGH.

Le Comte de LIEVEN.

Formulaire

Formulaire dont il est question dans l'article Ier.

SOUS L'AUTORITÉ DU ROI ET DU PARLEMENT.

1r million		1r million
émis pour le mois de juin 1813. 1re Série.	Armes du Roi.	*émis pour le mois de juin* 1813. 1r Série.
No ═══ Ecus Mille 1000.		No ═══ Ecus Mille 1000.

Le porteur de ce billet aura, après l'échange des ratifications de la paix générale, droit à mille écus courans de Prusse, dont quatorze font un marc d'argent de Cologne, sur le pied de 1764, ou à leur valeur en piastres d'Espagne, deux piastres d'Espagne sur le pied d'aujourd'hui, à trois écus sur le pied de 1764; en conformité des conditions d'une convention arrêtée le 30 septembre 1813 entre S. M. le Roi de Grande Bretagne et d'Irlande, et LL. MM. l'Empereur de toutes les Russies et le Roi de Prusse.

Le du mois de 1813.	Le du mois de 1813.
N. N.	N. N.
Commissaire de S. M. Britannique.	Commissaire de S. M. Britannique.

Observation. D'après l'article 5 de ladite convention le porteur du billet ci-dessus, en le présentant et remettant au bureau de S. M. Britannique, a droit, à son gré, ou à en faire échange contre la valeur en obligations de l'état, portant six pour cent d'intérêt, dont il sera tenu un registre de la même manière qu'on en tient pour la dette nationale angloise dans les livres de la Banque d'Angleterre, ou de s'en faire délivrer un récépissé qui portera également intérêt à six pour cent; l'un et l'autre jusqu'à ce que le capital aura été payé, conformément au contenu de ladite convention.

FIN DU TROISIÈME VOLUME.





